PARIS VIEUX & NEUF

LA RIVE DROITE



DESSINS DE CHARLES HUARD

TEXTE PAR ANDRÉ BILLY

1909



PARIS VIEUX & NEUF

OUVRAGES ILLUSTRÉS PAR CHARLES HUARD

Publiés par la même Librairie

New-York comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché . . . . 3 fr. 50

Berlin comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché. 3 fr. 50

Londres comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché. 3 fr. 50

Paris, Province, Étranger, 1 vol. petit in-8 broché, contenant 100 dessins en noir . . . . 3 fr. 50

Province, 1 vol. petit in-8 broché, contenant 100 dessins en noir . . . . 3 fr. 50



La Rue Saint-Antoine

PARIS VIEUX & NEUF

DESSINS DE CHARLES HUARD

TEXTE PAR ANDRÉ BILLY

LA RIVE DROITE



ÉDITÉ PAR EUGÈNE REY, LIBRAIRE

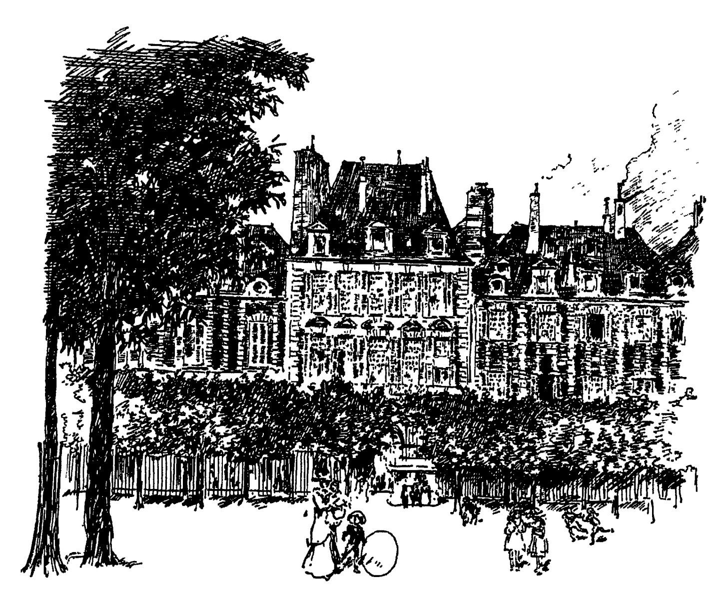
8, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

1909

ÉDITION DE LUXE

IL A ÉTÉ TIRÉ :

100 exemplaires numérotés, nos 1 à 100, sur papier du Japon de la manufacture de Shizuoka.



Place des Vosges

L'AMOUR DE PARIS

Si j'entreprenais d'exposer ici une théorie de l'amour de Paris, j'aurais à définir d'abord l'amour, et puis Paris. Cela me conduirait à écrire plusieurs tomes très inutiles. L'amour échappe à toute définition, et le meilleur de ce qu'on en a dit, n'est-ce pas qu'il est, dans l'esprit, tout simplement une sympathie ? Quant à Paris, quant à ce

qu'est Paris, ce livre-ci et celui qui le suivra contribueront peut-être — c'est notre espoir — à en donner une idée au moins approximative, avec le désir d'y venir, à ceux qui n'y vinrent jamais; à préciser, à renforcer, à multiplier, chez ceux que Paris a conquis déjà, depuis longtemps et depuis peu, les raisonnables et les déraisonnables raisons qu'ils ont d'aimer leur ville.

On naît poète et l'on devient orateur; on naît rôtisseur et l'on devient cuisinier. Il est permis de se demander si l'on ne naît point Parisien (par le mot *Parisien*, j'entends tout amoureux de Paris). En d'autres termes, cet amour est-il affaire de tempérament ou d'éducation ? Oiseuse question, m'objecterez-vous, et insoluble. Eh bien, fermez ce livre, car, si un tel problème ne vous passionne pas, vous n'aimez pas, vous n'aimerez jamais Paris! J'affirme, moi, que l'on naît Parisien, de même que Provincial ou Cosmopolite. On est né Parisien si l'on porte en soi un vif instinct de sociabilité avec le goût de l'existence moderne et de ses manifestations collectives, avec la curiosité du passé et de ses notoires vestiges, avec une préoccupation générale de la vie publique. Qui ne m'accordera que ces dispositions soient la marque particulière du caractère français et de ceux de l'étranger qui demandent au génie de notre race leur direction sociale, intellectuelle et artistique ?

Ainsi s'explique, et pas autrement, que Paris soit en France.

Si vous avez, un peu développée, l'habitude de la controverse, vous me répliquerez que l'amour de Paris peut s'acquérir puisqu'il peut se perdre. Je vous répondrai : est-ce bien sûr? Est-il bien sûr que le rêve de finir ses jours à la campagne, formé par tout citadin, ne soit pas d'un accomplissement fertile en déceptions? L'exemple, trop ancien, de Bouvard et de Pécuchet, Parisiens vraiment trop naïfs, ne prouverait pas grand'chose en faveur de ma thèse; mais rappelez-vous celui-ci et celui-là de vos amis, et cet autre, partis pour de lointains voyages prétendus interminables, pour de rustiques retraites prétendues définitives, et que vous vîtes réapparaître, repentis, au coin du boulevard. Evoquez l'allégresse de votre retour annuel après les vacances, et convenez avec je ne sais plus quel personnage de *Georgette Lemeunier* que « c'est une joie particulière de revoir Paris », que « le frisson de Paris, ça n'est pas un vain mot ».

Les amoureux de Paris se diversifient en un nombre incalculable de sortes. Si j'entreprenais d'en énumérer les principales en commençant par les moins aimables, je citerais d'abord ce personnage encombrant, bruyant, mais éternel, mais si humain, que le jargon moderne a étiqueté *fêtard*. Il faut aimer assez Paris pour ne pas se dissimuler que la surabondance des fêtards qui l'ont élu pour théâtre de leurs ébats n'ajoute rien à son charme. Quoi qu'en disent les intéressés, Paris, sans ses établissements de nuit, serait

encore Paris. Mais enfin la séduction particulière, exercée à travers le monde par la « noce » parisienne, n'est contestée de personne, et je l'excuserais d'autant plus volontiers que je suis plus porté à lui attribuer des causes qu'elle n'a peut-être pas : en cette séduction, je vois un rayonnement de l'intellectualité française. Si je me trompe, tant pis !

Paris, heureusement, est aimé par d'autres gens que les messieurs à petites femmes et pour d'autres charmes que ses « boîtes » où l'on chante, où l'on danse, où l'on boit et où l'on mange. Il y a la place Pigalle, mais il y a la place des Vosges. Je ne veux rien retirer à la place Pigalle : elle est délicieuse, le matin, à l'heure où les trottins montmartrois dégringolent vers la rue de la Paix; mais, à l'heure où les trottins montmartrois sont couchés ou devraient l'être, mille choses me gâtent leur place Pigalle; j'imagine alors volontiers la place des Vosges, silencieuse et surannée, au clair de lune...

Pendant plusieurs années, j'ai rencontré, le long des voies tortueuses avoisinant l'Institut, un personnage étrange qui, évidemment, eût été inharmonieux dans le vestibule d'un *palace* quelconque des Champs-Élysées, mais qui, en ce cadre ancien des rues de Seine, de Buci et Mazarine, était tout à fait à sa place. Un feutre informe couvrait son crâne; un collier de barbe blanche lui flottait sur la poitrine, et il allait à petits pas, le dos courbé, les mains au fond des poches d'un pardessus verdâtre. Un hasard bienveillant me

fit lier conversation avec lui, un soir, dans l'arrière-magasin d'un libraire. Il m'avoua tout de suite n'être pas venu là pour acheter, mais pour respirer l'odeur des livres. « De même, ajouta-t-il, que je me promène sans but, de la Seine à l'Odéon, pour respirer l'odeur de Paris. » Il se nomma. Son nom ne m'était pas inconnu. Il me conta ses souvenirs. Nous nous en fûmes de compagnie jusqu'à la rue de Tournon, devant un hôtel d'aspect médiocre vers lequel il leva le geste tremblant de ses mains : « Ici, soupira-t-il, j'ai partagé ma chambre avec Alphonse Daudet. Je lui prêtais mes chaussures pour sortir et lui rapportais des biftecks dans mes poches. Car nous étions compatriotes. » Je demandai alors à X... (je lui garde l'incognito, il n'est peut-être pas mort en dépit de sa passion pour les petits verres) je demandai alors à Marius X... s'il n'eût pas souhaité finir ses jours en un coin tranquille de sa lumineuse Provence, au bon soleil de ses jeunes années ; il me répondit avec un haussement d'épaules et un ricanement : « La Provence, je m'en f... Ce qu'il me faut à moi, voyez-vous, c'est tout ça (il me désignait au loin la façade grisâtre du Sénat, un omnibus qui dévalait au petit trot, un fiacre dont les lanternes brillaient dans le crépuscule). Ce qu'il me faut, à moi, ce sont mes terrasses de café, les boîtes de mes bouquinistes, les étalages de mes antiquaires et ce je ne sais quoi d'intelligent et d'artiste dont est faite l'atmosphère de Paris. Croiriez-vous qu'à travers ce Paris, où je traîne mes guêtres depuis

plus d'un demi-siècle, j'ai encore à chaque pas des surprises? Je dessinerais, pour ainsi dire, de mémoire, la perspective que j'aurai quand j'aurai atteint l'extrémité de cette rue ; je vois la ligne des toits, les saillies des pignons et des cheminées; j'arrive, me voici devant le tableau... : eh bien, il n'est jamais tel que je l'attendais, il est toujours plus beau! Il y a sur les ardoises un reflet que je n'avais pas prévu; pardessus cette muraille, un peu de feuillage dont je ne me souvenais pas; contre la fenêtre de ce mastroquet, une grille toute rouillée qui ne m'était pas restée dans l'œil. Ah! Paris! Tenez, Monsieur, cette rue s'appelait jadis ruelle du Champ-de-la-Foire, et Clément Marot y habita dans une maison que lui avait donnée François Ier. Comprenez-vous mon amour pour Paris et que la Provence me laisse indifférent? Clément Marot! Ruelle du Champ-de la Foire! »

Tel est le langage d'un véritable amoureux de Paris. Je ne donne pas mon ami Marius X... pour un modèle à imiter, et je n'approuverais pas tous les Provençaux de renier avec autant d'entrain leur terre natale, séduisante entre toutes les terres natales. Mais supprimez la fougue méridionale des sentiments que m'exprimait le vieux bohème et vous les retrouverez chez un nombre considérable d'individus qui, sans son chapeau crasseux et son pardessus décoloré, nourrissent pour Paris la même passion, faite des mêmes éléments : curiosité du passé, culte des beaux-arts

et des belles-lettres, et aussi, n'en doutez pas, amour profond de la nature.

Un aussi admirable fétichisme ne peut guère prendre racine que sur une sensibilité d'artiste. Mais comment expliquer ce frisson spécial qui vient à tous les habitants de Paris, même à ceux d'entre eux qui sont les plus réfractaires à l'émotion, quand, après une longue absence, ils reprennent contact avec l'asphalte ? Ce « frisson de Paris » dont on a dit qu'il ne peut se définir, on a dit aussi que non seulement les arts mais les sciences elles-mêmes de chez nous lui doivent une force d'attraction particulière. On a dit que Paris avait une façon à lui de faire vibrer l'absolu. Il reste certain que l'amour de Paris appartient plus au domaine de la sensation qu'à celui de la logique ; c'est en quoi il s'apparente à tous les autres mouvements du cœur. Mais je crois à une pénétration des plus frustes natures par les effluves historiques, littéraires, artistiques, que dégagent les paysages parisiens. Je crois, pour n'en citer qu'un, que le panorama de la Cité, vu du pont des Arts, contribue peu à peu à former aux travailleurs de toutes classes qui, matin et soir, y jettent les yeux, une mentalité particulière, tournée, à son insu, vers la Beauté morale, intellectuelle et plastique.

C'est donc à l'universalité de ceux qui lisent que s'adressent les admirables dessins de Charles Huard et les humbles notes dont ils s'accompagnent. Nous n'avons pas

découvert Paris ; nous ne le révélerons à personne. C'eût été, de notre part, une audace outrecuidante que de prétendre donner de Paris une description intégrale. Cette entreprise, je le répète, nécessiterait plusieurs volumes. Nous avons dû choisir. Nous avons pris à Paris ce qu'il possède de plus caractéristique à la fois et de plus rare. Un tableau, aussi complet que le permettait notre cadre étroit, du Paris actuel, du Paris des dix premières années du XX[e] siècle, voilà donc quel a été l'objet immédiat de nos efforts. Et nous visions, par là, un autre but, qui fut, je le répète, de répandre et de renforcer l'amour de notre beau Paris. Puisse notre tentative ne pas rester complètement inutile.





Place de l'Étoile

L'ÉTOILE

On a si souvent dit et répété que l'avenue du Bois-de-Boulogne, par une claire matinée de printemps, est un des plus beaux spectacles du monde, qu'à ceux qui ne l'ont point vue il serait permis d'en douter. Mais qui donc n'a pas vu l'avenue du Bois-de-Boulogne par une claire

matinée de printemps ? Quel est le Huron, quel est le paysan du Danube assez pauvres d'imagination pour ne pouvoir se représenter, au moins d'après les cartes postales et d'après les romans parisiens, la vaste chaussée avec ses pelouses, ses arbres d'essences diverses et rares, ses habitations pittoresques et l'Arc-de-Triomphe à l'horizon ? Il n'est pas encore donné à tout le monde d'aller à Corinthe, mais il n'est plus possible à personne d'ignorer l'avenue du Bois-de-Boulogne... Exception faite du portrait de Napoléon Ier, aucune effigie n'est, sur la vaste terre, plus vulgarisée que celle de cette avenue...

Je me trompe : j'oublie l'avenue des Champs-Élysées.

On a si souvent dit et répété que l'avenue des Champs-Élysées, par un chaud crépuscule d'été, est un des plus beaux spectacles du monde, qu'à ceux qui ne l'ont point vue il serait permis d'en douter. Mais qui donc n'a pas vu l'avenue des Champs-Élysées par un chaud crépuscule d'été ? Quel est le Huron...

Oui, le plus extraordinaire, c'est que la légende a raison, et que les hommes n'ont, nulle part et jamais, conçu rien de plus grandiose que ces deux voies gigantesques.

Elles ne se ressemblent pas.

L'une, celle des Champs-Élysées, est citadine essentiellement. La place de la Concorde, où elle s'amorce, rassemble et synthétise les formes principales de la décoration urbaine : statues, terrasses, balustres et colonnades. Les deux

Dompteurs de chevaux ont beau avoir été destinés par Guillaume Coustou au château de Marly, ils n'en sont pas moins, à l'orée de l'avenue, une manière de symbole très heureusement approprié et que la locomotion automobile n'a pas encore rendu tout à fait anachronique. Entre leurs piédestaux, le torrent des véhicules gronde sur son lit de pavés de bois. C'est bien ici, en dépit des arbres élyséens et de l'illusion sylvestre qu'ils créent sur plusieurs centaines de mètres, que bat, à son paroxysme, la fièvre de la cité moderne. D'ailleurs, après le rond-point, la verdure disparaît, remplacée par l'impassible alignement des maisons abruptes et granitiques, et l'avenue monte solennellement vers l'Arc qui a l'air de s'ouvrir, là-haut, sur on ne sait quelle immensité.

La loi, encore inexpliquée, qui meut de l'est vers l'ouest le développement des agglomérations humaines et qui sévit à Paris plus que partout ailleurs, n'empêche pas que l'arche « démesurée » chantée par Hugo ne reste, du côté du couchant, la véritable porte de Paris. Paris commence là. Avec son macadam, son allée cycliste, ses restaurants pour noces, l'avenue de la Grande-Armée a quelque chose de suburbain qu'on ne peut nier. Quant à celle du Bois-de-Boulogne, elle tire sa séduction de son aspect hybride qui est d'un parc et d'un boulevard, et aussi d'une certaine irrégularité de son ensemble.

Tandis que, vu des Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe,

placé géométriquement dans l'axe de l'avenue, semble un pont sur un fleuve, on l'aperçoit, de la porte Dauphine, posé tout de travers et comme avec négligence ; l'évidement de



Avenue du Bois-de-Boulogne

sa voûte n'est point visible ; il ne fait penser à rien de plus qu'à un énorme cube de pierre. Dissymétrie aussi dans l'architecture des demeures riveraines, cachées à demi par des feuillages. Ce n'est plus cette double falaise grisâtre dont

le baron Haussmann légua à nos entrepreneurs la tradition. Les hôtels Renaissance, Louis XV, Louis XVI, et les formidables immeubles de rapport mettent une sorte de coquetterie à s'alterner. Une réduction charmante du grand Trianon oppose la teinte rose de ses marbres à la blancheur aveuglante d'une luxueuse caserne dont les huit étages, majestueux du reste, escaladent les nues. Autre singularité : les piétons ne disposent ici que d'un seul trottoir auquel correspond une allée cavalière. Deux bandes de gazon suivent ce trottoir et cette allée, mais l'une, mollement accidentée, s'étale en pente douce sous les yeux des promeneurs ; l'autre plonge et disparaît vers l'une des rues latérales qui bordent l'avenue.

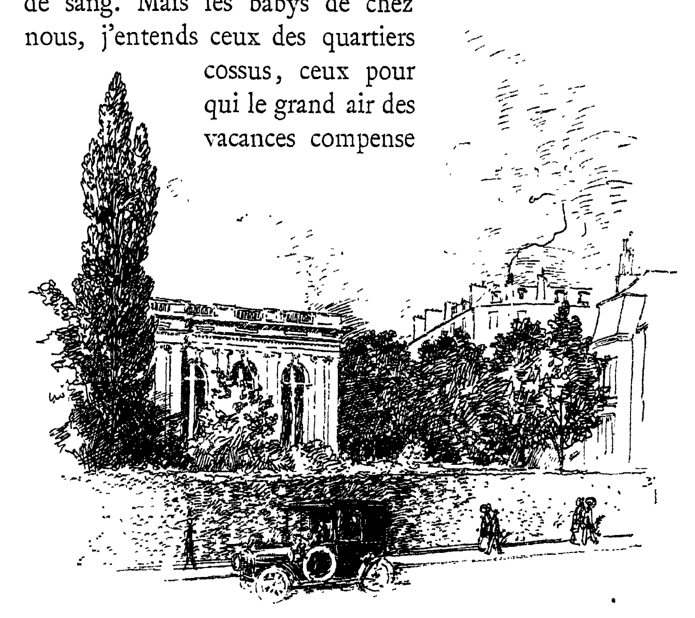
Ainsi se compose la physionomie particulière de cette voie verdoyante qui s'appelait autrefois avenue de l'Impératrice, et dont un second baptême, républicain celui-là, précisa mieux le lieu d'aboutissement.

Par les belles matinées printanières, elle atteint au parisianisme le plus pimpant, le plus tiré à quatre épingles, et je ne conseille pas à l'amateur de solitude d'y venir alors promener sa rêverie, surtout si les talons de ses chaussures souffrent des fatigues d'un trop long usage ou si les coudes de son paletot reluisent inconsidérément au soleil; il s'y sentirait aussi peu à son aise, aussi peu chez lui qu'à une réception d'ambassade; sa tenue négligée dérangerait l'harmonie générale de l'endroit. Jeune homme à qui la curiosité

est venue de te mêler à la foule des oisifs et des élégants qui circulent de l'Étoile au Pavillon Chinois, n'omets point d'enfoncer sur tes cheveux préalablement aplatis un melon de forme anglaise; cambre ta taille en une jaquette effilée; retrousse ton pantalon trop large sur des chaussettes à fleurettes de soie et des souliers bas, vernis et ronds; balance d'un mouvement large ta canne dont la crosse devra effleurer le gravier, et lance-toi sur les traces de cette jeune femme chez qui une aigrette provocante, un petit veston d'homme et une jupe de fillette révèlent un louable souci de s'habiller à la mode du jour. Je ne te promets pas qu'elle accueillera avec faveur tes avances, mais elle ne pourra moins faire que reconnaître en toi un garçon distingué, ayant bon goût; et si l'honneur t'est accordé d'accomplir avec elle le tour des lacs, vous éprouverez, l'un et l'autre, quelque intime satisfaction à former, dans le paysage si soigneusement ratissé du Bois, un couple bien homogène et bien moderne.

Si, les dimanches d'été, une cohue hétéroclite, accourue des quatre coins de la ville, répand, du haut en bas de l'avenue, sa vulgarité bruyante; si, par les matins secs d'hiver, cavaliers et piétons se dépassent et se croisent en un mouvement allègre et correct, il est des heures plus ternes, des après-midi grisâtres où le large trottoir n'est égayé que de cris d'enfants et de rubans de nourrices. Les gosses d'outre-Manche jouissent d'une réputation universelle et

justifiée, et je ne prétends pas que les nôtres atteignent à leur aspect réjouissant de jeunes bêtes agiles, saines, riches de sang. Mais les babys de chez nous, j'entends ceux des quartiers cossus, ceux pour qui le grand air des vacances compense



Avenue du Bois-de-Boulogne

l'exiguité anémiante des appartements et des collèges, sont loin, eux aussi, d'inquiéter pour l'avenir de la race. Cependant, je ne sais quelle gravité de leurs bouches, de leurs yeux, de leurs gestes sans élan révèle en eux un désen-

chantement précoce. Est-ce un effet de ce scepticisme parisien dans l'atmosphère duquel ils baignent ? Les fillettes jouent volontiers les grandes dames et les garçonnets sont fort préoccupés par la technique automobile. Aux âges où les exercices violents de la petite guerre, des Peaux-Rouges, des chasseurs de fauves devraient être en honneur, on voit ces jeunes dandys désabusés échanger coups de chapeau et poignées de mains, baiser les doigts des amies de leurs sœurs, et discuter en connaisseurs des avantages et des inconvénients de la « conduite intérieure » ou de la « direction à gauche ». Enfants désespérément bien élevés !

Les sports ont tué les jeux.

L'éloignement de toute caserne laisse à elles-mêmes bonnes et nourrices. Elles jacassent, accablent les bancs de leurs opulentes personnes, ou bien, par rangs de quatre ou cinq, traînant derrière elles, avec une indifférence aussi mercenaire que 'campagnarde, les voiturettes où dorment, sous la dentelle, les héritiers au maillot, elles occupent toute la largeur de l'allée, conscientes qu'elles sont de tenir ici une place qui leur est due. Je ne serai contredit, je crois, par personne, si je déclare que ces excellentes filles sont, en général, plus agréables à considérer de dos que de face. Leurs rubans chatoient au soleil ; leurs pèlerines aux mille plis se gonflent sous le vent de leur marche ; c'est d'un pittoresque très plaisant.

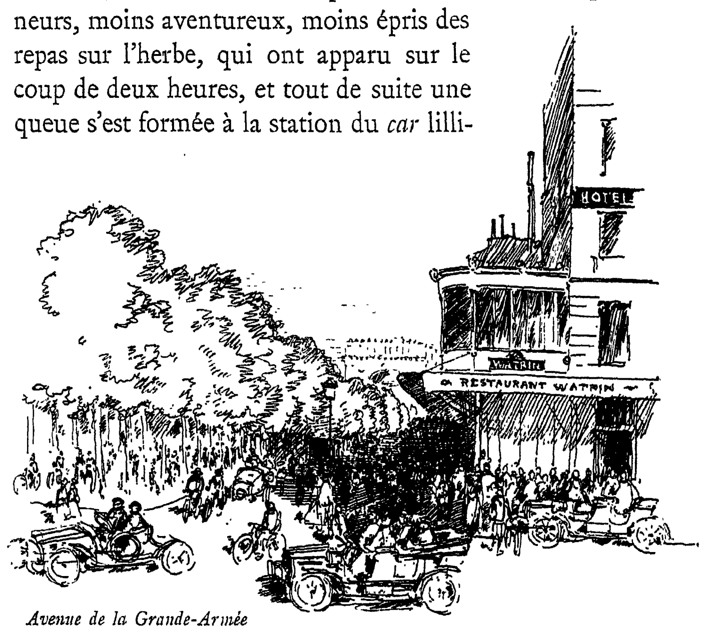
Par le boulevard Lannes, le long du chemin de fer de ceinture dont les trains grondent et fument au creux d'une tranchée, on gagne la porte Maillot, proche voisine de la porte Dauphine, mais totalement différente de celle-ci.

Ce quartier dut à la bicyclette une vogue que l'automobile lui a conservée. Il est un centre sportif. Aux étalages des avenues Malakoff et de la Grande-Armée sont exposés les derniers modèles de la locomotion mécanique ; les cuivres des trompes et des phares étincellent au premier plan, cependant qu'à l'intérieur du magasin miroitent les vernis des carrosseries. Toutes ces boutiques se signalent par la simplicité de leur aménagement ; l'enseigne lumineuse est le seul luxe qu'elles se permettent.

Il y a une esthétique combinée de la foule et de la rue, mais je pense qu'il ne serait guère aisé de l'établir en ses principes. Qui m'expliquera, par exemple, pourquoi l'avenue du Bois-de-Boulogne, envahie par la foule dominicale, est cruellement insipide, alors que, les mêmes jours, aux mêmes heures, surtout un peu avant la chute du crépuscule, la porte Maillot présente une animation si divertissante ?

Dès le matin, le populaire, charrié par le Métropolitain, les « autobus » et les tramways, s'est emparé du Bois ; il y a installé ses cuisines, ses jeux, sa sieste. Les cyclistes, dont les premiers pelotons ont franchi les fortifications avant le lever du soleil, n'ont pas cessé de défiler jusqu'à midi ; le vertige de la liberté les a emportés vers Saint-Germain et

Versailles, plus loin même, du côté de Mantes-la-Jolie ou de Chevreuse. Des automobilistes sont allés déjeuner à Chartres, voire à Rouen. Et puis ce furent d'autres promeneurs, moins aventureux, moins épris des repas sur l'herbe, qui ont apparu sur le coup de deux heures, et tout de suite une queue s'est formée à la station du *car* lilli-



Avenue de la Grande-Armée

putien qui, traîné par deux poneys trotte-menu, fait le service du Jardin d'Acclimatation. A présent la journée s'achève. Une joie tiède et comme lasse semble flotter dans l'air. Les verdures du Bois tournent au violet. De minute

en minute, le couchant assombrit ses pourpres. Les lumières de Neuilly s'allument. Dans les cafés, les tziganes en vestes rouges attaquent d'un bras vigoureux des valses lentes qui chantent la mélancolie du retour. Car voici qu'on rentre. Des voitures se pressent à la grille de l'octroi; celles-là reviennent de Maisons-Laffitte ou de Pontoise; les « gabelous » scrupuleux les filtrent avec lenteur. Mais mille autres, qui furent visitées à Suresnes, débouchent par l'allée de Longchamps dans un infernal tintamarre ou fusionnent le ronflement des moteurs, la toux rauque des trompes, le grésillement des timbres, et les « hop ! », et les cris, les injures, les quolibets que se renvoient chauffeurs, cyclistes et piétons. Les lanternes d'acétylène dardent leurs yeux lunaires; des lampions multicolores se balancent aux guidons. Une poussière dorée s'élève. Et il y a des fleurs entre les bras des femmes dont de grands voiles poudreux enveloppent la tête; il y a des fleurs accrochées en bottes rustiques sur le dos des « pédards » qui s'en furent cueillir à cinquante kilomètres des coquelicots et des bleuets déjà fanés; il y a des fleurs pendues aux cannes des pères de famille qu'escorte une marmaille exténuée. On se bouscule, on court, on s'appelle d'un groupe à l'autre; les refrains du jour se font écho. Des bandes joyeuses formées en cortège, bras dessus bras dessous, allongent le pas et fendent le flot. Silencieux, hanche contre hanche, les amants s'écartent. Des enfants pleurent, des femmes récriminent, des maris bougonnent. Les fronts

luisent; les gilets sont déboutonnés; l'échancrure des corsages baille. C'est comme la fin d'une ripaille phénoménale.

Cette marée humaine submerge les terrasses des cafés, s'engouffre dans les orifices du Métropolitain, et tout ce que n'ont pu retenir les trains, les omnibus, les tramways, les fiacres, déferle d'un mouvement continu vers l'Étoile. Sur le ciel que teintent les feux de la ville, l'Arc-de-Triomphe découpe sa silhouette éléphantesque. Une folie giratoire pousse, à ses pieds, en plusieurs courants, les véhicules venus du Bois, venus de Passy, venus des Ternes, venus de l'Opéra, venus de la Concorde, et la course à la joie se propage, hors de l'énorme carrefour, à travers Paris...





Le Parc Monceau

PARIS COSMOPOLITE

QU'EST-CE que le cosmopolitisme ?

C'est une manière d'être.

Etymologiquement, le mot ne peut s'appliquer à rien mieux qu'à une ville. C'est la manière d'être des grandes villes modernes. Toutes les grandes villes modernes sont cosmopolites. Elles sont une image, en petit, de l'univers. Paris, Londres et Rome sont les plus cosmopolites des capitales cosmopolites.

Mais cela ne définit pas le cosmopolitisme...

Est-il un mal ?

Il n'est pas un bien. Il est une vaste et complète manifestation du progrès, voilà tout. Ceux qui bénissent le progrès doivent bénir le cosmopolitisme. Ceux qui, au contraire...

Mais cela ne définit pas le cosmopolitisme.

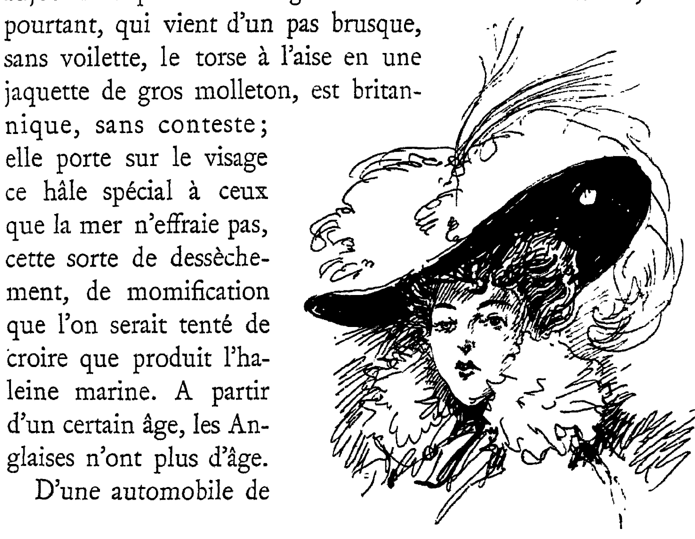
Eh bien, suivez-moi, traversons la place de l'Étoile. Admirons ensemble l'harmonie des maisons qui l'entourent. Elles sont sans prétention. On les a édifiées sous le second Empire et l'on s'est attaché à ne pas gêner l'œil par des fantaisies architecturales dont l'Arc-de-Triomphe eût été comme amoindri. Bien. Nous voici avenue Victor-Hugo ; nous voici au coin de la rue de Presbourg...

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ça, c'est un hôtel américain, pourvu de tout le confort anglais, qui porte le nom d'une marque allemande d'automobiles, nom lui-même emprunté à la langue espagnole. Ça, c'est le cosmopolitisme en pierres et en briques. Une horreur, n'est-ce pas ?

Mais stationnez un instant devant cette porte qu'éclairent des guirlandes de lampes électriques et observez les gens, observez les types. Il est cinq heures. Parmi les heures parisiennes, celle-ci tient une place importante, prépondérante, capitale ; c'est l'heure intense, l'heure où la vie s'agite en son plein, où les femmes les plus inoccupées ont quelque chose à faire : ventes, conférences, thés, grands magasins, coutu-

riers. Regardez-les : quelle fièvre dans ce geste qui claque la portière de l'auto, quel feu dans ce regard qui tourne comme un phare, balaie le trottoir et ses quelques badauds, puis se fiche dédaigneusement en terre, par dessus l'étole de fourrure souple et brillante, tandis que la jupe se relève pour découvrir deux pieds serrés en de précieux souliers à boucles, qui, lestes, gravissent les marches blanches du péristyle! D'où vient cette femme ? Sous quels cieux a-t-elle vu le jour ? Son élégance discrète semblerait indiquer une Parisienne, mais que voilà des apparences auxquelles il faut aujourd'hui prendre bien garde de se fier! Cette dame-ci, pourtant, qui vient d'un pas brusque, sans voilette, le torse à l'aise en une jaquette de gros molleton, est britannique, sans conteste; elle porte sur le visage ce hâle spécial à ceux que la mer n'effraie pas, cette sorte de dessèchement, de momification que l'on serait tenté de croire que produit l'haleine marine. A partir d'un certain âge, les Anglaises n'ont plus d'âge.



D'une automobile de

louage que pilote un chauffeur d'aspect canaille, descend un couple d'Américains. Lui, lourd et grand, glabre et rose, l'air entassé et violent, fume un cigare bagué ; il a les mains nues, carrées, sans canne; il laisse sa femme sauter toute seule du marchepied. Elle, est fringante, empanachée; ses traits sont d'un dessin net, tout en lignes droites, et jeunes, extraordinairement jeunes, malgré la trentaine bien sonnée. C'est elle qui jette au chauffeur l'ordre bref qu'il attend, et avec un haut-le-corps qui fait danser les plumes de son chapeau et bomber sa poitrine où des bijoux brillent parmi les plis du manteau, elle rejoint son compagnon, franchit devant lui la porte que le suisse, en capote bleue galonnée d'argent, ouvre avec un respect tout militaire. Américains du Nord.



Américains du Sud : une victoria de grande remise ; dans la tenue du cheval et du cocher, dans le vernis de la caisse et des harnais, dans le drap des coussins, ce demi-luxe, cette demi-élégance, cette demi-propreté qui fait la transition entre le fiacre et la voiture de maître. L'homme, dont le chapeau de soie, la cravate et les bottines brasillent, rejette, d'un geste mou, les couvertures, et, avec une indolence de rajah, se glisse sur le trottoir. Il est habillé d'un

complet jaune, un peu plus jaune que son teint charbonné par les yeux et la moustache. Tout est, en lui, excessif : ses gants sont trop clairs, la perle de son épingle est trop grosse, le pli de son pantalon est trop marqué ; ses manchettes, le mouchoir qui mousse hors de la petite poche de son veston, sont trop visibles. Par cette intempérance dans le costume, il s'apparente aux nègres des cirques, et aussi par l'immense sourire de son éclatante denture. La femme, elle, ne sourit pas. Elle est infiniment triste ; elle est frileuse. Une coiffure considérable appesantit sa petite tête exsangue ; une robe compliquée l'enveloppe. Ah ! que ne l'a-t-on laissée à sa lecture des romans de Paul Bourget, dans son rocking-chair, sur sa terrasse de Rio-de-Janeiro !



Voilà le cosmopolitisme en chair et en os.

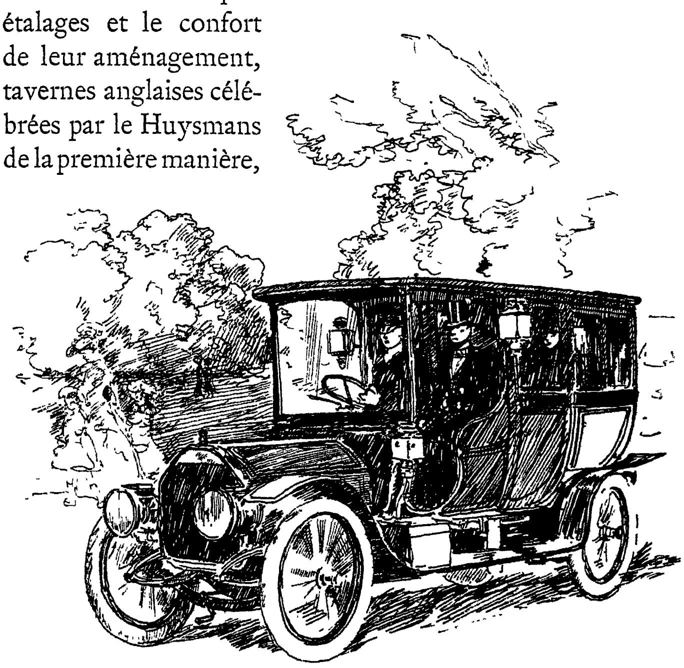
C'est pour ces gens, venus de l'autre côté du globe, que des architectes possédés du commercialisme le plus sauvage et le plus forcené, ont élevé, autour de l'Étoile, ces bâtisses inqualifiables. Car il n'y a pas que le *palace* de la rue de Presbourg, il y a celui de l'avenue Kléber, il y a ceux de l'avenue des Champs-Élysées. Pauvres maisonnettes du

second Empire, si respectueuses de l'Arc qui commémore les gloires du premier, qu'adviendra-t-il de vous bientôt ? Ce n'était pas assez qu'une gare verdâtre du Métropolitain rompît votre modeste eurythmie. Il était écrit que des clochetons, des belvédères de cauchemar, conçus par des cerveaux où l'utilitarisme s'aggrava de prétentions esthétiques, rendraient inutile votre louable humilité !

La chose est sérieuse et digne de retenir l'attention de ceux que navrerait une internationalisation désordonnée de Paris. On s'est ému, d'ailleurs, on a protesté. Des écrivains, des artistes, ont fulminé. Ils ont fulminé platoniquement et leur prose est demeurée stérile. Ils ne généralisaient pourtant pas. Ils n'exigeaient pas que tous nos architectes eussent du goût, se comportassent comme des artistes qu'ils devraient être en n'édifiant sur toute l'étendue de la ville que des constructions harmonieuses. Ils faisaient la part du feu. Ils abandonnaient à leur aventureuse destinée les quartiers sans histoire et sans style, Auteuil, Grenelle, la plaine Monceau. Mais la place de l'Étoile, où s'est, pour ainsi dire, fixé, figé, pétrifié, le rayonnement de nos dernières splendeurs, quel besoin avait-on de la défigurer par des minarets néo-mauresques ou néo-byzantins ?

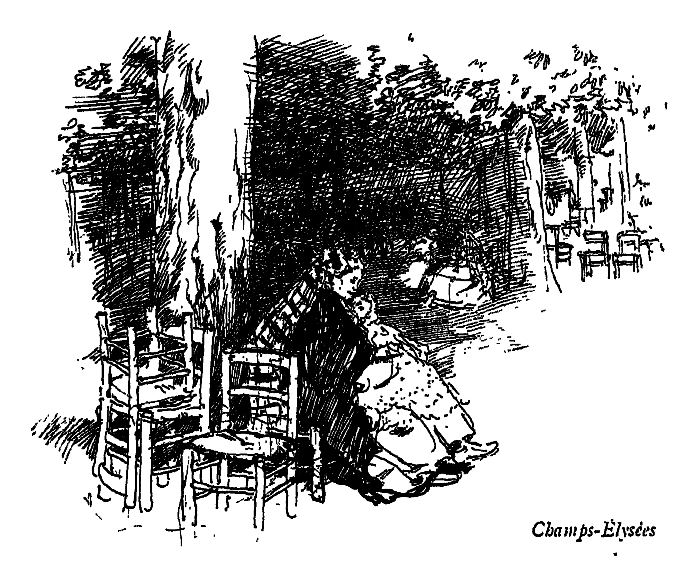
LE cosmopolitisme n'est point partout aussi insolent. Il est charmant rue de Rivoli, de la Concorde au Palais-Royal, il est en veine de coquetterie, il nous amuse du mieux

qu'il peut et nous lui en savons gré. Librairies anglaises, si distinctes des nôtres par l'ordonnance riche et sobre de leurs étalages et le confort de leur aménagement, tavernes anglaises célébrées par le Huysmans de la première manière,



énigmatiques avec leurs vitres opaques, leurs inscriptions barbares, et, à l'intérieur, si brutalement *tavernes* par leurs alignements de tonneaux et de flacons, leurs petites tables, leurs chaises dures ; bazars orientaux où des miniatures du

Premier Consul voisinent avec des babouches, des fusils, des lanternes arabes, et qu'achalande la beauté sémite et abondante d'une vendeuse quadragénaire ; magasins d'estampes



Champs-Élysées

et de photographies, où s'exhibent, côte à côte, le portrait de Maurice Mæterlinck, flamand, écrivain français, et celui de Caroline Otero, andalouse, actrice parisienne ; échoppes où se débite du linge en caoutchouc ; boutiques ouvertes à tous les vents, où, pour deux sous, dans des cinématographes à manivelle, se déroulent les *Surprises du flagrant délit* ou les

Gaietés d'une Nuit de Noces (friandises à l'usage des étrangers); hôtels à l'ancienne mode, mais renouvelés par nos besoins modernes et non moins prisés que les derniers venus, de la clientèle cosmopolite, grâce au Jardin des Tuileries étendu sous leurs fenêtres; maisons de thé et pâtisseries où les élégantes de Paris fréquentent avec celles de Londres et de New-York, dans un blanc décor Louis XVI, parmi des étagères, des vitrines laquées où sont exposées, comme en un musée de la Gourmandise, des confiseries rares, servies par des demoiselles de noir vêtues, dont les pas sont étouffés par l'épaisseur des tapis...

Le cosmopolitisme de la rue de Rivoli déborde dans la rue de Castiglione et donne son cachet à tout ce quartier en trapèze, dont les quatre angles ont pour sommets la Concorde, la Madeleine, l'Opéra et le Palais-Royal. Si la population de l'Étoile est mondiale à ce point que des romanciers, versés dans la connaissance des mœurs « métèques », ont pu y ramasser, sans invraisemblance, toute l'action de leurs livres, il n'en est pas moins certain que la vie cosmopolite n'a son plein épanouissement qu'entre les limites sommaires que je viens d'indiquer.

La rue de Castiglione ne se différencie de la rue de Rivoli, dont elle dépend, que par son caractère moins « exposition », moins « foire ». On y trouve des marchands de chiens installés en des boutiques aussi luxueuses qu'étroites et où la neurasthénie canine doit sévir cruellement. A noter aussi, à

la devanture des pharmacies américaines et anglaises, l'absence des traditionnels bocaux lumineux chers aux apothicaires français.



Mais nous atteignons la place Vendôme. — Elle a été la place des Conquêtes, la place Louis-le-Grand, la place des Piques, et je m'excuse de placer son histoire au centre d'un tableau de Paris cosmopolite. On se consolera, d'ailleurs, de la voir envahie par le commerce international, en songeant qu'elle est une des rares places de la capitale dont la physionomie primitive soit demeurée intacte. Le plan en a été conçu par Louvois qui eût voulu l'encadrer par les grandes Académies, la Bibliothèque du Roi, l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires et la Monnaie. Mais la mort du ministre de Louis XIV empêcha la réalisation de ce projet. Le plan de la place fut modifié et, au lieu d'être carrée, elle prit la forme d'un octogone irrégulier, ce à quoi elle n'a rien perdu. Le 13 août 1699, y fut inaugurée en grande pompe une statue de Louis XIV. « Il n'y avait à cette date que des façades sans maisons sur la place, et toutes ne jouaient pas la pierre avec du bois et de la toile peinte à la façon des décorations de théâtre; plus d'une était déjà, du haut en bas, ce que nous la voyons. Elles avaient l'air de ne se tenir droites, comme un gigantesque paravent, que grâce à des angles formés par leurs



châssis incomplètement ouverts. Chacune des maisons de la place peut encore se démolir de fond en comble sans qu'une seule pierre tombe de sa façade qui forme avec les autres façades une œuvre collective de Mansart, un tout dont il est défendu de défigurer les parties. » (1) Mais cette statue de Louis XIV, dont M. Georges Cain nous conte qu'elle portait, sous un des pieds du cheval, la date : 12 août 1692, était renversée par le peuple le 10 août 1792. Sur le socle fut exposé le cadavre ensanglanté du conventionnel Le Peletier de Saint-Fargeau qui avait voté la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, et qu'assassina un ci-devant garde-du-corps.



Les malversations des traitants Villemarais et Luillier et du sous-traitant Poisson de Bourvalais furent cause que

(1) Lefeuve, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison,* III, page 221. (1875).

l'État s'empara de deux de leurs hôtels et en fit, dès le début du XVIIIe siècle, le siège de la Chancellerie, remplacée sous le Directoire et le Consulat par la Préfecture de Paris, puis par la résidence du grand-juge, aujourd'hui ministère de la Justice. Enfin, Napoléon Ier vint, qui éleva la colonne Vendôme « pour son trône appuyé sur l'Europe vassale, ce pilier souverain... » Le 16 Mai 1871, sa statue d'empereur romain subissait le même sort que celle du Roi-Soleil.

Je vous le demande, y a-t-il une place publique, à Paris ou en France, où les événements de notre histoire, depuis deux cents ans, aient eu une répercussion plus significative et plus symbolique ? Est-il quelque part un lieu plus français ? Encore une fois, réjouissons-nous que le cosmopolitisme l'ait à peu près respecté. Je dis à peu près, car il s'en faut de beaucoup qu'aucun balcon des imposantes façades dessinées par Mansart ne serve d'enseigne à un fabricant de corsets ou de pâte dentifrice. Mais que gagnerions-nous à être d'un trop strict rigorisme ? L'indignation des amoureux de Paris n'a pu enrayer l'enlaidissement de la place des Victoires, sœur aînée de la place Vendôme, et sur laquelle on voudrait maintenant pouvoir jeter un voile...

RUE de la Paix !

C'est assez dire. Ce nom rend à lui seul un son suffisant de luxe et d'élégance pour qu'il soit superflu de le longue-

ment commenter. Cependant, ici comme ailleurs, nous assistons à un triste phénomène de transformation que je ne puis pas ne pas signaler. Des capitaux d'outre-atlantique se sont emparés de deux ou trois immeubles formant l'angle de la rue de la Paix, de la place de l'Opéra et du boulevard des Capucines, immeubles bâtis sous Napoléon III, et ils les ont jetés par terre. Et ils élèvent à leur place des constructions du même style (ils y étaient forcés) mais dont la toiture présente plusieurs étages de mansardes, dépasse, par conséquent, de quelques mètres le faîte des maisons voisines et produit un effet déplorable, hideux, à vomir! Le crime n'est pas encore consommé. On y travaille jour et nuit avec une activité toute américaine (1). En attendant, ce coin de Paris, réputé pour son animation et son chic, est enlaidi par une palissade dont il est impossible de donner une idée avec des mots. Sa hauteur est de sept ou huit étages; sa largeur est d'une vingtaine de mètres, et les affiches de M. Dufayel la tapissent avec une irrégularité et un désordre qui laissent, entre leurs rectangles multicolores, des places nues où le bois des planches, gâté par les pluies, apparaît.



Voilà ce que les voyageurs Cook ont sous les yeux en sortant des bureaux de leur agence! Quel souvenir doivent-ils emporter chez eux de l'esthétique parisienne?



(1) Ces lignes ont été écrites à la fin de l'année 1908.

A NEUF heures du soir, la place de l'Opéra est proprement féerique. La façade de l'Académie nationale de Musique, éclairée, à son premier étage, par une lumière bleue, irréelle, sur laquelle les colonnettes se découpent en noir, semble un décor de théâtre, le palais enchanté de quelque déesse nocturne. L'avenue, qui lui fait face, avec la perspective profonde de ses lampadères, paraît l'effet illusoire d'un jeu de glaces. De droite et de gauche, venant de la Madeleine et de la Bastille, de la Trinité et du Louvre, de la Bourse et de la gare Saint-Lazare, les voitures vont, viennent et s'entremêlent d'un mouvement largement rythmé par le bâton des sergents de ville. Sur les toits, le long des balcons, les annonces lumineuses resplendissent et entretiennent très haut dans l'atmosphère une vibration phosphorescente.

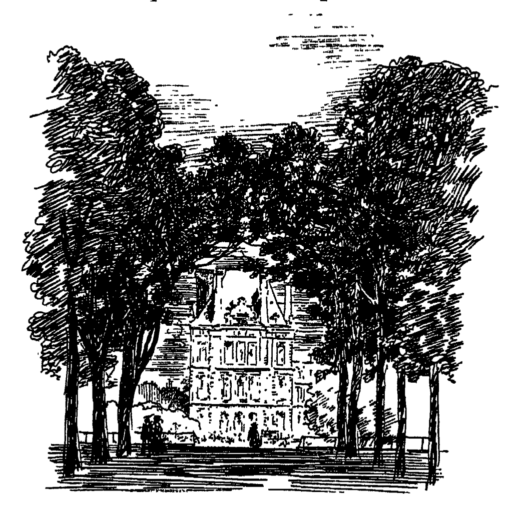
Mais, si l'on veut avoir une vision plus détaillée du cosmopolitisme de ce quartier, c'est avant sept heures qu'il y faut venir et c'est dans la rue Auber qu'il est préférable de s'attarder.

English Tailor, American bar, American optician, American Company, Telegraph and Cable office, Meubles anglais, Transports entre les cinq parties du monde, Passages pour tous pays : Portugal, Madère, Brésil, Canada, États-Unis, Antilles, Méditerranée, Égypte, Sud de l'Afrique, Le Cap, Transvaal, Natal, Maurice, Indes, Orient, Australie, voilà les mots que vous lirez sur les frontons et les glaces des magasins, sur les affiches placardées aux devantures, sur les enseignes électri-

ques accrochées en travers du trottoir et dont l'irradiation intermittente vous frappera les yeux à coups redoublés. Devant de petites tables à tapis vert, des adolescents penchés manipulent le clavier des machines à écrire, ou crient, le récepteur à l'oreille, dans le cornet des appareils téléphoniques. Des hommes, le chapeau sur la tête, assis dans des fauteuils tournants, griffonnent leur courrier, côte à côte, sur une planchette qui borde un mur et que des encriers de nickel jalonnent jusqu'au fond de la boutique où s'ouvre le guichet grillagé d'une caisse ; un escalier en vis perce le plafond, et un groom, de temps à autre, a l'air d'en tomber, pour bondir à la porte qu'il passe en coup de vent. Ailleurs, dans une vitrine d'acajou, un paquebot minuscule, dont tous les hublots sont allumés, nous adresse « l'invitation au voyage » et les petites ouvrières que leurs amis reconduisent de l'atelier à Montmartre et aux Batignolles, songent en le regardant « à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble ». Un exotisme enchanteur règne sur les tarifs et catalogues illustrés des compagnies maritimes, disposés, sous les regards des passants, en éventails polychromes. Tout blanc, tout neuf, surmonté d'un clocher où flotte une oriflamme, l'hôtel de la Compagnie Générale Transatlantique forme le centre de ce tableau un peu ahurissant et nostalgique ; un Neptune doré brandit son trident au-dessus du porche, et, dans un salon aux meubles lourds, à travers une glace, les badauds contemplent, de l'extérieur, des cartes en relief et *La Provence,*

longue d'un mètre cinquante, avec ses cheminées, ses passerelles, ses cabines au grand complet.

Or, dans le cerveau du malheureux ouvreur de portières qui bat la semelle et souffle sur ses doigts, l'idée ne surgit pas d'émigrer, de s'embarquer pour des pays plus neufs et plus hospitaliers. Si, de tous les peuples, le peuple français est le plus sédentaire, de tous les Français, le Parisien est le plus attaché à sa ville, il est celui qui se résigne le moins facilement à la quitter. Pour les misérables eux-mêmes, qui traînent son pavé, Paris a les séductions irrésistibles d'une maîtresse cruelle et qu'on ne lâche pas !



Terrasse des Tuileries



La Rue Royale

LES BOULEVARDS

On ne s'y trompe pas, les Boulevards, ce sont les grands Boulevards, et les grands Boulevards, c'est celui de la Madeleine, celui des Capucines, c'est celui des Italiens, ce sont les boulevards Montmartre, Poissonnière et Bonne-Nouvelle, c'est le boulevard Saint-Denis et c'est le

boulevard Saint-Martin. Et c'est d'abord la rue Royale, et c'est aussi un peu de la rue Cambon, un peu de la rue Caumartin, la rue du Helder, la rue Taitbout, la rue Drouot, et le haut de la rue Richelieu, et le haut de la rue Montmartre et le faubourg Montmartre ; c'est le faubourg Poissonnière ; c'est le bas du boulevard de Strasbourg. Les Boulevards sont une contrée dont les limites ne sont que morales. Elle s'étend de la place de la Concorde à la place de la République et l'on n'est pas sûr qu'elle ne commence ou finisse pas un peu avant ou un peu après. Que tel restaurant à la mode, situé à l'un des bouts de cette courbe sinueuse, ferme ses portes, voilà les Boulevards amputés de deux cents mètres ; qu'un cabaret moderne s'ouvre à la faveur d'une pièce en vogue jouée par tel théâtre de l'autre extrémité, les Boulevards gagnent aussitôt de ce côté-là. A géographiquement parler, et si le dessin des plans doit faire foi, ils atteignent à la Bastille, mais quel Parisien ne conviendra que les boulevards du Temple et Beaumarchais ne soient les Boulevards d'un autre âge ? La faveur où les tint le public date de 1791, année où fut proclamée la liberté des théâtres ; en 1807, elle baissait déjà. Où sont aujourd'hui le théâtre des Nouveaux-Troubadours, les Délassements-Comiques, les Variétés-Amusantes, le Théâtre-sans-Prétention, Paphos, le Jardin-Turc, le Colisée, et les cafés lyriques de la Victoire et des Arts ? En 1860, il y avait, sur le boulevard du Temple, huit salles de spectacle, dont celle de Déjazet qui

existe encore, et n'a pas envie de disparaître mais qui est la seule survivante. Non pas que la vie se soit retirée de ce quartier-là. Il est déchu, il a vieilli, mais sa vieillesse est pittoresque, ardente et jeune. Il est englobé aujourd'hui dans le grouillement formidable des faubourgs.

Premier tronçon des Boulevards, la rue Royale en est aussi, au point de vue architectural, le plus harmonieux. Il n'est pas exagéré de dire que la rue Royale est une rue parfaite. De la Concorde, qui est, sans doute, la plus belle place du monde, elle conduit à la Madeleine, ce « faux temple antique » comme dit Théophile Gautier, copie heureuse, en tout cas, du plus pur monument de l'art grec. Tel un ample corridor à ciel ouvert, elle s'enfonce entre les deux hôtels à colonnades que nous laissa Gabriel et qui hébergent aujourd'hui un ministère et des clubs. Face à la porte du cercle de la rue Royale, un marsouin à épaulettes jaunes monte la garde au seuil de notre Amirauté. Un peu plus loin, et sur le trottoir opposé, j'aperçois un autre factionnaire, sans armes, celui-là, et d'un âge plus tendre, et d'un uniforme non point français, mais quelque peu anglais, composé d'une calotte posée sur l'oreille et d'une veste rouge, courte, à trois rangées de boutons et à chevrons d'or; les petites femmes des revues ont popularisé ce chasseur d'un établissement de nuit qu'un vaudeville célèbre rendit célèbre.

Ici, à droite, finit la rue Saint-Honoré, et là, à gauche,

commence le faubourg du même nom. Nous sommes sur l'emplacement de l'ancienne porte Saint-Honoré, démolie en 1733, vingt-quatre ans avant le percement de la rue Royale, dite d'abord Royale-des-Tuileries, puis de la Révolution, puis de la Concorde, puis, de nouveau, Royale.

La croix dont elle est le montant et dont la rue et le faubourg Saint-Honoré sont les bras, porte évidemment, avec la rue de la Paix, les plus riches joyaux du commerce parisien. Parfumeurs, bijoutiers, couturiers, photographes, ébénistes y sont les mieux cotés, et restaurants et cafés ne leur cèdent en rien sous le rapport du prix de leurs denrées.

Distincte en ceci de l'avenue de l'Opéra et de la rue de la Paix, la rue Royale des dimanches est aussi vivante, pour le moins, que la rue Royale des jours de semaine, mais elle est la proie, tout comme les Champs-Élysées et l'Avenue du Bois, d'un public amorphe et devant lequel joailliers et parfumeurs, scandalisés, baissent dédaigneusement leurs fermetures. N'empêche que par un après-midi férié, à l'époque des Salons ou du Concours hippique, la foule n'y soit amusante. Les premières toilettes claires, les premiers chapeaux de paille, favorisés par le ciel bleu, viennent de faire leur apparition. La promenade n'a pas été longue, car les journées sont encore brèves et les soirées fraîches ; on s'en est allé jusqu'au Bois de Boulogne, jusqu'à Longchamps où se donnait une réunion de courses ; ou bien Madame qui a le goût des arts a entraîné Monsieur chez les *Artistes français*,



Place de la Madeleine

à la *Société nationale des Beaux-Arts*; ou bien, « à cause des enfants », on a dû se contenter de louer des chaises sous les marronniers, et maintenant, Monsieur, dont c'est la revanche, va s'offrir un quinquina, un vermouth, quelque chose de pire, pour soixante centimes, à la terrasse d'une taverne en renom, où il sera servi par un « extra » affairé et impoli. Jusqu'à sept heures, les petites tables rondes, cerclées de cuivre, ne se dégarniront pas, et le lent défilé des promeneurs endimanchés, commis, demoiselles de magasin, ouvrières et ouvriers, ne cessera de frotter l'asphalte de ses semelles traînantes, tant que l'heure n'aura pas sonné d'aller dîner dans des quartiers où la victuaille est moins coûteuse. Alors l'omnibus de la Bastille sera emporté d'assaut; alors on se ruera dans les lourds tramways qui stationnent derrière la Madeleine, en partance pour les Courbevoie, les Gennevilliers et les Pantin; alors on refluera vers la rue de Rivoli où s'ouvre la gueule insatiable du « Métro ». Et le soir, un autre public surviendra, moins familial et plus fringant, plus jeune, plus amoureux et qu'assailliront les bouquetières, mais dont le cadran lumineux de l'horloge pneumatique, élevée devant le perron de la Madeleine, règlera tout de même les plaisirs.

DÉTOURNEZ les yeux, je vous en prie, de cet homme raide et compassé, dont la redingote de marbre pourrait servir de réclame à la boutique d'un *english tailor*. Il s'appelle Jules

Simon, de son vrai nom Jules-François-Simon Suisse : il fut philosophe spiritualiste et ministre de l'Instruction publique, mais telle n'est point la raison pour laquelle on lui éleva une statue en ce retrait verdoyant de la place de la Madeleine. C'est le modèle des locataires que MM. Denys Puech et Scellier de Gisors ont voulu ici glorifier, sous les fenêtres de l'appartement où il mourut après y avoir vécu un demi-siècle tout entier.



Derrière l'église, Lavoisier, une petite table à côté de lui, brandit un index impérieux et rappelle assez exactement l'attitude des camelots installés, d'ordinaire, à l'entrée des rues que barre le service de la voirie. Lavoisier et Jules Simon gâtent la place de la Madeleine. Ne leur en gardons pas rancune, car il est à présumer qu'ils eussent les premiers protesté contre cet enlaidissement d'un quartier qu'ils aimèrent et qui est resté d'ailleurs aimable. L'empreinte du premier Empire et de la Restauration y est visible. La rue Tronchet, dont l'histoire est pauvre, forme une assez digne contre-partie de la rue Royale qu'elle prolonge, au delà de la Madeleine, vers le quartier de l'Europe.

Du chemin Chevilly, plus tard rue Basse-du-Rempart, il ne demeure, entre la Madeleine et la rue Caumartin, plus

rien. Sur cet emplacement de l'enceinte de Louis XIII, de confortables rez-de-chaussée abritent aujourd'hui des fleuristes, des fabricants d'automobiles et d'installations hydrothérapiques. Un coin très parisien, c'est, vis-à-vis de cette rive du boulevard, le confluent de la rue Cambon et de la rue Richepanse. Un magasin de nouveautés aux coquets étalages, des marchands de tableaux et d'estampes, des maisons de thé toutes proches, y occasionnent, de cinq à sept, le va-et-vient d'une clientèle abondante et du meilleur ton. Les Carrière, les Claude Monet, les Pissaro, et les ombrelles, les maroquineries, les dentelles se disputent, d'un côté de la rue à l'autre, les élégantes visiteuses, qu'attendent, en file indienne, limousines et coupés. Dans leurs longues redingotes boutonnées haut, les valets de pied, flegmatiques, cherchent que faire de leurs mains, cependant que les chauffeurs à leur volant et les cochers, leur fouet sur la cuisse, s'absorbent en des réflexions profondes. Les chevaux encensent ; les moteurs dorment, et sous l'aveuglant éclat des lampes électriques dont les charbons grésillent, la Parisienne, accompagnée de sa « chère amie » — ou du plus cher ami de son époux — fixe vers les lumineux paysages,



vers les vivantes natures mortes, dont on lui cherche la désignation sur le catalogue, le regard amusé, distrait ou béat, de son face-à-main. Mais vite! l'heure presse, n'a-t-elle pas juré d'arriver très tôt au thé de Madame X... qui habite au fond de Passy? Et elle s'enfuit, sans avoir vu la plus belle toile de cette exposition, qui, soudain, est devenue pour elle la chose du monde la plus indifférente, la plus vide d'intérêt; elle se jette, se pelotonne sur les coussins de sa voiture, et tandis que le chauffeur tourne sa manivelle, que le cocher rassemble ses guides, elle adresse, à travers la portière, un dernier au-revoir à l'ami, qui, au bord du trottoir, lui tire galamment son chapeau.

Mirabeau, l'année où fut prise la Bastille, logea dans un pavillon charmant qui subsiste encore, au coin de la rue Caumartin; des allégories de la musique et de la danse décorent en relief sa façade; le bas est occupé par un marchand de raquettes, de maillots et de chaussures pour football. Contraste un peu rude! Tout près de là, s'élevait l'hôtel de la belle Madame Récamier; son emplacement est pris aujourd'hui par l'Olympia.

Cette partie de la rue Caumartin qui touche au Boulevard, offre, elle aussi, le spectacle d'une animation bien parisienne. Elle est, d'ailleurs, sur l'itinéraire des voitures qui, du Louvre par la rue des Capucines, s'en vont à la gare Saint-Lazare. Une maison de thé, fréquentée par le gros des amateurs de *five o'clock*, arrête, sous son enseigne lumineuse,

nombre de fiacres à chevaux et à pétrole; des Ceylanais à chignon et à jupes de toile blanche, évoluent avec souplesse parmi les petites tables de rotin; un orchestre râcle du Wagner et domine le bruit discret des conversations, le cliquetis des cuillers et des tasses. Mais après minuit le tumulte de la rue se déplace, se fixe à la sortie des artistes de l'Olympia, et c'est alors un piquant tableautin des dessous de la vie parisienne. Les belles filles qui, tout à l'heure, s'agitaient sur la scène, dans une apothéose de couleurs et de lumières, réapparaissent en leur réalité: visages mal débarbouillés de leur fard et fanés étrangement, prunelles fatiguées par les feux de la rampe, cheveux recoiffés à la diable, corsages agrafés vaille que vaille, jupes flasques. Telles se présentent, au sortir du music-hall, papillons redevenus larves, la plupart des « p'tites femmes » dont les spectateurs illusionnés lorgnent les jambes. Employées bien sages que le travail ne retient plus, elles se dispersent, deux par deux, à pied, modestement; un compagnon parfois les suit; quelques-unes d'entre elles, sur qui le destin hasardeux a des vues particulières, sautent dans les « taxi-autos » que d'enthousiastes gigolos ont amené pour elles, mais qu'exceptionnelle est cette aubaine!

Elle l'est moins pour les figurantes du promenoir que pour celles de la scène. A l'heure où celles-ci s'apprêtent à goûter un repos bien gagné, celles-là, sorties de la salle avec le flot des spectateurs, piétinent sur le trottoir du boulevard

des Capucines en quête d'un cavalier. C'est la minute psychologique de leur soirée. Les unes, emportées bientôt vers Montmartre par un groupe d'amateurs jeunes ou vieux, disparaissent avec leurs vastes chapeaux mouvants, leurs manteaux savamment drapés, sous la capote des « sapins » de nuit; les autres hésitent encore, pirouettent sur leurs hauts talons, se rassemblent, se séparent, forment, dans la clarté blême de l'électricité, des attroupements polychromes; puis, une à une, elles descendent à la taverne installée dans le sous-sol de l'établissement, rendez-vous d'une clientèle suggestive et panachée; et elles n'en remontent que deux ou trois heures plus tard, quand l'abus des libations a rendu d'une application plus facile la loi de l'offre et de la demande.

Le culte du passé ne doit pas nous égarer au point d'admirer ce qui subsiste, entre l'Olympia et la rue Scribe, de la rue Basse-du-Rempart. Des immeubles, dont trois lustres d'existence n'ont pas réussi à parer d'imprévu la physionomie, enfoncent soudain l'alignement de leurs voisins, se tassent au bas d'une déclivité mal pavée, corrigée par une rampe en pente douce. Il est à souhaiter que cet affreux *buen-retiro* n'enlaidisse plus longtemps encore le Boulevard.

Rue Scribe, un grand café: le *Grand Café* où se réunissent, à l'apéritif, des journalistes et des gens de lettres; un grand cercle, le plus grand cercle: le *Jockey-Club*; un grand hôtel, le plus grand hôtel: le *Grand-Hôtel*. Nous revenons à l'un des centres de rayonnement du cosmopoli-

tisme parisien. Les spécimens d'humanité les plus divers s'agglomèrent ici, grâce aux aimantations complices de



Place de l'Opéra

l'immense caravansérail triangulaire dont les mille fenêtres s'ouvrent sur le boulevard des Capucines, la place de l'Opéra

et la rue Scribe, des magasins de cigares havanais et de confections anglaises, du bureau de poste et du vaste *café-restaurant de la Paix*, qui occupent son rez-de-chaussée. Bavards et rieurs, bruyants, insolents comme des vainqueurs en pays conquis, soulignant de vêtements clairs et de cravates rutilantes leur teint cuit au soleil des tropiques, Brésiliens, Argentins et autres Sud-Américains accentuent par leur gesticulation large et leurs poses abandonnées sur les petites chaises bleu-ciel de la terrasse, le flegme, l'immobilité observatrice et éveillée des Yankees, leurs prochains maîtres.

Ainsi s'établit, complété par les galeries somptueuses de quelques fondeurs d'art aux étalages desquels les gens s'arrêtent volontiers, et par un bouillon aux baies immenses, incendiées le soir de clartés blanches, l'ensemble de cette première partie des Boulevards. Son caractère particulier est dans le galbe irréprochable des boutiques, dans la distinction des promeneurs; ils sont moins nombreux, moins mêlés qu'au delà de l'Opéra, et leur foule, qui ne dégénère jamais en cohue, se meut, alerte et cossue, avec aisance, avec souplesse, avec fluidité, sans engorgements, bousculades ni ruées.

HUIT heures sonnent à la Trinité. L'air est d'une fraîcheur caressante; des nuages, en petits flocons, voltigent sur la transparence du ciel; une belle journée de juin commence. Sous le triple et profond portail de l'église, le

square arrondit sa pelouse que cernent des bancs à claire-voie et des fauteuils de fer courbé, rangés avec soin contre les massifs d'arbustes, le long de l'allée circulaire, au gravier propre. Pacifique, les mains derrière le dos, le vieux gardien, dont la médaille militaire fait une tache jaune sur l'uniforme vert, déambule lentement et prend, une fois de plus, possession du domaine qu'il gouverne depuis des années, sans sévérité et sans faiblesse, au nom de la Ville de Paris. Il rêve ; il est loin ; il est au Tonkin ; à travers les rizières, il poursuit des Pavillons noirs...

Le carillon de la Trinité s'est tu ; le vieux gardien relève la tête et tire sa montre de nickel, la confronte avec le cadran de l'église et avec l'horloge pneumatique dont il se défie. Dans cinq minutes, sa fille passera là, de l'autre côté du balustre, en compagnie de deux amies avec qui, tous les matins, elle descend la rue Pigalle. Il est temps de la guetter. Voilà huit ans que chaque jour à pareille heure, du même poste d'observation, l'ancien soldat jette à sa fille un coup d'œil d'admiration, de tendresse, et d'inquiétude. C'est qu'elle est bien jolie, sa Jeanne ! C'est que les galants sont habiles ! Elle, sa mère et lui gîtent là-haut, rue de Caulaincourt, dans une belle maison toute neuve dont la vieille tient la loge. La petite travaille rue de la Paix... Rue de la Paix, pensez-donc ! Elle a d'abord été petite-main rue du Quatre-Septembre ; elle a continué son apprentissage rue des Petits-Champs ; à présent, elle est rue de la Paix !

Mais la voici, c'est elle, entre Marthe, surnommée Tonton, et Ernestine, surnommée Titine. Jeanne est facile à reconnaître : elle est la plus gentille. Un canotier de paille, orné d'un gros *chou* écarlate et piqué d'une plume *couteau*, écrase sur son front le bourrelet doré de ses cheveux ; une voilette (les deux autres n'en ont pas !) maintient contre ses tempes des frisons espiègles. Sur ses épaules, un boa de plumes grises palpite. L'étoffe du corsage est commune, mais la coupe en est gracieuse et dessine coquettement la taille ; les jambes, un peu longues, agitent la jupe sombre. Marthe, toute frêle, toute menue, suit en trottinant, silencieuse, mais une flamme brûle le velours marron de ses yeux : Marthe est de celles dont on dit qu'elles finiront mal, parce qu'elles « pensent trop ». Ernestine, elle, ne pense à rien. Elle est rondelette de partout, les joues roses, les cheveux châtains, roulés sur la nuque d'une façon compliquée et serrés par un gros nœud de ruban qui a l'air d'un énorme papillon.

« Bonjour, p'pa ! » a jeté Jeanne en souriant, et le vieux, qui a répondu d'un clignement d'œil, les suit du regard toutes les trois qui traversent la place et se dirigent vers la chaussée d'Antin. A cette heure, la circulation des voitures n'est pas dangereuse ; les petites s'en vont d'un pas décidé, en prenant bien soin, pourtant, d'éviter les flaques d'eau que les balayeuses matinales ont oubliées. Elles disparaissent ; le vieux gardien reprend, tranquillisé, sa ronde interrompue.

De la place de la Trinité à la rue Lafayette, c'est un



La Rue Auber

double cortège, qu'une hâte unanime active, d'ouvrières et d'employés précipités pêle-mêle dans le même sens. Les hommes, commis de nouveautés, commis aux écritures, comptables, portent le « melon » ou le chapeau de paille, la jaquette noire ou le veston, usés, râpés, mais propres ; ils soignent leur raie, retroussent leur moustache, et, volontiers, poussent le coude aux trottins rieurs qu'ils dépassent. Les femmes, jeunes pour la plupart (après trente ans, une femme, à Paris, ne trouve plus à gagner sa vie ailleurs que dans la rue), les femmes, à l'exemple de Jeanne, de Marthe et d'Ernestine, ont une tenue élégante et pauvre. Les « toquets », les « marquis », sont de la dernière mode, et beaucoup tiennent au petit doigt le réticule indispensable aux mondaines, où, au lieu de poudre, de parfums et de houpettes, elles serrent, elles, un croissant d'un sou avec une tablette de chocolat. On distingue, à leurs vêtements noirs, à je ne sais quoi d'uniforme dans la silhouette, à je ne sais quelle obligatoire absence de fantaisie, les demoiselles de magasin ; les ouvrières, couturières, lingères, modistes, déploient plus d'originalité, arborent des corsages clairs, des bottines de couleur. Et tout cela marche, marche, et parfois, court, car l'heure presse. Un garçon de boutique, occupé à relever une devanture et dont la longue perche barre soudain le trottoir, répond, par une plaisanterie, aux lazzis bourrus qu'il reçoit, et le flot des piétons déborde sur la chaussée. Et puis, c'est devant la porte d'un bouillon à bon marché, une

voiture, arrivée des Halles, dont le chargement de viandes, de légumes et de poissons ne laisse plus qu'un étroit passage par où l'on doit, un à un, se faufiler; des pieds glissent sur les feuilles de salade; des rires féminins fusent, des invectives masculines éclatent, et les hommes de cuisine s'esclaffent bruyamment, les bras nus et la serviette autour du cou.



Jeanne, Ernestine et Marthe filent maintenant à toutes jambes sur le trottoir plus spacieux de la rue Halévy. Mais leur groupe s'est accru d'une unité et cette unité porte culotte et elle a pris auprès de Jeanne la place de Marthe qui se tient, discrète, un peu en arrière. Il est grand, il est brun; sa main gantée étreint la béquille argentée d'une canne brillante; il est étudiant en droit. Jeanne, un vague sourire répandu sur son fin visage de Parisienne, l'écoute qui bâtit des projets... pour la semaine prochaine: elle demandera un jour de congé, comme pour aller à un baptême, ou à une noce, et l'on fera une partie, avec un camarade et sa maîtresse, dans la forêt

de Saint-Germain. Elle dit oui, elle veut bien, mais sa rêverie de vierge dont l'expérience théorique de la vie est déjà faite, voit plus loin ; elle imagine l'avenir avec plaisir et frayeur. Combien en a-t-elle connu, parmi ses amies, dont les malheurs ont commencé ainsi ? Eux, partis, au bout d'un an ou deux, repris par leur famille, réassujettis à la règle provinciale et bourgeoise ; elles, irrémédiablement déviées, possédées par le goût du plaisir, du luxe et de la paresse, enceintes, quelquefois, ou estropiées. Il est vrai que d'autres ont « réussi », et elle voudrait bien, elle, réussir. Ah ! s'échapper au joug de l'atelier, devenir une dame, une « cliente », et avoir une bonne et, du matin au soir, ne rien faire que donner des ordres... S'il l'aime autant qu'il le dit — et pourquoi ne serait-il pas sincère ? — il pourrait bien l'épouser, après tout !

Espacées, comme un cordon de sentinelles, tout autour du monument colossal, les femmes de bronze lèvent à bout de bras leurs lanternes, et elles semblent garder ironiquement l'accès de l'Opéra contre tant de Jeanne qui deux fois par jour passent devant lui, qui n'y sont jamais entrées et n'y entreront peut-être jamais. Au-dessus de la place, au-dessus de la rue de la Paix et de l'avenue de l'Opéra dont les lignes se rétrécissent en lointaine perspective, le ciel tend son satin bleu et sa dentelle éparse de nuées ; la verdure des platanes obstrue à droite et à gauche le boulevard des Capucines, d'où des fiacres rares, de lents omnibus débouchent au

petit trot. Hors du Métropolitain, dont le trou, inattendu et béant, paraît marquer l'axe de Paris, bondit sans intermittence le peuple, toujours le même, des ouvrières et des employés qu'un élan de dispersion symétrique projette vers les sept issues du vaste carrefour. Les agents, le bâton blanc à l'étui, flânent. Des hommes, perchés sur des échelles, frottent les glaces des devantures. La toilette journalière de la ville s'achève. La chaussée encore grasse sèche lentement au soleil déjà haut. Qu'il ferait bon jouir jusqu'au bout de de cette matinée enchanteresse ! Allons, Jeanne, et vous, ses amies, résignez-vous à attendre des jours meilleurs. A mi-chemin de la colonne de bronze, dont l'apparition, quotidiennement, vous désenchante, se montrent les balcons fleuris de votre geôle. Toutes vos compagnes vous rejoignent et vous devancent, s'attroupent un instant au seuil des portes cochères qu'encadrent des plaques de marbre gravées du nom de leurs patrons, sous les vestibules profonds où leurs voix jeunes une dernière fois résonnent. Un baiser, vite ! et c'est fini. Il tourne le dos, il s'en va ; sa belle canne trace dans l'air des moulinets. Il a promis de revenir, ce soir, à la sortie.

Une sorte de silence tombe sur la rue de la Paix ; les trottoirs, tout à coup, semblent vides. Le balai d'un concierge s'agite encore là-bas ; un garçon en tablier bleu s'attarde à l'astiquage des panneaux de stuc d'une bijouterie. Des mains expertes, écartant le velours cramoisi qui forme le fond des

étalages, garnissent délicatement les écrins. Et le soleil, flambant par-dessus les frontons de la place Vendôme, verse sa gloire ruisselante sur le tronc grisâtre de la colonne, éclabousse les lettres métalliques des enseignes, redore la crosse d'un Saint-Nicolas de bois sculpté, exposé, entre une chasuble carlovingienne et une déesse de Clodion, derrière la glace d'un antiquaire...

EST-CE qu'un inexprimable frémissement de l'atmosphère, une imprécise palpitation répandue en vous et autour de vous ne vous avertit pas qu'ici et jusqu'à ce coude du Boulevard qui s'aperçoit tout là-bas, vous touchez, au centre même de sa vie, l'organisme de la Ville ? Un mot connu : « C'est ici que bat le cœur de Paris », a consacré cette sensation qui ne ment pas, qui ne ment pas encore, en dépit de l'évolution suivie par l'existence parisienne. Il est bien vrai que cette existence, depuis le développement pris par les



quartiers de l'ouest, les progrès accomplis dans la locomotion urbaine et la vogue de Montmartre, s'est largement étalée. Des tentatives théâtrales ont, ces dernières années, réussi aux Batignolles. Mais n'en concluons pas trop vite à un déclin, même infime, du Boulevard. Je disais, au début de ce chapitre, que les Boulevards, c'étaient la rue Royale, celui de la Madeleine et les suivants, avec leurs rues adjacentes, jusqu'aux parages de l'Ambigu-Comique ; il est temps de dire que le Boulevard, le Boulevard au singulier, est resté tout uniment le boulevard des Italiens.

Les derniers boulevardiers sont morts ou à la retraite. Ne les regrettons pas trop, ne nous attendrissons pas outre mesure. Leurs amis ont prononcé des oraisons funèbres où tout le bien qu'on en pouvait penser était fraternellement amplifié. Les boulevardiers appartiennent désormais à l'Histoire, à la petite Histoire, à l'Anecdote. Domaine où nous ne pénétrerons pas. Le Boulevard a survécu aux boulevardiers. Tel qu'il est demeuré, tel qu'il vit sous nos yeux aujourd'hui, il offre, quoi que regrettent de grincheux *laudatores temporis acti*, un spectacle à nul autre pareil.

Le percement de la place de l'Opéra a coupé en deux le boulevard des Capucines ; il prend fin à la chaussée d'Antin et à la rue Louis-le-Grand. C'est peut-être ici la contrée de Paris que le baron Haussmann a le plus profondément modifiée. A vrai dire, il en a fait deux quartiers que l'avenue de l'Opéra sépare, et, si le théâtre du Vaudeville appartient

édilitairement au boulevard des Capucines, de fait il est de l'apanage des Italiens.

Les Italiens ! Ce mot ne sonne-t-il pas comme l'écho d'une époque charmante, mais abolie ? Boulevard d'Antin, boulevard de la Comédie-Italienne, boulevard de Gand, petit Coblentz, qu'êtes-vous devenus ? Et vous, dandys, lions et pschutteux ? Et vous, Café de Paris, Maison d'Or, Café Foy, Café du Helder, Grossetête et Grétry ? Et toi, Tortoni ?...

Non, encore une fois, ne nous attendrissons pas... Le temps nous manque et la place. Vous cherchez en vain un coin paisible ou rêver à loisir. Le tumulte du présent vous environne et vous exalte.

Un *stand* d'automobiles, une école de dactylographie où des jeunes filles, attiffées à la manière des élèves du Conservatoire (la machine à écrire a fait beaucoup de tort au piano), tapotent sans souci des curieux qui les contemplent à l'ouvrage ; un magasin de lingerie, majestueux comme un temple et dont des grooms, mignards et gantés de blanc comme des enfants de chœur, gardent les portes ; puis le Café Américain et son escalier somptueux ; puis le théâtre du Vaudeville, dont la rotonde de style Napoléon III s'harmonise avec le clocher de la Trinité, apparu au fond de la chaussée d'Antin.

Le restaurant Paillard, aux baies voilées par de lourdes draperies intérieures, fait l'autre coin de cette chaussée

d'Antin qui s'appelait jadis chemin de la Grande-Pinte, à cause du cabaret de la Grande-Pinte ou Tambour Royal qui



en était proche, ensuite rue Mirabeau-le-Patriote, parce que Mirabeau y est mort. L'hôtel de Montmorency s'élevait alors sur l'emplacement actuel du Vaudeville, et le bâtiment, où s'est installée la maison Paillard, servait de casernement à la musique des Gardes françaises, embryon originel du Conservatoire. En face, un marchand de cravates tire de ses soieries habilement déployées de véritables feux d'artifice; le Café Napolitain, l'un des derniers rendez-vous du journalisme et de la littérature, montre ses lambris blancs, sa moquette cramoisie, tout son aménagement à l'ancienne façon française qu'a détrônée, dans nos brasseries, le genre teuton.

A présent, revenons sur nos pas, franchissons ce passage périlleux par où les véhicules s'engouffrent, de la chaussée d'Antin et du Boulevard, dans l'étroite rue Louis-le-Grand. Nous sommes en présence de la plus élégante relique que le Boulevard ait conservée de sa jeunesse.

On en connaît l'histoire. Vers 1707, un certain financier, De la Cour Deschiens, se fit construire un château et planter un jardin, qui devinrent, cinq ans après, l'Hôtel de Toulouse

qui devint lui-même l'Hôtel d'Antin. A l'issue de la campagne du Hanovre, le Maréchal de Richelieu édifiait, au bout du parc, un délicieux pavillon. Le château et le jardin disparurent; le pavillon est resté et c'est le Pavillon de Hanovre. Il était loué, sous le Directoire et sous le premier Empire, à des entrepreneurs de réjouissances; on y buvait, on y dansait, on y jouait de la musique. Depuis lors, il fut envahi par différentes sortes de commerce. Il abrite, aujourd'hui, un orfèvre, une société de concerts, que sais-je encore! Je vois, appendu à l'un des balcons, un objet bizarre qui est peut-être un piano, qui, à coup sûr, sert d'enseigne. Nous vivons en un pays de liberté, où aucun règlement de police n'interdit aux habitants d'accrocher des pianos à leurs fenêtres!



Mais nous avons passé, sans le remarquer, devant le théâtre des Nouveautés. Retournons-nous, nous pouvons encore, à travers les mailles mouvantes de la foule, apercevoir son modeste vestibule où les spectateurs pénètrent de plain-pied. Ce fut primitivement la salle Martinet et des peintres y exposaient leurs toiles. Enfin Chamfleury vint, qui y créa les *Fantaisies Parisiennes;* les *Nouveautés* leur succédèrent. Nous eûmes *Champignol malgré lui* et la *Dame de chez Maxim's!* C'est bien ici le Boulevard!

Le Boulevard est charmant le matin, à l'heure où Jeanne et ses compagnes, quand elles sont en avance, font, d'un pas allongé, leur petit tour de promenade. Je vous affirme que l'air est d'une pureté rustique; les feuilles des platanes, reposées, se trémoussent, et leurs ombres qui bougent tigrent de mauve le trottoir gris, que l'eau, répandue pour le lavage des devantures, vernit de place en place. Les employés du Crédit Lyonnais fument une dernière cigarette en lisant leur journal; on commente les nouvelles, des poignées de mains s'échangent. Un vendeur de chaussures, accroupi devant l'étalage de son magasin, correspond par gestes avec son collègue qui, à l'intérieur, dispose, sur le feutre uni de la montre, bottines et souliers aux formes séductrices. Des livreurs rincent dans le ruisseau les pneus de leurs tri-cars. La marchande de journaux, au creux de sa guérite de verre, trempe un petit pain dans un bol de café noir, et, la bouche pleine, sans se déranger, remercie les clients habitués à choisir eux-mêmes dans le monceau de papier d'où s'exhale une odeur d'encre. Et les oisifs ne manquent pas; cet instant de la journée, sur le boulevard, a ses fidèles. Ce beau vieillard à la barbe fleurie, flanqué de deux messieurs à l'allure déférente, suivi d'une escorte discrète d'individus qui, s'ils n'étaient des policiers, pourraient être des débardeurs endimanchés, ce beau vieillard à la barbe fleurie n'est autre que le premier magistrat de la République; son nom se chuchote; des chapeaux, çà et là, se soulèvent; des



Le Pavillon de Hanovre

passants, qui l'ont reconnu trop tard, se retournent pour contempler son dos qui s'éloigne. Quelques-uns, dont la sympathie politique est plus vive, s'attachent à ses pas. Le voici qui suspend sa marche; une estampe qu'un commis de librairie vient de hisser à l'étalage, retient son regard, et, le nez relevé sous son feutre, il rit, il rit de tout son cœur de la charge qu'a faite de lui un caricaturiste bon enfant; ces messieurs de la Présidence et de la Préfecture en profitent pour souffler.

A L'ODÉON, au cœur de la vieille rive gauche léthargique, j'ai pris l' « autobus » rapide. Un « cabot » aux joues bleues, qui sortait d'une répétition, s'est assis à côté de moi, et durant tout le trajet, il a marmotté à voix basse les phrases de son prochain rôle. J'avais à ma gauche une dame âgée qu'accompagnait un monsieur à moustaches blanches, officier de la Légion d'honneur; ils causaient de leur



bru, de leurs petits enfants et du Conseil d'État. Une femme élégante me faisait vis-à-vis. Mon pied — car il faisait froid — a rencontré le sien sur la chaufferette, contact de hasard et qui fut bref. Des gens bien avisés déplorent la décadence de la conversation, cet art si purement français ; ils ont raison. Il y a quelques années, il était encore possible de tenter un entretien avec une belle inconnue coudoyée en voiture publique ; les bras, les genoux, les pieds se chargeaient au besoin des questions et des réponses. On avait le temps ; les braves coursiers de la Compagnie générale des Omnibus ne se pressaient pas ; mille impressions pouvaient s'échanger à loisir. Le moteur à alcool a transformé tout cela. La rapidité du parcours, les cahots, la trépidation de la machine concourent à faire du voyage en « autobus » un déplacement sans charme où l'on ne songe plus à utiliser les voisinages. Autre inconvénient pour les maniaques de l'observation : le calme béat que le bercement des ressorts répandait jadis sur les visages et qui se prêtait si bien à la divination du caractère et de l'existence propre à chaque voyageur, est remplacé aujourd'hui par une expression unanime d'ahurissement et de terreur sous laquelle disparaissent les particularités morales et professionnelles. Inutile de rechercher, d'après des indices patiemment assemblés, où va cette femme, d'où elle vient, si elle est mariée ou non, si son mari l'est ou ne l'est point ; cette femme n'est pas une épouse, ni une vierge, ni une courtisane, ni la maîtresse de

qui que ce soit; vous n'avez à fonder sur elle aucun espoir; elle n'est rien de plus qu'une femme qui a peur et qui voudrait bien s'en aller.

Jusqu'au Théâtre-Français, la vitesse de l'énorme machine fut exemplaire. La traversée du Carrousel fournit à notre wattman l'occasion de battre tous les records précédemment établis. Mais après le passage des guichets et la station obligatoire aux pieds de la nauséeuse statue du pauvre Musset, la supériorité de la locomotion mécanique sur l'animale fut beaucoup moins évidente. Des artères importantes de la capitale, la rue de Richelieu est la plus étroite et elle est peut-être la plus passagère. La suivre à pied est une distraction. Des fabricants d'équipements militaires et coloniaux, des librairies allemandes, des marchands d'estampes, de cartes postales et de coffres-forts, et ce délicieux square Louvois, dont les verdures font un si heureux contraste avec l'immensité grise de la Bibliothèque nationale, mettent de la diversité dans cette partie de la rue, la plus longue, qui s'étend du Théâtre-Français à la rue du Quatre-Septembre. De l'autre côté de celle-ci, la rue de Richelieu semble presque exclusivement réservée au commerce des chapeaux : quelques tailleurs, une société de phonographes, une autre de cinématographes, l'hôtel du *Journal*, dont de lourds camions, chargés de papier, encombrent les abords, et puis des chapelleries, rien que des chapelleries! Notre « autobus » stoppa précisément devant l'une d'elles, dont l'enseigne, composée

de deux chiffres lumineux flanqués de points d'exclamation, m'évoqua quelque hospitalière demeure. Enervée, sans doute, par la lenteur frémissante où se complaisait depuis un quart d'heure notre voiture, la dame élégante se leva, s'accrocha d'un doigt à l'une des tringles du plafond, gagna la plate-forme d'où notre conducteur, le képi sur l'oreille, répondait par des injures aux quolibets de deux gamins attelés à une charrette à bras, et sauta sur la chaussée. Je la suivis. Honni soit qui mal y pense ! J'étais arrivé, puisque je n'allais nulle part.



Ah ! que l'Odéon paraît lointain ! Une file de véhicules d'où émergent, de distance en distance, les toitures festonnées des « autobus », attend, rangée contre le trottoir de droite, que le bâton blanc de l'agent, au coup de sifflet du brigadier, lui ouvre la voie. Les moteurs tapent en sourdine ; les chevaux soufflent et profitent du répit ; les cochers, siège à siège, échangent des aphorismes ; aux portières des fiacres et des « taxis », aux balustrades des impériales, des têtes se penchent ; un chauffeur haletant secoue la manivelle de son mécanisme bloqué. A peine a-t-il repris place au volant que le coup de sifflet retentit et la caravane, desserrant un à un ses anneaux, s'ébranle. Arrêté par un rassemblement de

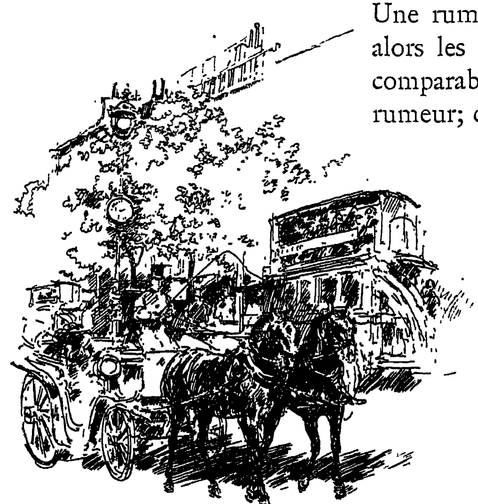
quarante personnes devant des caricatures politiques exposées à la devanture d'un tailleur, j'ai perdu de vue mon ex-compagne de voyage, mais en me retournant, j'aperçois dans cet « autobus » qui vire à angle droit le monsieur décoré et la vieille dame dont je possède quelques secrets de famille. Voilà des gens dont je sais que la belle-fille a pris hier un bain de pieds à la moutarde et que je ne reverrai jamais plus ! Ironie et mélancolie des rencontres !

Il est six heures. Nous sommes en février. La nuit tombe. Le ciel n'a ni couleur ni lumière ; il est pareil à un verre fumé dont l'opacité irait croissant. Où aller ! Le bitume m'offre sa piste propice à la marche. Des cafés bien clos, des flons-flons me parviennent. Aux terrasses rougeoient les braseros. Traversons, je me déciderai ensuite. Je passe sous les naseaux fumants des percherons de « Madeleine-Bastille », et je m'arrête à nouveau, hésitant toujours, à l'angle de la rue Drouot. Je sais bien que tout près d'ici, dans une maison chérie des gourmets, je trouverai quelques charcuteries d'élite grâce auxquelles ma soirée ne sera pas perdue ;



je sais bien que, malgré le gel, la bière que débite cette taverne me réjouira le gosier; je sais bien qu'un fauteuil confortable m'attend dans cette salle d'auditions phonographiques; je sais bien comme est sympathique l'atmosphère de cette librairie où quelques-uns de mes amis se rassemblent à cette heure-ci pour commenter philosophiquement les nouvelles littéraires et politiques de la journée... Soit, hésitons encore, mais relevons notre col et faisons quelques pas, car le vent pique en diable.

Pour bien savourer le Boulevard, il faut d'abord n'écouter et ne regarder rien, mais laisser tous sens percevoir à la fois. Une rumeur vous remplit alors les oreilles, qui n'est comparable à nulle autre rumeur; des lumières et des ombres et des nuances et des mouvements frappent votre rétine, dont l'ensemble n'existe nulle part, et des parfums affectent votre odorat, qui sont exclusivement les



parfums de ce lieu-ci. Cela communique une ivresse légère, une joie toute particulière de vivre en bonne santé, bien vêtu, avec un peu d'argent dans la poche ; on ne doute ni de la facilité des femmes, ni de leur vertu, ni de l'avenir qu'on espère, ni que la vieillesse et la mort ne soient des fables, ni que l'existence ne vaille vraiment la peine d'être vécue. Une fois acquis cet état de béatitude, une fois ce prisme placé contre votre œil, fixez un regard minutieux sur les gens et sur les choses ; contemplez, écoutez, aspirez Paris...

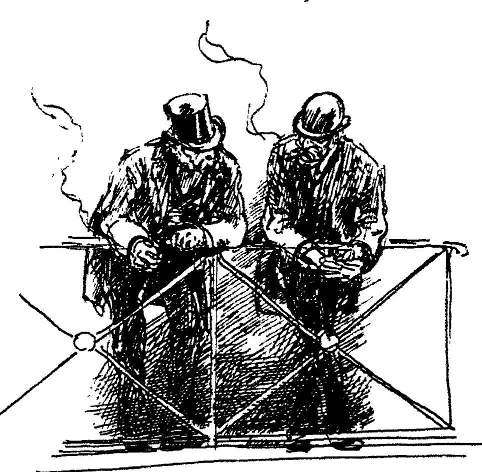
L'odeur du Boulevard, c'est celle du tabac, de la femme, du cheval et du pétrole ; le bruit du Boulevard, c'est les cris des vendeurs de journaux, le battement mat des sabots sur le pavé de bois, le souffle catarrheux des automobiles, les sifflets des sergents de ville, le bruissement multiple des pas, les appels arithmétiques des conducteurs d'omnibus ; le mouvement du Boulevard, c'est la coulée brutale des voitures, la frénésie des roues, le gigotement des pattes, le vol des jupes, la course des camelots en espadrilles, les gestes qui déploient des journaux, frottent des allumettes, serrent des mains, saluent ; la couleur du Boulevard, ce sont les chapeaux blancs des cochers, les colonnes Morris bariolées d'affiches, les papiers qui tapissent les kiosques, les étalages des chemisiers avec leurs plastrons immaculés et leurs foulards dont les reflets bougent, ceux des bottiers avec leurs vernis métalliques, ceux des tailleurs avec leurs complets rigides dessinant des silhouettes humaines, et les coquettes

boutiques, claires et dorées, des marchands de bonbons, et celles, un peu frigides, un peu *salles de bain,* des bars automatiques, et les céramiques, aux tons crus, des brasseries, les stores jaunâtres aux lettres rouges, les librairies aux éventaires *habit d'arlequin ;* la lumière du Boulevard, c'est cette réverbération sourde du ciel, ces annonces électriques qui s'inscrivent et s'effacent tour à tour sur le noir des façades, ces enseignes lumineuses de restaurants, de journaux, de théâtres, ces rampes d'ampoules encadrant les vitrines, ces cinématographes, aux scènes souvent inintelligibles, sur les panneaux desquels éclate tout à coup le nom d'un quinquina ou le titre d'un vaudeville...

A petits pas, j'ai suivi le courant flâneur de la foule et soudain un poing s'est abattu sur mon épaule. J'escomptais cette surprise. Si peu pourvu que l'on soit de relations, si retiré du monde qu'on vive, il est presque impossible de se promener inaperçu entre la rue Drouot et le Vaudeville. J'allai donc savoir que faire. Le cher ami ! Il se déclara enchanté de la rencontre. « Figurez-vous, X... m'attend rue Laffitte où il expose ses croûtes. Le pauvre ! aucun talent, mais une habileté, une audace, une obstination ! Il ira loin. Aussi lui ferai-je son article. A propos, la pièce de Z... est reçue, mais Y... exige de lui qu'il prenne un pseudonyme et s'adjoigne un collaborateur connu. Naturellement, il accepte... Avez-vous lu *Le Temps ?* Savez-vous que D... s'est brûlé la cervelle ce matin : une vilaine histoire... Comment ?

vous n'êtes pas au courant ! Laissez-moi vous raconter... » Nous nous engageons dans la rue Laffitte... Mais !.. je ne me trompe pas, c'est bien elle, c'est bien la dame élégante de l' « autobus » ! Un tel hasard m'arrache un sourire ; elle y répond. « Cher ami, dis-je, excusez-moi, les toiles de X... sont fort intéressantes, mais... » Il hausse les épaules : « Laissez cela. Je la connais. Elle fréquentait l'atelier de R... Tout le monde l'a eue. » Je suis sûr qu'il ment, et pourtant mon ardeur tombe et il m'entraîne...

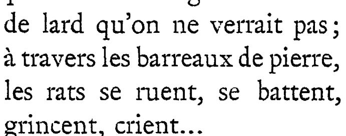
Un hurlement fracassé en mille abois distincts, une masse noire qui grouille comme une vermine, des colonnes sales plongeant leurs bases dans cette clameur et cette houle, c'est la Bourse à deux heures de l'après-midi.



Temple, mais temple sans beauté et sans grandeur, parce que le silence n'y est pas. On lui bâtit récemment



deux ailes, une sorte de transept. Il n'en est devenu ni plus, ni moins laid. Par quel implacable et juste phénomène toute préoccupation esthétique nous abandonne-t-elle ici ? Je pense, moi, à une cage au centre de laquelle serait un gros morceau de lard qu'on ne verrait pas ; à travers les barreaux de pierre, les rats se ruent, se battent, grincent, crient...



Les limousines et les coupés des agents de change s'alignent roue à roue devant la grille. En face, s'ouvre la rue de la Bourse. Tout autour, la place dresse ses maisons plates, froides, antipathiques, habitées par des agences de publicité et d'information, des banques, des marchands de soieries. Derrière la Bourse, un rang d'immeubles neufs et la trouée de la rue Réaumur, imposante, certes, en sa laideur américaine. Quartier où le bruit et l'activité ont une violence presque sauvage. On n'y muse pas. Un affreux tramway pourchasse sans trêve les piétons ; des apprentis gouailleurs vous heurtent ; des caisses à échantillons, portées sur les crochets des hommes de peine, vous enfoncent leurs angles dans les flancs ; il faut défendre, du coude et du poing, votre droit d'exister, si vous ne voulez pas



être bousculé, meurtri, réduit à rien. C'est la lutte pour la vitesse.

Le musée Carnavalet possède une cloche, ornée de fleurs de lys et du millésime 1667. Longtemps, elle sonna l'ouverture et la fermeture de la Bourse. Mais elle avait d'abord, pendant cent cinquante ans, annoncé l'office aux religieuses du couvent des Filles-Saint-Thomas-d'Aquin. Ce couvent fut supprimé en 1790. On le démolit, et dix ans après, sur son emplacement, les travaux de construction de la Bourse actuelle commençaient pour ne s'achever qu'au milieu du règne de Charles X. Il est à présumer que l'hôtel de messieurs les agents de change vivra plus longtemps que le couvent des Filles-Saint-Thomas.



Est-ce en souvenir de ces braves religieuses que l'intérieur de la Bourse rappelle exactement la colonnade en rectangle d'une cour de cloître que protégerait une véranda, avec des moulures et des grisailles de style Empire ? Décoration revêche et rébarbative au plus haut point, appropriée du reste à sa destination qui n'est qu'utilitaire. Les allégories industrielles et commerciales de Pujol et de Masquier ne distrairont jamais de ses calculs le plus amateur d'art d'entre les boursiers. Et il y a maints amateurs d'art parmi les boursiers !

L'étroit espace qui s'étend de la grille extérieure au perron sert de promenoir. Des con-

ciliabules s'y tiennent. Un vieillard, dont le chapeau vermoulu, le linge invisible, la bouche amère, laissent à penser que la spéculation lui a été funeste, vend des titres à deux sous, empilés sur un pliant, à proximité d'une vespasienne. En haut des marches, qu'encombre un mouvement continu de montée et de descente, se tient la bourse des valeurs non admises à la cote officielle, attroupement vociférateur, émeute, curée, mais curée disciplinée, émeute quotidienne, attroupement et vociférations que le garde républicain de service, impassible sous son shako, les pouces accrochés au ceinturon, ne fait ni circuler ni se taire. Des hommes, juchés, tête nue, sur des chaises, sabrent l'air de leurs bras avec de formidables coups de gueule qui heurtent la voûte du péristyle, retombent, s'étalent en une vibration inhumaine, apocalyptique ; cela gêne, cela inquiète, cela effraie ; on se croit égaré dans une récréation d'aliénés, hurlant pour hurler, gesticulant pour gesticuler, courant, bondissant pour calmer leurs nerfs malades. N'essayez pas de saisir au vol les syllabes que projettent leurs bouches ; elles n'ont de sens que pour les oreilles initiées ; elles sont d'une langue rituelle incompréhensible aux profanes.

Mais entrons dans le sanctuaire.

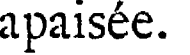
Un jour blafard, répandu par le vitrail, éclaire la cohue de haut en bas, frappe d'aplomb la soie des chapeaux, creuse les orbites, glisse sur les joues comme une poudre à la fois terreuse et métallique, donne aux visages une expression de

morbidesse galvanisée. C'est la même mimique qu'au dehors. Des hommes accoudés à des balustrades circulaires ou assis sur des strapontins légèrement exhaussés, agitent leurs mâchoires, brandissent leurs doigts, griffonnent sur des calepins dont les feuilles arrachées sont recueillies çà et là dans de minuscules paniers fixés à de longues baguettes et maniés par des garçons aux képis et jaquettes noirs brodés d'argent. Les commis d'agents de change apparaissent, notent les cours sur leurs fiches, se précipitent vers le télégraphe, disparaissent. Il y a des rires; il y a des bourrades; un jeune boursicotier à la cravate ineffable a saisi aux épaules un vieillard décoré qui pourrait être son grand-père, et il le secoue avec la familiarité d'un camarade de collège ou de régiment. On vous pousse, on vous écrase les pieds sans façon; des couvre-chefs basculent. Sans-gêne et fraternité de combat.

Au centre du vaisseau, voici la corbeille des agents de change. Un parquet oblique la surélève; une rampe de velours rouge l'entoure. Les maîtres de la finance sont là chez eux. A vrai dire, rien ne les uniformise, ni la race, ni l'âge, ni le costume, ni l'attitude; les uns sont de bons bourgeois d'aspect contemplatif, déambulant en cercle, les mains derrière le dos; les autres, immobiles, l'œil et l'oreille aux aguets, montrent, derrière le lorgnon d'or, un regard concentré; certains s'interpellent en riant; certains chiffrent au crayon sur des carnets; certains s'animent et haussent le

ton de l'enchère; l'un feuillette un registre; l'autre cause avec un client. Et sur le cône de ciment blanchi, qui forme le fond de la corbeille et qu'un candélabre électrique surmonte, les bouts de papier s'éparpillent, déchirés, inutiles, ordres accomplis, ventes ou achats, pertes subies, gains réalisés, fortunes, faillites, joies et misères...

Une cloche ébranle la clameur compacte des voix. La bataille est suspendue jusqu'à demain; le jeu est fini; la récréation des fous est terminée. Le temple va se vider peu à peu. Il est trois heures. Sur la place, les limousines et les coupés se dispersent. Le perron du monument ruisselle d'une foule apaisée.





En sortant de la Bourse, on peut regagner le Boulevard par la rue Vivienne qui n'offre rien de remarquable, ou par la rue Montmartre. Celle-ci, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, est une inépuisable mine de notations piquantes. Mais elle ne ressortit réellement au Boulevard qu'à partir de la

rue Réaumur, en deçà de laquelle les Halles attestent avec vigueur leur voisinage.



Ce quartier est celui de la lingerie et des tissus, ainsi qu'en témoignent les enseignes de la rue des Jeûneurs, de la rue d'Uzès, de la rue Saint-Fiacre, de la rue du Sentier (on dit communément *le Sentier* pour désigner le quadrilatère resserré entre le Boulevard et les rues Montmartre, Réaumur et Poissonnière). Il est aussi celui des journaux. Certains immeubles de la rue Montmartre donnent asile aux opinions politiques les plus contradictoires; le socialisme révolutionnaire loge à l'entresol; le républicanisme gouvernemental au premier étage et l'opposition réactionnaire au deuxième. Des inscriptions et des flèches indicatrices empêchent de confondre entre eux les différents partis politiques que l'Europe nous envie, et épargnent aux rédacteurs qui apportent leur copie de regrettables erreurs.

La plupart des imprimeries de la presse quotidienne se sont agglomérées dans l'étroite et noirâtre rue du Croissant, qui est, l'après-midi, le lieu de ralliement de l'intéressante et multiforme corporation des crieurs de journaux. Il ne serait pas impossible — un bon disciple de Balzac s'en chargerait, s'en est chargé, peut-être — d'écrire une psychologie de l'épicier, du journaliste, du marchand

de parapluies, du lutteur forain, mais je mets au défi quiconque d'établir des traits moraux communs à la généralité des camelots. Le camelot est, de toutes les unités sociales, la plus rebelle au classement. Le camelot n'a pas d'âge, n'a pas de sexe, n'a pas de nationalité : il est un type d'humanité ondoyant et divers essentiellement; ne dites même pas que le camelot est camelot, car ce matin il déchargeait aux Halles une voiture de légumes, ce soir il ouvrira les portières devant un théâtre, cette nuit il sera enrôlé pour un « coup à faire » par un capitaine à rouflaquettes, à moins qu'il ne travaille au contraire pour la « rousse ». Le camelot est un être libre prêt à toutes les soumissions.

Assis sur le rebord du trottoir, ou appuyés à la muraille, ou dégustant un demi-setier sur le zinc du « bistro », ils attendent sans impatience « l'heure de la *Patrie* ». En brodequins, en chaussons, en bottines vernies, coiffés de « bâches », de melons, de canotiers défoncés, ou, plus hygiéniquement, tête nue, drapés dans des redingotes, boudinés dans des jaquettes, désinvoltes en des vestons aux épaulettes américaines, ou le torse emmailloté d'une ceinture de flanelle sous une cotte d'étoffe légère, un inextinguible « mégot » collé à la lèvre inférieure, sous la pluie, sous le soleil, sous le vent, les camelots de la rue du Croissant échangent avec violence ou avec paresse, du bout des dents ou du fond de la gorge, des propos naïfs ou désabusés. La rumeur de leurs paroles monte entre les façades lézardées,

poussiéreuses, balafrées d'écriteaux, derrière lesquelles ronflent les rotatives. Un bicycliste, assis à la renverse presque au ras de sa roue, se fraie un chemin à travers les groupes qu'écarte le beuglement de son énorme trompe ; il emporte, dans une serviette en bandoulière, les premiers paquets du journal dont le tirage s'achève. Et tout à coup, sans qu'un signal ait retenti, la foule se rapproche, se tasse autour d'un porche sous le cintre obscur duquel il se passe quelque chose, et bientôt les camelots — vieillards, jeunes hommes, femmes et enfants — se dispersent, emportant à pleins bras les « dernières nouvelles », les « derniers détails », le « résultat complet des courses », pâture vespérale de Paris.


Rue du Croissant

Sur l'autre versant du Boulevard, là où la rue Montmartre,

pour obéir à des raisons contemporaines de Louis XIII, devient le *faubourg* Montmartre, quelques quotidiens de Paris et des départements ont aussi leur siège, mais ce n'est plus, à vrai dire, le quartier des journaux; ce n'est plus le quartier du commerce en gros, ce n'est plus spécialement le quartier de quoi que ce soit. Le faubourg Montmartre est la plus vivante des rues parisiennes. Il n'en est pas la plus élégante. Son caractère propre lui vient de son universalité. Cependant, à le considérer en détail, on s'aperçoit que les bars et les bouillons à bon marché y sont plus nombreux que partout ailleurs et que l'animation y atteint son maximum d'intensité à l'heure du déjeuner, entre midi et deux heures.

Venus, par les rues de Provence et Grange-Batelière, des banques et des compagnies d'assurances rassemblées aux alentours de la rue Lafayette; venus, par la rue Cadet et la rue Bergère, des maisons d'exportation sises rue de Trévise et dans le faubourg Poissonnière, les employés, hommes et femmes, scribes, comptables, dactylographes, se hâtent vers leur restaurant habituel. Ils n'ont pas une minute à perdre; les plus favorisés d'entre eux disposent d'une centaine de minutes; la plupart n'ont qu'une heure de liberté. Sous leur poussée continue, la porte-tourniquet du bouillon, qu'à ses étalages de viandes et de marée on pourrait prendre pour une boucherie ou une poissonnerie, vire avec un violent déplacement d'air que reçoivent dans le dos les clients des tables

les plus proches. Et tout de suite une odeur innommable vous empoigne aux narines. Les relents de graisse y dominent, mêlés à ceux du mouton cru, du gros vin et du fromage. Cette première impression une fois surmontée, il faut affronter l'aspect des reliefs laissés par le convive qui vous a précédé, à la place que vous avez choisie ; le marbre nu, saupoudré de poivre, de sucre et de mies de pain, timbré de cercles humides et rougeâtres, vous dit aussi s'il mangea de la blanquette ou du *marengo*, des pruneaux ou du camembert. Un torchon gras, mais rapide, jette sur le sol, où vos pieds les écrasent, cet ensemble de pièces à conviction, et la main luisante du garçon, au revers de smoking numéroté, vous tend la carte, imprimée à la pâte et enjolivée, elle aussi, des différentes sauces du menu. Il s'agit à présent d'avoir encore faim...

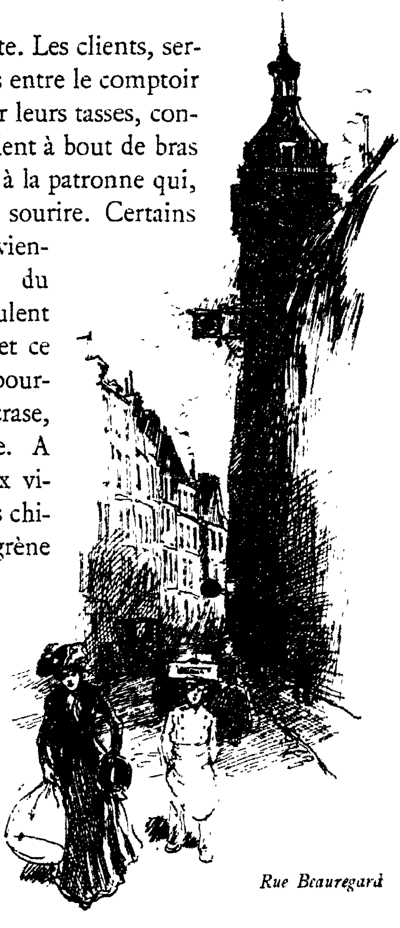
Un café de dix centimes couronne harmonieusement un repas d'un franc vingt-cinq. On le déguste dans les bars. Rien ne ressemble mieux à un bar que le bar voisin. Un revêtement de céramique ou de glaces, un comptoir en fer-à-cheval, et, si la grandeur du local le comporte, quelques petites tables de bois verni ; dans le fond, deux ou trois chaudières de cuivre, des rayons pour les bouteilles, des étagères pour la verrerie, une piscine pour le lavage ; entre les deux branches du fer-à-cheval, le patron et la patronne maniant à l'envi la verseuse, et le garçon changeant les tasses, garnissant de sucre celles qu'on va remplir, enlevant celles qu'on

vient de vider, donnant au zinc, de temps à autre, un coup de « foulard ». En hiver, le carrelage est recouvert de paille : chauffage économique ; la neige et la boue, apportées du dehors par les chaussures des consommateurs, en font vite une litière marécageuse, mais qu'importe ? L'atmosphère de la salle, chauffée par la vapeur du café et des respirations, est plus



Place du Caire

que suffisamment étouffante. Les clients, serrés les uns contre les autres entre le comptoir et la muraille, soufflent sur leurs tasses, consultent leurs montres, tendent à bout de bras leur pièce de dix centimes à la patronne qui, pour chacun d'eux, a un sourire. Certains fanatiques du zanzibar, parviennent à utiliser un coin du « zinc » où leurs dés roulent dans le liquide répandu, et ce sont des cris, des rires, des bourrades, des pieds qu'on écrase, des tasses qu'on renverse. A travers la buée collée aux vitres, la rue agite ses ombres chinoises. Un carillon voisin égrène sa sonnerie cristalline.


Rue Beauregard

Ces bars du faubourg Montmartre, fréquentés, le jour, par une clientèle simple mais honnête, sont, la nuit, des repaires dangereux. Il ne faut pas se dissimuler ce que ce quartier de Paris, après minuit, a d'interlope. Dès

que s'est effectuée la sortie des théâtres, une fois passés les derniers omnibus, le haut du trottoir est occupé par d'inquiétants jouvenceaux aux pantalons collants, aux bottines effilées, aux cous nus, aux feutres inclinés sur des yeux qui brillent cruellement. Ces messieurs emploient à boire, à jouer, à se promener sous les étoiles, les loisirs que leur laisse le travail de leurs « femmes ». Celles-ci, d'ailleurs, ne sont pas loin. Elles dégustent aux terrasses des marchands de vin proches du boulevard, à moins qu'elles ne soient à l'affût dans l'ombre accumulée sur les trottoirs par les stores des brasseries. Leurs joues d'un mauve cadavérique, leurs lèvres « brique », leurs paupières de charbon et de suie présagent mieux le crime que la volupté, et leur existence est un problème pour qui n'admet pas les plaisirs de l'amour sans les garanties de la prudence.

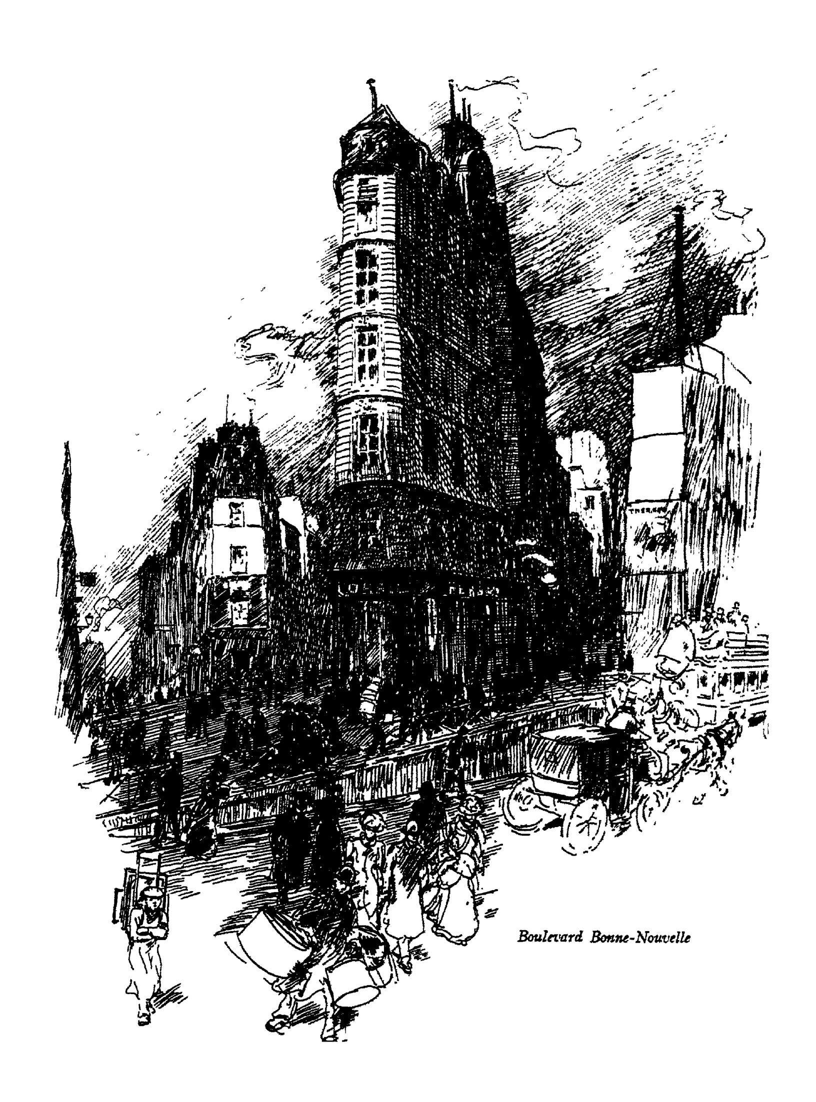
Mais toutes les filles du faubourg Montmartre ne sont pas réduites, par les nécessités de l'âge et de la laideur, à battre le trottoir. Les moins défraîchies d'entre elles trouvent dans les tavernes un décor où leurs charmes se renforcent des illusions de la musique et des lumières. Le plus important de ces établissements est une véritable salle de spectacle, avec deux étages de galeries en demi-cercle, un orchestre sur une estrade et des séances quotidiennes de projections cinématographiques. On y accède par un étroit vestibule, dont la voûte, très haute, resplendit. Dès le seuil, une vague de gaîté épaisse vous soulève ou vous repousse ; essayer de

garder son sang-froid est s'exposer à une inutile torture; subir l'ambiance ou s'en aller, telle est l'alternative qui s'impose. Mais on n'hésite pas, on reste, on déchoit sans remords. Des sourires vous accueillent; des bras s'emparent des vôtres; une bouquetière complice vous attaque de front, et, pendant que vous ouvrez imprudemment un porte-monnaie dont le contenu est jaugé sur le champ, le gérant vous découvre une place « où vous serez très bien ». Vous le suivez; une demoiselle à qui vos fleurs, par hasard, sont échues, vous suit, suivie elle-même par une accorte marchande de confiseries et de mandarines. L'allée, au milieu des tables, n'est pas large; des garçons vous bousculent en courant; des croupes vous barrent le passage, que vous ètes obligé d'écarter un peu rudement. Enfin, vous êtes arrivé. Asseyez-vous. Enlevez votre pardessus. Pas une patère n'est libre! Qu'à cela ne tienne : la préposée au vestiaire est là qui veille pour faire main basse sur vos vêtements. A présent, ébaudissez-vous, il le faut.

La bouche empâtée de bière et de sirop, vous sortez de là quand deux heures sonnent. L'extinction de l'électricité, la fermeture de quelques cafés jettent déjà sur le boulevard de grandes nappes d'obscurité. La chaussée, presque déserte, paraît énorme. La rumeur s'est tue, remplacée par des cris épars. Des patrouilles d'agents cyclistes circulent silencieuses. Un cocher qui habite votre quartier, vous remporte, plein d'indulgence.

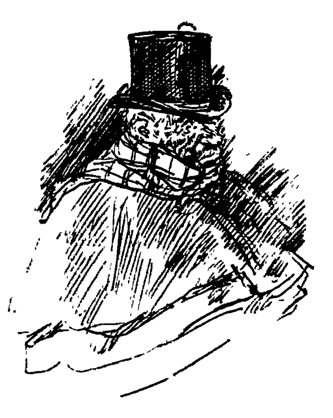
Nous devons des excuses au boulevard Montmartre que notre excursion dans le quartier de la Bourse nous a fait oublier. Quelques mots peuvent suffire, d'ailleurs, à réparer cette omission. Car je m'en voudrais d'insister sur le théâtre des Variétés qui, depuis un siècle, n'a pas cessé de compter parmi les plus parisiens des théâtres. Sa petite façade à la mode grecque du premier Empire fait partie intégrante de la physionomie du boulevard, grâce à *La Belle Hélène,* à *La Grande-Duchesse de Gérolstein,* à *Niniche,* à *La Femme à Papa,* à *La Fille de Madame Angot,* grâce surtout à Schneider, à Dupuis, à Judic. L'atmosphère de tout un passé, encore récent, de gaîté bien parisienne, semble envelopper ce fronton mesquin, cette colonnade étriquée. Le jour où la pioche des démolisseurs jettera bas le théâtre des Variétés, un coup douloureux et sans doute mortel sera porté au boulevard.

A propos du passage Jouffroy, il serait peut-être bon de déplorer discrètement la décadence de ces lieux charmants que furent, jadis, les passages. Rien n'est plus triste que l'état de solitude et de délabrement où nous les voyons tombés. Si le passage des Princes eut autrefois quelque chose de princier, rien ne lui en est resté. Quant à celui que construisit et baptisa Jouffroy, sous Louis-Philippe, il est devenu le refuge de bouquinistes, de marchands de meubles d'occasion, de toute une bimbeloterie aussi laide qu'inutile. Quand il pleut, cette galerie, qui, traversant la rue Grange-Batelière, joint le boulevard au faubourg Montmartre, est envahie par une



Boulevard Bonne-Nouvelle

cohue aux parapluies dégouttants, et c'est alors le clapotis infect de plusieurs milliers de semelles sur les dalles où l'eau stagne.



On surnomme *carrefour des écrasés* le point de jonction du boulevard Montmartre et du boulevard Poissonnière. Jusqu'à quel point cette sinistre appellation est-elle justifiée ? Je ne saurais le dire. L'audace des cochers et la maladresse des piétons, ou, si vous aimez mieux, la maladresse des cochers et l'audace des piétons, font-elles plus de victimes ici qu'en tout autre lieu de Paris ? Une statistique de la Préfecture de Police pourrait nous renseigner à ce sujet. Je remets à plus tard de faire cette recherche.

A la hauteur du Théâtre du Gymnase — que de souvenirs encore ! — entre le boulevard et la rue de Cléry, moisit un vieux quartier que le commerce de gros, exception faite de quelques maisons de mode, paraît avoir, je ne sais pour quelles raisons, respecté. C'est ici l'ancienne *butte aux gravois*, formée des ordures de toutes



sortes que les Parisiens déchargeaient le long des remparts de Charles V. Déjà, sous Henri II, cet endroit était l'objet d'une défaveur manifeste, puisqu'une petite chapelle, construite, pour attirer du monde, sous le vocable de Saint-Louis et de Sainte-Barbe, n'attira personne et fut détruite par les troupes de Henri IV. On la rebâtit et ce fut Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Ce fut aussi Notre-Dame de Recouvrance. Elle est carrée, elle est noire ; un clocher horrible surmonte un de ses angles. Tout le quartier qui l'entoure a je ne sais quoi de *maudit* qui est poignant. Ce ne sont que bâtisses lépreuses, hôtels abominables que l'on serait tenté de croire édifiés avec les *gravois* du temps de Charles V. Trois rues à



peu près parallèles découpent ce quartier en minces languettes qui vont s'amincissant jusqu'au boulevard : c'est la rue de Cléry, c'est la rue Beauregard, c'est la rue de la Lune que ses marchands de brioches ont rendue populaire.

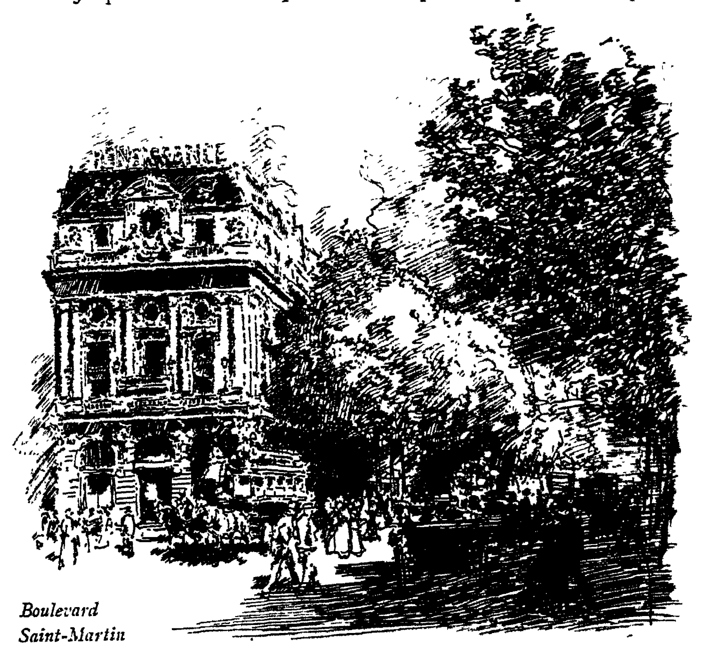
De l'autre côté du boulevard, s'étend le quartier des commissionnaires, intermédiaires du commerce d'exportation, agents du négoce étranger sur la place de Paris. La rue d'Hauteville, droite comme un I, et au bout de laquelle l'église Saint-Vincent de Paul, avec ses deux tours carrées et son vaste perron, apparaît toute menue, comme vue par le petit bout d'une lorgnette, est l'artère la plus importante et la plus caractéristique de ce centre du trafic international, mais elle n'offre à l'amateur de pittoresque rien qui soit digne d'être noté. Ses maisons sont uniformément grises et alignées comme des soldats prussiens à la parade. Des charcuteries, des brasseries autrichiennes et allemandes se sont ouvertes aux alentours, où se réunit le soir, pour boire et chanter, une nombreuse colonie teutonne. Sous des voûtes gothiques aux arceaux bas, des *grès* sont vidés avec entrain, des choucroutes, des saucisses de Strasbourg et de Francfort sont englouties avec rapidité, et l'on porte des toasts, on pousse des « hoch ! » en l'honneur de la grande et souveraine Allemagne !

Faubourg Saint-Denis. Rôtisseries, charcuteries, boucheries, épiceries, boulangeries, tout ce qui se mange et tout ce qui se boit, une orgie de victuailles animales et végétales. Les habitants de ce quartier seraient-ils particulièrement gloutons? C'est à n'y rien comprendre. Et des bars, des bars...

A l'époque où elle était encore une route, cette rue conduisait, vivants, les rois de France de Saint-Denis à Paris, et, morts, de Paris à Saint-Denis; elle avait un caractère symbolique, elle était, en quelque sorte, une voie sacrée. Pourquoi n'est-elle pas devenue, avec l'arc de triomphe qui remplace, à son entrée, l'ancienne porte d'Étienne-Marcel, un lieu de pèlerinage à l'usage des royalistes? Cette porte Saint-Denis, toute en façade, plate comme un portant de décor, commémore la campagne de Hollande; elle est, en soi, une belle chose. Mais sa majesté ne rayonne pas, comme celle de l'Arc de l'Étoile; sa beauté n'embellit rien; sa grandeur est sans prestige. A peine parvient-elle à dominer, de quelques mètres, les maisons dont les rangs pressés l'entourent. Et il semble qu'elle ne doive d'être encore debout qu'à une commisération des circonstances, comme une antique tradition, inutile, respectable et un peu gênante.

Le passage Brady, qui ne diffère des autres passages que par son aspect encore plus *pacotille,* relie le faubourg Saint-Denis au boulevard de Strasbourg. Que dire du boulevard de Strasbourg? Que dire de celui de Sébastopol? Je ne

désire rien tant que d'avoir les sympathies de ceux qui les aiment, mais je n'en saurais faire mon séjour de prédilection. Je préfère avouer qu'ils ne me plaisent pas. Leur prin-



Boulevard Saint-Martin

cipal mérite est, à mes yeux, de mener, sans détour et le plus rapidement qu'il soit possible, de la gare de l'Est au Châtelet.

Et maintenant adressons, s'il n'est pas trop tard, notre adieu aux élégances proprement boulevardières. Nous atteignons la porte Saint-Martin, le théâtre du même nom et celui de la Renaissance. Nous sommes au terme du voyage. Voici un quart de lieue, déjà, depuis que le luxe des étalages, la coquetterie des promeneurs ont fait place à un laisser-aller de médiocre aloi. Il est temps de nous arrêter.





Le carreau des Halles

LES HALLES

ZOLA a appelé les Halles *le Ventre de Paris*. L'image est plus expressive que véridique. Mais je n'aurai garde de chicaner le grand romancier naturaliste sur l'exactitude, toujours discutable, d'une métaphore. D'un mot audacieux, il a exprimé le vrai caractère de tout un quartier.

Oui, les Halles sont le ventre de Paris. Elles en sont aussi le centre. Entendez le centre géographique. Deux lignes droites, dont l'une irait de Belleville à Grenelle, et l'autre des Ternes à Bercy, se couperaient entre le Palais-Royal et la rue du Pont-Neuf. A certains, ce centre géographique ne suffit pas. Ils veulent aussi fixer à Paris un centre moral qu'ils situent, suivant leurs préférences, place du Théâtre-Français, place de l'Opéra, boulevard des Italiens ou place de la Concorde. Il en est même qui proposent la Butte-Montmartre; d'autres, la Montagne Sainte-Geneviève; d'autres, la colline de l'Étoile. Sans conteste, ces différents points sont, dans Paris, des centres particuliers d'activité. Nous verrons comme quoi et dans quelle mesure la Butte sacrée et le Quartier Latin peuvent être considérés, l'une comme le siège de la vie gaie, l'autre comme celui de la vie intellectuelle, à Paris. Mais il est évident que la vie matérielle, la vie gastronomique rayonne des Halles.

Après tout, la place du Théâtre-Français n'en est pas si distante et, si l'on admet que Paris ait là son cerveau et son cœur, on doit reconnaître que ces deux organes nobles touchent de fort près ses intestins... Trêve de comparaisons anatomiques! Puisque nous sommes dans le voisinage de la Comédie-Française, restons-y quelques instants et, avant d'explorer les réalités crues et colorées des Halles, goûtons la séduction apprêtée, mais vive, qui se dégage d'ici.

Un après-midi de jeudi. La troupe des comédiens ordi-

naires du peuple français joue *L'Avare* et *Le Malade imaginaire.* De vieux messieurs, des dames mûres, des jeunes filles et des potaches en uniforme ont passé les ponts pour venir entendre du Molière. Ce public spécial des matinées classiques envahit le péristyle où veille un garde-républicain, casque en tête, ganté de blanc, la main gauche au fourreau du sabre. Des coupés, des autos, stationnent à la porte de l'administration, où des acteurs glabres s'engouffrent, affairés, importants. Toute cette animation a un petit air de fête innocent et discret.

Sous les platanes qui, à cet endroit, font de la rue Saint-Honoré une sorte d'oasis de verdure et de bitume, des hommes et des femmes tournent sur eux-mêmes, font quelques pas, reviennent, s'arrêtent et soudain bondissent pour reparaître bientôt, déconfits. Leurs doigts, nerveux, tourmentent des bouts de carton de diverses couleurs. Une cabane de bois marron, tenant à la fois du chalet suisse et du chalet de nécessité, semble avoir été leur lieu de ralliement. Ils y rentrent, ils en ressortent. Des hommes à casquettes galonnées, à la suite desquels ils se précipitent de temps à autre, paraissent diriger leurs évolutions. A l'inté-



rieur du bureau, sur les banquettes de cuir noir, le dos appuyé à des affiches malpropres, quelques dames rêvent, l'œil fixe, le poing crispé sur le pommeau de l'ombrelle, des boîtes sur les genoux, le poignet passé dans l'anse du réticule. Fatiguées par plusieurs heures de déambulation à travers le labyrinthe d'un grand



magasin, elles attendent qu'une place se trouve libre dans l'omnibus qui les ramènera chez elles. Les minutes passent les omnibus aussi, et tous portent la fatidique inscription : *Complet*. Les hommes

finissent par s'armer de courage et s'en aller à pied. Les femmes trépignent et, parfois, perdent à un tel point la tête, qu'elles en oublient la notion du bien et du mal en faveur du quidam qui sait opportunément leur offrir un fiacre.

Ce bureau d'omnibus du Théâtre-Français voit naître ainsi maintes aventures dont les péripéties se poursuivent en des lieux moins fréquentés, sous les colonnades du Palais-Royal, par exemple, devenu, depuis que la mode l'a abandonné, un endroit propice aux rendez-vous extra-conjugaux.

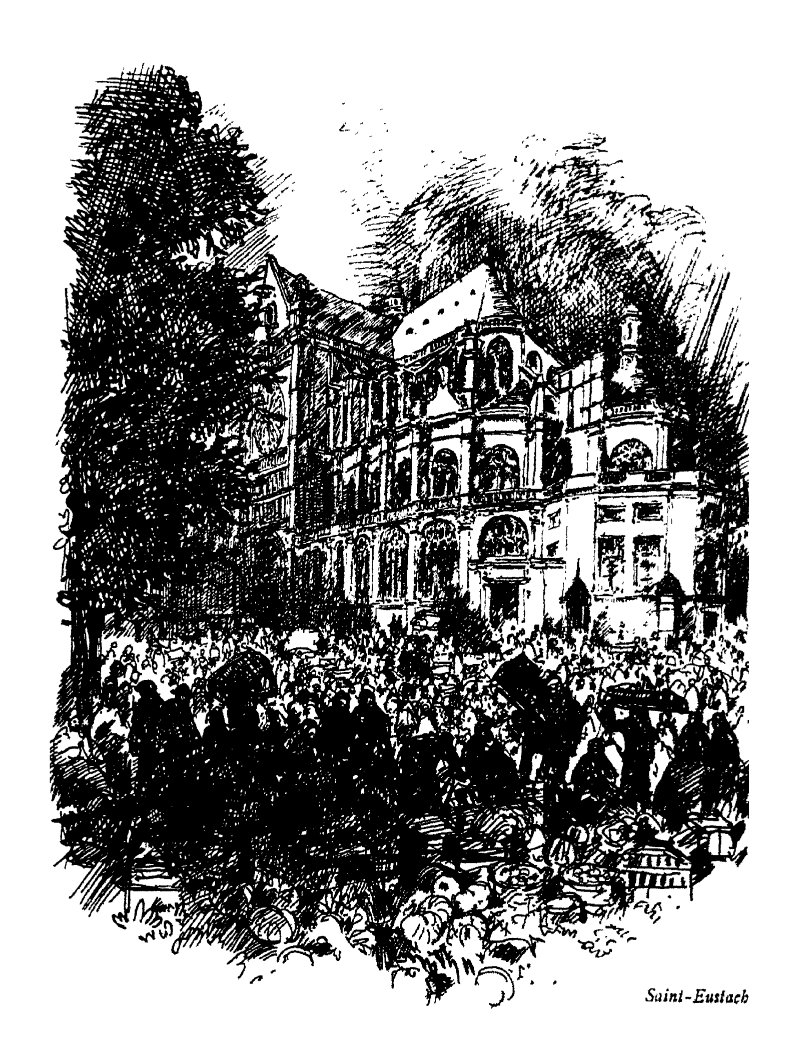
« Si Paris n'a pas encore son Grand-Canal, il a déjà presque sa place Saint-Marc. Cette place Saint-Marc, de Paris, entourée, comme la vénitienne, de ses procuraties, c'est notre jardin du Palais-Royal, avec les galeries couvertes qui l'encadrent. La ressemblance est réelle par l'étendue et par la forme. La place et le jardin ont à peu près les mêmes dimensions. Tous deux, ils sont environnés de boutiques. A Paris comme à Venise, des pigeons se posent et roucoulent sur les corniches. Mais que nos procuraties parisiennes sont donc désertes et mélancoliques, comparées à celles de Venise, si vivantes et si fréquentées! » (HENRI DE RÉGNIER).

On s'est beaucoup apitoyé sur le sort malheureux du Palais-Royal. On a cherché les moyens de le ressusciter. Y installer des annexes du musée du Louvre et de la Bibliothèque nationale, « rompre la clôture trop stricte qui isole ce coin de Paris et fait que la vie s'en est retirée », « le percer d'une large voie qui le mettrait en communication plus

directe avec les quartiers avoisinants et qui lui ramènerait un peu de son activité et de son mouvement d'autrefois », y transporter, en bloc, tout le commerce parisien des antiquités; que les journalistes n'ont-ils pas proposé! Rien n'a abouti, et le Palais-Royal continue d'agoniser dans je ne sais quelle atmosphère malpropre et crapuleuse qu'y entretiennent des marchands de publications et d'images pornographiques. Les bijoutiers sont partis. Quelques fabricants de décorations s'obstinent encore. D'antiques restaurants persistent à tenir leurs portes ouvertes. Mais tout est bien fini. Il ne reste plus au Palais-Royal qu'à tomber noblement en ruines, suprême ressource pour attirer les curieux et les touristes...

La porte septentrionale du Palais-Royal aboutit à un escalier par lequel on atteint le niveau de la rue des Petits-Champs. Tournant à droite et nous dirigeant vers la place des Victoires, où la statue équestre de Louis XIV caracole, en silhouette, sur le pan de ciel que découvre la rue Étienne-Marcel, c'est par là que nous gagnerons la rue Montmartre et la partie nord du quartier des Halles.

AVANT la sortie des théâtres, entre onze heures et minuit, la rue Montmartre, de la rue Réaumur à la rue Rambuteau, est un désert. Les boutiques de comestibles, qui y sont les plus nombreuses, ont clos leurs volets à la tombée de la nuit. Seuls, quelques débits de vin et de tabac



Saint-Eustach

restent ouverts. Leur abord est peu engageant. Sous une lyre à gaz dont les rayons se brisent à des glaces défraîchies, la patronne somnole derrière sa caisse; le garçon rince mélancoliquement des verres et, dans un coin, quatre clients, aux professions incertaines, font une manille. Il flotte une odeur âcre d'alcool et de vieille pipe. On n'entend que le tintement de l'eau qui s'égoutte, le sifflement du gaz et les interjections des joueurs.

Les réverbères, très espacés, n'éclairent qu'à une faible hauteur les maisons dont le faîte se noie dans l'obscurité du ciel. Je ne sais quelle menace sordide tombe des embrasures noires des fenêtres. Aux angles des rues, de louches individus causent à voix basse. Les bras croisés sous sa pèlerine, un agent soulève rythmiquement ses bottes. Un camelot harassé traîne ses pieds dans le ruisseau.

Et brusquement, coup sur coup, des fiacres passent qui arrivent du Boulevard et gagnent le Pont-Neuf et la rive gauche. Une cravate blanche, un fichu de dentelle, apparus dans l'encadrement d'une portière; un chauffeur au col relevé, aux gants épais crispés sur le volant; des coussins de peluche rouge qu'éclaire, comme d'un feu de Bengale, une petite lampe fixée au plafond de la caisse; tout cela, durant dix minutes, surgit, passe, disparaît, avec cette vélocité fantomatique que la nuit prête aux choses. Après quoi, le silence retombe.

Mais ce n'est pas pour durer. Presque aussitôt, la vie des

Halles commence. Les premières voitures de maraîchers sont là.



Il en vient par la rue Montmartre et par la rue Montorgueil. Il en est venu d'autres par la rue d'Aboukir, affluent de la rue Montmartre ; un « fort », préposé au service d'ordre et faisant fonction de sergent de ville, a réglé la fusion des deux flots. La file des charrettes s'allonge. Assis sur l'entassement de leurs paniers, qu'une bâche recouvre, les maraîchers, guides en main, attendent leur tour de payer, au kiosque municipal, leur place sur le carreau. C'est à la pointe Saint-Eustache que s'élève la petite guérite de verre où ils présenteront leur déclaration d'entrée, visée à la barrière par l'octroi. Les chevaux, raidis sur leurs paturons poilus, allongent le cou ; attelés à une charge de dix à douze quintaux de choux, de carottes, de navets, de pommes de terre, ils ont franchi d'une traite les trente-cinq

kilomètres qui séparent de Paris Viarme et ses environs, ce centre de grosse culture. Ils touchent au but; ils soufflent; leur poil fume, on étend une couverture sur leur dos.

Les dix pavillons des Halles, partagés en deux groupes par la rue Baltard, dressent, de la rue Pierre-Lescot à la rue Vauvilliers et de la rue Rambuteau à la rue Berger, la broderie noire et géométrique de leurs parois ajourées, doublée, dirait-on, d'un satin miroitant par la blanche lumière électrique. Cette masse confuse de charpentes intérieurement éclairées surprend par son silence et sa solitude. Les voies couvertes qui séparent les différents pavillons, à minuit et demi sont encore vides ou presque. Des mendiantes accroupies dorment çà et là; une ronde déplace, de pilier en pilier, les trois silhouettes du sergent de ville, du pompier et du fort de service; leurs pas sonnent sur l'asphalte encore humide du dernier lavage et propre étonnamment. Cependant des grincements de scies partent du pavillon de la boucherie où travaillent déjà les forts découpeurs. Spectacle étrange : ils sont là dix ou quinze, habillés de longues blouses aux plis crayeux éclaboussés de rouge; une casquette de toile, enfoncée sur leur crâne, complète leur allure de pierrots macabres et moustachus. Leurs manches retroussées découvrent leurs poignets sanglants. Pas un mot; rien que des gestes, et quels gestes sous quelle lumière blafarde! Des demi-bœufs, accrochés par centaines les uns contre les autres et dont la chair crue, entr'ouverte, a, par sa couleur pâle, marbrée de bleu,

quelque chose d'horriblement humain, sont successivement soulevés par deux poings écarlates et projetés sur un établi qui gémit sous le choc; aussitôt la scie attaque les jointures; les muscles se rompent; les os éclatent; un liquide rubescent s'égoutte, s'étale, par terre, sous les galoches des hommes. Les demi-bœufs se métamorphosent, se multiplient, avec une rapidité miraculeuse, en cuisses, en aloyaux, en « basse ». Ces pièces détachées, portées sur la tête des forts, sont pesées dans les balances municipales par les employés de la Ville dont les casquettes galonnées, les blouses brunes s'agitent sous la protection d'un grand drapeau tricolore, incliné, immobile et comme méditatif. Et c'est un tableau qui ne ressemble à rien qu'on ait jamais vu; sorte d'Enfer administratif et silencieux, conçu par un cerveau dont la naïveté dans l'horreur égalerait le raffinement.

Aux angles des pavillons, des postes aux murs de briques sont aménagés où les forts, avec la permission de leur syndic, viennent, de temps à autre, s'étendre sur un lit de camp et dormir. Par les fenêtres grillagées, on les aperçoit roulés dans des couvertures, comme les soldats d'un corps-de-garde. L'abat-jour d'une ampoule électrique, descendue au ras d'une table, y écrase sa clarté. Le plafond et les murs de la petite pièce s'estompent dans une pénombre chaude.

Mais l'activité de la cité nocturne s'accroît de minute en minute, sensiblement.

Voici des camions venus des gares et chargés de viandes.

Ces cercueils d'osier contiennent des veaux. Un fort fait sauter le couvercle et le cadavre blanchâtre apparaît, les moignons de ses quatre pattes en l'air. Quatre bras empoignent les quatre pattes et les quatre-vingt kilos que pèsent la bête, soulevés comme une plume, vont se poser sur deux épaules qui les emportent. Cela s'accomplit d'un mouvement régulier, précis, militaire. Un à un les paniers s'ouvrent, se vident, et ne sont plus, bientôt, qu'une rangée de bières, veuves de leurs morts. Des reflets électriques paillettent d'argent le ruisseau pourpre.

Cependant, un sourd grondement ébranle et détruit violemment ce qui



Impasse Saint-Eustache

plane encore de silence au-dessus des dix pavillons. C'est le chemin de fer d'Arpajon qui débouche de la rue des Halles.

Il est traîné par une locomotive singulière et peu effrayante, analogue à celles des tramways qui vont du Louvre à Boulogne, répandant, d'ailleurs, une fumée considérable que le vent chasse obliquement vers la rue Rambuteau. Derrière cette machine bruyante et débonnaire, est enfilé un chapelet de six wagons, funèbres comme tous les wagons de marchandises. Ils se sont immobilisés à l'angle de la rue Berger, à la hauteur du pavillon 8. Mais ce n'est qu'une halte provisoire; le point terminus est plus loin, à la pointe Saint-Eustache, au lieu dit « canton des Vertus ». Le train se remet en marche. De dessous les hautes voûtes ténébreuses, des ombres accourent, dont les semelles lourdes battent le pavé, et le convoi est bientôt entouré par tous les forts disponibles, prêts au déchargement.

Rien d'uniforme dans le vêtement ne les signale. Quelques-uns portent le légendaire chapeau à bords gigantesques, ou la casquette de toile des bouchers. A cause du froid de la nuit, la plupart ont des pèlerines à capuchons et, battant leurs genoux, un tablier de cuir. Ils sont taciturnes, disciplinés, actifs. Un des leurs les commande qui ne gagne pas un centime de plus que le moindre d'entre eux. Tous les soirs, la recette du jour, mise en commun, est divisée en parts égales. Cette corporation des forts, « ouvriers commissionnés de la ville de Paris », agréés, après examen de vigueur

physique et de moralité, par un inspecteur de la préfecture de police, offre un exemple admirable de solidarité sociale. Parmi eux qui sont cordiaux, qui sont soumis, qui apportent au travail une ardeur unanime et, pour ainsi dire, fraternelle, on est tenté de se croire très loin, dans le temps et dans l'espace, de notre société moderne égoïste et querelleuse, on est tenté de se croire reporté à quelque légendaire âge d'or, ou vieilli, tout à coup de plusieurs siècles, et vivant la vie de l'idéale cité collectiviste! Malheureusement, ce tableau enchanteur est gâté par le passage — oh! très discret, très effacé — de jeunes apaches dont la présence ici ne s'explique guère. La pègre des Halles n'est pas, à proprement parler, une invention de la littérature et du journalisme documentaires. Elle a eu son heure de domination réelle et de prospérité. Mais son déclin est venu; nous le constatons sans amertume. C'est à peine si deux ou trois bars de physionomie louche subsistent. Encore leur canaillerie ne laisse-t-elle pas d'être, d'une certaine manière, factice, théâtrale, et d'emprunter le meilleur de son pittoresque à des lanternes romantiques, à d'archaïques enseignes, à des vitres opaques qu'aucun mystère ne nécessite, et surtout au caractère tragique des



rues où ils sont installés, de la rue Pirouette, par exemple, si bizarrement percée à travers de vieilles bâtisses aux avancées moyenageuses. Encore une fois, l'existence des Halles n'a rien de commun avec celle de ces établissements. Les travailleurs n'ont garde de s'y fourvoyer. De crapuleux fainéants et des snobs ingénus, telle est toute leur clientèle. Nous n'en reparlerons plus.



Les portes à glissières des wagons se sont écartées et, tout de suite, le débarquement des marchandises du train d'Arpajon, dit aussi train de Montlhéry, s'effectue. Les denrées qu'il apporte de la banlieue méridionale sont principalement des légumes que l'on décharge sur le trottoir de la rue Baltard. C'est ce trottoir, en bordure du pavillon n° 7, que l'on a surnommé « canton des Vertus ». Il y a, aux Halles, plusieurs « cantons » ; il y a celui des fruits, le long de la rue Rambuteau, et, le long de la rue Berger, celui des « Montesson » qui fournit des carottes à tout Paris.

Un agent de police est venu se poster à la queue du train et, tant que durera le déchargement, il interdira aux voitures la moitié de la largeur de la rue, entre le convoi et le trottoir des « Vertus ». Ce laps de temps varie beaucoup

selon les saisons, car si le train d'Arpajon ne comprend, en hiver, que six à dix wagons, il en compte, en été, trente, quarante et davantage qui, par groupes de six, de minuit à trois heures du matin, roulent avec un sourd vacarme, des hauteurs de Montrouge, à travers tout le Quartier Latin jusqu'aux Halles.

Le soin qu'apportent les forts à l'arrangement des légumes sur le carreau est merveilleux. Il semble que l'on assiste à des jeux de scène mille fois répétés et que les acteurs exécutent machinalement, avec une précision d'automates. Pas une hésitation, pas un flottement, pas un accroc dans la manœuvre et toujours le même silence de trappistes.

La marchandise est encore renfermée dans des bannes d'osier. Seuls les potirons rebondis et les poireaux aux barbes blanches apparaissent à découvert. On en forme de véritables petits ouvrages de circonvallation d'une symétrie parfaite, invraisemblable. Avec les claies dressées de distance en distance pour délimiter, légalement, la propriété des mandataires, tout le carreau semble une contrée du royaume de Lilliput mise, soudain, en état de défense, par un coup de baguette magique.

Dès que le train d'Arpajon, vidé de son contenu, leur cède la place, l'envahissement de la rue Baltard par les voitures des maraîchers s'accomplit instantanément. Elles attendaient en interminable file, dans les rues Montmartre et Montorgueil. Beaucoup s'étaient répandues dans la rue Ram-

buteau qui est le canton des « Montreuil », des fraises, des pêches, de tous les fruits et de toutes les primeurs, et dans la rue de Turbigo et sur le boulevard de Sébastopol. Car, à la belle saison, ce n'est pas de dix pavillons que devraient se composer les Halles, mais de quarante. Le développement de Paris a dépassé de beaucoup les prévisions de l'architecte Baltard qui, pourtant, en 1856 déjà, admettait la nécessité de douze pavillons. Les deux pavillons supplémentaires avaient leur place sur le plan primitif. S'ils n'ont pas été construits, leurs numéros 1 et 2 ne leur en ont pas moins été réservés. A tel point que si vous demandez à un fonctionnaire des Halles quel est le nombre des pavillons, il vous répondra sans rire qu'il y en a douze, mais que les deux premiers n'existent pas...

Sur les voies couvertes qui avoisinent l'angle de la rue Berger et de la rue Pierre-Lescot, s'étend le royaume des fleurs. A première vue, on n'en jurerait pas. Ce ne sont, comme partout, que caisses, paniers et corbeilles, hermétiquement clos et, alentour, une solitude presque complète. Il est assez difficile d'imaginer qu'une si abondante, si belle et si coûteuse marchandise gise là, comme abandonnée. Les forts, il est vrai, font bonne garde. Ne sont-ils pas, jusqu'à quatre heures du matin, solidairement responsables de tout ce qu'ils ont déchargé ? Des planches sur des tréteaux sont disposées pour servir tout à l'heure d'étalages. Un chariot soudain survient dont les percherons font résonner les



La rue Pirouette

voûtes du bruit de leurs sabots et sur lequel s'échafaude une cargaison de petites caisses d'osier. Ce sont encore des fleurs qui arrivent de Nice. Bon an, mal an, la vente des fleurs naturelles atteint, aux Halles, douze à quinze millions de francs.

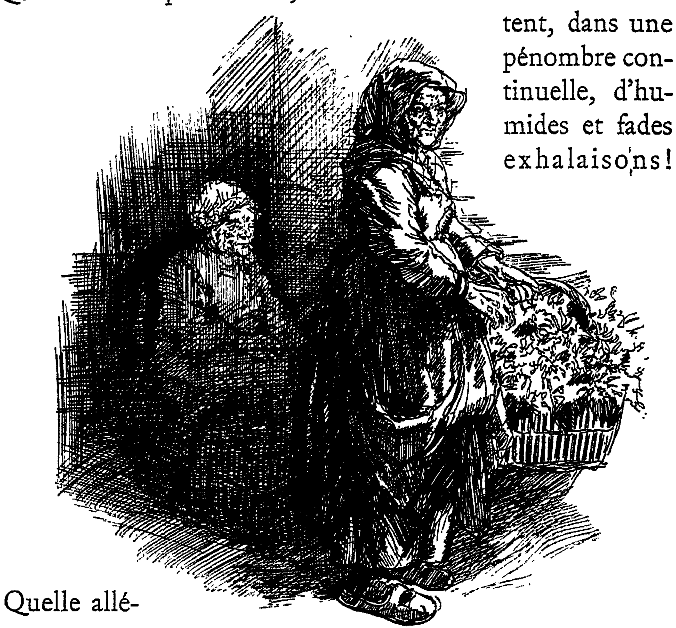
Une sonnerie de cloche, un branle naïf, vieillot, monastique. En vérité, où sommes-nous ici ? Sont-ce les matines que l'on annonce ? Est-ce, pour la cité collectiviste, le signal du travail en commun ? Sommes-nous en l'an 909, ou en l'an 2909, ou plus simplement, plus tristement aussi, en 1909 ?

Par les vitres de la toiture, une réverbération pâle tombe du ciel sur nous. Doucement, la nuit se replie. Des taches de clarté grise s'agrandissent sur le sol.

La vente est commencée. Les toiles qui protégeaient les légumes sont enlevées ; les paniers s'ouvrent, et, comme par miracle, la coloration générale du tableau se modifie. A la teinte grisâtre de tout à l'heure succèdent des gammes infinies de nuances assemblées et multipliées en une immense symphonie de tous les verts, de tous les rouges, de tous les jaunes, de tous les violets imaginables. Mais le vert y est la note dominante : vert sombre du cresson, vert clair des laitues, vert acide des romaines, vert neutre des choux.

Et les fleurs, elles aussi, sont sorties de leurs boîtes d'osier. Leur fraîcheur est un prodige. Si l'on ne savait qu'elles viennent de franchir huit cents kilomètres, enfermées dans ces coffrets, on jurerait qu'elles ont été cueillies il n'y a qu'un instant, par les mêmes mains qui maintenant les dé-

tachent tige par tige du tas multicolore, secouent leurs aigrettes engourdies, dirait-on, par une longue immobilité, les réunissent en énormes gerbes plongées aussitôt dans l'eau. Quelle fanfare printanière, sous ces voûtes noirâtres où flottent, dans une pénombre continuelle, d'humides et fades exhalaisons!



Quelle allégresse pour l'œil et quelle envie folle on se sent tout à coup de plonger là dedans les bras et le visage, comme en un baiser d'ivresse et d'oubli!

A présent, tous les étroits sentiers qui cheminaient entre des remblais de navets, de carottes, de choux-fleurs, de poireaux, sont envahis par les « pavillonneuses ». Ce terme désigne les femmes titulaires de places dans les pavillons de la vente au détail. Leur nombre tend à diminuer, car, d'année en année, le commerce de gros, monopole des mandataires, devient plus encombrant, et la place réservée au « détail » dans les pavillons décroît en proportion. On dit « vente au détail », mais il ne faudrait pas prendre ce mot trop au pied de la lettre et croire que la clientèle des pavillonneuses se compose de consommateurs particuliers. Intermédiaires elles-mêmes, c'est encore entre les mains d'autres intermédiaires qu'elles écoulent leur marchandise; elles vendent aux restaurateurs, aux crémiers, aux fruitiers ce que, dès quatre heures du matin, elles ont acheté aux maraîchers, sur le carreau.

Les pavillonneuses sont d'un abord sympathique. Leur séduction est naturelle, sans aucun artifice. On ne songe pas à leur faire la cour, mais on leur taperait volontiers, en camarade, sur le ventre que la plupart d'entre elles portent très gros et recouvert d'un tablier de cotonnade bleue, muni de poches profondes, avec une sacoche de cuir accrochée en travers. Leur mine est réjouie; une santé robuste fleurit leur teint: elles ont le verbe haut et tutoient, sans minauder, le sexe fort.

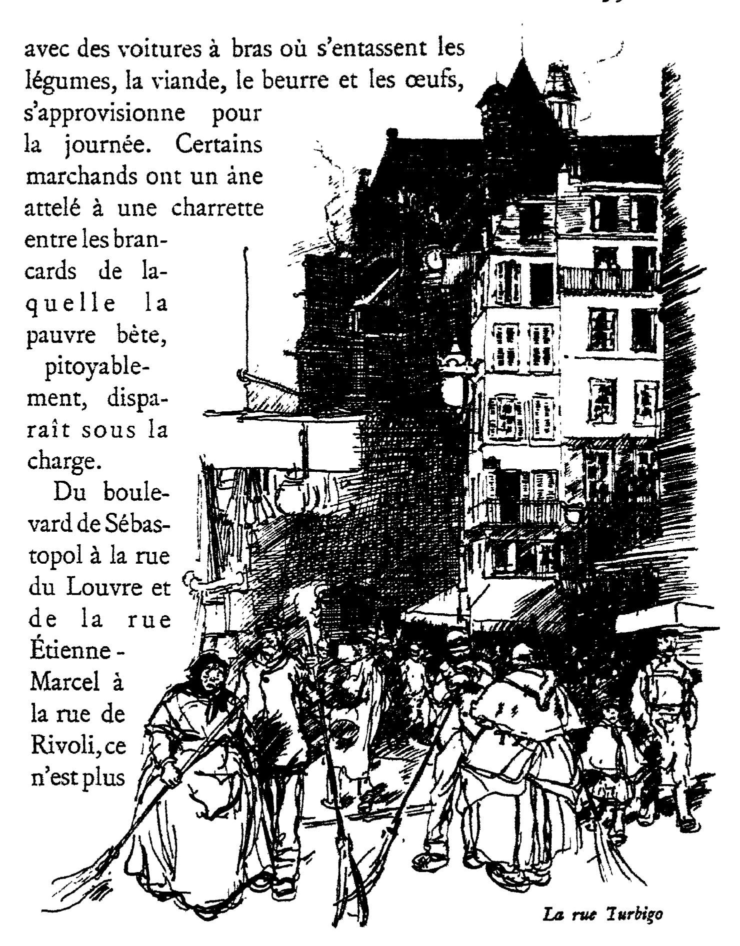
La criée des champignons a lieu sur le trottoir de la rue Rambuteau, exactement en face de l'abside de Saint-Eus-

tache. Des claies indiquent que c'est ici un fief de mandataire. De petits paniers à anse, d'une uniformité rigoureuse, forment des carrés très symétriques sur l'asphalte et le pavé et jusqu'entre les rails du tramway de Malakoff. Au coup de cloche de quatre heures, les lampes s'allument, les comptables s'installent en leur guérite et les vendeurs, debout derrière des tables volantes, entament leur mélopée. Dans le panier, dont ils haussent progressivement le prix, tout en vantant, en termes rituels et invariables, le contenu, les pavillonneuses, sans mot dire, avec des clins d'œil ou de simples mouvements de la main pour surenchérir, plongent des doigts experts qui manient et jugent, à sa valeur, la pulpe des champignons. Tout près de là, dans la rue Baltard, face au « canton des Vertus », s'élève la baraque du « poids public », que distingue un drapeau tricolore ; ici, des employés municipaux pèsent les denrées, officiellement et gratis.

Le ciel s'est complètement éclairci. Il est à présent d'un joli vert aquatique et transparent. Il semble en même temps, que, soudain, la température fraîchisse. Des hommes engoncés dans des capuchons, battent la semelle ; les femmes ont ramené sur leurs oreilles leurs capelines de tricot. Montant vers l'immensité découverte du firmament où s'éteignent les dernières étoiles, le brouhaha des voix grandit à mesure que la foule devient plus épaisse. Elle accourt de tous les quartiers de Paris. Tout le petit commerce des comestibles,

avec des voitures à bras où s'entassent les légumes, la viande, le beurre et les œufs, s'approvisionne pour la journée. Certains marchands ont un âne attelé à une charrette entre les brancards de laquelle la pauvre bête, pitoyablement, disparaît sous la charge.

Du boulevard de Sébastopol à la rue du Louvre et de la rue Étienne-Marcel à la rue de Rivoli, ce n'est plus



La rue Turbigo

qu'un grouillement compact d'hommes, d'animaux et de véhicules. La rue Montmartre, la rue Montorgueil, la rue de



Turbigo, au nord; à l'est, la rue Rambuteau et le square des Innocents; au sud, la rue des Halles, celle du Pont-Neuf, la rue des Prouvaires et la rue de Vauvilliers; la rue du Louvre et les abords de la Bourse du Commerce, à l'ouest, sont obstrués absolument. Leur arrière tourné vers le trottoir, des centaines et des centaines de voitures, simples carrioles à deux roues pour la plupart, sont pressées, moyeux contre moyeux, brancards contre brancards, et leurs bâches de toile, décolorées par les pluies, semblent, vues de haut, les tentes d'un vaste camp rectiligne. Les chevaux, enveloppés jusqu'aux pattes de couvertures aux tons pisseux, paraissent sommeiller en ces bizarres caparaçons. Le pavé est devenu glissant. A certains endroits, il disparaît sous la paille foulée, les feuilles de salades et de choux, tous les détritus possibles. De longues traînées de sang, coulées des tripailles, zèbrent d'écarlate les ordures répandues. Une moiteur écœurante s'élève du sol. Et l'on marche sur tout cela dans une sorte de vertige, avec la sensation de parcourir le charnier d'un soir de bataille.

Cette impression reste évidemment étrangère aux habitués des Halles. Le son des voix, la cordialité des gestes, la franchise des rires, révèlent une bonne humeur générale, une gaité presque insouciante et, si j'ose dire, enfantine. Cependant, la question d'argent pèse ici sur les paroles et sur les actes d'une façon impérieuse, permanente. Mais, de tradition, les affaires se traitent aux Halles avec une rondeur campagnarde, et il n'y a pas de bon et solide marché là où n'est pas intervenue la personnalité influente et sympathique du marchand de vins. Aussi, les comptoirs de zinc sont-ils innombrables en ce quartier. Fermés de bonne heure, ils s'ouvrent avant l'aurore et, jusqu'au milieu de la matinée, ne se désemplissent pas. La politique y joue un rôle qui n'est pas mince. Chaque « bistro » a sa nuance ou, plutôt, celle de ses clients que l'affinité des opinions rassemble et sur les passions de qui il mesure philosophiquement les siennes.



Le carreau atteint son maximum de tumulte et de confusion quand la circulation parisienne se remet à exiger son libre passage du Pont-Neuf à la rue

Montmartre. C'est le moment, d'ailleurs, où les Halles attirent le plus de monde. Les restaurateurs, les fruitiers, les crémiers, n'ont pas encore terminé leurs achats, et déjà les ménagères, les bonnes des quartiers voisins entreprennent leurs emplettes, panier au bras et, bravement, marchandent fruits, légumes et volailles. Entre elles et les vendeuses au détail, qui ont remplacé sur le carreau les maraîchers, la discussion tourne fréquemment en dispute, et le dernier mot ne reste jamais à la cliente, à qui manque toujours la richesse du vocabulaire. Parmi la cohue, les porteurs, dont les hottes dressent au-dessus des têtes remuantes, criantes, riantes, leur structure de rotin, s'avancent à pas comptés, la tête basse, le dos plié sous le faix, leur médaille de cuivre pendue au cou. Cette médaille, beaucoup moins décorative que celle des forts, qui est octogonale, avec, en relief, le vaisseau symbolique de la ville de Paris, cette médaille des porteurs porte simplement un numéro, lequel numéro sert à retrouver la trace de celui à qui est venue la tentation de s'approprier le bien d'autrui et qui y a succombé. L'esprit est prompt, et la chair est faible. La chair des porteurs des Halles est très faible. Mais tout un service anthropométrique est organisé, qui veille sur leur réputation d'honnêtes gens.

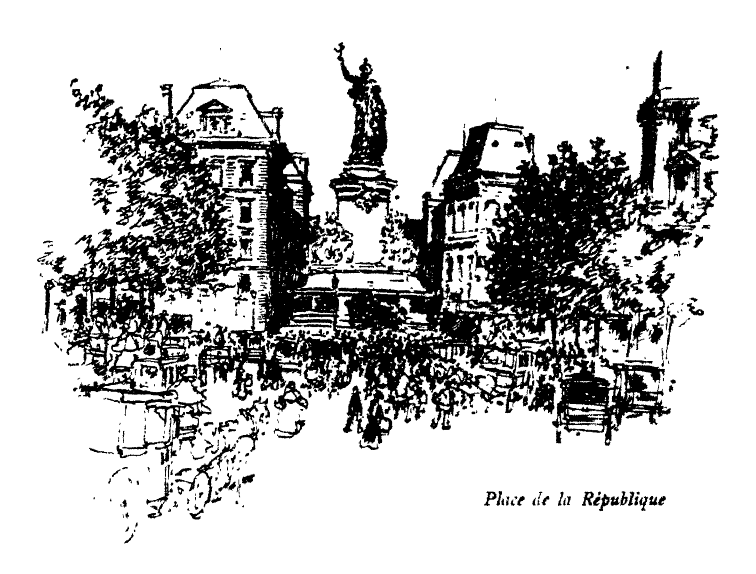
A huit heures, alors que les employés, habitant la rive gauche, gagnent leurs bureaux et leurs ateliers du centre de Paris, le carreau des Halles n'est pas encore déblayé. Au

coin des rues, les marchandes de soupe, de saucissons au vinaigre, de pommes de terre frites, de café noir, n'ont pas servi leurs dernières pratiques. Les tramways d'Ivry et de Malakoff n'ont pas retrouvé l'accès de la rue Baltard. Tout le pavé est encore tapissé de débris visqueux sur lesquels le pied glisse, et les demoiselles de magasin doivent retrousser bien haut leurs jupes noires, ne poser leurs talons qu'avec prudence, garantir soigneusement leurs corsages contre les taches de graisse et de sang, et veiller à n'être pas renversées par les balais et les râteaux, à n'ètre pas éclaboussées par les tuyaux d'arrosage, qui commencent un peu partout leur corvée journalière. Les charrettes s'en vont au pas. Des poumons rosâtres, des entrailles bariolées se balancent aux brancards. Sur les trottoirs de la rue du Pont-Neuf, qui est le « canton du Midi », des groupes de tonneaux, pleins de pommes de terre d'Afrique, obligent à de longs détours, et les entrepôts des commissionnaires, débordant d'oranges amoncelées, laissent s'écouler leur richesse jusqu'au ruisseau.

CEPENDANT, autour des Halles, à mesure que se retire, peu à peu, le flot des victuailles, la vie diurne de Paris reprend. Les merciers du boulevard de Sébastopol, les bijoutiers et les changeurs de la rue de Rivoli ouvrent leurs boutiques. Les magasins de nouveautés, dont les oriflammes palpitent allègrement dans l'air bleu, relèvent leurs fermetures

grinçantes. Une haleine fraîche, jeune, conquérante, soufflée par la Seine matinale, chasse au-dessus des toits les senteurs alimentaires. Et l'on éprouve, au sortir des Halles, l'illusion de secouer un rêve étrange, confus, incohérent, fait des plus macabres et des plus enchanteresses apparitions, visions d'Enfer et de Paradis terrestres...





Place de la République

LE TEMPLE

Nous ignorons la valeur marchande de l'Arc-de-Triomphe, du Louvre, de la colonne Vendôme. Nous n'ignorons pas celle de la Tour Saint-Jacques. La Tour Saint-Jacques valait, en 1836, deux cent cinquante mille francs. Étant donnée la plus-value actuelle des terrains, il sera facile aux sociétés futures de transports par aéroplanes, désireuses d'y installer une station, de faire à la ville de Paris une offre convenable de vente ou de location. Car la Tour Saint-Jacques appartient à la ville de Paris qui, sur la proposition de François Arago, la racheta à un fabri-

cant de plombs de chasse. A cette époque, vous le savez, on fabriquait le plomb de chasse en laissant tomber, d'un endroit élevé, des gouttes de métal fondu dans des baquets d'eau. La Tour Saint-Jacques se trouvait tout indiquée pour ce genre d'industrie.

L'église Saint-Jacques-la-Boucherie, à qui elle servait de clocher, était un lieu d'asile à l'usage des assassins. Le square Saint-Jacques, qui a remplacé l'église, démolie en 1790, continue la tradition. Il est très mal famé. Et il n'est pas beau. Mais cette galerie de pierre d'où la tour prend, vers le ciel, son immobile essor, gagne un charme sauvage à être entourée de massifs verdoyants. Rien de plus émouvant que de vieilles pierres parmi de jeunes feuillages.



Nous avons parcouru la rue de Rivoli cosmopolite, du Louvre à la Concorde. C'est une rue de Rivoli toute différente qui s'offre à nous, maintenant. Ce sont d'autres gens, d'autres magasins. Ce quartier est excessivement actif et commerçant, et il est très parisien. Mais il

est très peuple. La clientèle qui s'y fournit de vêtements, de chapeaux, de corsets, de porcelaines, de bijoux, habite les faubourgs, d'où l'amènent le Métropolitain et les tramways de Montrouge et de Bicêtre. Elle se répand jusqu'au haut du boulevard de Sébastopol, et le croisement de ce boulevard et de la rue de Rivoli, au pied de la Tour Saint-Jacques, est l'un des endroits de la ville les plus houleux. Je vous affirme que, le dimanche... Mais les dimanches parisiens ont leurs amateurs et je ne les veux point froisser encore une fois.

La rue Saint-Martin, rue vénérable par son âge et par son histoire, puisqu'elle fut, à son origine, une voie romaine, vit son entrée élargie sous le second Empire, en même temps qu'était percée la rue de Rivoli. Mais les démolisseurs, effrayés sans doute par la longueur du double ruban de maisons qu'il leur restait à tailler avant d'atteindre le Boulevard, déposèrent leurs pioches devant l'église Saint-Merri et s'en furent. La partie moderne de la rue fait paraître plus étroite et ressembler à une obscure ravine la partie ancienne. Des spécialités de comestibles, sucres cassés, cafés, fruits secs, miels et cires, occupent celles des boutiques dont n'ont pas voulu les marchands de vin. Une tranquillité relative et d'autant plus appréciable qu'est plus proche le brouhaha de la rue de Rivoli, règne ici et l'on peut, sans trop grand risque d'être écrasé, contempler à loisir le porche de l'église Saint-Merri où Chapelain, auteur de la *Pucelle,* dort son dernier sommeil.

Rien à dire de la rue du Cloître-Saint-Merri, rien que ceci : une centaine de républicains y furent tués, en juin 1830 par les troupes de Charles X. Ce souvenir ne vaut-il pas une plaque de marbre avec une inscription en style lapidaire ?

Mais voici la rue Taillepain.

Ce n'est pas de la rue du Cloître-Saint-Merri qu'il faut l'admirer. Gagnez l'autre extrémité et retournez-vous. Cet enchevêtrement de madriers noirâtres contre lesquels s'accotent des bâtisses moisies, et au travers de ces zigzags les ogives de Saint-Merri tendant leur dentelle poussiéreuse, est-ce d'un ensemble assez médiéval, et comme facilement on s'extériorise pour se placer à l'époque où se cuisait ici le pain des chanoines du chapitre de Saint-Merri ? Avant d'être Taillepain, cette rue fut Brisepain, Mâchepain, Tranchepain, Planchepain et, plus anciennement encore, Baillehoë, mot d'une étymologie peut-être scabreuse, en tout cas obscure ; nombre de filles publiques y trafiquaient alors. Les chanoines chassèrent les filles publiques. Aujourd'hui les chanoines ont disparu à leur tour, mais la rue Taillepain, grâce au ciel ! est restée.

Mais quels cris, tout à coup ?... Ne craignez point. C'est une récréation qui commence dans la cour de cette école communale, si neuve ! L'antithèse est violente de ces murs-ci dont les pluies n'ont pas encore terni les briques fraîches et derrière quoi braille une jeunesse qui voyagera, bientôt,


DES ENFANTS
BIERE
KARCHER
A EMPORTER
15

en ballon dirigeable, l'antithèse est violente de ces murs-ci et de ces murs-là, qui chancellent, lézardés, décrépits, appuyés sur des béquilles, ouvrant, comme des prunelles aveugles, des lucarnes voilées de poussières !



Taillepain, Brisepain, Brisemiche ! Les rues Taillepain et Brisemiche doivent évidemment leur appellation à la même boulangerie des chanoines de Saint-Merri. Cependant, alors que la première voyait ses habitants la déserter peu à peu au point de la laisser dans l'état de complet abandon où elle est à présent, la seconde gardait et garde encore un reste de vie. Mais quelle vie ! Un haillon infect, enseigne d'un fripier, se balance au bout d'une perche, sur la tête des passants. Quand il pleut, cette loque ruisselante prend l'apparence sinistre d'un pendu, et d'instinct, on hâte le pas, on rentre le cou dans les épaules, on ferme les yeux, sous on ne sait quelle menace surnaturelle et macabre... Des revendeurs accrochent à leurs volets, par rangs superposés, des chaussures dont le cirage aqueux s'égoutte ignoblement. Par les fenêtres des rez-de-chaussée, d'indéfinissables choses se devinent au fond d'antres ténébreux :

des entassements de ferrailles, des monceaux de chiffons que la clarté cireuse d'une mauvaise lampe anime d'un bouillonnement vermiculaire. Les lanternes des hôtels garnis, fixées vaille que vaille à des potences rouillées, se touchent, d'un mur



à l'autre; elles annoncent de stupéfiants tarifs : « Ici on loge à la nuit, depuis 40, 50, 60, 70 centimes, jusqu'à 1 franc la chambre. » Et je me souviens soudain, en rêvant au mystère épouvantable de ces chambres à huit sous, que Bibi-la-Purée gîtait dans l'une d'elles. N'était-il pas nécessaire, fatal, psychologiquement inévitable, que celui qui portait ce nom symbolique et pitoyable de Bibi-la-Purée logeât rue Brisemiche?

Paris, ville hospitalière et courtoise, a mis quelque coquetterie à baptiser un certain nombre de ses rues du nom d'un certain nombre de ses sœurs les villes de l'Europe. Cette politesse édilitaire a donné naissance au quartier de

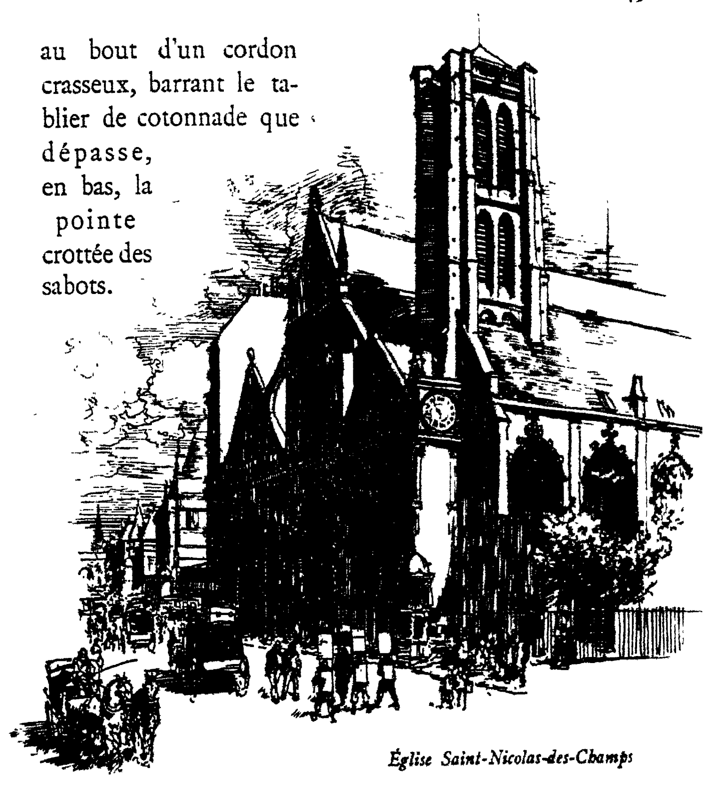
l'*Europe*, où toutes les capitales sont évoquées par des plaques bleues à lettres blanches. Et non seulement toutes les capitales, mais aussi toutes les villes ayant joué un rôle dans l'histoire politique ou dans l'histoire des arts. C'est ainsi que nous avons la rue de Florence, la rue de Naples. Au même titre que Naples et Florence, Venise méritait bien de n'être pas oubliée. Or vous chercheriez inutilement la rue de Venise dans le quartier de l'Europe. C'est que la rue de Venise, avant que fût bâti le quartier de l'Europe, existait déjà. Elle va de la rue Quincampoix à la rue Beaubourg. Elle est sale effroyablement, la rue de Venise! Tout le commerce des Halles y pousse ses ordures. Du fumier engorge les ruisseaux. Des resserres enténébrées, sans portes ni fenêtres, et où l'on entre par une fissure de la muraille, tiennent lieu de boutiques, et dans les cours, qui sont des puits, des voitures à bras sont remisées en désordre, dressant avec tristesse, en des gestes éplorés, leurs brancards qui s'entrecroisent. Mais il est une heure de la journée où la rue de Venise, sans tenir toutes les promesses de son nom, dégage pourtant un charme inattendu : c'est au moment où les fleuristes des rues y viennent garnir leurs charrettes. Qu'un rayon de soleil tombe, par inadvertance, dans ce boyau fangeux, et le violet des violettes, le jaune des mimosas, le rose des roses, le rouge des tulipes éclatent en détonations chromatiques dont les échos se répètent sur toute la longueur de la rue, contre les murs, contre le bitume de la chaussée, jusqu'au fond des

cavernes creusées dans l'épaisseur croulante des maisons.

La rue de Venise aboutit à la rue Quincampoix. Le banquier Law, le bossu qui louait sa bosse ont rendu illustre cette rue. Ici, comme rue Brisemiche, comme rue de Venise, comme rue des Étuves-Saint-Martin, on couche, à la nuit, dans des chambres pour quarante centimes, et pour quatre sous dans des chambrées. Une corde est passée sous la tête des dormeurs; à l'aube, l'hôtelier tire violemment la corde, et tous les clients, avertis en même temps, doivent déguerpir aussitôt. Celui qui a inventé ce simple et commode réveille-matin, n'était pas loin d'avoir du génie.

GUIDÉS par notre seule fantaisie, nous suivrons la rue Rambuteau jusqu'à ce monument grisâtre qui en ferme, là-bas, la perspective. Nous nous amuserons, chemin faisant, du spectacle bruyant et varié qu'offrent, tout le long du trottoir, les marchandes de quatre saisons, avec leurs petites voitures où s'amoncellent mandarines, oranges, pommes et artichauts, et la balance aux plateaux de cuivre, et les sacs de papier liés en éventail. Des glapissements jaillissent des bouches aux lèvres violacées, gercées par les intempéries; des malices pétillent dans les yeux que la graisse luisante des joues rapetisse; des rires secouent les gorges flasques qui retombent, par-dessus les ceintures, sur des ventres sphériques. Une médaille pend, avec des ciseaux,

au bout d'un cordon crasseux, barrant le tablier de cotonnade que dépasse, en bas, la pointe crottée des sabots.



Église Saint-Nicolas-des-Champs

Nous avons traversé, sans y prendre garde, la rue du Temple, mais nous y reviendrons tout à l'heure. Nous sommes en ce moment devant le palais des Archives.

On y pénètre par un portique corinthien d'assez imposante allure, et l'on a aussitôt devant soi une vaste cour, flanquée, de droite et de gauche, par une colonnade du même style, et partagée en quatre pelouses, au milieu desquelles des arbustes verts s'arrondissent. Au fond, règne un corps de bâtiment, percé de hautes fenêtres, dont l'harmonie des lignes, vraiment royale, impressionne et subjugue. C'est l'ancien hôtel de Guise, racheté et restauré par François de Rohan, prince de Soubise. Louis XIV aimait beaucoup sa femme. Les embellissements de l'hôtel de Guise ne laissèrent personne en douter.



Rue Saint-Martin

L'hôtel d'Olivier de Clisson, compagnon d'armes de du Guesclin et connétable de France, dresse encore, sur la

rue des Archives, deux tourelles en poivrière défendant une porte ogivale. C'est la partie la plus ancienne du palais des Archives. Deux écussons dorés sont peints au-dessus de la porte, dont le cintre est décoré d'une simple planchette de sapin pourri portant ces mots à demi effacés par l'eau du ciel : *Liberté, Égalité, Fraternité*. L'idée de cette inscription, à cette place, est excellente. On ne saurait rendre un plus élégant hommage aux conquêtes de la Démocratie.

Au delà de cette porte, un mur, d'aspect fabuleux, s'élève et se prolonge sur la rue des Quatre-Fils. A quoi comparer cet angle de pierre qui surplombe de sa masse haute et large les toits environnants, sinon à un colossal bastion dressé là pour protéger le trésor de nos Archives nationales contre l'assaut possible des révolutions futures? Les yeux levés vers la corniche supérieure, on a l'impression formelle d'être au fond d'un fossé de citadelle, et les deux tours féodales de l'hôtel de Clisson qui, toutes proches, découpent sur le ciel leurs silhouettes pointues, contribuent à préciser davantage cette empoignante sensation d'archaïsme barbare et belliqueux.

L'intersection de la rue des Archives et de la rue des Haudriettes — laquelle, avec la rue des Quatre-Fils, portait jadis le nom de rue de l'Échelle-du-Temple, à cause d'un pilori voisin où l'on exposait les criminels — est ornée d'une fontaine, placée là en 1638, réédifiée en 1760, et dont le bas-relief figure une délicieuse naïade, œuvre du sculpteur

Mignot. Jetons-lui un regard... ou deux, si le cœur nous en dit, et, pour rejoindre la rue du Temple, engageons-nous, sans plus tarder, dans la rue des Haudriettes, où s'est concentré le commerce de l'argent, de l'or et du platine, en cendres et en lingots. C'est dans la rue des Haudriettes que viennent acheter leurs matières premières les fabricants de bijouterie du quartier.

De la rue de Rivoli à l'alignement de l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à la place de la République, la rue du Temple serpente, comme une lézarde sur un vieux mur, à travers l'ancien Paris.

Son nom, par sa sonorité surannée, évoque à la fois le Moyen-Age et la Révolution, le fameux ordre des Templiers que supprima Philippe-le-Bel, et la famille royale que supprima la Convention. Mais cette appellation n'a plus qu'une valeur de souvenir. Au bout de la rue du Temple, de l'endroit où s'élevait la tour bâtie par Jacques de Vouvre, prieur des chevaliers de Malte, et où Louis XVI fut enfermé du 13 août 1792 au 21 janvier 1793, jour de sa mort, on aperçoit aujourd'hui une épaisse statue de Marianne brandissant un rameau d'olivier, en signe de concorde et d'oubli. Derrière elle, le profil militaire de la caserne du Château-d'Eau nous avertit que le rameau d'olivier n'est qu'une promesse et que le règne de la paix n'est pas encore venu. Nous nous en attristons avec sagesse et sans excès.

Le quartier du Temple est habité surtout par des petits fabricants de bijouterie, des marchands de métaux, de produits chimiques, de cartonnages, de papiers en gros, de cordes et de ficelles, de tabletterie, d'accessoires pour forains, d'enseignes et de décorations, papiers de fantaisie, articles de fête, guirlandes, tambourins, bigophones et éventails, de tubes en cuivre et en maillechort.


Rue de Venise

Ces divers commerces, tous assez spéciaux, donnent à la population qu'ils occupent un caractère particulier lui aussi. Les employés, hommes et femmes, les ouvriers et les ouvrières du Temple, ne ressemblent pas aux travailleurs du Sentier et de l'Opéra.

Leur allure est moins bourgeoise; ils sont plus prolétaires et, peut-être aussi, plus Parisiens de Paris; ils offrent, à l'observation, plus de pittoresque et d'imprévu. N'ai-je pas déjà noté ailleurs qu'une corrélation mystérieuse, mais très réelle, s'établit entre les individus et leur milieu, entre un quartier et ses habitants? Comment nier l'analogie, non pas seulement extérieure et tangible, mais morale aussi, psychologique, oserai-je dire, qui lie entre eux, les vieilles demeures du Temple et du Marais, ces parisiennes de race, et les brunisseuses aux longs tabliers noirs, les doreurs et les ciseleurs, aux grandes

Rue Taillepain

blouses, dont le métier s'apprend de père en fils, comme se transmet une charge dans une famille bourgeoise, les découpeurs et découpeuses, des mains de qui sort l'article de Paris en papier ou en carton, les tailleurs de verre pour instruments d'optique et de précision ? Le vieil artisan et l'apprenti studieux qui tendent, de plus en plus, à devenir des personnages légendaires, existent encore dans les ateliers du Temple. Ce n'est pas une distraction négligeable, pour celui que la curiosité de l'œil et de l'esprit a conduit en ce quartier, de contempler leur va-et-vient, aux heures où il se répand dans la rue.

De midi à une heure, c'est un mouvement dispersé, un désordre convulsif. Du magasin au restaurant, au tramway ou au métropolitain, on court, tandis que d'autres en reviennent déjà à pas alourdis. Mais tout le monde ne déjeune pas à la maison où chez le traiteur. Beaucoup apportent le matin, dans un sac, dans un cabas, de la viande, une chopine et du pain, auxquelles s'adjoignent les traditionnelles pommes de terre frites achetées toutes chaudes aux marchands de la rue. Des marchands de pommes de terre frites, il y en a, d'un bout à l'autre de la rue du Temple, installés avec leurs fourneaux et leurs chaudrons, en des niches ouvertes au vent et à la pluie et si exiguës qu'à peine ils peuvent s'y asseoir. A midi, heure du grand coup de feu, la presse des clients assiège la marmite; chacun tient à la main son assiette vide que l'entrepreneur de friture va remplir

d'un seul geste de sa passoire; les premiers servis, garantissant à deux mains leur pitance qui fume sous un lambeau de papier, s'esquivent à toutes jambes en se frayant, à coups d'épaules, un passage. Des relents de graisse fondue vaguent, de porte en porte. Des fruitières, des crémières, abritées derrière de grossiers paravents, utilisent les plus larges corridors. Sous l'auvent des mercières et des « mastroquets », les journaux du matin, dépliés, les périodiques à images arrêtent, attroupent les travailleurs dont le repas est terminé et qui fument une cigarette, après le café pris au bar. Le passant hâtif, fourvoyé, pour son malheur, entre la rue Rambuteau et la rue Michel-le-Comte, rebondit du trottoir à la chaussée et de la chaussée au trottoir, suivant qu'il se heurte à un lecteur trop absorbé par la politique pour céder la place, ou que le fracas volumineux de l'omnibus du quai de Valmy le met en garde contre l'inconvénient, plus grave, d'être écrasé. Et par-dessus tout ce tintamarre à l'ébranlement duquel on s'étonne que ces vieux murs aient pu résister, par-dessus le grondement des roues, le grincement des freins, le battement des sabots, le meuglement des trompes, le gloussement des grelots, le ronflement des moteurs, s'envole tout à coup, parti d'une voie adjacente, l'aigre lamentation d'un violon.

Oh! la chanson des rues!

Ils sont là une centaine, immobiles, les pieds collés au pavé gras, le cou tendu vers les paroles du soliste, ou le front



Rue Brisemiche

baissé sur le papier où les couplets sont imprimés et qu'ils ont acheté dix centimes. Dix centimes de poésie! Dix centimes d'idéal! L'air se déploie, navrant. Le chanteur roule des yeux vagues sous le rebord crasseux de son chapeau mou; sa bouche miaule et montre, en s'ouvrant, des dents gâtées; sa cravate, nouée « à l'artiste », pend sur un gilet de velours râpé, et son pied, scandant la musique, fait bailler en mesure sa bottine. Son compagnon, le coude haut, l'oreille gauche penchée, étreint d'une joue mal rasée l'instrument grinçant; à son petit doigt relevé brille un éclat de verre; il promène sur l'auditoire un regard méprisant et désabusé. Le mouvement de son bras ne s'arrête pas, et tandis que l'autre, entre chaque couplet, fait le tour du cercle, annonçant le titre de la valse lente et qu'« on la vend deux sous », il reprend la ritournelle, toujours la même, sans se lasser, résigné, semble-t-il à râcler ainsi jusqu'à la fin des temps. Quand la chanson est finie, le rassemblement se dissout avec lenteur. Il y en a qui restent pour l'écouter une seconde fois et pouvoir fredonner, tout à l'heure à l'atelier, l'air nouveau que les camarades voudront aussitôt apprendre. Dès qu'il a raffermi son organe et vendu quelques exemplaires, le chanteur recommence. Il recommencera ainsi jusqu'au soir, il recommencera demain, il recommencera tant qu'au cœur de l'ouvrière liseuse de feuilletons et du petit employé rêveur, fleurira l'illusion sentimentale, il recommencera éternellement...

Mais toutes les chansons populaires n'exaltent point les grands mouvements du cœur. Dans la rue des Gravilliers, tout un répertoire de café-concert est exposé contre un mur dans une anfractuosité duquel un «gnaf», concierge à ses heures et, entre temps, commissionnaire, est parvenu à caser son tabouret, son établi, ses pois de senteur et la cage de son merle. Le brûle-gueule à la bouche, le nez rouge et la casquette sur l'oreille, il cloue des semelles, fait les courses, donne des renseignements et surveille l'étalage de son voisin le marchand de chansons, quand celui-ci éprouve le besoin d'aller dire deux

mots au mastroquet du coin. Parmi les romances pendues à ce mur, j'ai relevé certains titres tels que *Roupie d'sansonnet, Ça s'rait rien chouette d'être député! Saint Pierre et le Poivrot,* qui semblent indiquer que le vieil esprit français n'a pas, en ce genre littéraire, abdiqué tous ses droits!

Le soir, à sept heures, la rue du Temple prend une autre physionomie et c'est alors qu'elle est vraiment belle.

Je me souviens d'un crépuscule de mars... Ah! les ciels de mars sur Paris!... Je me souviens d'un crépuscule de mars dans la rue du Temple. Il soufflait un vent rageur qui laminait à grandes poussées des nuages lilas, si bas qu'on les eût dit près de se déchiqueter aux arêtes des toits et aux pointes des cheminées. Entre leurs contours mobiles et diaphanes, l'immensité du firmament, peut-être bleue, peut-être grise, peut-être verte, peut-être rose, indescriptible en la douceur de cette nuance agonisante où se mêlent le jour et la nuit, la lumière et la brume, paraissait glisser en sens contraire, comme un gigantesque écran de soie. Sur toute cette clarté et toute cette ombre en mouvement, les maisons, foncées par une pluie récente, se découpaient avec une intensité d'eau-forte. Des lueurs s'allumaient aux étages, dans les trous rectangulaires des fenêtres, et sur la file des magasins, tous éclairés déjà, les passants passaient en ombres chinoises. C'était l'heure de la sortie des ateliers. Leur mouvement était vif et continu. Ils ne parlaient pas. La hâte qu'ils avaient de regagner le foyer familial se lisait sur leurs

visages animés, sur leurs lèvres closes. Ils allaient vers l'Hôtel-de-Ville et ils allaient vers la place de la République. Je les suivis dans cette direction. Le trottoir était difficile à tenir. On occupait tranquillement la chaussée. Et les rues perpendiculaires que nous coupions semblaient vides, noires, sans issue. Pourtant, dans la rue Portefoin, la boutique d'un marchand de vins, où deux abat-jour verdâtres répandaient une lumière d'aquarium, retenait quelques oisifs qui, à travers les brise-bise, contemplaient des joueurs de billard. Je me joignis à eux ; ils se serrèrent pour me faire place, mais la médiocrité du sport me chassa bien vite et je me replongeai dans le courant de la rue du Temple. Presque aussitôt, les lumières de la rue Réaumur éclatèrent, les verdures du square du Temple, baignées d'électricité, apparurent... Au milieu de la cohue des piétons et des véhicules, suspendu, eût-on dit, par une perche au fil du trolley, un truc chargé de trois wagonnets pleins de terre brune, circulait avec de furieux coups de timbre et des sifflements...

Il y a, dans les leçons de l'histoire, une ironie supérieure et profonde. On la doit accepter gaîment et, surtout, ne s'en point offenser. Que l'hôtel du Temple, avant d'abriter Louis XVI et sa famille, ait hospitalisé Jean-Jacques Rousseau ; qu'après avoir servi de prison d'État, il ait été tour à tour magasin à fourrages, caserne, ministère des Cultes, quartier-général des Alliés, couvent des Bénédictines du

Saint-Sauveur, état-major de la garde nationale, enfin, établissement de bains; qu'après avoir été rasé jusqu'aux fondations, il ait été remplacé par un square, et que, dans ce square, où une statue devait fatalement être érigée, on ait cru bon de glorifier, de préférence à tout autre grand homme, le chansonnier Béranger, cette suite de transformations doit être considérée, non pas en son apparente incohérence, mais en ses causes profondes, en son origine première, qui est la versatilité foncière de l'humaine espèce. Il ne faut pas s'étonner davantage que le père du *Roi d'Yvetot* soit représenté ici dans l'attitude méditative d'un philosophe que préoccupe l'énigme universelle. Ce serait mal connaître les règles de l'art officiel et public que de les croire soumises à celles du bon sens et de la vérité.

Derrière la statue du chansonnier, une petite cascade dévide son ruban cristallin.

A gauche du square, des immeubles tout neufs accumulent leurs étages dont le minium, çà et là, ensanglante encore les balcons.

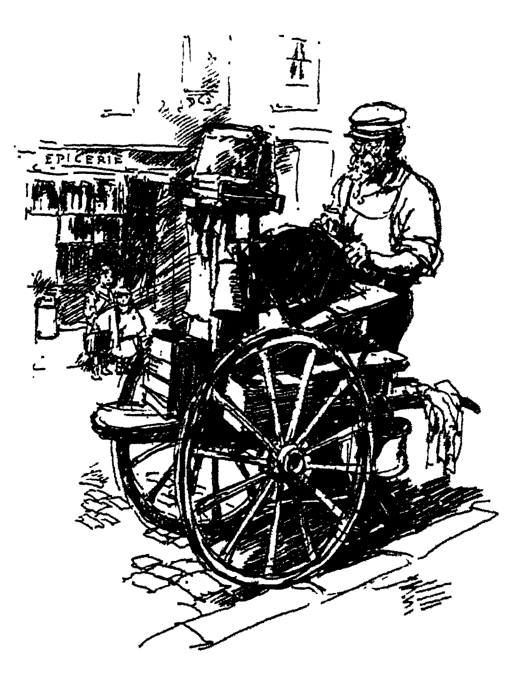
Ces constructions récentes, et même inachevées, ont réduit à fort peu de chose l'ancien marché du Temple. De ce marché, dont la réputation de *bon marché* n'était pas surfaite, il ne reste plus qu'un pavillon. Sur les degrés extérieurs, des marchandes accroupies vous adressent, avec des sourires, des offres tentatrices : « J'ai un beau pardessus, un beau frac, » du même ton que d'autres femmes, souvent

moins jolies, vous disent qu'« il y a du feu. » Des couronnes mortuaires, des matelas, des couvertures, des tapis, des chaussures, de la coutellerie, de la chapellerie, des lampes, des chandeliers, des outils pour tout usage, sont étalés à l'intérieur, sur le « carreau ». On enjambe une garniture de cheminée pour éviter de mettre le pied dans une potiche ; entre une colline de jupons et une colline de pantoufles, on suit un étroit sentier jalonné de vieilles décorations, de vieilles épaulettes, de vieux hausse-cols... La promiscuité de tant d'objets disparates, dont la plupart sont vulgaires, dont quelques-uns sont comiques ou glorieux, vous inspire une insurmontable tristesse, un écœurement vague, auquel on cède en s'enfuyant d'un pas rapide...

Vis-à-vis du marché des Enfants-Rouges, la rue de Bretagne est en voie d'élargissement. Cela permet de contempler, avec un certain recul, l'entrée de cette impasse qu'un écriteau cintré surmonte. Il est à remarquer qu'obéissant à je ne sais quel nécessité d'adaptation, l'ensemble des boutiques proches du marché des Enfants-Rouges est rouge : murs rouges, enseignes rouges, stores rouges. Le contraste est violent de toute cette peinture sanguinolente et de la falaise crayeuse, balafrée par la suie des cheminées, que les démolitions, en face, ont mise à nu.

La rue Vieille-du-Temple nous ramène au sud. Un amoureux du vieux Paris n'y saurait passer sans un petit frisson de joie.

Nous nous arrêterons d'abord devant l'hôtel de Rohan, dit aussi hôtel de Strasbourg, ancienne Imprimerie Nationale. Un Gutenberg de bronze occupe le centre de la cour d'honneur, qu'une laide véranda déshonore. Mais le rose des briques, sous un soleil matinal un peu voilé, est un délice. Ici vécurent, d'un bout à l'autre du XVIIIe siècle, les trois cardinaux de Rohan, dont le dernier, Louis-Edmond-René, fut compromis — vous vous en souvenez — dans l'affaire du Collier de la Reine.



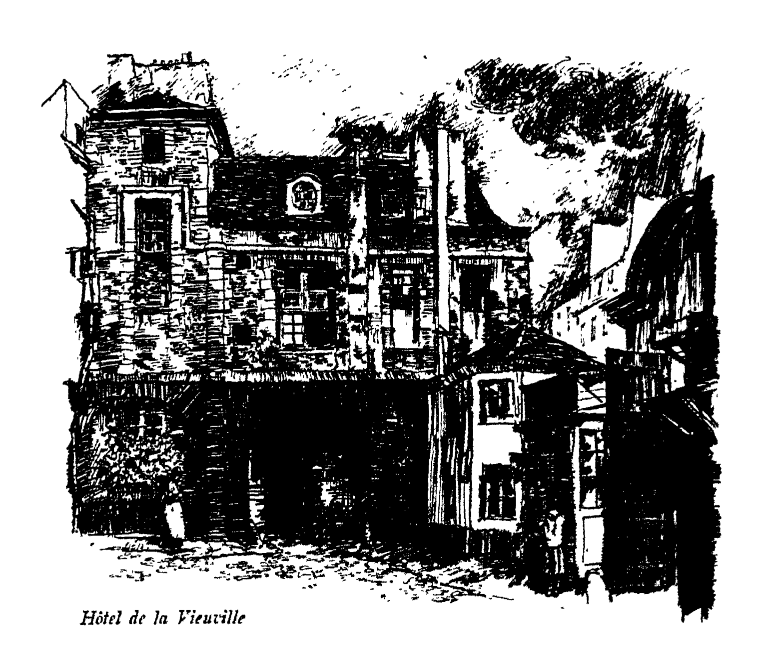
L'angle de la rue des Francs-Bourgeois se signale par une charmante tourelle gothique aux fenêtres grillagées, sous laquelle s'est établi l'inévitable mar-

chand de vins. De l'autre côté de la rue, faisant pendant, s'étale l'inévitable panneau d'affichage.

Enfin, après le marché des Blancs-Manteaux, au 47 de la rue Vieille-du-Temple, est l'hôtel de Bizeuil, « construit en 1638, par P. Cottard, sur l'emplacement de l'ancien hôtel des Rieux, qui était voisin de la poterne-barbette, où fut assassiné le duc d'Orléans ».

Nous voici revenus à la rue de Rivoli. Elle va changer de nom. Elle sera désormais la rue Saint-Antoine. Par elle nous pénétrerons en plein Marais.





Hôtel de la Vieuville

LE MARAIS

DERRIÈRE l'église Saint-Gervais et sur ses flancs, dominées par sa haute tour carrée qu'une horloge marque d'un cercle blanchâtre, d'antiques constructions s'entassent et semblent monter les unes sur les autres. C'est un coin de Paris lugubre. On l'aborde, de la Seine, par la rue des Barres. Du quai à l'église, la rue des Barres s'élève lentement, avec des contorsions. Cette brèche, ouverte comme

par éclatement, entre deux pignons qui penchent et dont l'un présente un renflement inquiétant, prêt, dirait-on, à s'affaisser, vermoulu, c'est la rue Grenier-sur-l'Eau. Si l'on s'engage dans cette rue, à peine digne du nom de ruelle, par celle du Pont-Louis-Philippe, on aperçoit les ogives grillées et les gargouilles de Saint-Gervais dans un véritable décor de tremblement de terre. L'effet est saisissant. Quant à l'autre partie de la rue Grenier-sur-l'Eau, celle qui rejoint la rue Geoffroy-Lasnier, elle est en train de disparaître, je veux dire qu'elle s'élargit : l'impression de cataclysme est la même. Mais les ruines sont à ciel ouvert; le soleil ruisselle sur les écorchures des murailles; une piaillante marmaille se vautre parmi les gravats.

L'entrée postérieure de l'église Saint-Gervais est encadrée par deux piliers doriques, dont les pierres noircies imitent à merveille la peluche. Le temps a accompli là un véritable chef-d'œuvre de patine. Il l'a d'ailleurs répété, à profusion, sur tous les édifices de ce quartier, où le poids des siècles paraît plus lourd qu'en d'autres régions, non moins anciennes de la Ville, qu'au delà de la rue Saint-Antoine, par exemple, aux environs de la place des Vosges, où la présence d'un passé moribond n'exclut pas une visible allégresse des choses. De Saint-Gervais à la caserne des Célestins, dans cette portion de Paris que limite au nord la rue Saint-Antoine, au sud, le quai de l'Hôtel-de-Ville, nous retrouvons l'empreinte de cette obscure malédiction, dont



Rue Saint-Paul

nous avons déjà vu les traces sur la « butte aux gravois », autour de l'église Bonne-Nouvelle. C'est à croire que, pour certains quartiers, comme pour certaines villes, comme pour certaines familles, comme pour certains individus, l'obstination de la tristesse, du malheur et de la malchance n'est pas un vain mot.

La rue Geoffroy-Lasnier nous conduira à la rue François-Miron, où s'élève l'admirable hôtel de Beauvais. Dans l'encadrement énorme du porche, la cour circulaire apparaît avec ses colonnes et le jour un peu jaune qui les baigne, comme l'intérieur d'un temple délaissé. « Le magnifique balcon en fer, sur lequel Anne d'Autriche, la reine d'Angleterre, Mazarin, Turenne, etc., assistèrent à l'entrée solennelle de Louis XIV et de Marie-Thérèse, le 26 août 1660, a disparu pour faire place à un petit balcon étriqué, de dimensions exiguës, qui, assure-t-on, n'a que le mérite de se trouver exactement à la même place que l'ancien. » (PESSARD). Que d'autres balcons, que d'autres constructions modernes, n'ont, comme le balcon de l'hôtel de Beauvais, que le mérite de remplacer ce qui les a précédés !

La rue de Jouy, où s'élève encore l'hôtel d'Aumont, occupé par une pharmacie, s'est appelée, plus pittoresquement, rue de la Fausse-Poterne-Saint-Paul. Mais ce ne fut guère qu'un surnom. Le nom de l'abbé de Jouy lui était déjà attribué au XIIIe siècle. Richelieu, le ministre de

Louis XIII, est né, assure-t-on, rue de Jouy, à l'hôtel d'Aumont, bien que son acte de naissance, inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Eustache, fixe le domicile de ses parents rue du Bouloy. Richelieu ne fut baptisé qu'à l'âge de huit mois. Depuis sa naissance, son père, Alexis du Plessis, et sa mère, Marguerite Guyot de Charmeaux, avaient eu le temps de déménager. On déménage, de nos jours, à Paris, plus vite que cela.



Passage Saint-Pierre

L'impasse Guépine mérite une mention. Elle est noire

comme un tuyau de cheminée. On y loge à la nuit et l'on y loue des voitures à bras. La location des voitures à bras est, n'en doutez pas, une des industries les plus florissantes du Marais. Comment donc croire aux progrès de l'automobile, alors qu'en plein cœur de Paris la traction humaine est encore la seule connue!

A la rue des Nonnains-d'Hyères aboutit la rue de Jouy. « Cette rue des Nonnains-d'Hyères, nous dit encore M. Gustave Pessard, est une des plus anciennes de Paris. Elle date de 1182 et doit son nom aux *nonnains* ou religieux de l'abbaye d'Yères, près de Villeneuve-Saint-Georges, qui y possédaient



Rue Villehardouin

déjà au 10 de cette rue une maison appelée *Maison de la Pie*. En 1300, on écrivait : *rue à Nonnains d'Ière,* puis *à Nonaindières;* la vérité est qu'il faudrait dire : *Nonnains d'Yères,* et non d'*Hyères,* puisque l'un est applicable à la petite rivière qui arrose Villeneuve-Saint-Georges, et non à l'autre, qui dépend du département des Bouches-du-Rhône. » Soit, mais alors pourquoi continuer à écrire *Hyères?* Qu'en pensent les partisans de la logique et les réformateurs de l'orthographe?

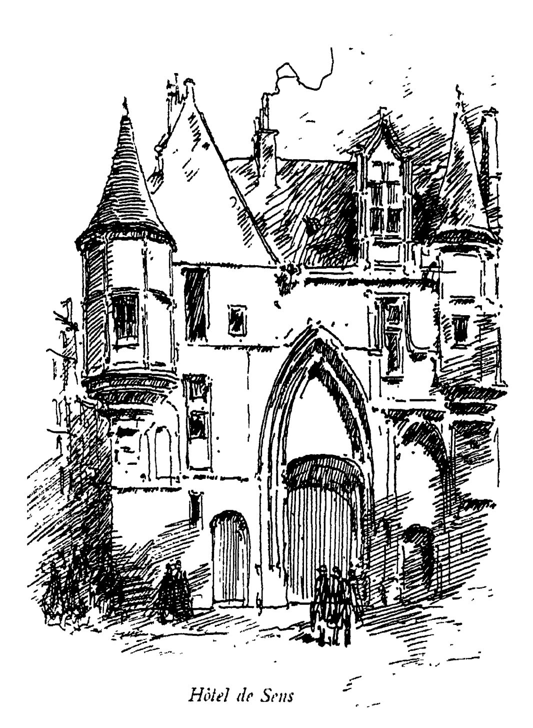
La perspective de la rue des Nonnains... d'hier se prolonge loin, très loin, vers l'île Saint-Louis et la Rive Gauche. Dans une fissure du quai d'Anjou, les pentes de la Montagne-Sainte-Geneviève se montrent, noyées par cette vapeur bleue dont se parent si joliment les paysages parisiens.

Que de brocanteurs et que de voitures à bras, encore, dans la rue du Figuier! Il semble que la misère redouble à mesure que nous avançons à travers ce quartier désolé. Et, aussi, quelle étrange population! « Drôles de gens que ces gens-là! » Leur air est sale et craintif. Ils rasent les murs, vêtus d'extraordinaires houppelandes, traînant d'extraordinaires savates, d'extraordinaires chapeaux plantés sur des chevelures extraordinairement en friche. Ils ne paraissent pas dangereux, mais ils sont inquiétants tout de même. Hâtons-nous, hâtons-nous d'autant plus que j'entrevois le profil d'une tourelle nous annonçant l'hôtel de Sens.



Rue de l'Hôtel-de-Ville

« Ce noble logis, encore admirable dans sa déchéance, reste un des plus remarquables spécimens de l'architecture du XVe siècle : des évêques, des cardinaux, des altesses, dont Marguerite de Valois — la reine Margot — l'ont habité... Puis arrivent les mauvais jours : l'hôtel de Sens devient bureau des coches — on prétend même que c'est de sa cour pavée que sortit, sous le Directoire, le fameux « courrier de Lyon », immortalisé par Dennery, apitoyant des générations sur les malheurs immérités de l'infortuné Lesurques. En 1830, la Révolution envoya dans sa façade un boulet



Hôtel de Sens

qui y est demeuré incrusté, c'est l'ordinaire cadeau que font les révolutionnaires aux vieux monuments ; tour à tour remise à voitures, roulage, etc., etc..., l'hôtel de Sens abritait dernièrement une confiturerie, et sa noble effigie — déchéance suprême — servait à recouvrir des pots de mirabelles et de gelées de groseille. » (G. CAIN).

Est-ce aussi pour narguer cette « noble effigie » qu'on a élevé, juste en face, un affreux marché, tout verre et fer, et une école communale, toute briques et tuiles ?

Rue de l'Ave-Maria ! Pourquoi ce nom ? Demandez-le à Louis XI. C'est lui qui l'imposa aux religieuses du Tierce-Ordre-Pénitence-et-Observance-de-Saint-François, dont le couvent, qui avait d'abord été un béguinage, se transforma, dans la suite, en caserne. Cette caserne fut démolie et son emplacement consacré au susdit marché, lequel va disparaître à son tour.

Dans la rue des Jardins-Saint-Paul, la laideur de la brocante devient effroyable. Il est difficile d'admettre qu'elle puisse aller plus loin. Le long du trottoir, sur le rebord des fenêtres, le seuil des boutiques — sont-ce bien des boutiques ? — accrochés au loquet des portes, se balançant aux espagnolettes, pendus aux anfractuosités des murailles, aux gouttières, aux persiennes, les pantalons, les casseroles, les chapeaux, les pendules, les chaussures, les chandeliers, les marmites, les cornets à pistons, les fauteuils, les chaudrons, tout ce qui sert à manger, tout ce qui sert à boire, tout ce

qui sert à se vêtir, tout ce qui sert à dormir, tout ce qui sert à faire du bruit, tout ce qui occupe la vie des hommes, tout ce qu'ils emploient pour leurs besoins et leurs distractions, le soulagement de leurs souffrances et l'excitation de leurs joies, tout ce dont peuvent manquer les plus misérables et les plus fortunés, des chemises et des croix de la Légion d'honneur, sont exhibés, poudreux, souillés, défoncés, brisés, rongés, moisis, en proie à une sorte de décomposition funèbre d'où montent des odeurs. Des vendeurs à nez crochus manipulent cette indescriptible marchandise. Des caractères hébraïques, des étoiles, des triangles, sont peints sur les carreaux. La devanture d'une de ces friperies dit : *Vins et liqueurs de Sion*. De Sion, je vois bien des traces, mais de vins et de liqueurs, non pas.

Rue Charlemagne, rue Saint-Paul. Le décor se modifie un peu, s'éclaire, se nettoie. Mais, pour atteindre enfin la rue Saint-Antoine, aventurons-nous sous cette voûte de tunnel qui est l'entrée du passage Saint-Pierre. Des échoppes de marchands de bonbons. Des gamins qui se battent. Le drapeau d'une école communale. Une seconde voûte. Le drapeau d'un lavoir. Et, avant la troisième voûte, un troisième drapeau : celui d'une section d'anciens combattants de 1870-71.

JUSTE en face l'orifice du passage Saint-Pierre, l'imposante façade de l'hôtel Sully, joyau de la rue Saint-Antoine,



Passage Charlemagne

se présente à nos yeux ravis. Ce palais fut construit par Baptiste Ducerceau et donné par Henri IV à son ministre Sully. La cour d'honneur est un chef-d'œuvre d'harmonie riche et fière. Des bas-reliefs, où l'art de la Renaissance a exprimé toute sa joie de vivre, symbolisent les quatre saisons de l'année. A noter une « Source » dont le geste de tenir sur son épaule une urne qui s'épanche, l'inflexion du col, du buste et du genou rappellent exactement le célèbre tableau d'Ingres.

Nous sommes en plein Paris parisien. Depuis le XVIe siècle, la rue Saint-Antoine s'est trouvée mêlée à toute l'existence, gaie ou tragique, de la capitale. Sous Henri III, Henri IV, Louis XIV, les fêtes du carnaval s'y déroulaient dans une étourdissante frénésie. En 1830, en 1848, la Révolution remporta rue Saint-Antoine ses victoires les plus meurtrières. C'est rue Saint-Antoine que fut tué Monseigneur Affre. En 1870, à la salle Rivoli, actuellement salle New-York, Louise Michel fit des conférences incendiaires.

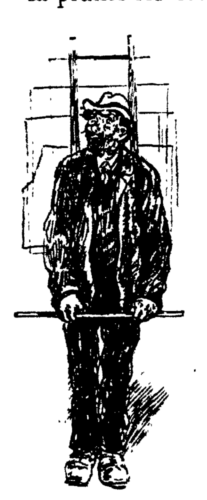
D'ailleurs, avec ses vieilles maisons peintes de couleurs vives, ses rôtisseries, ses boulangeries, ses énormes étalages de chaussures et de vêtements confectionnés, les petites voitures de ses marchandes de fruits et de légumes, sa foule populaire et pressée de ménagères et d'artisans, la rue Saint-Antoine a, dans son ensemble, je ne sais quoi de frondeur, de débraillé, de bon enfant, qui est bien ce qui a le moins varié, au cours des siècles, dans le caractère parisien. La

colonne de Juillet qui s'élance, d'un jet brusque, à son extrémité, évoque les conquêtes politiques de ce brave peuple de Paris, à qui l'on en fait si facilement accroire, mais qui ne le pardonne pas, dès qu'il s'en est aperçu.

REMARQUABLE échantillon du style jésuite, construite, d'ailleurs, sur les plans d'un architecte jésuite, ci-devant chapelle d'une maison professe de Jésuites, l'église Saint-Paul-Saint-Louis donne à la rue Saint-Antoine l'estampille de sa plus belle époque. La rue de Sévigné, qui s'amorce devant son portail, nous introduit dans une autre région du Marais, commerçante, celle-là, et rappelant, en plus apaisé pourtant, l'active physionomie du Temple. Les bijoutiers, les marchands de papiers et de produits chimiques sont, là aussi, en majorité.

La rue de Sévigné, primitivement rue Culture-Sainte-Catherine et rue du Val-des-Escoliers, fut habitée pendant une vingtaine d'années — les dernières de sa vie — par Marie de Rabutin-Chantal, qui occupait l'illustre hôtel Carnavalet. « Avant cet hôtel, elle en avait changé dix fois, comme l'attestent ses lettres, et aucun n'avait pu lui plaire. Elle avait habité toutes les rues du Marais : ici, c'était le salon ; là, le jardin ; plus loin, le voisinage qui ne convenait pas. Son rêve, c'était un hôtel de belle apparence, assez vieux pour être noble, assez moderne pour être élégant et commode, assez grand pour que sa famille y tînt à l'aise,

assez circonscrit pour que son état de maison n'y parût pas trop mesquin, assez animé pour que la cour de Louis XIV pût y entrer dans ses carrosses et s'y mouvoir avec fracas, assez paisible pour que, dans un sanctuaire intime, donnant sur le jardin, la maîtresse se recueillît et laissât tomber de sa plume les lettres les plus élégantes, les plus spirituelles



qui soient au monde. Ce rêve, l'hôtel de Carnavalet le réalisa. » (VERDOT). Qu'était Carnavalet ? C'était le nom francisé de François de Kernevenoy, premier écuyer de Henri II, gouverneur du duc d'Anjou. « Après avoir suivi pendant dix ans le futur Henri III, rempli la charge de gouverneur d'Anjou, de Bourbonnais et de Forez, Carnavalet fut gratifié par Charles IX d'un logement au Louvre, sa vie durant. C'est bien lui qui donna la main à la maréchale de Cossé, dame d'honneur d'Élisabeth d'Autriche, lors de l'entrée à Paris de cette reine, femme de Charles IX; mais il mourut peu de temps après, et sa veuve, Françoise de la Baume, resta maîtresse de l'hôtel de Ligneries qu'elle ajouta, de son vivant, aux fiefs et propriétés de son fils, le baron Charles de Carnavalet. Un siècle de résidence valut à cette famille l'honneur de laisser à jamais son nom à la maison, qui ne lui doit pourtant pas toute sa gloire.


Rue des Barres

Les Carnavalet, il est vrai, ont commandé à Androuet du Cerceau la *Force* et la *Vigilance*, deux figures qui, à l'extérieur, décorent les trumeaux du premier étage, touchant aux pavillons, et les quatre *Éléments* qui figurent, à l'intérieur, sur la façade de l'aile gauche. Mais les *Quatre Saisons*, la *Renommée* et les ornements de la grande porte sont de Jean Goujon, valent mieux et datent de plus loin. François Mansard, appelé par d'Agaurry, riche magistrat du Dauphiné, cessionnaire des Carnavalet, ajouta une aile droite manquant à l'édifice, fit remplacer par une rampe en fer, le

bois sculpté qui bordait l'escalier d'honneur et augmenter aussi de plusieurs figures et reliefs allégoriques, d'un mérite moins incontestable, le sculptural trésor de ses devanciers. L'ornementation extérieure dut des avantages plus réels à l'architecte de Louis XIV, et le jardin, un beau bassin de pierre dont le jet d'eau était alimenté par la fontaine de Birague. » (LEFEUVE). A Mme de Sévigné, succédèrent, sous les toits de l'hôtel Carnavalet, le fermier-général Brunet de Rancy, puis M. de la Briffe, intendant de Caen; puis M. Belanger, secrétaire d'État; puis M. Dupré de Saint-Maur, son gendre; puis la famille de Pommereuil; puis... la Révolution, qui y plaça les



Rue Grenier-sur-l'Eau

bureaux de la direction de Librairie à laquelle Napoléon substitua l'École des Ponts et Chaussées. Ce n'était pas fini. Après avoir déposé sur les reliefs et les statues plusieurs couches de belle peinture au badigeon, les Ponts et Chaussées déménagèrent. Un internat de garçons les remplaça. Enfin le baron Haussmann eut ce geste heureux de racheter l'hôtel Carnavalet pour y abriter les collections historiques de la Ville de Paris, sur lesquelles veille aujourd'hui, avec tout le soin clairvoyant que l'on sait, M. Georges Cain. L'hôtel Carnavalet devint ainsi le Musée Carnavalet.

La Ville de Paris a choisi également, pour y mettre sa Bibliothèque historique, le n° 29 de la rue de Sévigné, ancien hôtel Le Peletier de Soucy. Un Peletier de Soucy, directeur général des fortifications, savait par cœur Tacite, exemple que nos membres actuels du comité du Génie ont peut-être tort de ne pas suivre. Mais les temps sont bien changés!

Dans cet hôtel Le Peletier demeura Marion Delorme, au beau moment de sa liaison avec Cinq-Mars. Elle s'en fut de là à la place Royale. Nous ferons comme elle.

Aux oreilles d'un amoureux du vieux Paris, le nom de la place des Vosges rend un son d'une particulière douceur. Qui de nous n'a fait le rêve d'habiter l'une de ces maisons vénérables dont le quadrilatère majestueux, gris par ses pierres, rose par ses briques, bleu par le reflet du ciel sur

ses hauts toits d'ardoise, fait songer, tant est grand le miracle de sa conservation, à une reconstitution architecturale, réalisée par un adorateur du passé, richissime et un peu fou! Eh oui, nous nous étonnons, nous sommes stupéfaits que cette merveille, au bout de trois cents ans de démolitions et de reconstructions, soit restée intacte. Nous en croyons difficilement nos yeux, et notre joie et notre surprise augmentent, lorsqu'on nous dit que deux places seulement, en France, ont conservé leur aspect historique et toutes leurs habitations primitives : la place de Charleville et la place des Vosges.

Celle-ci fut ouverte sur l'emplacement du palais des Tournelles où trois rois moururent : Charles VI, Louis XII et Henri II. Richelieu, Marion Delorme, Corneille, Mme de Sévigné, Molière, y ont habité, et Victor Hugo, et Rachel, et bien d'autres. Sous le nom de place Royale qui, vraiment, lui allait mieux, elle fut, dans le Paris d'autrefois, ce que les Champs-Élysées sont dans le Paris d'aujourd'hui. Elle était le rendez-vous de la société élégante, du Tout-Paris de Louis XIII et de Louis XIV. A cette époque, la grille de fer qui entoure le square n'était qu'une simple barrière de bois. Entre cette barrière et les colonnes basses et trapues qui soutiennent les bâtiments, roulaient, sur le gros pavé, les carrosses bruyants de Ninon de Lenclos, du prince de Condé, de Mme de Longueville, de Thou, de Cinq-Mars. Et le soir, malgré les ordonnances formelles du cardinal-ministre, les

gentilshommes, habitués de l'hôtel de Royaumont, dans la rue du Séjour-le-Roi, maintenant rue du Jour, près les Halles, se rencontraient, comme par ha-



Place Baudoyer

sard, en un coin désert, et tombaient les uns sur les autres, flam-

berges au vent. C'est place Royale qu'eut lieu, le 27 novembre 1659, le fameux duel double où Montmorency-Bouteville et Deschapelles se battirent contre Beuvron et Bussy d'Amboise. Bussy, percé de part en part, tomba raide mort. Les autres prirent aussitôt du large, mais la police de Richelieu les arrêta peu après et ils furent exécutés en place de Grève.

Au centre de la place des Vosges est érigée une statue de Louis XIII, remarquable par l'énorme chambrière qui supporte le ventre du cheval.

Il y aurait un rapprochement à faire entre cette place et le Palais-Royal. L'une et l'autre, à des époques différentes, ont eu leur heure d'extrême vogue, ont été, en quelque sorte, l'axe de la capitale. L'une et l'autre ont gardé de ce passé glorieux une impressionnante mélancolie. La place des Vosges a bien ce « quelque chose de royalement impassible », cette « sorte de grandeur militaire et triste » que Flaubert découvrait au palais de Fontainebleau. Flaubert disait aussi : « Les résidences royales ont en elles une mélancolie particulière qui tient sans doute à leurs dimensions trop considérables pour le nombre de leurs hôtes, au silence qu'on est surpris d'y trouver après tant de fanfares, à leur luxe immobile prouvant par sa vieillesse la fugacité des dynasties, l'éternelle misère de tout; — et cette exhalaison des siècles, engourdissante et funèbre comme un parfum de momie... » Comme on la retrouve, place des Vosges, cette exhalaison des siècles!

A présent, des commerçants se sont installés dans des boutiques, sous les arcades; les enfants de l'école municipale prennent leurs ébats dans le square et leurs cris, répercutés par l'écho des façades grises et roses, s'élèvent vers le grand ciel bleu, découpé en carré. Un jour par semaine, la musique militaire vient y souffler dans ses cuivres et secouer en cadence la torpeur des choses. Il semble alors que l'âme du passé se réveille et vibre aux accents des marches guerrières et des valses sentimentales. Mais les auditeurs de ces concerts, petits bourgeois et bonnes femmes du quartier, n'ont en eux rien qui s'harmonise avec cette évocation fringante de ce qui n'est plus. Pour goûter la place des Vosges, c'est à la brume qu'il est préférable d'y venir, quand les lumières, hésitantes dirait-on, s'allument aux fenêtres et qu'un reflet vermeil du couchant dore encore les cheminées. Tout s'estompe alors dans une imprécision délicieuse; rien d'actuel ne rompt le charme. On est très loin. La rumeur elle-même de la Ville ne gêne pas. Elle est comme un bruit sorti lui aussi du fond de l'Histoire et qui, dans un instant, va se taire pour jamais...

COMME il est difficile, justes dieux! d'y voir clair dans la généalogie des rues! Comment s'appelait, avant de porter le nom du plus fameux de ses habitants, la rue de Turenne? Vous qui le savez, dites-le-moi! J'ai cherché, j'ai si bien cherché, qu'entre une dizaine d'appellations diffé-



L'Église Saint-Gervais

rentes, je ne sais plus laquelle choisir sans me tromper : rue du Val-Sainte-Catherine, rue de l'Égout, rue du Nouvel-Égout, rue de l'Égout-Couvert, rue Saint-Louis, Grand' Rue Saint-Louis, rue Neuve-Saint-Louis, rue Boucherat, rue Saint-Louis-au-Marais, rue des Nouveaux-Égouts... Je m'y perds. Remercions le progrès d'avoir simplifié tout cela et plaignons les facteurs et les cochers de fiacre d'autrefois, victimes d'un pareil casse-tête!

L'hôtel que La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, légua à La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, s'élevait là où s'élève, depuis 1835, l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. Vauban et La Bruyère y vécurent. Jeanne d'Albret, Mlle de la Vallière, Scarron, M. de Launay, dernier gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789, habitèrent dans la rue de Turenne, où s'est concentré, de nos jours, le commerce en gros des formes et fournitures pour modes. Elle est la voie centrale du Marais. Parallèle aux boulevards des Filles-du-Calvaire et Beaumarchais, elle rejoint, par l'extrémité de la rue Charlot, le boulevard du Temple et la place de la République. Elle est le trait d'union entre le secteur nord-est de la Capitale et sa moitié méridionale.

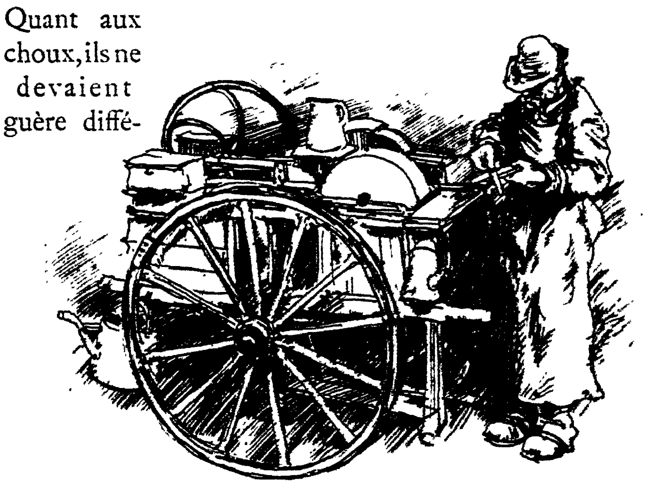
En obliquant à droite, dans la rue des Filles-du-Calvaire, on va de la rue de Turenne au boulevard des Filles du même nom. Ces Filles du Calvaire avaient traversé la Seine et venaient de la rue de Vaugirard. Le Père Joseph, conseil-

ler intime du cardinal de Richelieu, les voulait voir sur la rive droite, en un couvent spacieux qui devait être leur maison-mère. La duchesse d'Aiguillon, le premier ministre, le roi lui-même étant favorables au projet, les religieuses n'eurent pas de peine à trouver les 37.000 livres qu'il leur fallait pour acheter trois arpents de bâtiments et de jardins, « le tout tenant, d'une part, aux remparts, entre les portes du Temple et Sainct-Antoine, une haie de sureaux entre deux; d'austre part, aux esgouts et aux jardin et marais du président d'Orsay, détencteur, à cause de sa femme, Élizabeth Malloz, d'un bout au chemin qui conduict de la vieille rue du Temple aux remparts et, d'austre bout, à Jehan Bertrand. » La principale façade du monastère allait de la rue du Pont-aux-Choux à celle des Filles-du-Calvaire. Le prix de la pension, chez ces bonnes sœurs, « était de 600 livres, plus 400, si la pensionnaire amenait sa femme de chambre, et les appartements, qui s'y donnaient en location, variaient de 100 à 600 ». C'était à peu près pour rien!



Mais j'ai cité la rue du Pont-aux-Choux. D'où viennent ces choux et d'où ce pont? Le pont traversait

un égout, l'égout de la rue Saint-Louis-au-Marais. Car, à cette bienheureuse époque, les égouts étaient à ciel ouvert. Quant aux choux, ils ne devaient guère diffé-



rer de ceux que nous mangeons aujourd'hui, mais nous cultivons les nôtres à Gentilly, à Vanves et même au delà, tandis que les sujets du bon roi Henri récoltaient les leurs le long du trajet actuel de l'omnibus Ménilmontant-Gare-Montparnasse.

La rue de Commines et la rue Froissart forment l'X au milieu de ce trapèze irrégulier que remplissait le couvent des Filles-du-Calvaire et que cernent la rue de Turenne, la rue du Pont-aux-Choux, la rue et le boulevard des Filles-

du-Calvaire. Relativement à leurs voisines, elles sont récentes, puisque percées seulement sous le premier Empire, après la démolition complète du couvent, dans la chapelle duquel le citoyen Guyard, neveu de Fourcroy, avait monté un théâtre intitulé sans prétention le *Boudoir des Muses*. Et voyez comme quoi l'Histoire est un éternel recommencement! Nous avons tous pu constater, il n'y a pas longtemps, la présence d'une peuplade de Touaregs dans le jardin d'un ancien couvent du boulevard de Clichy, couvent dont la chapelle est transformée, depuis plusieurs années, en *cinéma*.

Nous voici sur la frontière du Marais. Devant nous est le Cirque d'hiver, mué, comme une vulgaire chapelle congréganiste, en *cinéma*. A notre gauche, le boulevard du Temple; à notre droite, après celui des Filles-du-Calvaire, celui de Beaumarchais. Nous sommes sortis du Paris de l'Ancien Régime; nous passons au Paris de la Révolution, du Directoire, de l'Empire et de la Restauration.

En ce temps-là, déjà, les auteurs dramatiques n'étaient pas dans la misère. Appréciez, je vous prie, cette description de la demeure de Beaumarchais : « L'illustre auteur du *Mariage de Figaro* y eut (sur le boulevard qui porta son nom après s'être appelé Saint-Antoine jusqu'en 1831) une propriété d'un luxe seigneurial, qui ne mesurait pourtant pas plus de 4,000 mètres de superficie, entre la rue d'Aval,

la rue Amelot et la place Saint-Antoine (place de la Bastille) et dont l'avenue principale, donnant sur le Boulevard, portait cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la Liberté.

« Une large voûte souterraine menait de ce distique au centre du jardin dont il était le préambule, et la présidence de la cour appartenait à une statue de gladiateur. D'autres statues encore, notamment celle de Voltaire, faisaient partie de la décoration, ainsi que plusieurs vues de Ferney, et, comme tous les arts devaient être honorés chez le seul prince que la Révolution n'empêchait pas de s'offrir un château, il y avait une belle salle de concert. On admirait aussi des grottes, des rocailles, des bosquets, un labyrinthe et un haha, c'est-à-dire une ouverture pratiquée dans le mur, sous la protection d'un fossé, et qui surprenait la vue au détour d'une allée, en élargissant l'horizon. D'autres légendes, à l'intérieur, indiquaient la destination de plusieurs pièces. »



De Voltaire, alors âgé de onze ans, Ninon de Lenclos reçut la visite, boulevard Beaumarchais. Boulevard Beaumarchais, habita Théroigne de Méricourt.

A présent, ce coin de Paris, aux larges trottoirs bitumés, au bord desquels se pressent des boutiques vieillottes, semble trop aéré, trop élargi, en proportion de la population qui s'y meut. Ici, comme place des Vosges, comme au Palais-Royal, un passé brillant, que rien n'a remplacé, fait planer une tristesse imprécise, décevante. Et puis, les Faubourgs, tout proches, plaquent sur ce paysage d'une ampleur, en somme, harmonieuse, une note discordante et qui vibre un peu trop fort dans cet air de musique ancienne que jouent les rues du Pas-de-la-Mule, des Tournelles, des Arquebusiers...

PEUT-ÊTRE est-ce ici le lieu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur notre vieux Paris. Qu'en restera-t-il dans vingt ans ? Une rage de démolition, depuis quelques années, s'est abattue sur lui et le fléau a déjà commis des dégâts irréparables. D'anciens hôtels, reliques admirables des siècles, ont été rasés. Que d'autres sont menacés encore ! Et que faire ?

Hygiène, salubrité, aération, lumière, commodité, progrès, avenir. Quels mots opposer à ces mots ? De quelles exigences idéales se réclamer pour faire pièce à ces besoins économiques, édilitaires, démocratiques ?

Un heureux état d'esprit s'est pourtant formé, grâce à quelques occasions récentes où la presse a su tenir le langage qu'il fallait. Des sociétés se sont constituées dans le but de veiller à la conservation et à l'entretien de nos souvenirs. Des résultats ont été obtenus. Les pouvoirs publics ont, généralement, montré de la bonne volonté. Et, vraiment, notre époque ne méritera pas de recevoir, de la postérité, ce reproche d'incompréhension artistique que nous adressons si volontiers et avec si juste raison à nos pères plus bourgeois, plus « bonnets de coton », plus « épiciers », incontestablement que leurs fils. Mais, admise

Église des Blancs-Manteaux

même l'hypothèse invraisemblable et d'ores et déjà controuvée, que notre génération n'ait manqué à aucun de ses devoirs de piété esthétique et historique, qu'adviendra-t-il, après nous, du fruit de nos efforts ? Le cran d'arrêt auquel nous aurons réussi de mettre l'inéluctable modification du décor urbain ne doit-il pas, un jour ou l'autre, céder sous une poussée d'autant plus violente qu'elle aura été plus longtemps contenue ? N'est-ce pas, en un mot, reculer pour mieux sauter ?

Un général chinois, Tcheng-Ki-Tong, a dit : « Après plusieurs années d'absence, revenez dans n'importe quelle ville du monde, vous la retrouverez telle que vous l'avez laissée, quel que soit, d'ailleurs, le nombre de ses maisons neuves. Paris seul échappe à cette loi de l'impassibilité. C'est la cité idéale du Transformisme. Darwin aurait dû naître Parisien. » Cette remarque renferme une vérité plus profonde qu'il n'y paraît tout d'abord. Elle est mieux qu'une boutade, une impression superficielle de voyageur ; elle va droit au tempérament même du Français, mais elle n'en est pas, pour nous, plus rassurante, au contraire. Elle contient une menace redoutable pour l'objet de nos affections, pour Paris vieux que Paris neuf entame un peu tous les jours. Faut-il donc désespérer, nous voiler la face, nous croiser les bras, dans l'attente du dernier jour de Paris ?

Non pas.

On peut discuter, du point de vue philosophique, sur les

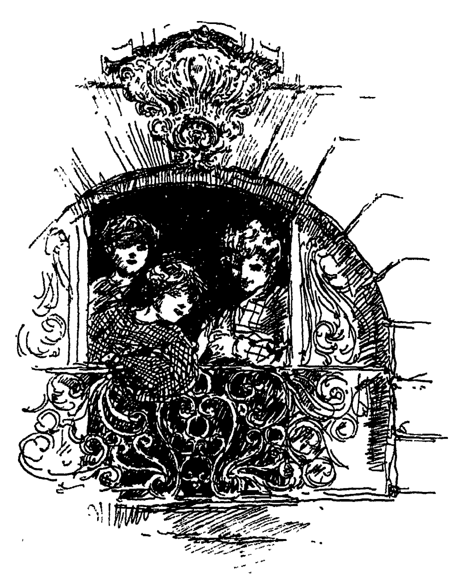


La Tour Barbette

méthodes de transformations suivies par la Nature et par la Société. Procèdent-elles par évolution ou par révolution ? L'accord des sociologues et des savants ne s'est encore fait sur aucune de ces deux opinions. Mais dans le cadre étroit d'une cité, bien au-dessous des sphères de l'absolu, en pleines contingences de la réalité concrète, de l'homme réagissant sur la matière, la disciplinant, et de la matière réagissant sur l'homme, l'imprégnant à son tour de cette âme qu'il lui a insensiblement communiquée, il est permis d'être affirmatif, il est permis d'être optimiste sans crainte d'erreur trop grossière, et de se consoler en pensant que l'évolution d'une ville comme Paris ne saurait se précipiter sur une durée d'un ou deux lustres, que ses deux termes opposés et mobiles, son point de départ, de moins en moins reculé dans le passé, et son point d'aboutissement, de plus en plus éloigné dans l'avenir, enclosent un nombre à peu près constant de siècles, et qu'à moins d'imprévisibles cataclysmes, nous aurons toujours sous les yeux pour l'exercice et la satisfaction de notre sensibilité, de notre curiosité, de notre intelligence, de notre imagination, une variété suffisante d'éléments, de témoignages architecturaux.

Ce qui ne revient pas à adopter l'attitude que trop de pessimisme conseille, à laisser faire sans rien dire. La coopération de tous est nécessaire à une évolution harmonieuse de la Ville. C'est de la lutte et du conflit permanent de forces contraires que naissent, jaillissent, rayonnent l'ordre

et la beauté. Que chacun remplisse son rôle avec conscience, sans en sortir; que les artisans du progrès exercent leur mission d'inévitable et brutale et parfois raisonnable destruction, que les amoureux du Passé, les écrivains, les artistes, les historiens leur opposent la force inerte ou active, sentimentale ou utilitaire ou poétiquement déraisonnable, de leurs revendications conservatrices, et Paris ne cessera jamais d'être ce qu'il a toujours été, ce qu'il est: la Ville des Villes, la Ville modèle, la Ville essentielle, la Ville intégrale...

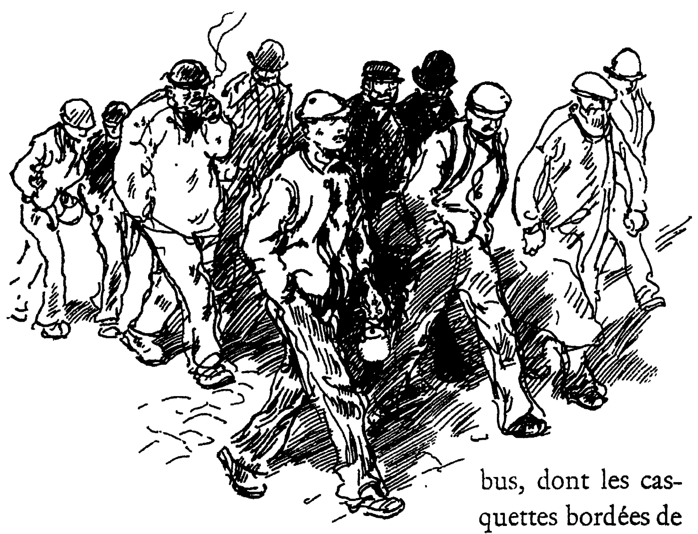




LES FAUBOURGS

CINQ degrés de froid, à l'heure des premiers omnibus, place de la Bastille. Un vigoureux vent d'est balaie le boulevard Bourdon. A aucune époque de l'année ce boulevard n'est un lieu de promenade bien réjouissant, mais, par un matin d'hiver, il est affreux à voir. Le jour se lève, un jour sans aurore, d'une clarté blême et répandue, à

peine réfléchie par le canal Saint-Martin qui, sans une ride, pareil à une immense plaque de zinc, s'immobilise le long des docks noirâtres de la Compagnie générale de Navigation. Contre la grille du Métropolitain, un brasero, monté sur deux roues, flamboie, et des hommes du dépôt des omni-



bus, dont les casquettes bordées de cuivre jettent des lueurs fauves, approchent du feu leurs doigts gourds, salis par la crasse des harnais. Sur la rive opposée du canal, une cheminée d'usine, jaillie de terre entre deux immeubles de rapport, fume malproprement. Plus loin, une passerelle de fer traverse l'eau.

La plus abominable gare de Paris, c'est la gare du chemin de fer de Vincennes avec ses arceaux de pierre encastrés dans la brique et où des marchands de vins se logent.

La foule des travailleurs, débarquée des trains de banlieue, se disperse déjà dans la direction du boulevard Beaumarchais, du boulevard Richard-Lenoir, de la rue de la Roquette, du faubourg Saint-Antoine dont les premières maisons, petites et bariolées de teintes neutres, restent, sur la place de la Bastille, le seul vestige du passé. Entre la rue de la Roquette et le boulevard Richard-Lenoir, la voûte de la cour Damoye s'ouvre au flanc d'une haute construction à sept étages. Dans ce repaire obscur se tapit le commerce des brancards, des roues, des ressorts d'occasion, avec celui des comptoirs d'étain à l'usage des limonadiers. On est en train d'enlever les volets des magasins, et des hommes, aux casquettes enfoncées sur les oreilles, un cache-nez autour du cou, les mains rouges de froid, sortent, un à un, de leurs réduits les comptoirs dont le métal jette des reflets morts. Ils les alignent, sur deux files, le long des ruisseaux de la cour. Un jour pâle tombe là-dessus. Le vent siffle. Et, soudain, un individu jailli d'une porte nous prend le bras, l'air à la fois insolent et obséquieux; il nous fait des offres; il a des occasions superbes; quel prix désirons-nous mettre ? Il est persuadé que nous sommes venus lui acheter un comptoir d'estaminet. Notre fuite précipitée le déconcerte.

Contemplée du boulevard Richard-Lenoir, la colonne de

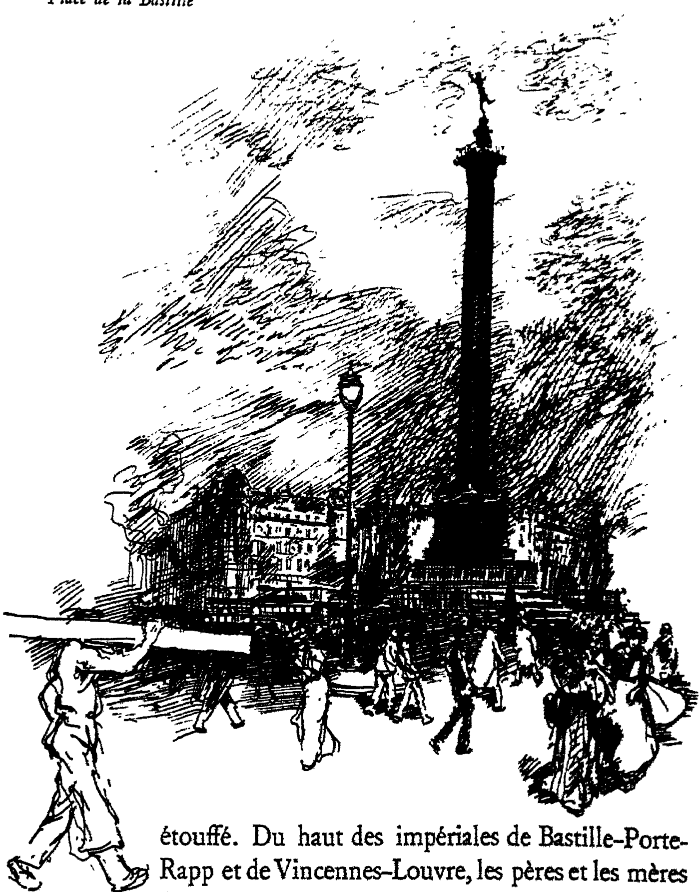
Juillet trace, sur l'immensité blafarde que déploie derrière elle le canal Saint-Martin, un trait épais et noir. Une réverbération vague dore les membres du Génie.

MÊME décor. L'après-midi du dimanche des Rameaux. C'est la Foire aux Jambons.

Un vrai temps de Pâques. Un ciel bleu. Une atmosphère renouvelée. La foule populaire des jours de fête, en vêtements neufs, les femmes en taille, fières de leurs chemisettes claires, les hommes en veston, un œillet à la boutonnière, la canne à la main, bien coiffés, bien rasés, la moustache en bataille, l'allure dégagée. On marche bras dessus, bras dessous, sur le mauvais pavé de la place de la Bastille, au milieu des rails de tramways. On s'assied aux terrasses des cafés, les jambes écartées, la physionomie heureuse. On renverse la tête, on observe dans le ciel de petits nuages qui annoncent la pluie pour demain. On boit les premières orangeades, les premières menthes à l'eau, les premiers sirops de groseille de l'année.

Les houppettes des lilas oscillent sur les voiturettes des fleuristes.

Les gens de la rive gauche arrivent par le boulevard Henri-IV. Leur femme pendue à la manche, les gardes républicains s'avancent; leurs bicornes pointent; leurs aiguillettes bougent sur leur poitrine; des ceinturons très blancs sanglent leurs torses vigoureux; leurs éperons ont un cliquetis



Place de la Bastille

étouffé. Du haut des impériales de Bastille-Porte-Rapp et de Vincennes-Louvre, les pères et les mères de famille se passent de main en main les enfants

que la peur et la joie ahurissent. Les jeunes filles descendent en serrant leurs jupes. Des grisettes montrent leurs bas à jours et leurs jupons de satin broché qui moussent et froufroutent. Des vieux, appuyés sur des cannes, sourient et paraissent les plus contents.

Sur le boulevard Richard-Lenoir, qu'occupe la Foire aux Jambons, un nuage semble s'être abattu. C'est la poussière que soulèvent les pas. Il y a là cent mille personnes, davantage peut-être, qui ne savent pas très bien pourquoi elles sont venues. Aller à la Foire aux Jambons est une des traditions du peuple parisien. Est-ce que la survivance d'une tradition s'explique jamais nettement? Pendant de longues années encore les Parisiens continueront à aller à la Foire aux Jambons pour rentrer chez eux, harassés, avec un saucisson dans leur poche.

De petites baraques se pressent les unes contre les autres. Elles portent des noms de charcuteries et de charcutiers. Des vendeuses accortes, en costumes régionaux, débitent les andouillettes, les cervelas. « Qui n'a pas son petit bout? » hurlent de gros gaillards en brandissant le couteau dont ils se servent pour couper des tranches distribuées gratis. On rit, on passe, on repasse, on s'en va.

On est allé à la Foire aux Jambons.

Et la Foire au Pain d'épice! J'y fus un matin d'avril. Temps gris et tiède. Vent brusque et soleil timide.

Le regard embrasse d'un seul coup tout le Cours de Vincennes, développé en ligne droite de la place de la Nation au chemin de fer de ceinture dont les trains défilent au bas du ciel comme des ombres sur un écran. Les petits arbres entre les rangs desquels les baraques s'entassent, entr'ouvrent leurs bourgeons. Ils sont d'une jolie teinte vert-de-gris. Des tentes, des roulottes rompent leurs lignes. Il est neuf heures. Les forains font leur toilette, en plein air, dans des seaux, dans des cuvettes de fortune. Des femmes lavent la vaisselle. Des hommes entassent des piquets, enfoncent des clous, tendent des toiles. Des enfants hirsutes jouent à la marelle.

Tous les marchands de vins du Cours ont disposé des chaises et des tables de fer sur plusieurs rangs, devant leurs débits. Ils ont même envahi le ruisseau et le bord de la chaussée latérale, à droite. A gauche, les tramways circulent avec des allures de machines de guerre.

Sur l'avenue principale, au macadam défoncé, peu de monde encore. Des automobiles passent en trombe, avec des « couacs » et des soubresauts. La poussière s'envole, tourbillonne, redescend. Un agent de police, immobile, les bras croisés, admire les affiches d'un grand cinéma dont un homme, en bras de chemise, bat, à coups de bâton, les tentures de velours rouge. La locomobile d'éclairage halète frénétiquement, s'arrête tout à coup, repart. L'orgue qu'on accorde, pousse, de dessous sa housse, des sifflements irréguliers.

Mais un autre orgue, tout proche, se met à rugir en mesure. C'est celui du Musée d'anatomie. Des badauds s'attroupent aussitôt. Les peintures extérieures sont effroyables. L'une, qui porte cette inscription morale : *L'Alcool dégrade l'homme,* figure un intérieur d'ouvrier, une mansarde où un rayon de soleil, tombé du vasistas, frappe au visage un ivrogne, la main levée sur sa femme. Les yeux de l'homme sortent de leurs orbites ; la femme, agenouillée, cache les siens avec ses mains. Derrière eux, un enfant, assis sur son lit, regarde. Un panneau voisin représente des naufragés que des pieuvres dévorent, dans une grotte encombrée de stalactites; au fond du tableau, le navire lutte encore contre la tempête ; des crabes au premier plan, achèvent de déchiqueter un cadavre. Et voici la momie de la femme adultère, expliquée par une légende écrite en belle ronde. Et voici, dans une vitrine, « l'opération du trépan », et, dans une autre vitrine, une collection d'incroyables fœtus. Des individus, vêtus de blouses d'hôpital, vont et viennent sur l'estrade, haranguant les vingt personnes qui sont là, clouées au sol par une affreuse curiosité. Sous le soleil matinal, dans le silence presque général du champ de foire, cela est odieux.



Un chevrier passe, avec son troupeau. Puis, c'est un offi-

cier d'artillerie, à bicyclette. Un fantassin permissionnaire traîne sa « connaissance » par le petit doigt.

Les Reptiles géants. La Femme Homard. Grand Panorama national. Les dernières causes célèbres. Mais les stores sont baissés. Il faut se contenter d'admirer les affiches. L'effet que produisent ces effigies grossières est, d'ailleurs, épouvantable. Des nausées vous viennent. Et voilà l'éducation artistique du peuple!

Les marchands de pain d'épice — car nous sommes, ne l'oublions pas, à la Foire au Pain d'épice — lèvent leurs toiles de fermeture et les étalages de cochons, aux hures roses, aux soutaches de sucre bleu, aux prénoms de sucre blanc, apparaissent. « On fait les noms à la minute », disent des pancartes. Le vent chasse la poussière sur toutes ces bonnes choses. Des piles de bâtons de nougat s'écroulent. Les lampes de cuivre, aux abat-jour de porcelaine blanche, se balancent et s'entre-choquent. Des papiers s'en vont à la débandade.



Entre les deux colonnes, que surmontent les statues de saint Louis et de Philippe-Auguste, il y a un manège d'automobiles. Le store à rayures est à demi relevé et montre les carrosseries rouges et vertes des véhicules. Un groupe de mécaniciens en cottes bleues cause, rit et fume. Le tourniquet d'une loterie grince par intervalles. Le tintement des tramways ne cesse pas.



Je fais quelques pas. J'ai, devant moi, vue de dos, la République de Dalou. Elle est en équilibre sur une boule, le bras droit étendu en guise de balancier.

Tout autour du monument, des baraques forment le cercle; jeux de massacre, jeux d'anneaux, tirs, beaucoup de loteries et des marchands de pain d'épice en quantité considérable. Sur une circonférence plus large se sont rangés des manèges, des manèges, encore des manèges : chevaux vivants, chevaux de bois, ballons, aéroplanes, bateaux, cochons, vaches, lapins. Tout cela est silencieux et immobile. On balaie, on époussette, on astique, on lave. Les animaux cabrés, le corps traversé par des tiges de cuivre, dressent les oreilles, ruent, roulent de gros yeux inanimés. Face au char triomphal attelé d'un lion de bronze, un palais de

carton dresse ses colonnes, ses portiques, ses mâts où flottent des oriflammes tricolores. De l'or brille à profusion sur toute cette laideur, et des calicots blancs à lettres noires annoncent : *Maroc, Soleilland, Messine...*

Je suis revenu de la Foire au Pain d'épice par le faubourg Saint-Antoine, dans un tramway qui ne sentait pas bon, où la vapeur sortait par les fentes du plancher, et dont les roues grinçaient sur les rails à vous rendre malade.

« Mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans, raconte le cardinal de Retz, après avoir vainement prié Monsieur de descendre pour faire ouvrir la porte à M. le Prince qui commençait à être très pressé, prit le parti d'y aller elle-même ; elle entra dans la Bastille où Louvière, le gouverneur, n'osa, par respect, lui refuser l'entrée, et fit tirer le canon sur les troupes du maréchal de la Ferté qui s'avançaient pour prendre de flanc celles de M. le Prince. Elle harangua ensuite la garde qui était à la porte Saint-Antoine ; cette porte s'ouvrit et Condé y entra avec son armée, plus couvert de gloire que de blessures. »



Depuis 1652, le faubourg Saint-Antoine, ou, plus brièvement, le *faubourg Antoine*, ou plus elliptiquement encore, le *Faubourg* —

comme on dit le *Quartier,* pour le Quartier Latin — n'a jamais manqué une occasion de se mêler aux mouvements révolutionnaires. Il a marché contre les Girondins, il a dé-



fendu Robespierre. En 1830, en 1848, en 1851, en 1871, les habitants du Faubourg ont prouvé que *descendre dans la rue* n'était pour eux qu'un jeu. C'est aussi dans le faubourg Saint-Antoine, au 8, qu'habitait en 1835 un épicier du nom de Pépin, qui vendait des couleurs. Un

des amis de Pépin s'appelait Fieschi. Tous deux détestaient le bon roi Louis-Philippe. Ils avaient leurs raisons, peut-être. A cette époque de haute barbarie, la dynamite n'était pas inventée. Ils ajustèrent ensemble quarante canons de fusils, inventant presque, du coup, la mitrailleuse, placèrent l'engin à l'une des fenêtres du Café Turc et tuèrent le général Mortier. Depuis lors nous en avons vu bien d'autres !

Il y a aussi l'histoire du représentant du peuple Baudin. Mais vous la connaissez. Une plaque de marbre la commémore au n° 151. Une statue de bronze la rappelle à l'angle du Faubourg et de l'avenue Ledru-Rollin. Chose extraordinaire et digne de remarque, cette statue d'homme en redingote, le tuyau-de-poêle à la main, n'est pas laide. Elle est même d'un beau mouvement. Remercions-en le sculpteur Boverie.

L'hôpital Saint-Antoine, dont on ne voit, de la rue, qu'une étroite façade de pierre neuve, dans le fond d'une manière d'impasse, fut élevé sur les terrains de l'abbaye Saint-Antoine à qui le quartier doit son nom. L'abbaye fut d'abord une maison de convalescence morale, si j'ose dire, à l'intention des filles publiques.

J'allais oublier de vous rappeler que c'est aussi dans le faubourg Saint-Antoine que le général Mallet organisa, en 1812, sa conspiration. Décidément, nos gouvernants doivent en prendre leur parti, ils n'auront jamais la sympathie du faubourg Saint-Antoine !

Le faubourg Saint-Antoine appartient tout entier à la fabrication et au commerce du meuble. On y trouve toutes les qualités et toutes les variétés de l'ameublement moderne, depuis l'escabeau de cuisine jusqu'au majestueux lit de milieu à baldaquin, depuis la classique salle à manger Henri II, à 495 francs, jusqu'aux charmantes reproductions du XVIIIe siècle anglais. Les buffets, les lits, les armoires, dont le prix s'étale en chiffres énormes, sur de larges étiquettes, s'échelonnent tout le long des maisons et retiennent les provinciaux et les jeunes ménages d'employés parisiens en mal de meubler leur intérieur. Les commis des magasins rivaux, persuasifs à l'envi, s'arrachent littéralement des mains la clientèle. La concurrence est frénétique dans le Faubourg.

Mais le Faubourg, avant d'être aux ébénistes, fut aux brasseurs, et de vieilles enseignes, telles que : *A la Borne d'or, A la Boule d'or, Au Singe vert,* disparues, pour la plupart, aujourd'hui, mais qui se lisaient encore sur maintes boutiques, au milieu du siècle dernier, ne prouvent rien quant à l'ancienneté des maisons qu'elles désignaient. On nous assure que ces images commençaient par se rapporter aux immeubles et qu'elles servaient successivement de pavillons aux commerces les plus divers. *A la Boule blanche* était un restaurant en 1690. *Au Jardinet* était un autre restaurant. *A la Grappe* était un cabaret; *A la Rose blanche,* une brasserie; *A l'Hortensia,* une autre brasserie.

A la hauteur de l'hôpital Saint-Antoine, une curieuse

construction, portant le numéro 233, remplit l'écartement des bras de la fourche que forment, à cet endroit, le Faubourg et la rue de Montreuil. Un toit à lucarnes, à tuiles moussues, largement étalé sur quatre murs bas, signale à l'attention du promeneur cette bâtisse connue sous le nom de *Petite Halle,* et composée de boutiques diverses, d'un corps de garde et d'une boucherie qui datent du temps de Louis XV.



Marché de la rue Beccaria

Le faubourg Saint-Martin, ancien faubourg Saint-Laurent et ancien faubourg du Nord, après avoir gravi les premières rampes des hauteurs dont les Buttes-Chaumont sont le couronnement, débouche sur le boulevard de la Villette, à la rotonde des Magasins-Généraux, qui dépendait jadis des bâtiments de l'octroi. Elle est aujourd'hui une sorte de mausolée dont la saleté aggrave ce que son architecture a de funèbre. Des piliers carrés, noirs et nus, supportent, à l'abri d'une grille rouillée, un fronton triangulaire. Une planche, peinte bleu, avec ces mots : *Défense d'entrer*, est fixée au milieu. Cela sent la solitude et l'humidité. Derrière cette construction circulaire qui abrite en réalité des bureaux, mais qui passerait facilement pour un tombeau fortifié, règne, sur toute la longueur d'une vaste cour, un corps de bâtiment pitoyable et démesuré. Là-dedans, s'entassent les denrées coloniales déposées contre warrants. A l'une des deux portes charretières ouvertes sur le boulevard, un individu à képi, à cheveux longs, à moustaches rousses, les mains dans les poches et les coudes soulevant une pèlerine que dépasse, en bas, le fourreau d'un énorme sabre-baïonnette, monte la garde. Un cor de chasse est brodé sur sa coiffure. C'est un douanier; on dirait d'un communard tourné du rouge au bleu.

La rue de Flandre prolonge le faubourg Saint-Martin jusqu'aux fortifications. La rue d'Allemagne coupe le boulevard un peu plus loin, au-dessus du canal Saint-Martin, en

haut du quai de Valmy. L'intersection de toutes ces grandes voies de pénétration donne à ce coin de Paris une vie puissante. Montant du centre de la Ville ou descendant de Pantin et de Gennevilliers, les lourds camions, les chariots dont le pavé tremble, vont et viennent, transportant le charbon, le coke, le plâtre, le fumier, les grains et les fourrages, les bois de sciage, les tonneaux, les pierres de taille, la chaux et le ciment. Les tramways du Pré-Saint-Gervais et d'Aubervilliers ajoutent leur tapage au roulement continu de toutes ces roues. Et, dominant cette musique volcanique, le Métropolitain, dont la voie à ciel ouvert décrit sa courbe titanesque à quinze mètres de hauteur, par dessus l'entremêlement désordonné des véhicules à chevaux et à vapeur, tonne à intervalles réguliers du bruit grandissant et décroissant de ses trains électriques.

Avec ses rails luisants, ses aiguillages compliqués, ses plaques tournantes, la station terminus des tramways du Trocadéro est une vraie gare. Les conducteurs, assis côte à côte sur un banc, le cornet de cuivre dans la poche, som-

meillent de cet air de satisfaction supérieure qui distingue en France tous les porteurs de képis. Au coup de sifflet du contrôleur, les voitures motrices s'ébranlent, emportant leur baladeuse, et c'est, pendant quelques secondes, un peu plus de bruit et un peu plus de fumée dans l'air.

Sans discontinuer, les lents attelages montent, par le faubourg Saint-Martin, des profondeurs de Paris, évacuations laborieuses et sonores de la cité...

Sous un abri de toile flasque, que secoue la brise lourde soufflée par le canal, un marchand ambulant a rangé son comptoir à quatre roues, débordant de bas et de chaussettes. Accroupi sur un pliant, le dos au garde-fou, sa casquette cachant ses yeux et les coudes aux genoux, il dort dans le soleil, la poussière et le bruit. Une femme passe, femme d'ouvrier, en cheveux, chargée d'un carton qu'elle tient très bas, par la ficelle, et qui touche le sol à

chaque pas qu'elle fait. Elle s'arrête, fouille dans le tas de bonneterie, demande les prix. L'homme, qui n'a pas bougé, répond par un grognement. Un misérable gosse en tablier, avec un chapeau marin dont l'élastique l'étrangle, s'est rapproché et, tout en suçant un bout de réglisse, a pris la main de sa mère. « Tiens! dit celle-ci : un noyé! »

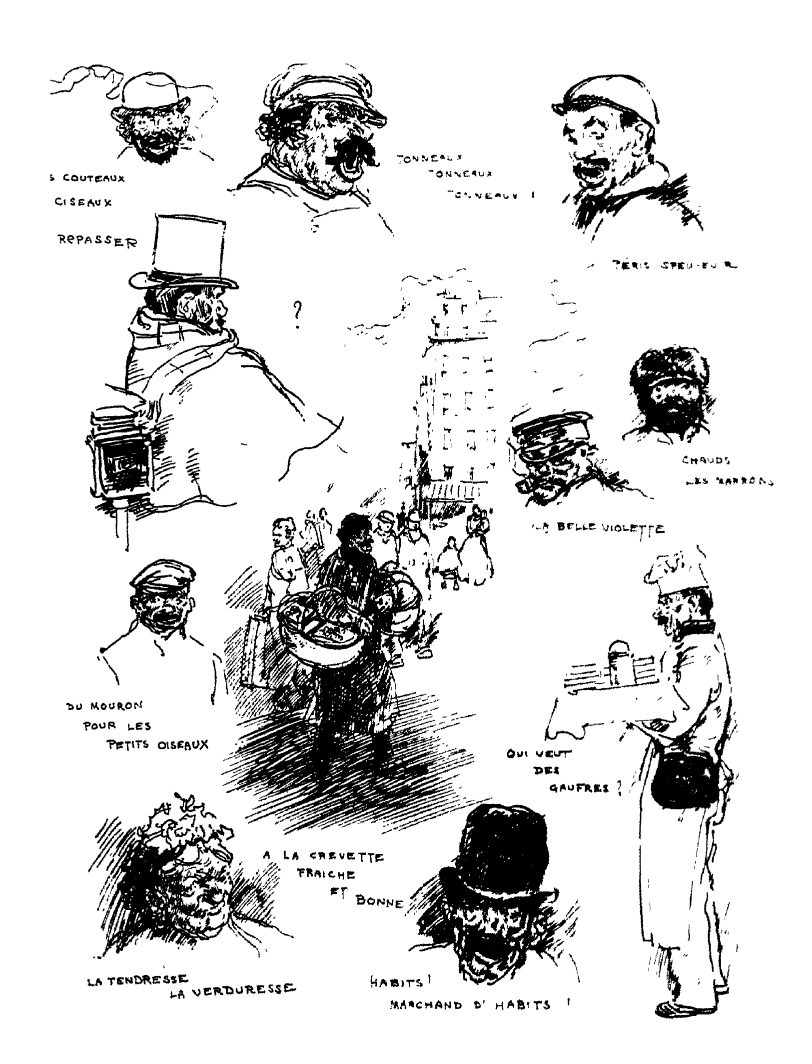


Nouveau grognement du colporteur. « Viens, Émile. Allons voir! » La femme et l'enfant s'éloignent, descendent sur la berge.

Le quai est à deux étages : le plus haut, large comme une chaussée; le plus bas, au ras de l'eau, comme un trottoir, et partagé par le rail d'un pont roulant. Entre ce rail et

le soubassement, une chose est étendue sous un morceau de toile cirée noire, soulevée, en son milieu, par une boursouflure de ce qu'elle cache. Une mare d'eau s'agrandit lentement, se mêle à du plâtre répandu. Un sergent de ville flegmatique fait de l'équilibre sur le rail et, parfois, lève les yeux vers les cinquante spectateurs qui attendent, sur le quai supérieur, l'arrivée du fourgon. « C'est un homme », dit quelqu'un. « On dirait une femme enceinte », blague un gamin de douze ans, la cigarette au bec. Un chien noir survient en trottant, glisse son museau sous la toile cirée. « Va-t'en ! » crie l'agent, riant presque. L'animal, étonné, dresse la tête et circule. En se penchant, on peut entrevoir, sous un pli raide du suaire, deux souliers qui ont cet aspect spongieux et mou des objets restés longtemps dans l'eau et un bout de pantalon en velours à côtes, limoneux. Les assistants ne parlent guère. Ils tiennent tous les yeux fixés sur l'invisible cadavre que l'on devine se dégonfler peu à peu. « Allons-nous en, dit à Émile sa mère. Ce sera peut-être encore long. Le commissaire n'est jamais pressé. »

Sur la rive opposée, séparées de cette scène macabre par les vingt-cinq mètres de largeur du canal, les laveuses du bateau-lavoir frottent et tapent le linge avec bonne humeur. De cette eau où elles plongent leurs bras nus, un marinier a retiré le noyé, il y a un quart d'heure. Est-ce qu'elles y pensent encore? Cela se produit tous les jours. Eh bien, vrai, elles auraient le temps!... Leurs voix, leurs rires, por-



COUTEAUX
CISEAUX
REPASSER
TONNEAUX
TONNEAUX
TONNEAUX !
?
CHAUDS
LES MARRONS
LA BELLE VIOLETTE
DU MOURON
POUR LES
PETITS OISEAUX
QUI VEUT
DES
GAUFRES ?
A LA CREVETTE
FRAICHE
ET BONNE
LA TENDRESSE
LA VERDURESSE
HABITS !
MARCHAND D' HABITS !

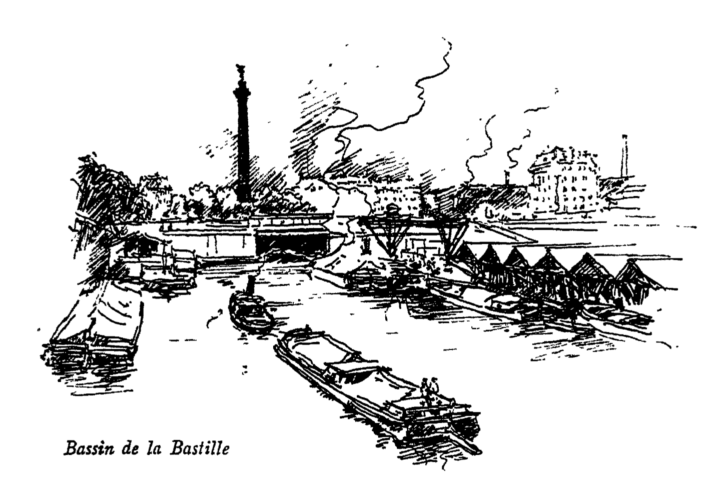
tés sur l'étendue liquide, sonnent haut et clair. Au-dessus du bateau-lavoir, c'est le bâtiment lépreux de la cantine où elles achètent leurs savons, leur boisson, leur mangeaille, et, au-dessus de la cantine, ce sont les premières maisons du quai de Valmy, dont la rangée s'interrompt un peu plus loin, découvrant un talus où se dresse l'abside d'une église, une église de village minier, aux briques barbouillées de suie.

En face, c'est le quai de Valmy. Des pierres de taille superposent, en manière de constructions préhistoriques, leurs cubes que la pluie a patinés. Des chariots dételés enfoncent leurs jantes épaisses dans la boue sèche. La poussière de charbon trace des marbrures sur la poussière de plâtre. Des péniches s'immergent jusqu'au rebord extrême de leurs coques. Et des usines de force motrice, de décolletage, de mécanique générale et d'engrenage, de grands bruits profonds et métalliques, des respirations angoissées de machines à vapeur s'échappent, répondant aux mêmes sonorités, venues du quai de Jemmapes.

Les fumées parallèles des cheminées se déroulent sur le fond lumineux des nuages que le soleil, par instants, traverse.

Un homme s'avance à reculons, le long du débarcadère, et son buste, projeté en arrière, ses jambes obliques, sont dans une position si peu conforme aux lois de la pesanteur, que l'on reste, tout d'abord, ahuri, sans comprendre. Puis, on observe qu'une corde, passée sous ses aisselles, enserre

son maillot, et que l'extrémité de cette corde est attachée, dix mètres plus loin, à un chaland dont l'étrave, peinte en blanc, ride doucement la surface du canal. Au gouvernail,



Bassin de la Bastille

une femme, en haillons, crie des monosyllabes à l'homme, qui tire toujours, les mains dans les poches, le sourire aux lèvres. « Mêmê! » appelle-t-il, en ouvrant une bouche noire. Une petite fille, vêtue seulement de sa chemise sale, sort de la maisonnette du chaland. Un sourire triste élargit sa frimousse. D'un geste, la femme au gouvernail la chasse; elle disparaît dans la cale, parmi la houille.

Un autre chaland, amarré, celui-là, contre le quai, et plein de plâtre en sacs, que des débardeurs enfarinés, dirait-on, des pieds à la tête, déchargent en silence. Les planches sur lesquelles ils descendent du bateau, dansent sous eux comme des languettes de caoutchouc.

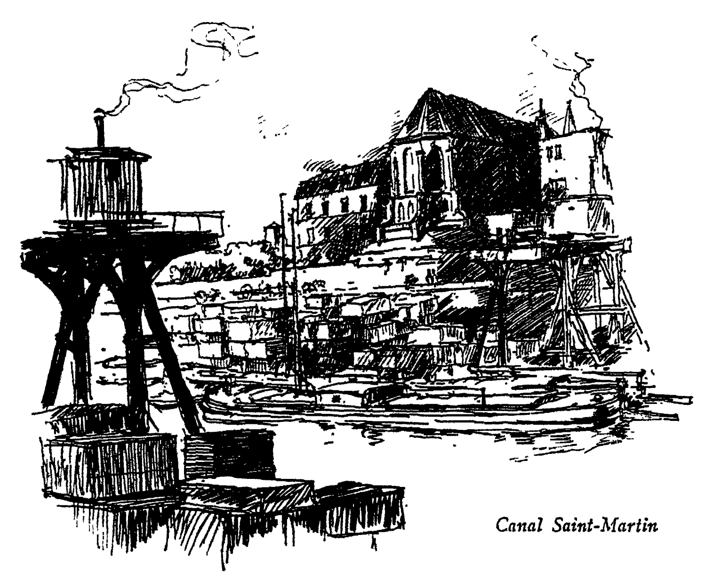
Et puis, l'écluse que franchit une péniche remplie de bois. Le poste de secours aux noyés, encore un lavoir. Et des hôtels sordides, des maisons meublées, des dépôts de voitures, les dix cheminées, toutes pareilles, de la Compagnie parisienne de l'air comprimé, le pont tournant qui joint la



Canal Saint-Martin

rue de Lancry à la rue Grange-aux-Belles, une suite de passerelles en demi-hexagones, rappelant celles des paravents chinois, encore une écluse, encore un lavoir, encore un pont tournant, encore des passerelles. Des tas de sable,

des magasins de cuirs et peaux, des odeurs... Enfin, dans un square rabougri, le buste de Frédérick Lemaître et la coulée du faubourg du Temple.



Canal Saint-Martin

La Descente de la Courtille est, dans l'histoire du faubourg du Temple, ce qui est le plus digne de ne pas être oublié. Que dis-je ! La Descente de la Courtille, c'est toute l'histoire du faubourg du Temple.

En quoi consistaient précisément cette Descente et cette Courtille ?

Courtille, selon toute vraisemblance, est le féminin de *courtil*, qui désigne un petit jardin de paysan. Une courtille est une guinguette avec jardin et tonnelles. « Dans ses étapes à reculons, la Courtille bat principalement en retraite devant le droit d'entrée à payer sur le vin, et, si l'octroi finit un jour par englober jusqu'à la Brie française, la Courtille pliera infatigablement bagage pour se rabattre sur la Brie champenoise. Au Boulevard, elle commençait, lorsque la ville y finissait et, comme il y avait mariage de convenance entre la Barrière et le Boulevard, la séparation leur était moins facile qu'au commis et à la grisette, passagèrement accouplés. Une popularité croissante n'a consolé que de reste la Courtille, sur les hauteurs du faubourg, puis de Belleville; mais elle laissait en arrière une queue de cabaretiers et de pâtissiers dont le bail n'était pas fini. » (LEFEUVE, 1859).

Le soir du Mardi-Gras, tous les déguisés de *Bullier*, de la *Chaumière*, de *Mabille* et de la *Closerie des Lilas* montaient, par le faubourg du Temple, à la Courtille de Belleville, et ils en redescendaient le lendemain matin, Chicard, Balochard et Mylord l'Arsouille en tête, pour aller aux Halles manger des huîtres et sabler le champagne. C'était la Descente de la Courtille. Mais où sont les courtilles d'antan ?

SIX heures du matin. Le frisson frais du réveil court sur la ville. En dix minutes, toute la vie du faubourg se

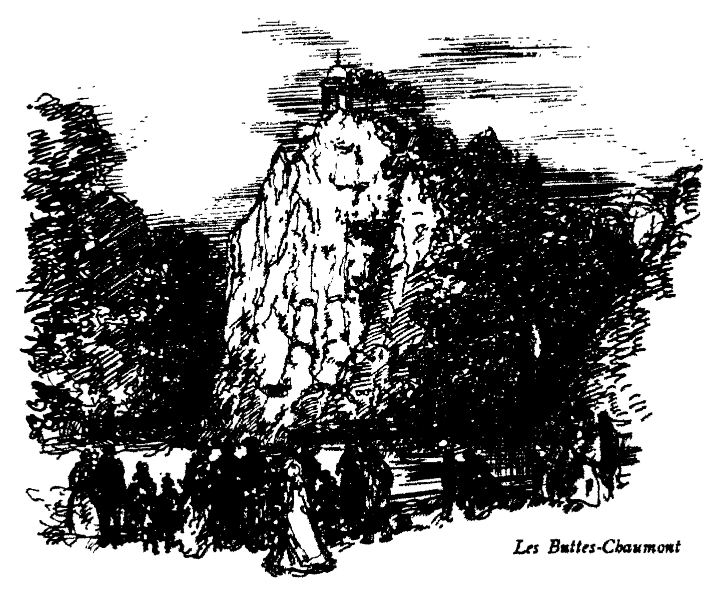
déclanche. Les boulangeries et les bars sont ouverts depuis le petit jour. C'est au tour des crémiers, des fruitiers, des bouchers d'ôter leurs fermetures. Des femmes sortent, les cheveux en broussaille, les yeux encore gonflés de sommeil, des camisoles de cotonnade ou de pilou mal agrafées sur leurs gorges fatiguées. Le volant défraîchi d'un vieux jupon tombe sur leurs talons qui claquent dans des savates. Elles portent à la main le pot de fer-blanc où elles rapporteront quatre sous de lait aux pauvres « mômes » qui, là-haut, dans le logement empuanti par les exhalaisons humaines de toute une nuit, attendent leur pitance. L'homme, pendant ce temps, s'habille pour aller à l'atelier ou au chantier : large pantalon de velours, petite veste de toile, brodequins, casquette ou chapeau mou. Il jette sur son épaule sa pioche ou la bretelle de sa boîte à outils et il descend l'escalier qui, du haut au bas, résonne sous les semelles ferrées.

Des bonjours s'échangent. Par les portes entr'ouvertes des logements, des colères d'hommes, des criailleries de femmes, des glapissements d'enfants se répandent et emplissent la maison. Des matelas, des oreillers, des draps, posés sur les barres des fenêtres prennent l'air.

Dans le bar, il y a déjà affluence autour du comptoir. On déguste le petit vin blanc du matin, le café noir ou crème, le vieux marc qui donne du cœur au ventre pour toute la journée. Certains, assis dans un coin, trempent un croissant d'un sou. On ne parle guère. La patronne n'est pas là. Le

patron fait ses comptes de la veille tout en surveillant le service du garçon.

Des hauteurs de Belleville, la rue dégringole, versant sur Paris son flot de prolétaires. Ils vont bon train, fumant des


Les Buttes-Chaumont

cigarettes, balançant les bras, appuyant solidement leurs pieds sur le pavé en pente. Bondé de voyageurs, le funiculaire les dépasse à toute vitesse. On dirait qu'une fête grandiose, une manifestation formidable, une révolution attire

vers le centre de Paris tous les travailleurs des faubourgs. Et cette descente de la Courtille d'un nouveau genre se reproduit chaque matin ; durant deux heures elle ne cesse pas. Puis les passants se raréfient un



Église de Charonne

peu. Les épiciers installent leurs éventaires ; les bars se vident ; les marchands de couleurs accrochent leurs plu-

meaux ; les voitures de quatre-saisons, cahin-caha, grimpent la côte.

Les ménagères les entourent, un fichu sur la tête, sans corset, le filet au bras. Les légumes, la viande, le pain, s'y entassent à faire craquer les mailles. Et les langues marchent, marchent : un bruit de volière en révolte. Du canal Saint-Martin au boulevard de Belleville, le faubourg du Temple n'est plus qu'un piaillement. Le prix d'une botte de poireaux se débat pendant un quart d'heure; pour un chou-fleur on épuise toutes les ruses de la diplomatie. Les cris des garçons résonnent dans les boucheries hippophagiques aux étals de viande safranée et zinzoline. Des grappes de jupons frissonnent, suspendues à la devanture des magasins de confections. D'un camion en station devant une cordonnerie de gros, des hommes déchargent à pleins bras des peaux fraîchement tannées dont l'âpre parfum se mêle à celui des fromages et des beurres de la crémerie voisine. Un dépôt de denrées italiennes occupe la moitié du trottoir avec ses salaisons, ses pâtes, ses fioles de chianti. Voici des peintres qui appliquent au mur leurs échelles et, à grands coups de brosse, se mettent en devoir de laver la devanture d'une quelconque « société œnophile ». L'eau asperge les passants; des injures jaillissent ; une dispute s'ensuit ; son pinceau à la main, un badigeonneur descend de son perchoir et, la mèche en bataille, la bouche dédaigneuse, brandissant ses bras nus, il proclame son droit de travailler « sans qu'on

l'embête. Et puis, ceux qui ne sont pas contents... », il les a où il ose dire...

Vers dix heures, c'est la « clique » du Château-d'Eau qui rentre pour la soupe en capotes sales, en jambières boueuses, en képis difformes. Les clairons ternis et les tambours détendus se balancent sur les ventres. Des trognes bretonnes, beauceronnes, limousines, chiquent, taciturnes, sous des visières cassées. Une odeur militaire de cuir, de cirage, de graisse et de naphtaline fusionne pendant quelques instants avec les senteurs du faubourg.

Ainsi s'écoule la journée dans une agitation continue. Le soir, le mouvement est moins vif, mais il est plus dense. Il s'effectue en sens contraire, avec lenteur. Une fatigue générale alourdit les jambes, tire sur les bras, pèse sur les épaules.

Par deux, par trois, les compagnons charpentiers, terrassiers, maçons, avec leurs pantalons aux plis flottants et rapiécés, le cou nu et brun, la poitrine barrée des rayures d'un maillot poudreux, les cheveux collés au front, regagnent les hauteurs de Belleville. Des ouvrières, des employés se mêlent à eux. On s'assoit côte à côte aux terrasses des « mastroquets », cependant qu'à l'intérieur de l'établissement un orgue mécanique moud *Viens, Poupoule!* ou la *Matchiche*. Moyennant une pièce de dix centimes introduite dans une fente de l'appareil, des ampoules multicolores s'allument et, dans une niche de style mauresque, une odalisque en cire, les bras levés, les jarrets tendus, tourne sur un pivot aux

accents de la *Marseillaise* ou de l'*Internationale.* Les petits apprentis, arrêtés sur le trottoir, contemplent, en extase, cette apparition céleste.

L'obscurité est venue. Soir de paye. Veille de fête. Après le dîner, les lampes s'éteignent dans les sal-



les à manger que décorent des calendriers de la *Samaritaine* ou de *Pygmalion.* Les gosses se couchent. La mère, éreintée

par sa journée de lavoir, s'endort sur sa chaise, la tête dans l'édredon. L'homme descend « pour faire un tour » ; il va rentrer tout de suite : le temps de respirer un peu ; ou bien il prétexte un meeting, mais il promet de partir avant la fin. Ou bien, s'ils n'ont pas d'enfants, sa femme chausse ses bottines, plante un peigne dans son chignon et les voilà tous les deux dans la rue, silencieux, embarrassés, rêvant de mille distractions qui coûtent trop cher.

Mais c'est, demain, le 14 Juillet. Il y a un bal, au carrefour. « On y va ? — Ben oui, quoi ! On verra ! » Ils y vont. Elle a pris son bras. Il roule une cigarette. Elle se regarde dans les glaces des boulangeries.

A frais communs, les mastroquets des quatre coins ont édifié une estrade tendue de calicot rouge avec des festons de lanternes vénitiennes qui vont s'accrocher aux réverbères. Cela répand un éclairage de fin d'incendie qui donne à tous les visages une expression d'hébétement satisfait. Tout le monde rit ; tout le monde boit. Une polka se déchaîne. Le piston, pour se faire remarquer, précipite le mouvement et la contrebasse, qui manque de souffle, fait ses rentrées trop tard. Mais les danseurs ne sont pas difficiles. Ils dansent pour eux, sans se préoccuper de la mesure. La musique n'est qu'un bruit qui tient leurs jambes en activité et, quand elle cesse, c'est comme si le fil qui agitait les pantins se brisait tout à coup ; les bras retombent, les pieds s'immobilisent ; le cavalier salue et tourne le dos ; sa compagne d'un instant

sourit, gênée, redresse une mèche et court rejoindre ses amies adossées, en groupe, à la devanture d'une boutique. Elles n'ont pas d'amants, mais ce soir l'amour rôde, elles l'attendent. Le voici...

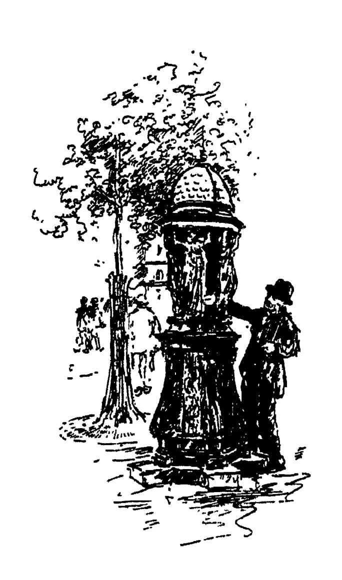
Ce sont trois jeunes gens très distingués, coiffés de canotiers à rubans verts, la boutonnière fleurie, les cheveux brillants de pommade. « Mesdemoiselles, commence le plus audacieux, permettez-nous de vous offrir quelque chose. Il fait sérieusement soif, hein, vous autres? » Les compères approuvent : « Tu parles ! — Et comment! » Tout de suite ils s'enhardissent. Chacun a choisi sa chacune, l'a déshabillée d'un coup d'œil, a jugé, s'il y avait, oui ou non, « quelque chose à faire ». Mais un soir de 14 Juillet, après deux tours de valse, il y a toujours « quelque chose à faire ». Ils le savent. Ils mènent l'affaire avec rondeur.

La vie bouillonne sur les pentes de Belleville et de Ménilmontant. Les fiacres, les omnibus et les tramways ne circulent plus. Les rues et les boulevards sont comme les allées d'un grand parc où l'on marche pour se promener, rien que pour se promener, parce que c'est demain le 14 Juillet. Des pétards crépitent dans les ruisseaux. Des feux de Bengale flambent. Les camelots vendent des trompettes en baudruche, des « petits vents du Nord », des décorations, des mirlitons à plumets de papier.

Le peuple s'amuse comme un enfant qui a été bien sage. A une heure du matin, il danse encore.

Sur le parc des Buttes-Chaumont, désert, silencieux et dévasté, aux pelouses maculées des débris de la fête populaire, aux chaises renversées, aux allées labourées par les jeux des enfants, la lune qui monte vaporise sa lumière argentée, et l'énorme pyramide de rochers, dont la base plonge dans l'eau pailletée du lac, pique une étoile tremblante à la l'aiguille de son belvédère.

Une fusée d'or se détend soudain au ciel, éclate en perles... et meurt.





Rue de Norvins

MONTMARTRE

MONTMARTRE a fortement agi, depuis vingt-cinq ans, sur les imaginations françaises. Il a exercé plus qu'une séduction : une influence. Nous avons le genre montmartrois, l'art montmartrois, l'esprit montmar-



Place du Tertre

trois. En quoi tout cela se différencie-t-il de l'art français, du genre et de l'esprit parisiens ?

Montmartre est l'exagération de quelques qualités et de plusieurs défauts de notre race. Montmartre est une pochade du génie français. Pochade amusante, mais, comme toutes pochades, incomplète, sommaire, brutale, désordonnée, toute en indications et en contrastes. Il faut en prendre et en laisser. On ne doit pas plus juger Paris d'après Mont-

martre que la France d'après Paris. Ce serait s'exposer à commettre de graves injustices. Je ne vois d'ailleurs aucun mal à considérer Montmartre comme la capitale de cette nation qu'est Paris. Montmartre a beaucoup fait pour Paris et pour la France ; il leur a fait beaucoup de tort ; il leur a été, en même temps, très utile ; il les a desservis auprès des étrangers graves, mais superficiels ou obtus ; il les a aussi aidés à conquérir la sympathie de maints esprits éclairés, larges et de bonne volonté. Montmartre est une coquetterie un peu audacieuse de la France, cette femme honnête, quoi qu'on dise, dont la grande vertu et la grande faiblesse sont de vouloir plaire à tous.

Bohémianisme, bon-garçonnisme, j'm'enfichisme, esprit de critique et de fantaisie et préoccupation suprême de la « p'tite femme », tels sont les éléments principaux de la mentalité montmartroise, aimable caricature de la mentalité française.

Transposez-les dans le domaine plastique et vous aurez l'art montmartrois.

N'en doutez pas, l'art montmartrois, dans un siècle ou deux, aura une salle au musée du Louvre.

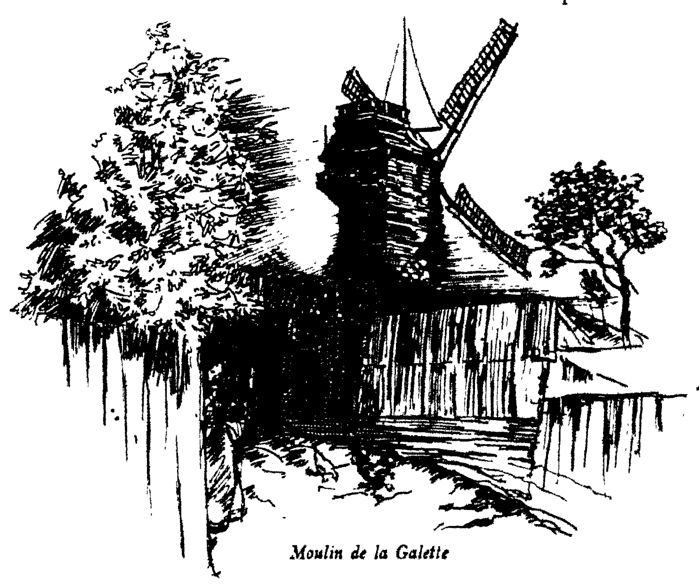
Vous savez bien ce que j'entends par art montmartrois. Ce n'est pas du tout des élucubrations des bons rapins de la Butte que je veux parler. Carrière et Puvis habitaient Montmartre et leur peinture n'avait rien de Montmartrois ; celle de M. Ziem non plus, qui loge rue Lepic. Mais Willette,

Steinlen et tant d'autres que je ne nommerai pas parce qu'ils sont trop, sont représentatifs, autant, sinon plus, que les grands maîtres de la peinture sévère, de l'époque où ils vivent. A ce titre, qui est un gage d'immortalité, ils auront leur place dans l'histoire des Arts et nos arrière-petits-neveux déchiffreront, à travers leur fantaisie piquante et légère, la hâte que nous avions de rire de tout, « de peur d'être obligés d'en pleurer ».

Quant à la littérature montmartroise, elle est un composé de rosserie et de sentimentalisme, qui n'est pas ce que Montmartre a produit de meilleur. Elle trouve dans la chanson son expression la plus courante. Les chansonniers montmartrois ont beaucoup d'esprit, mais rien ne ressemble à la blague de l'un d'entre eux comme celle de n'importe lequel de ses confrères. Ces gens-là visent, peut-être, incessamment, à la perfection du genre qu'ils cultivent, et ils y atteignent, j'en suis sûr, comme en se jouant, mais l'originalité n'est point leur fait. Elle leur reste étrangère. Ils ne la soupçonnent pas. Ils s'en remettent à l'actualité du soin de renouveler leur répertoire. Ils savent si c'est, ou non, le parti le plus sage. Au reste, le public leur maintient sa faveur.

Car Montmartre n'est pas en décadence. Une des personnalités les plus en vue du commerce de la Butte affirmait, dernièrement, que l'on gagnait de l'argent à Montmartre aujourd'hui plus que jamais. Il n'est pas permis d'en douter. Vit-on, depuis Rodolphe Salis, vit-on même au plus beau

temps du *Chat Noir,* autant de petits théâtres, autant de cafés-concerts, autant de cabarets, autant de « boites », autant d'établissements de nuit et de bars interlopes ?



Moulin de la Galette

Montmartre est en pleine prospérité matérielle. C'est cette période-ci de son histoire que ses annalistes intituleront : l'Age d'or.

XVIIIe arrondissement de Paris, Montmartre a débordé depuis longtemps ses limites administratives. Saint

Denis, s'il ressuscitait, ne voudrait plus reconnaître le petit village où il eut la tête tranchée, en compagnie de saint Éleuthère et de saint Rustique, par une belle matinée d'automne de l'année 287. Il est vraisemblable que les trois condamnés suivirent, pour gagner le lieu de leur supplice, le futur tracé de la rue des Martyrs dont on ne trouve mention dans l'histoire qu'à partir du XII[e] siècle. Elle était alors le *chemin* des Martyrs et elle commençait aux Halles. La rue des Martyrs se confondit longtemps, sans doute, avec la rue Montmartre, puis avec le faubourg Montmartre dont elle est la continuation derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette. C'est l'ancien quartier des Porcherons. La rue des Martyrs s'appela aussi rue des Porcherons. Elle s'appela aussi rue du Champ-du-Repos, à cause du cimetière Montmartre dans la direction duquel elle conduit. Cette dernière dénomination fut la plus éphémère. Sa sonorité funèbre ne s'adaptait vraiment pas à la gaîté du lieu.

Le quartier des Porcherons fut, en effet, l'embryon originel de notre Montmartre. Bien plus que le Colisée, la Courtille, le Vauxhall, la Rapée, la foire Saint-Laurent et la foire Saint-Gervais, les Porcherons attiraient au XVIII[e] siècle les amateurs de réjouissances : on buvait et l'on dansait alors sous les charmilles du *Bœuf rouge,* dans les salles du *Lion d'argent.* En 1843 se fonda le *Faisan doré.* Toute la petite bourgeoisie parisienne du règne de Louis-Philippe, de la deuxième République et du second Empire s'amusa du

mieux qu'elle put dans ces parages, en même temps que se formait le quartier Bréda, terreur de nos arrière-grands-mères. Mais elles sont loin, les lorettes de Gavarni !

De nos jours, la rue des Martyrs n'a de pittoresque que l' « autobus » de la place Pigalle dont la descente perpendiculaire affole cent fois par jour les riverains. Les personnes friandes d'émotions physiques ne manquent jamais, quand elle se présente, l'occasion de prendre l'impériale de ce véhicule apocalyptique ; on y goûte l'impression forte de participer à une bataille rangée de l'époque des guerres puniques, quand des éléphants, portant des tours chargées de soldats, se précipitaient avec fracas du haut des collines sur les Romains épouvantés. Cramponné des deux mains à la balustrade de l' « autobus », on se figure sans difficulté être un Carthaginois sur un éléphant.

La rue Notre-Dame-de-Lorette, sœur rivale de la rue des Martyrs, a, elle aussi, son « autobus », qui va des Batignolles au Quartier Latin. A mi-hauteur de la côte, s'arrondit la place Saint-Georges avec son buste de Gavarni et les grilles de ses vieux hôtels dont l'un fut la « maison de Monsieur Thiers », brûlée par la Commune et réédifiée ensuite.

Les merciers et les marchands d'articles de fantaisie concernant la toilette féminine sont nombreux dans la rue Notre-Dame-de-Lorette. Car ce quartier est, par excellence, celui des « filles » que la littérature réaliste appelait vulgairement prostituées et que le romantisme dénommait non

sans emphase « courtisanes ». Il y a d'autres termes encore, non moins évocateurs. On m'en passera bien un : ce quartier est celui des « grues ».

Esquissons un chapitre d'histoire naturelle.


Vieux portail à Montmartre

Variété de l'espèce féminine, la grue est un bipède assez commun à Paris et principalement sur les flancs de la Butte-Montmartre. Les couleurs de son costume sont voyantes; il se pare volontiers des plumes de l'autruche, et, en marchant, découvre ses

jambes très haut. Il se peint les joues, les sourcils, les lèvres, toute la figure; il balance les hanches et s'en va à petits pas, au tic tac de ses talons Louis XV. Il n'aime pas passer inaperçu. Son regard provoque le vôtre; ses yeux jettent des éclats d'acier entre ses paupières noircies, et si les jeux de sa physionomie n'ont pas eu raison de votre attention, il n'hésitera pas à s'imposer à celle-ci, d'un mot ou d'un geste audacieux. Il vous prendra le bras, vous tutoiera, vous vantera la tiédeur de son foyer, la modicité de ses prix, la perfection de son savoir-faire. Quand vos refus répétés lui auront, à la fin, fait lâcher prise, il se vengera de son échec par des injures à votre adresse.

La grue n'est pas un oiseau exclusivement nocturne; on peut la rencontrer durant la seconde moitié de l'après-midi, en quête de clients. Au cours de la matinée, elle reste invisible, dissimulée à l'intérieur des maisons meublées et des hôtels garnis; elle dort. Dès que le soleil s'abaisse vers l'Opéra, elle s'habille, ce qui, au bout de deux ou trois heures, est chose faite. C'est alors l'instant de l'apéritif. Les hommes mariés, industriels ou fonctionnaires sérieux, ne sachant comment occuper le laps qui les sépare du dîner conjugal, se livrent aux douceurs du vermouth et du pernod. La grue qui connaît la vie sait tirer parti de leur désœuvrement. Eux-mêmes ne demandent qu'à s'ouvrir l'appétit d'une façon plus agréable.

Mais, le soir venu, la grue foisonne extraordinairement.

On peut aussi monter à Montmartre, de la place de la Trinité, par la rue Pigalle et la rue Blanche.

La rue Pigalle, ancienne rue Royale et rue de l'An-VIII, fut habitée par Scribe qui y mourut et par Victor Hugo qui n'y séjourna pas longtemps. Comme la rue Blanche, comme la rue Notre-Dame-de-Lorette, comme la rue des Martyrs, elle offre, de l'une de ses extrémités à l'autre, une forte différence de niveau qui donne à ses passants, selon qu'ils vont à Montmartre où qu'ils en reviennent, une allure fourbue ou enthousiaste. Mais le phénomène se manifeste au rebours de la logique, en raison du sens de la pente.

Rue Blanche, nous retrouvons le souvenir du maréchal de Richelieu. Son pavillon de Hanovre, trop en vue dans un quartier de Paris trop fréquenté, ne pouvait lui rendre certains services galants. Il fallait une garçonnière plus discrète à cet infatigable « vieux marcheur ». Il se l'aménagea dans les environs de la barrière Blanche, au milieu d'un jardin qui s'ouvrait sur la rue du même nom, ou, mieux, rue de la Croix-Blanche. Cette propriété passa, sous le Directoire, aux mains de la toute gracieuse et spirituelle Mme Hamelin.

La caserne des sapeurs-pompiers de la rue Blanche, réédifiée en 1902, fut commencée tout au début du XVIIe siècle « sur un terrain où s'exerçaient les arquebusiers et plus tard les recrues des régiments de mousquetaires. Pendant quelque temps, l'immeuble fut transformé en hôpital pour les blessés des batailles de Malplaquet, de Denain, etc... A

l'époque de la Révolution, on en fit un dépôt de volontaires. La Restauration lui rendit ses premières attributions et en fit un hôpital. Louis-Philippe y installa une école pour les musiques de la garnison de Paris et le second Empire la consacra aux sapeurs-pompiers ».

Place du Tertre

La salle de l'ancien Nouveau-Théâtre, actuellement Théâtre-Réjane, est au bas de la rue Blanche. Une plaque, apposée sur la façade de la maison qui porte le n° 70, rappelle que Daniel Manin, ancien président et défenseur de

la République de Venise, y décéda le 27 septembre 1857.

La rue Blanche aboutit tout naturellement à la place Blanche. Mais nous ferons, pour arriver au boulevard extérieur, un crochet par la place de Clichy.

Il faut renoncer à compter le nombre de voitures publiques qui sillonnent ce rond-point, le plus favorisé, quant aux moyens de communication, de tout Paris. Il touche d'ailleurs à trois quartiers : celui de l'Europe, les Batignolles et Montmartre ; c'est par lui que ces trois régions très distinctes se pénètrent ; c'est en lui qu'elles mêlent et unifient leurs singularités distinctives. Les petits bourgeois de la rue des Dames, les hommes d'affaires et les « cocottes » de haut vol des environs de la gare Saint-Lazare, les artistes et les « cocottes » inférieures de la Butte se rassemblent dans la vaste circonférence dont la statue du maréchal Moncey marque le centre, font leurs achats dans les mêmes magasins de nouveautés, prennent des numéros aux mêmes bureaux d'omnibus et de tramways, descendent dans le même puits du Métropolitain, consomment aux mêmes terrasses de cafés. D'un ensemble aussi hétéroclite des diverses classes de la moyenne société, il se dégage une impression de vie divertissante au plus haut point, et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas là que les théoriciens de la psychologie parisienne doivent venir puiser leurs documents les plus significatifs.

Dans l'ombre portée par l'énorme socle cylindrique sur lequel le maréchal Moncey gesticule héroïquement afin de protéger la France enveloppée des plis de son drapeau, le marchand de glaces et de coco a immobilisé sa voiturette, ornée d'oriflammes tricolores. Mais l'arroseur facétieux, qui serre à deux mains le cou métallique de son serpent à roulettes, comme pour lui faire cracher toute l'eau qu'il a dans le corps, dirige habilement son jet sur les jambes du limonadier ambulant. Puis ce sont les roues, vernies à neuf, du comptoir d'étain percé de trous où dansent les verres, qu'il asperge copieusement. — « As-tu bientôt fini, espèce de ... ? » proteste le débitant de boissons hygiéniques. Le traditionnel mitron est déjà là, qui rit tout son saoûl, les mains dans les poches, et son compère, le jeune télégraphiste à la sacoche ballante, s'approche par bonds capricants, dans l'espoir d'assister à un fait-divers sensationnel. Impassible, l'arroseur prolonge la douche. De l'index appuyé



contre l'orifice de la lance, il élargit la trajectoire du liquide. Une mare se forme où se reflètent, en taches riantes, les



oriflammes de la brouette au coco. — « As-tu bientôt fini, encore une fois! » Mais quelqu'un, qui survient, arrête, d'un mot, le torrent des imprécations : — « Allez-vous-en! » Toute l'autorité des règlements de police vibre dans cette parole péremptoire. Sous le regard inflexible de l'agent, sous

le regard triomphant de l'arroseur municipal, sous les huées du porteur de dépêches et du porteur de vol-au-vent, l'homme aux glaces à deux sous empoigne d'une main un brancard et de l'autre, pour se venger par du bruit où sa colère s'exhale, il secoue sa sonnette frénétiquement...

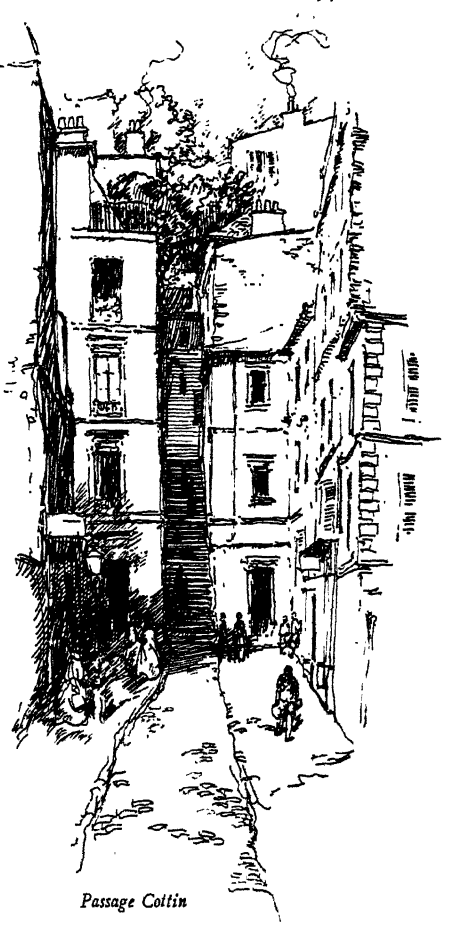
BOULEVARD de Clichy. La terrasse d'un café solitaire où des gens célèbres, il y a vingt ans, se réunissaient. Ici se débattirent, durant de longues soirées, dans la fumée des pipes et l'âcre odeur de la bière, les destinées de l'Art, de la Littérature et de la Société capitaliste. A présent, un silence majestueux enveloppe l'établissement. Rien n'est pernicieux, pour une taverne, comme une atmosphère de souvenirs trop glorieux ou trop lointains... Cependant la béquille d'une canne a heurté les vitres de la devanture. L'un des garçons s'arrache d'un effort héroïque à la lecture d'*Auteuil-Longchamp*. C'est un monsieur entre deux âges qui désire un bock et les journaux illustrés. — « Brune ou blonde ? » — « Blonde... naturellement ! » Un sourire intérieur éclaire le visage du consommateur dont les moustaches, soigneusement frisées, ont des poils blancs. Il consulte sa montre. Il est en avance. Un petit quart d'heure à attendre ! Comme ça le rajeunit, tout de même! Ah ! les femmes ! En a-t-il connu autrefois, quand il était élève à l'École de pharmacie ? A présent, il est établi à X***. Il gagne bien sa vie, il met de l'argent de côté, il a des enfants. Mais sa femme est

maigre, maigre, elle maigrit tous les jours, à cause de sa maladie d'estomac. Et puis la province manque de distractions. Alors quand on vient à Paris, on en profite. On fait un petit tour dans les boîtes de Montmartre.

Quinze, trente, quarante minutes s'écoulent. La g...! elle ne viendra pas... Enfin, c'est elle! Une heure de retard, rien que cela! Elle s'assied, il la regarde, il la désire furieusement! C'est une petite femme de Montmartre, une vraie. Elle demeure, a-t-elle dit, rue des Abbesses. Elle a chanté au cabaret de *la Mouise*. Elle a dansé aux *Folies-Barbès*. Elle a été, pendant trois ans, entretenue par un prince roumain : « Tu parles, mon cher, d'un chic type. Mais, c'est pas tout ça, qu'est-ce qu'on fait? J'avais oublié de te dire hier que c'est aujourd'hui le jour de mon frotteur. Il astique en ce moment le parquet de ma chambre. Vaut mieux le laisser travailler. Si tu étais gentil, tu m'accompagnerais au *Printemps*. Je n'ai plus rien à me mettre. Tiens, un auto-taxi, arrête-le! — Mais tu sais bien, ma petite, que je prends le train à sept heures trente-cinq. — Tu as raison, j'y pensais plus... Alors on dînera ensemble et je t'accompagnerai à la gare... Hep! chauffeur! » Tandis qu'elle ouvre son ombrelle, il paie, mélancolique, les trois bocks qui lui ont empâté la bouche et la menthe verte dont elle n'a pas bu la moitié...

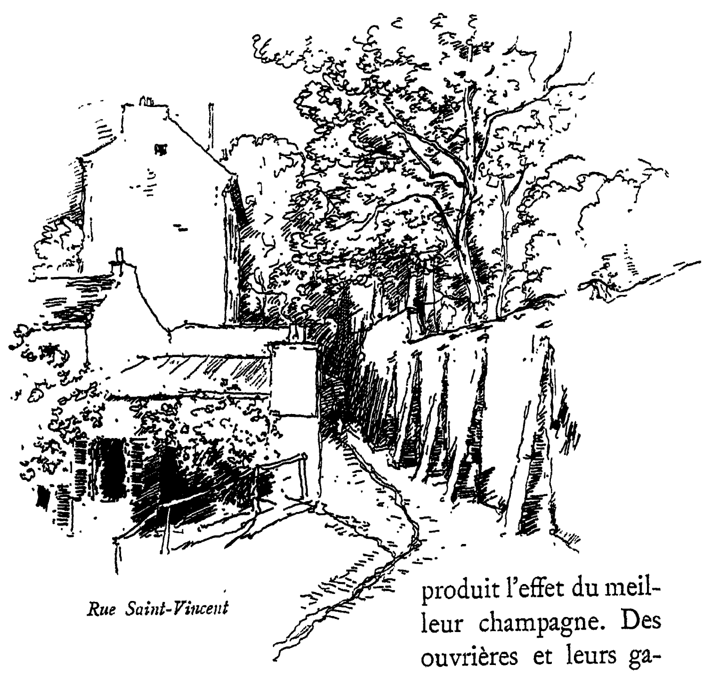
PLACE Blanche. Un samedi soir. La descente du *Moulin de la Galette*. Ohé! Ohé!

Un mélange étonnant des individus et des classes. Un salmigondis social ahurissant. Des cercleux en tournée de simili-grands-ducs, d'honnêtes grandes dames à qui l'on avait dit que c'était « tout à fait extraordinaire », qu'il fallait avoir vu ça, et qui ont voulu voir, et qu'accompagnent des maris très embêtés et des amis qui ont essayé de boire pour être gais. Des demi-mondaines, dont les excentricités elles-mêmes ont quelque chose de réglé, de mécanique, de professionnel. Des étudiants que le morne poker des brasseries du Quartier a chassés vers Montmartre, avec leurs maîtresses, et qui



Passage Cottin

pensent à ne pas manquer le dernier « autobus ». Des commis, à qui l'idée de pouvoir faire, demain, la grasse matinée,



Rue Saint-Vincent

produit l'effet du meilleur champagne. Des ouvrières et leurs galants que lancine la préoccupation d'obtenir le maximum de plaisir avec le minimum de dépense. Des larbins et des femmes de chambre. Des grues, encore des grues et encore des grues. Et des marlous...

L'air est doux. Le ciel est plein d'étoiles qui semblent faire partie, elles aussi, des lumières de Montmartre et que le Bon Dieu éteindra peut-être à deux heures, après la fermeture des cafés.

Le *Moulin-Rouge* tourne sa roue, roue de la loterie de l'amour et du hasard. Et aux pieds de cet édifice en carton lie de vin, avec ses fausses fenêtres et tout son aspect truqué, on se croirait être figurant sur une scène immense où se jouerait une féerie baroque. On perd l'exacte notion des réalités. Ce continuel tournoiement de feux rouges donne le vertige. L'esprit s'accroche aux ailes du moulin ; leur mouvement giratoire l'emporte au pays des illusions...

Place Blanche. Un samedi soir. La descente du *Moulin de la Galette*. Ohé ! Ohé !

NUIT de Réveillon. Place Pigalle. Une animation, une gaîté, une folie qui se prolonge sans cause apparente, de par sa seule force acquise, dirait-on. Il est trois heures. La marée de la nuit est dans son plein. Ah çà ! Est-ce que tous ces gens-là ne vont pas bientôt aller se coucher ? On imagine la même nuit, le même firmament tout crépitant de clartés, au-dessus d'une vaste campagne, au-dessus des plaines de Beauce, et la messe de minuit dans une église bondée de fidèles, où l'on entend que la sonnette de l'enfant de chœur, et tout autour l'amoncellement muet et noir des fermes où les chiens sommeillent...

L'*Abbaye de Thélème*, le *Rat mort !*

Et c'est parce qu'il est né, le divin enfant, que tous ces individus en frac ont le chapeau sur l'oreille, la pelisse déboutonnée, la bouche pâteuse, que toutes ces femmes en peau montrent la dentelle de leur pantalon et le creux de leur estomac, au grand air froid de la rue !

En voici une qui est saoûle à rouler par terre. Son manteau bordé de chinchilla balaie la bordure du trottoir. Son chapeau, entraîné par le poids des plumes, va culbuter. « Léontine, rentrons ! » objurgue le mari que l'ivresse de sa femme a dégrisé. Leur limousine est là, sous pression. Le valet de pied, impassible, tient la poignée de la portière, mais, sous la visière de sa casquette, les yeux du chauffeur ont un éclat d'une ironie souverainement insolente. Rentrer ! Il s'agit bien de cela. Tenez, voulez-vous parier qu'elle va prendre un bain, parfaitement, prendre un bain dans le bassin de la place Pigalle. Le temps d'enjamber cette grille et de se déshabiller... « Mais l'eau est gelée, ma chère amie, l'eau est gelée... » Alors, prenant à témoin le groupe de leurs invités qui, derrière eux se tiennent les côtes : « Gelée, s'écrie-t-elle, furieuse, gelée ! Espèce d'idiot ! C'est toi qui est gelé ! N'est-ce pas, vous autres ? »

Et de la rue de Caulaincourt à la rue de Clignancourt, la fête parisienne secoue ainsi, chaque soir, ses grelots. Le boulevard extérieur, au large trottoir central planté d'une

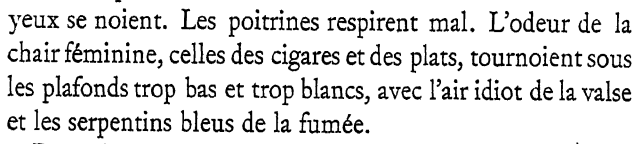


Paris vu de Montmartre

triple rangée d'arbres maigrelets, évoque un champ de foire mieux qu'une voie urbaine. Des signaux lumineux, des globes voltaïques, des festons d'ampoules multicolores signalent l'entrée des cafés-concerts, des cabarets « artistiques », des bals, des restaurants de nuit, des tavernes, des théâtricules à scandale, des bars où le vice est tarifé. Le public va d'une attraction à l'autre, écoute ici une chanson rosse nasillée par un poète chevelu; là, contemple des tableaux vivants où des prêtresses du Beau exhibent de fâcheuses anatomies; ailleurs, paie trente sous un bock et le droit de contempler, dans un local discret, des prostitués des deux sexes occupés à s'empoisonner d'alcools. Plus loin, dans un caveau ténébreux, des garçons costumés en croque-morts vous servent de la bière sur des cercueils, et grâce à de macabres effets de glace, vous pouvez offrir à vos amis le plaisir de vous voir tomber en décomposition. Plus loin, le *Paradis* ouvre son portique gardé par un homme au manteau bleu, et où des statues de femmes très nues, dans un éclairage d'apothéose, évoquent les plaisirs promis aux fidèles observateurs du Coran. Plus loin encore, c'est le vestibule du *Purgatoire,* baigné d'une lumière rouge, où un Méphistophélès de Carnaval prend de terrifiantes attitudes.

Rien de tout cela n'est d'une gaîté impérieuse, mais il se dégage de l'ensemble une certaine puissance d'illusion orgiaque qui est, en fait, toute la séduction de la noce montmartroise.

Quatre heures du matin, dans un établissement de nuit, au premier étage. Les salles du rez-de-chaussée sont fermées, leurs lumières éteintes. Quelques hommes en habit, des femmes dépoitraillées répandus sur les chaises et les banquettes. On ne parle, ni ne mange, ni ne boit guère. Les yeux sont fixes, les gestes las... L'ennui, l'ennui morne, l'ennui complet...



En haut de l'escalier, des tziganes exténués raclent leurs cordes avec une sorte de désespoir, et cette musique, trop nourrie pour le petit nombre des individus qui sont là, épaissit leur abrutissement. Les yeux se noient. Les poitrines respirent mal. L'odeur de la chair féminine, celles des cigares et des plats, tournoient sous les plafonds trop bas et trop blancs, avec l'air idiot de la valse et les serpentins bleus de la fumée.

Deux femmes dansent. Il ne manquait plus que cela ! Des soupeurs vont certainement vomir dans leurs assiettes.

L'une est brune, l'autre est blonde. Celle-ci est grasse et la graisse de son dos nu forme un bourrelet par-dessus son corselet de satin jaune. Celle-là est maigre : on distingue, au milieu des bouillons de dentelle, sa cage thoracique qui halète. Leurs jupes courtes, pailletées, découvrent leurs rotules.

Elles pivotent. L'une a l'air mou; l'autre a l'air tragique. Leur rotation s'accélère. La musique se tait. Elles se séparent. Chacune s'empare d'un plateau et récolte vingt sous.

UNE promenade à travers le Montmartre ouvrier, bourgeois et artiste, au sortir du Montmartre tapageur et cabotin, ne saurait mieux commencer que par une visite au buste de ce pauvre André Gill qui fut un des créateurs de la caricature moderne et qui mourut fou, à Charenton. Cette statue se niche au creux de la rue André-Gill, dans un bouquet de verdure. De grands murs neufs la surplombent et entretiennent aux alentours du silence et du recueillement. Parallèle à la rue André-Gill, plus haut, la rue d'Orsel se détache de la rue des Martyrs et conduit à la place Dancourt où s'élève le théâtre de Montmartre. Il ne s'agit plus ici d'une salle de spectacle pour les snobs cosmopolites. Ce théâtre est un théâtre de quartier, un théâtre pour les Montmartrois. Car nous sommes maintenant dans le vrai Montmartre. De beaux arbres au feuillage argenté décorent la place Dancourt, jadis place du Théâtre.

Montons encore.

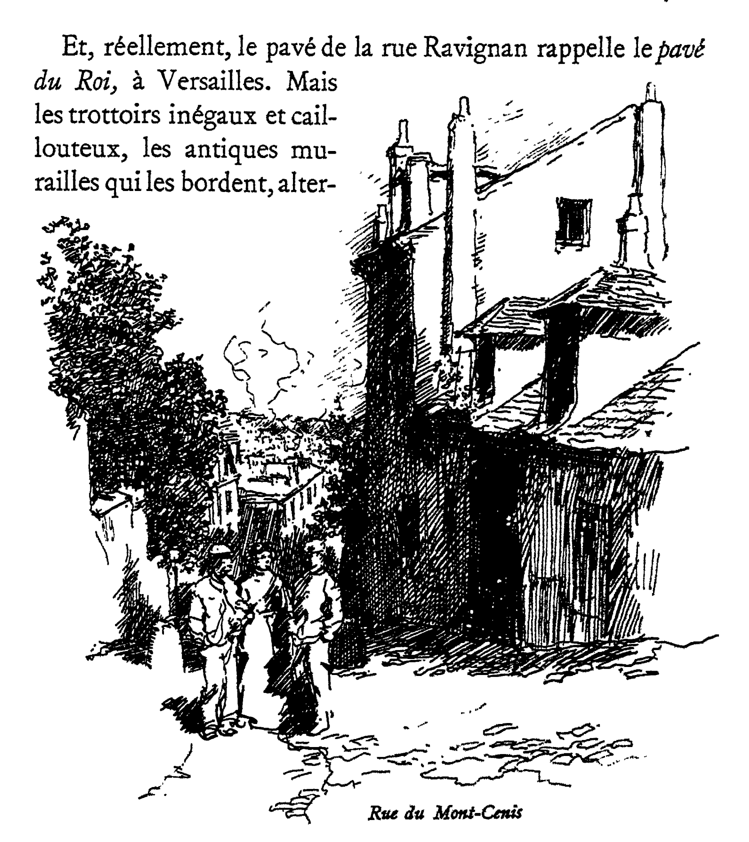
La rue des Trois-Frères aboutit à un carrefour resserré, formé de la rue Tardieu au bas de laquelle s'étend le square Saint-Pierre, de la rue Chappe qui se termine par un escalier, et de la rue Antoinette. En continuant à suivre la rue des Trois-Frères, nous tournons à gauche et atteignons l'escalier de la rue Drevet.

Montons encore. Escaladons cet escalier, ancien escalier des Trois-Frères et rue du Poirier. Nous voici rue Berthe.

Elle ondule doucement à la manière des « montagnes russes » et ne semble habitée que par des gens paisibles. Peu de commerce. Peu de passants. Pas de voitures. Des jardinets et des pavillons. Des feuillages débordant au-dessus des trottoirs étroits. A l'une des extrémités de la rue, les arbres du square Saint-Pierre apparaissent encore et derrière eux, à l'arrière-plan, les maisons du quartier Clignancourt, tout un pan de Paris, incliné sous le soleil comme une pente de galets au bord des flots.

Montons toujours. Montons la rue Ravignan. Elle est parmi les plus intéressantes de la Butte. « Après un bref parcours, elle est coupée par un escalier formant terrasse et planté d'arbres, puis elle reprend à gauche pour aboutir de nouveau à une autre place, au sommet de laquelle on distingue tout le panorama de Paris. Autrefois, assure M. de Ménorval, elle possédait sur le côté droit toute une série de constructions de style ogival offrant un caractère nettement religieux. C'étaient les restes de l'ancienne abbaye bâtie par Louis VI le Gros et sa femme Adélaïde de Savoie, en 1133. Il y avait également dans cette rue, dans la partie gauche, c'est-à-dire dans la partie démolie, un ancien pavillon royal qui datait de Catherine de Médicis. A côté, dit-on, se trouvait un petit pavillon de chasse construit sous Louis XIII et qui, plus tard, servit de lieu de rendez-vous galant au roi Louis XIV. »

Et, réellement, le pavé de la rue Ravignan rappelle le *pavé du Roi,* à Versailles. Mais les trottoirs inégaux et caillouteux, les antiques murailles qui les bordent, alter-



Rue du Mont-Cenis

nant avec des palissades et des barrières à claire-voie au-dessus desquelles des arbustes tendent au passant leurs branches,

évoquent une province plus éloignée encore que Versailles, une province tout à fait campagnarde où il n'y aurait pas de paysans mais seulement des Parisiens en villégiature. Le ruisseau de la rue Ravignan ne va pas se jeter à la rivière; il se précipite, comme un bon ruisseau citadin qu'il est, dans une bouche d'égoût; mais le bruit clair qu'il fait et la vitesse de sa course en lacet ont je ne sais quoi de rustique, de guilleret, de naïf et d'indiscipliné qui est attendrissant.

Montons, montons toujours, traversons cette place triangulaire où le vent souffle avec fureur et soulève la poussière en nuage. C'est le vent des grandes altitudes. L'horizon, derrière nous, se recule de plus en plus. La physionomie de Paris s'estompe sous la brume. En vérité, nous sommes au bout du monde et l'on s'étonne de lire encore des noms de rues aux angles de ces bicoques villageoises. Rue de Norvins. Qui ça, Norvins? Qui a lu l'*Histoire de Napoléon Ier* par Jacques Marquet, baron de Montbreton de Norvins? Rue des Moulins était, naguère, autrement « couleur locale ». Mais ne récriminons pas trop; il nous reste la rue des Saules.

Maintenant, descendons.

Le *Cabaret des assassins* a disparu et la rue des Saules est toujours délicieuse. Évidemment, des saules poussaient ici, autrefois. On y devait aussi trouver des fontaines, puisque la partie comprise entre la rue Saint-Rustique (Saint-Rustique! exquis, n'est-ce pas?) et la rue Saint-Vincent, s'appelait, à l'origine, c'est-à-dire à la belle époque où Jouvin

de Rochefort dressa son plan de Montmartre, rue des Fontaines. Je n'ai vu, hélas! dans la rue des Saules, ancienne rue des Fontaines, ni saules, ni fontaines. Elle fait un brusque plongeon de la rue de Norvins à la rue Marcadet, entre d'antiques murailles à contreforts, surmontées de tonnelles d'où partent des cris, des rires et le bruit de gros sous d'un jeu de tonneau. Des coqs chantent. Voici la rue de l'Abreuvoir. Vous avez bien lu : rue de l'Abreuvoir. Descendons encore... Halte! Rue Saint-Vincent. Mais, avant de nous y engager, hissons-nous sur cette borne et, à travers les acacias et les marronniers de ce jardin clos d'un mur neuf, dont les tuiles rouges chantent dans le soleil, jetons un regard sur toute la banlieue Nord déployée là-bas, avec ses cheminées d'usines, minces et enfoncées droit comme des clous dans une large bande de toile grise.

La rue Saint-Vincent est le plus haut gradin du versant septentrional de la Butte. Elle serpente au bas de terrassements séculaires et si las de supporter, depuis tant d'années, la poussée des terrains supérieurs, que l'on a dû recourir à des madriers qui tiennent lieu de contreforts. De l'autre côté, la chute du sol, à peu près verticale, continue vers la rue de Caulaincourt, sous un bouillonnement sauvage de végétation.

Un chalet avec une balustrade de bois qui sent la mise en scène d'opéra-comique. Un guitariste, coiffé d'un immense chapeau Rembrandt, culotté de velours et qui pourrait bien



n'être là, lui aussi, que pour le décor. Des rapins fumant leurs pipes sur le seuil de leurs ateliers. Leurs maîtresses, en peignoir, avançant des têtes ébouriffées dans l'entre-bâillement des portes. Un chat noir, sur le rebord d'une gouttière, guette un moineau. Une voix de femme, quelque part, roucoule une romance de Delmet... Voilà Montmartre, le vrai Montmartre!... Ah! jeunesse! comme disait Courteline.

DEVANT le bureau de tabac de la place du Tertre *(Maison Catherine, fondée en 1793)*, dont l'enseigne figure un sapeur-pompier buvant sous une tonnelle en compagnie de paysans endimanchés, deux commères causent front à front, comme doivent causer, dans les petites villes endormies, au sortir de la messe ou du salut, d'autres commères identiques qui ne connaissent Montmartre que pour avoir entendu leur curé parler de la Basilique du Sacré-Cœur. D'un côté, la rue de Norvins se faufile, disparaît à la faveur d'une avancée de pignon garnie de pampre. De l'autre, la rue du Mont-Cenis aboutit à une petite esplanade qui dégage entièrement la façade de l'église Saint-Pierre. Des fiacres et des automobiles y stationnent. Les uns ont grimpé la rue de Norvins, d'autres la rue Foyatier, d'autres, derrière la Basilique, la rue du Chevalier-de-la-Barre. Leurs voyageurs, touristes, provinciaux ou étrangers, visitent les lieux, tandis que chauf-

feurs et cochers se dégourdissent les jambes. Mais la place du Tertre reste à l'abri de ce va-et-vient, elle reste une grand'place de bourg minuscule. Cependant, un avertisseur d'incendie et un kiosque de police nous remettent en mémoire que nous n'avons pas quitté Paris. *La première mairie de la commune de Montmartre a été installée ici en 1790,* dit une plaque de marbre sur une respectable construction à deux étages. Parmi de jeunes platanes aux troncs grillagés et des acacias aux feuilles délicates, une blanchisseuse, bras nus, poursuit son marmot échappé. Sur un banc, un vieux retraité caresse son chien. Des gens, aux fenêtres, s'interpellent ; on aperçoit, dans les logements, des cages à serins et du linge qui sèche sur des cordes. La plupart des embrasures ont des pots de fleurs.



Il y a au fond des provinces — car c'est toujours à la Province qu'il faut en revenir quand on veut comparer à quelque chose de déjà vu cet incomparable Montmartre — des bourgades à peu près ignorées où se perpétuent des cultes locaux très anciens et des pèlerinages autrefois célèbres. A l'époque

des Huns ou des Croisades, une statue a été trouvée dans un champ par un berger « qui gardait ses moutons », à moins que ce ne soit le soc d'un laboureur qui l'ait mise à découvert. Aussitôt cette statue a opéré des miracles. Pendant plusieurs siècles elle n'a point cessé. Vint la Révolution. Régulièrement cette statue miraculeuse a été brûlée par la Révolution. On l'a remplacée. On a déposé les cendres de la première statue à l'intérieur de la seconde et, péniblement, la série des miracles s'est poursuivie pendant la première moitié du XIXe siècle. Puis ils sont devenus plus rares et, peu à peu, la réputation de la statue a baissé parmi les fidèles. Autour du sanctuaire abandonné des pèlerins, un petit commerce d'objets religieux a pourtant continué de végéter. Et la seconde statue sera brûlée à son tour, la chapelle sera démolie, incendiée, rasée, que les marchands de chapelets, d'images et de crucifix ouvriront encore leurs boutiques.



La rue du Chevalier-de-la-Barre qui s'amorce à celle du Mont-Cenis pour aller rejoindre la rue Ramey sur le flanc oriental de la Butte où elle s'appelait, en 1871, rue des Rosiers — nom de triste mémoire — la rue du Chevalier-de-

la-Barre, dans celui de ses tronçons qui touche à la rue du Mont-Cenis, ne paraît être rien de plus que l'artère principale d'une de ces petites cités ecclésiastiques perdues en quelques coins de la France. Même chaussée bossuée, ourlée de trottoirs aux pavés traîtres, mêmes persiennes bigotement closes, mêmes magasins d'objets de piété où la laideur triomphe : bénitiers, ronds de serviettes, chapelets, assiettes, cartes postales, gobelets, timbales, vases, broches, croix et cœurs en satin repoussé dans des cadres ovales, le tout marqué à l'effigie de la Basilique, informe pâté de pierre coiffé d'un dôme aux allures de tiare. De cléricaux restaurants attendent les pèlerins, où les obligations culinaires du Vendredi, du Carême et des Quatre-Temps sont respectées. Les pèlerins arrivent. Ils arrivent de la Normandie et de la Bretagne et des Flandres, en troupes timides que dirige un prêtre. Les coiffes bretonnes, les bonnets normands, les fichus picards, tous les vieux costumes régionaux de toile, de velours et de dentelle se croisent aux abords de la Basilique avec les toilettes vaporeuses des premières communiantes parisiennes que leurs mamans, leurs grandes sœurs, leurs tantes, corsetées, coiffées, chapeautées en gala, ont amenées dans des fiacres.



Salué par un petit groupe de mendiants, on franchit la porte de l'enceinte en planches qui isole le monument. Des bannières flottent, traçant sur le ciel comme des coups de pinceau bleus, rouges, jaunes. Le vent, qui attaque de front et contre lequel rien ne protège plus, emporte des chapeaux, secoue les jupes et les soutanes, soulève les rabats blancs des ignorantins. On marche à reculons, la main au couvre-chef, pour admirer le clocher à demi terminé, vêtu d'échafaudages où se détachent deux ou trois silhouettes d'ouvriers. Puis, avant de pénétrer dans cette Basilique où flotte encore, sous des voûtes glaciales, une atmosphère hostile de peinture, de menuiserie et de maçonnerie, on s'arrête devant ce spectacle unique : le panorama de Paris.



Toute la matinée, la pluie est tombée sur Paris, une agaçante pluie de printemps qui semble une revanche sournoise de la mauvaise saison trop vite oubliée. Dans les dépendances de la Basilique et les rues qui les desservent, personne, ou presque. Les marchands ambulants de cartes postales, d'images et de chapelets n'ont pas jugé utile d'exposer leurs collections à l'intempérie. Quelques pèlerins intrépides, armés de leurs parapluies comme de boucliers contre le vent et l'eau, montent, en oscillant sous la bourrasque, l'escalier ruisselant qui côtoie le funiculaire. Des

pavillons, aux couleurs de la Vierge et du Pape, battent avec un bruit flasque les mats dressés à la porte d'un panorama où est reconstitué, pour l'édification des fidèles, le drame du Calvaire, et dont un café-restaurant : *Au repos de Béthanie,* forme le pendant, au débouché des marches.

Plus claire que le ciel, la coupole du Sacré-Cœur s'enlève dans l'espace, avec une froideur de découpure en carton. Abrité par sa niche monumentale, le Christ entr'-ouvre sa poitrine aux souffles de l'immensité, et plus bas, sur le trottoir de la rue Foyatier, la statue de bronze du jeune chevalier de la Barre se tord dans une attitude de Musée Grévin. Tableau cacophonique et décevant. Retournons-nous vers Paris. Accoudons-nous aux pointes de cette barrière. Et, d'abord, écoutons...



Le bruit de la mer ? Non, ce n'est pas tout à fait cela. Évidemment ce bruit-ci a moins de profondeur. Les vagues de cet océan grattent le fond d'un effort plus menu, qui grince et qui craque et qui n'est pas la majestueuse houle des hautes lames maritimes. Mais c'est bien la même *étendue* de bruit et la même plainte monocorde, plus rageuse seulement, parce qu'elle est toute en froissements de pierres et de



métaux... Selon les sautes du vent, la rumeur s'enfle ou décroît, pareille à une respiration. Et tant elle devient faible, à certains moments, on se demande si elle n'est pas tout simplement celle du vent. Le bruissement des feuillages proches de nous la couvre, couvert à son tour, quelquefois, par le roulement d'une voiture sur la place Saint-Pierre. Ou bien c'est un cri d'enfant...

Mais à quoi comparer ce que l'on a sous les yeux ? Voici donc l'effet que produisent, vus de haut, trois millions d'hommes et leurs maisons ? Ruines, chaos, désert de cailloux calcinés, cendres encore fumantes, tout ce que l'on voudra, mais trois millions d'hommes, là, à nos pieds, ce n'est pas possible ! On ne parvient pas à imaginer la totalité ni la diversité des existences qui frémissent sous cette surface immobile et terne. Pas un point n'y bouge. Un soulèvement du sol la boursoufle çà et là, sans l'animer. Des aspérités qui sont des dômes, des clochers, des tours, n'arrêtent même pas le regard, tant elles sont semblables en leur aspect de débris. La figure de ce paysage est morte, elle est définitive, croirait-on ; elle est fixée pour les temps à venir. Et c'est la figure de ce Paris du XXe siècle, de ce Paris où toute l'énergie de la planète se condense pour prendre une âme et rayonner !

... Le ciel change. Il est marbré de longues veines grises, bleues et blanches. Avec de l'imagination, on pourrait renverser le tableau. Alors Paris deviendrait un ciel chargé d'averses et d'orages, rempli d'un tonnerre continu, au-dessus d'une campagne de neige et d'eau.

Une irradiation pâle marque, sur un gros nuage, la place du soleil à son zénith. Une brume persiste au fond du décor et noie l'horizon, toute la rive gauche. Elle se déploie, se replie, ondule dans l'atmosphère comme, dans un liquide transparent, un autre liquide plus dense et opaque.

A notre extrême droite, ayant l'air, par une duperie de la perspective, de ceindre d'un rempart les rampes de Ménilmontant, c'est l'envers rectiligne, jaunâtre et criblé de points noirs qui sont des fenêtres, du faubourg Saint-Denis. Puis les tours jumelles de Saint-Vincent-de-Paul, celles, plus trapues et moins distinctes, de Notre-Dame, assise au plus bas de cette dépression longitudinale où l'on devine la Seine; la masse informe de Saint-Eustache, les toits du Louvre, l'Opéra, le clocher de la Trinité, et, jaillie du brouillard, la diaphane Tour Eiffel. Immédiatement devant nous, un trou en forme de cuvette, et, dans cette cuvette, une mousse verte : le square Saint-Pierre.

Au bord de cette fosse de verdure, comme un pieu, une cheminée, dont le panache voile l'Hôtel-de-Ville.



Mais au moment où, des flancs de la Basilique, un tintement d'une douceur et d'une gravité extraordinaires, la voix de la *Savoyarde* qui annonce midi, se répand goutte à goutte et s'étale sous le ciel, le soleil enfonce la cloison des nuées, précipite sur Paris ses rayons, et, comme une toile de fond tout à coup déroulée, la rive gauche sort du brouillard...





TABLE DES MATIÈRES





TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages



IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES
DE
"LA SEMEUSE"
POUR
EUGÈNE REY
LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS

PARIS VIEUX & NEUF

LA RIVE GAUCHE



DESSINS DE CHARLES HUARD
TEXTE PAR ANDRÉ BILLY

1909



PARIS VIEUX & NEUF

OUVRAGES ILLUSTRÉS PAR CHARLES HUARD

Publiés par la même Librairie

New-York comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché. 3 fr. 50

Berlin comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché . . . . 3 fr. 50

Londres comme je l'ai vu, 1 vol. in-16 colombier, broché . . . . 3 fr. 50

Paris, Province, Étranger, 1 vol. petit in-8 broché, contenant 100 dessins en noir . . . . 3 fr. 50

Province, 1 vol. petit in-8 broché, contenant 100 dessins en noir . . . . 3 fr. 50



L'Église Saint-Séverin

PARIS VIEUX & NEUF

DESSINS DE CHARLES HUARD

TEXTE PAR ANDRÉ BILLY

LA RIVE GAUCHE



ÉDITÉ PAR EUGÈNE REY, LIBRAIRE

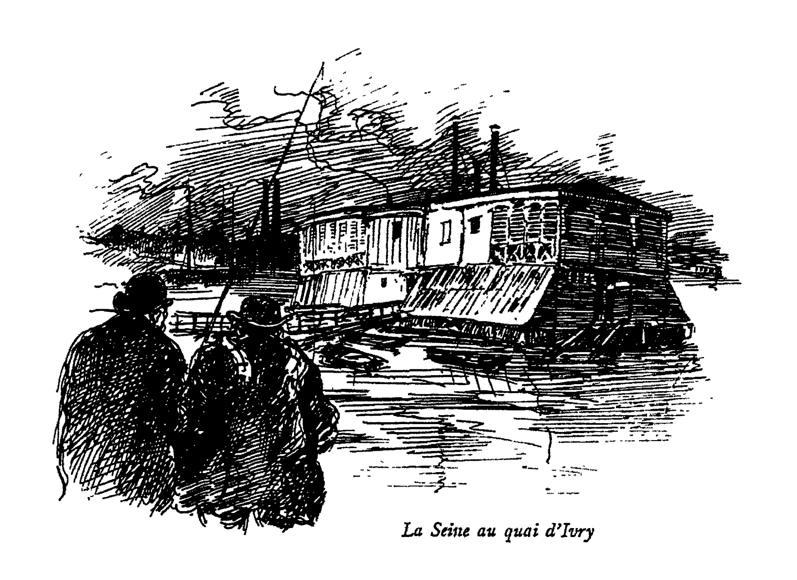
8, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

1909

ÉDITION DE LUXE

IL A ÉTÉ TIRÉ :

100 exemplaires numérotés, nos 1 à 100, sur papier du Japon de la manufacture de Shizuoka.

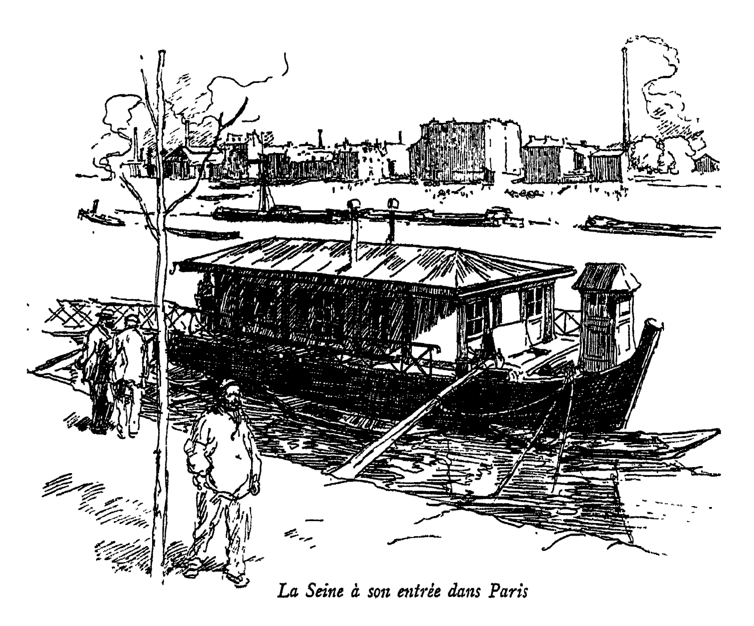


La Seine au quai d'Ivry

LA SEINE

De Melun à Paris par Corbeil, on a, en chemin de fer, le spectacle presque incessant d'un fleuve large, lent et coulant à pleins bords au milieu d'une contrée riche, agricole et industrielle. De belles étendues vertes, où paissent des troupeaux, conduisent l'œil jusqu'à un horizon moyen, ni trop éloigné ni trop proche, que ferment les peupliers d'une route nationale, ou la masse sombre des forêts de Rougeau et de Sénart, ou les cheminées fumantes

de quelques cités usinières : Draveil, Villeneuve-Saint-Georges, Choisy-le-Roi. Cette contrée, traversée ainsi à toute vapeur, laisse l'impression heureuse d'un bel équilibre économique. Il y a d'ailleurs, sur les quelques collines qui,



La Seine à son entrée dans Paris

çà et là, s'élèvent, dans les replis souples du terrain, suffisamment d'habitations bourgeoises, de villas, voire de châteaux, pour qu'une note juste de luxe et d'agrément s'ajoute

à cette harmonie utilitaire. Et c'est vraiment un prélude séduisant, calme sans mollesse, ardent sans tapage, nourri sans confusion, à la symphonie tintamarresque de Paris.

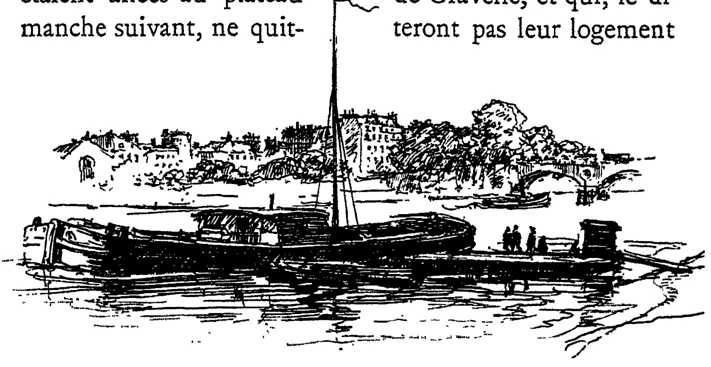
Tout vestige vraiment champêtre disparaît, il faut bien le dire, dès Villeneuve. Consultez la carte de cette région : les taches vertes indiquant les régions boisées y cessent. La ligne de grande ceinture trace une frontière très nette entre les pays de villégiatures possibles, tels que Juvisy, Brunoy, Boissy-Saint-Léger, et les Créteil, les Villejuif, les Alfortville et autres Saint-Maur ; zone particulièrement désagréable aux yeux, où sévit, dans son intégrité, l'horreur des banlieues laborieuses. La Marne est là, toute proche, pourtant, où l'on canote les dimanches, où l'on pêche, où l'on se baigne. Mais on s'y baigne, on y pêche, on y canote de moins en moins, j'entends en ces parages. C'est plus à l'est, vers Gournay, vers Lagny, vers Chelles, que le peuple parisien va chercher ses délassements aquatiques. Là-bas, le relief du sol n'est pas non plus grandiose. On est, par contre, forcé d'y reconnaître à la Marne un charme doux et comme voilé, une langueur, une paix à laquelle sont sensibles des âmes de comptables et d'ouvrières.

Mais c'est trop parler de la Marne. La Marne n'est que *banlieusarde*. Elle est parisienne tout au plus entre le pont de Charenton et son confluent avec la Seine. Lieu verdoyant où frissonnent, au souffle de la rivière, peupliers et tilleuls. Des bateaux-mouches sont amarrés au rivage. Immobiles, en

file indienne, de petites barques plates attendent les pêcheurs. Car Charenton, Conflans, Saint-Maurice sont un centre important de pêche à la ligne. Des restaurants à bosquets, des guinguettes, s'échelonnent tout le long de la berge. Leurs menus, inscrits sur d'énormes ardoises, annoncent au passant des *fritures de la Marne,* des *matelotes d'anguilles,* des *pommes Pont-Neuf.* Des tables de bois blanc sont installées sous les tonnelles. Un pêcheur, un *vrai* pêcheur, un pêcheur de profession, raccommode ses filets dans son jardin ; il a un collier de barbe grise, une pipe entre les dents, un béret, un chandail. Le vent chasse des senteurs de goudron et vous respirez même, pour peu que votre imagination s'y prête, cette odeur fade de marée qui, à quelques kilomètres de la côte, fait pressentir la mer aux Parisiens en vacances...

On ne peut cependant ne pas remarquer ici je ne sais quel délaissement. Beaucoup de pavillons sont à vendre. Leur architecture, fort prétentieuse et bourgeoise, porte bien la marque d'il y a trente ans. C'était alors la belle époque du canotage. La vogue d'Asnières était à son apogée et aussi celle des rives de la Marne. Aujourd'hui, sur le quai de Seine, à Alfortville, le local d'un ancien casino est à louer et les guinguettes sont vides toute la semaine. Le dimanche au matin, des bandes de cyclistes y prennent rendez-vous pour boire une bouteille de limonade avant la grande envolée vers Montgeron, Lieusaint, Melun, Fontainebleau ; l'après-midi, des familles s'y installent pour déguster du vin rouge

avec des charcuteries, aux accents d'un phonographe. Mais ce sont les plus pauvres, celles qui, le dimanche précédent, étaient allées au plateau de Gravelle, et qui, le dimanche suivant, ne quitteront pas leur logement



Pont de Bercy

parce que ce sera la fin du mois. Les joyeux viveurs, les gais lurons, les calicots dépensiers et les garçons épiciers prodigues, tous ceux qui sont la providence des cabaretiers, vident à présent leurs porte-monnaie beaucoup plus loin que Charenton !

Un lieu peu rassurant, ce doit être, à la nuit close, ce bout du quai de Seine, à Alfortville. Des terrains vagues, un chemin si peu fréquenté que des herbes sauvages poussent dans les ornières, des débris de toute nature, et à la pointe extrême de cette presqu'île que découpent, en se rejoignant, la Seine et la Marne, une potence qui paraît ne soutenir que

tout à fait par hasard des fils et une lampe électriques. Cela pourrait être pris pour un sémaphore. L'étendue d'eau que l'on a devant soi donne assez, par surcroît, l'illusion de la mer, ou, au moins, de l'estuaire d'un très grand fleuve. Nous pourrions nous croire sur le môle d'un port marchand des contrées septentrionales : brume, fumées, teinte glauque des eaux, chantiers sonores, sifflets angoissants des remorqueurs, bateaux chargés de futailles, de bois, de charbon, de sable... Nous avons tout de suite le cœur en partance et nous ne sommes qu'au point terminus de la ligne des bateaux-mouches !



A notre gauche, sur le tablier d'un pont métallique qui coupe la Seine, des voitures et des camions passent, revenant de Vitry ou y allant. A cause des barreaux peu épais du garde-fou, les chevaux se profilent sur le ciel, des sabots aux oreilles, et les circonférences des roues apparaissent tout entières, de sorte que les attelages, dans l'espace qui les rapetisse, ressemblent à des découpures enfantines qu'un fil invisible ferait glisser sur la rainure d'une baguette.

A notre droite, une *école de natation pour hommes et pour dames ensemble,* avec les contrevents de ses cabines tachant de petits carrés bleus ses flancs verts.

Un escalier de bois branlant hisse les passagers du débarcadère des bateaux parisiens jusqu'à la chaussée mal pavée du vieux pont de Charenton. Des fleuristes, des pâtissiers guettent le désir des femmes et des enfants. Appuyés à deux mains sur leurs cannes, leurs joues tannées hérissées de poils blancs, des vieux de la vieille, le dos au parapet, ruminent des souvenirs, indifférents aux bourrades des jeunes gens. J'en entends un crier, pour dominer la tempête d'une automobile qui passe : « Avant 70, le travail, Monsieur, ne manquait pas comme maintenant. Les patrons... » Le reste de la phrase se perd... Mais il la répétera, sa phrase, il la répétera une autre fois qui sera la dix millième, et cette dix millième fois-là, si Dieu lui prête vie, ne sera pas la dernière, croyez-le bien !

Entre la Marne et le canal latéral qui vient finir là avec elle, une longue et étroite bande de terre dresse une triple file de peupliers. Du côté du canal, dont l'immobilité limpide contraste avec le courant rapide et trouble de la rivière, les pêcheurs sont assis sur des pliants, presque au ras de l'eau verte, au-dessus de laquelle leurs lignes jaunes s'allongent, horizontales et parallèles. Sur la rive opposée, de hauts chalands émergent ; leurs carènes luisent de goudron frais. Des briques, que des hommes poudrés de rose déchargent, font des cubes symétriques et comme des maisonnettes, déjà, sans toits ni fenêtres. A côté de ce paysage d'une placidité toute hollandaise, les tramways du

Louvre, dont c'est ici l'arrêt final, manœuvrent bruyamment.

Tel est le port de Charenton-Saint-Maurice.

Après l'écluse, on retrouve l'horizon de la pointe d'Alfortville : le panorama d'Ivry, sur la rive gauche, ses cheminées fumantes, ses entrepôts, ses chantiers, ses hautes carcasses de bâtisses en construction d'où jaillissent, répercutés par la sonorité des flots, de grands battements d'enclumes. Dès lors, aux peupliers succèdent des platanes rachitiques, mais les tonnelles des restaurants ne cessent pas encore : *Au Lapin sauté, A la Tête d'argent, Au rendez-vous des Pêcheurs*. Ce sont toujours les mêmes promesses de fritures et de matelotes sardanapalesques, et la même solitude. Un débarcadère sablonneux et qui rappellerait exactement une plage s'il n'était planté de petits arbres en quinconces qui l'apparentent à une cour de collège, s'étend du fleuve au quai des Carrières. Il s'encombre bientôt de monceaux de gravier, de meulières et d'une variété infinie de pierres à bâtir, pierres de Bourgogne, pierres de Lorraine, pierres de Poitou, venues par voie fluviale des extrémités de la France, pour attendre durant des mois, sous le soleil et la pluie qui patineront leur blancheur râpeuse, une destinée définitive. J'aperçois aussi des trains de bois flottants plus qu'à demi pourris, envahis par les herbes. Cet endroit est lugubre. Il est inanimé, cadavérique. Seuls les hideux tramways nous remémorent la proximité de Paris. Derrière nous, les ombrages de Saint-Maurice se gazent de poussière. L'aridité du

chemin qui s'offre à nous, nous fait regretter à présent leur fraîcheur problématique !

Au coin du pont d'Ivry, un écriteau officiel nous renseigne : *Chemin de Grande communication n° 50, allant de Vincennes à Boulogne;* et un autre écriteau : *Octroi de Charenton;* et encore un autre écriteau : *Quai de Bercy.*

Bercy !

L'ENTREPOT du parc de Bercy (Magasins généraux des vins et spiritueux), offre au curieux le plus déconcertant pittoresque. Il s'est établi sur les terrains d'un parc qu'avait dessiné Le Nôtre et dont on laissa subsister tout ce qu'il fut possible. Des allées majestueuses, de chaque côté desquelles des chais s'alignent, ont gardé presque tous leurs arbres, et l'on voit les troncs d'un certain nombre d'entre eux jaillir des toits. Pauvres grands arbres à l'ombre desquels le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, donna de si belles fêtes ! Ils ne protègent plus aujourd'hui que des futailles.

Ah ! que de futailles !

Une grue à vapeur extrait d'une péniche des futailles enchaînées deux par deux. Un haquet, venu de Paris avec un chargement de futailles, incapable de tourner, barre pendant plusieurs minutes toute la largeur du quai. D'autres haquets



La Halle aux Vins

surviennent avec d'autres futailles. Cris, ruades de chevaux, appels du tramway que l'on empêche de passer et qui s'impatiente. Des hommes à tabliers de cuir roulent des futailles sur le trottoir, les couchent en rangs, et l'on aperçoit leurs fonds rougeâtres marqués de lettres noires ou blanches. Des

futailles, il y en a là une armée, une formidable armée, un formidable troupeau, devrais-je dire, car, reposant ainsi au bord de l'eau, elles évoquent d'informes amphibies qui sommeilleraient sous le soleil et l'on n'est pas loin de s'étonner de ne point voir respirer leurs flancs arrondis, lisses et bruns. Des futailles ! Où qu'il regarde, l'œil ne rencontre que futailles. Par les portes de l'entrepôt, on en distingue, dans l'ombre verte du vieux parc, des collines que dominent, plus loin, d'autres collines. Une telle quantité de futailles, qu'il est facile d'imaginer toutes remplies du fameux vin de Bercy, a quelque chose de vertigineux, d'écœurant qui devrait dégoûter les plus obstinés ivrognes !

Sur une boutique, au rez-de-chaussée de l'un des immeubles de rapport, entre chacun desquels l'entrepôt ouvre ses barrières couleur lie de vin, cette enseigne d'un cynisme énorme : *Laboratoire de vinification !*

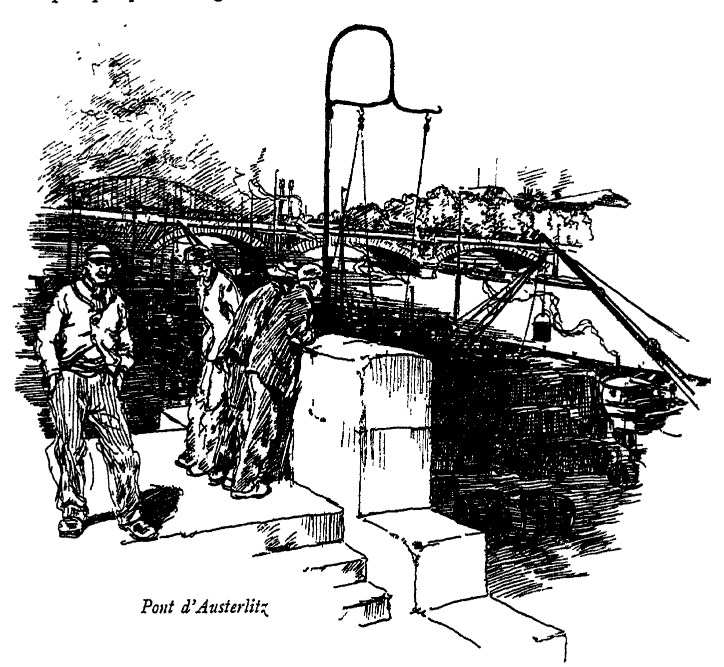
La variété des industries qui se rattachent au commerce du vin est, d'ailleurs, considérable, s'il faut en croire les annonces placardées sur tous les murs. Laboratoires spéciaux d'analyses et de recherches (cet euphémisme hypocrite est-il préférable au cynisme signalé plus haut ?); spécialités d'installations de caves ; transports de liquides ; wagons-réservoirs ; clarifiants liquides et secs ; filtres, pompes, pasteurisateurs, fûts et futailles, futailles et fûts... C'est une obsession. On en arrive à envier le sort des malheureux qui crèvent de soif, en plein Sahara, loin de Bercy !

POURTANT, ce n'est pas tout !

Après le quai de Bercy à Charenton, voici le quai de Bercy à Paris ; après les Magasins généraux des vins et spiritueux, voici le Marché public des mêmes vins et des mêmes spiritueux.

Nous avons franchi les fortifications, passé sous la voûte du pont National, où les employés de l'octroi montent une faction vigilante, et devant nous s'étend une splendide promenade, une manière de *cours* ombragé par les plus beaux platanes qui soient. Je ne crois pas qu'il y ait à Paris, exception faite du Cours-la-Reine, un quai plus fastueux que celui de Bercy. Un large trottoir formant terrasse et surplombant la Seine d'une dizaine de mètres ; à intervalles égaux, des escaliers à double révolution plongeant d'une chute rapide jusqu'à la berge couverte — toujours ! — de tonneaux ; de coquets chalets en bois et en briques, loués à des restaurateurs, à des cafetiers, dont les commerçants de l'Entrepôt doivent constituer exclusivement la clientèle ; des automobiles, des coupés de maître (la représentation en vins, à Paris, ne se fait, paraît-il, que dans des véhicules de luxe) ; et surtout, cette double file d'admirables platanes, aux troncs mouchetés, dont les feuilles, si décoratives, bruissent au vent de la Seine, interminablement. Interminable aussi le grondement des charrois sur le pavé. Interminable la grille de l'Entrepôt derrière laquelle, en contre-bas, les magasins et les chais étalent leurs tuiles éclatantes. Interminable, sur la

rive gauche, la grève du quai de la Gare, rase, déserte, s'enfonçant dans l'eau en pente douce et où de l'herbe, poussée par plaques irrégulières, semble des taches de moisissure.



Pont d'Austerlitz

Le viaduc du Métropolitain, jeté sur le pont de Bercy, paraît, à première vue, n'être qu'une réplique du viaduc d'Auteuil dont il est le pendant, à l'extrémité opposée de

Paris. Mais un second examen, plus attentif, le rabaisse singulièrement. On constate alors que l'immeuble élevé au coin du quai d'Austerlitz le domine de la hauteur de plusieurs étages, et il devient impossible de prendre au sérieux ce viaduc de pacotille qui eût fait sourire les architectes romains. Ses arceaux ratatinés, s'ils devaient rester comme les seuls témoignages du génie de nos constructeurs, en donneraient une piètre idée aux générations qui nous suivront.

C'est un jugement tout contraire que je me permettrai de porter sur la passerelle vraiment impressionnante en sa robuste légèreté, par laquelle une seconde ligne du Métropolitain, s'élançant de la gare d'Austerlitz, passe sur la rive droite et s'enfonce sous la place Mazas. La courbe que trace dans l'air son unique cintre, le tablier retentissant où roulent, incessamment, les trains électriques, les grues aux longues échines obliques, alignées côte à côte sur le port Mazas, la gigantesque carapace, toute noire, de la gare d'Orléans, les docks du P.-L.-M., avec leurs trois étages s'étirant sur quatre cents mètres, leurs cellules métalliques dont le jour traverse les parois vitrées ; d'un côté, le clocher neuf et le cadran cyclopéen de la gare de Lyon ; de l'autre, par-dessus la gare d'Austerlitz, le dôme ardoisé de la Salpêtrière, tous les détails de ce décor fluvial contribuent à lui donner le cachet d'une grandeur farouche.

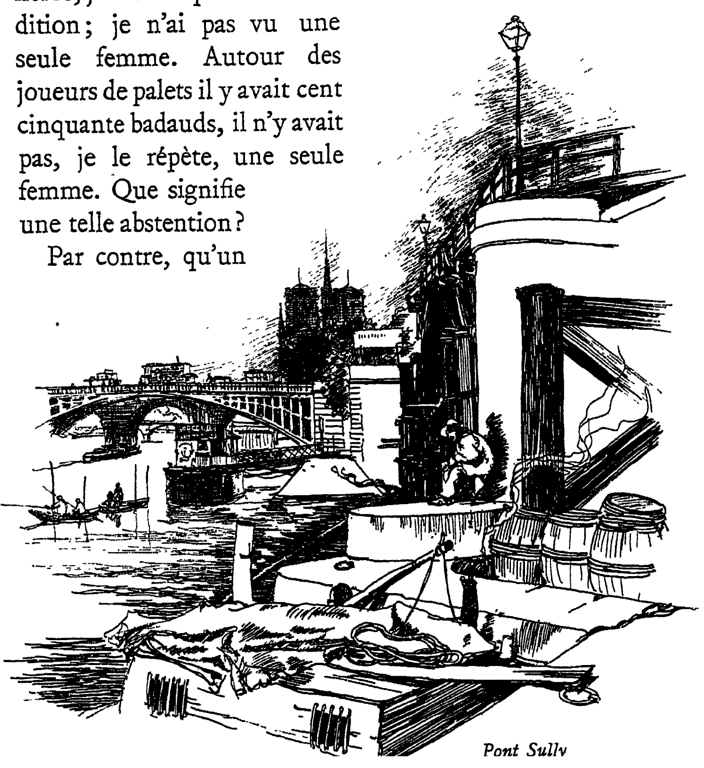
Nous parvenons à l'un des centres de l'animation pari-

sienne. Le pont d'Austerlitz, qui relie la gare de Lyon à celle d'Orléans, est aussi le chemin le plus naturel pour gagner la gare Montparnasse. C'est lui qu'utilisent les petits tramways jaunes qui, avec correspondance place de Rennes, joignent la place de la Bastille à la place de l'Étoile, décrivant à travers toute la rive gauche un arc de cercle presque parfait.

Chaque après-midi de beau temps, dans l'un des recoins de la place Mazas, quelques hommes paisibles, quinquagénaires pour la plupart, se réunissent. Des chaises pliantes, plusieurs rangs de billes multicolores enfilées dans un châssis, un sac de toile solide où sonne de la ferraille, et leur bonheur est complet. Après avoir tracé dans le gravier une ligne droite, ils disposent à une distance soigneusement calculée un bouchon. Alors le jeu commence, chacun d'eux puise dans le sac, en retire deux petits disques de métal et, quand vient son tour, le pied droit sur la limite réglementaire, ayant visé de l'œil et de la main, les lance un à un vers le bouchon. Le disque, comme un obus, décrit une courbe et pique le sable en soulevant un petit nuage de poussière. Parfois le bouchon est renversé ; les joueurs poussent des exclamations, se frappent les cuisses, et lorsque le dernier a jeté son dernier disque, ils ramassent leurs projectiles, redressent le bouchon et recommencent. Leur indifférence à tout ce qui les entoure est surprenante. Le campanile de la gare de Lyon pourrait sauter, ils daigneraient à peine lever

les yeux. Mais que dire de ceux qui, simples spectateurs, debout pendant des heures entières, se résignent à ne prendre au sort du bouchon qu'un intérêt platonique? Parmi ces héros, j'ai remarqué des hommes de tout âge et de toute condition; je n'ai pas vu une seule femme. Autour des joueurs de palets il y avait cent cinquante badauds, il n'y avait pas, je le répète, une seule femme. Que signifie une telle abstention?

Par contre, qu'un



Pont Sully

marinier retire de l'eau le moindre cadavre d'homme ou d'animal, et toutes les mères de famille du voisinage seront là avec leurs mioches.

L'âme féminine est un abîme de mystère...

Une demi-heure après que le soleil a disparu, Notre-Dame, l'île Saint-Louis, le clocher de Saint-Gervais ont perdu tout relief. Ils sont réduits à l'état de surfaces bizarrement découpées, percées de trous lumineux et appliquées contre une autre surface sans limite, d'un jaune d'omelette, avec des éraflures grises qui sont les nuages, et qui est le ciel. Les distances s'abolissent. La cathédrale, la pointe du quai d'Anjou sont au même plan, et il semble que la matière même des choses se réfugie, s'anéantit, s'absorbe dans la nuance. Cette nuance, c'est un bleu profond, un bleu vibrant, pour ainsi dire, un bleu atmosphérique qui prend la forme des tours, des toits, des cheminées, et que l'on jurerait aussi lointain, aussi inaccessible que la réverbération du soleil...

Cependant, par l'effet d'une décomposition étrange des couleurs, la verdure des arbres tourne au noir, mais à un noir irréel, lui aussi, de sorte que les feuillages du quai Saint-Bernard et ceux du quai Henri-IV font penser à deux rubans de fumée charbonneuse, trop lourds pour que le vent les emporte.

L'eau n'a plus ces déchirures qu'y creuse, pendant le jour,

l'étrave des bateaux. Elle est couverte, comme d'écailles métalliques, d'une infinité de petites rides papillotantes. Elle est, dans ce tableau, le seul aspect vivant. Alors que le ciel et les maisons ont l'air de n'avoir plus d'autre existence que celle que leur donnerait une illusion de nos yeux, l'eau demeure, dans la fantasmagorie du crépuscule, l'élément mobile, charmant et trompeur. Par places, elle est de vif-argent; ailleurs, et principalement plus près de nous, elle est de crépon mauve; ailleurs encore, dans les parties échancrées par les reflets des péniches dormantes, elle est de tôle ondulée et vernie. Et à mesure qu'on les contemple davantage, chacune de ces vaguelettes prend une couleur et un éclat qui lui sont propres. Cela finit par vous attirer ainsi que le visage, jamais le même, d'une femme. Sous le ciel de midi, l'eau de la Seine a des jeux de physionomie glacés, cruels, impénétrables. Aux lueurs du couchant, elle a la même impénétrabilité mais jointe à de l'ironie, à des coquetteries, à des enfantillages. On voudrait la battre et l'embrasser. C'est une des formes du vertige.

Et puis, lorsque vous avez soûlé vos prunelles de cette féerie dont la séduction si puissante vient peut-être de ce que chaque seconde l'adoucit en l'éteignant et la rend peu à peu presque familière; lorsque le jaune, répandu si haut dans le ciel, sur lequel se silhouettait tout à l'heure Notre-Dame, est devenu un galon orangé se fondant, en un bref dégradé, dans une soie vert émeraude; lorsque vous êtes

saturé de cette vue de Paris qui est classique et que les estampes en cou-



L'Estacade

leurs ont vulgarisée jusqu'à en rendre la plus belle peinture insipide, vous vous retournez,

vous vous adossez au parapet du pont, et la différence de coloris des deux tableaux est stupéfiante !

Par ici tout est bleu ; tout est tellement bleu que vous avez d'abord l'impression de regarder à travers un verre teinté. Bleu, le firmament, du plus bas de l'horizon au plus haut du zénith ; bleu, ce que vous entrevoyez du fleuve, sous la passerelle aérienne du Métropolitain ; bleu, avec un reflet d'or au cercle géant de son horloge, le donjon de la gare de Lyon ; bleue, la façade de la gare d'Orléans, derrière les arbres de la place Valhubert ; bleu, ce granit du pont d'Austerlitz que foulent, d'un pas traînant, les passants oisifs du soir, bleus eux-mêmes, ma parole ! dans tant de bleu ambiant.

Enfin, l'éblouissement que vous aviez gardé d'avoir trop contemplé le couchant s'atténue, et vous reprenez conscience des valeurs. Mais tant que la nuit sera dans sa phase ascendante, tant qu'elle n'aura pas rempli toute la moitié orientale de la voûte céleste, le paysage continuera de baigner dans cet éclairage du crépuscule, qui n'est pas une lumière, qui n'est même pas un reflet, qui n'est que le reflet d'un reflet, et où paraît entrer une sorte d'artifice surnaturel.

Après cela, une fois la nuit complète, il faut traverser la place Mazas, où l'entrée du Métropolitain, ornée de cinq feux rouges, passerait facilement pour le vestibule d'un « beuglant », il faut vous engager, par-dessus le bassin de l'Arsenal, sur le pont Morland, puis sur le quai Henri-IV.

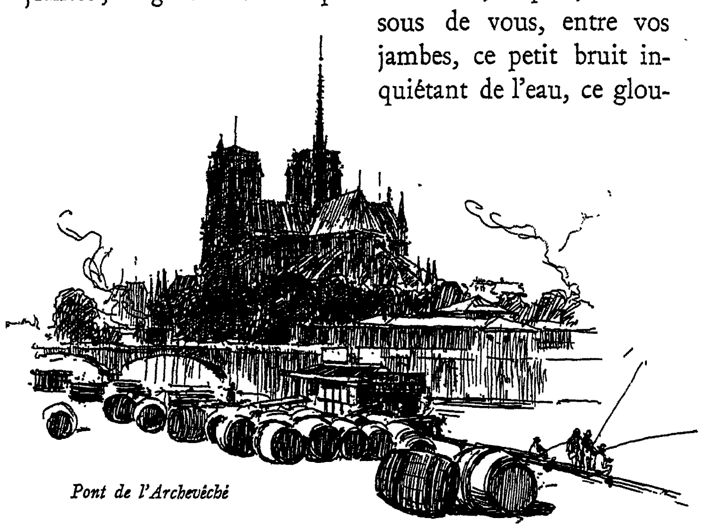
Grâce à la râreté des becs de gaz et à l'épaisseur des feuillages, la densité des ténèbres y est triplée. Le long des trottoirs, personne. Les immeubles d'habitation sont d'ailleurs fort espacés et toutes leurs portes closes, toutes leurs fenêtres éteintes. Ce coin de la ville paraît être oublié et vivre une vie à part. Et, de fait, c'était ici, jadis, l'île Louviers, ancienne île des Javeaux, ancienne île aux Meules dont, au milieu du XVe siècle, Nicolas de Louviers était propriétaire. A cette époque, l'île Louviers n'était qu'un banc de limon et de sable. Un marché de bois à brûler y fut installé en 1806. En 1848 — mais l'île était alors réunie à la rive droite, c'est-à-dire qu'elle n'existait plus — ses terrains servirent à la construction de baraquements pour les troupes.

D'abord en ligne droite, le quai Henri-IV fait un coude et aboutit au boulevard du même nom. Ici se ramifie, pour atteindre l'île Saint-Louis, le premier bras de la Seine.

Soudain, à droite et juste au-dessus du fleuve, une étoile prend feu et, sa longue perche sur l'épaule, un allumeur de réverbères dégringole un escalier que vous n'aviez pas remarqué et qui semble bien ne conduire nulle part. Une curiosité vous prend ; vous montez cet escalier ; les marches en sont de bois et peu rassurantes, mais lorsque vous êtes au haut, c'est une stupeur, un émerveillement... Vous n'êtes plus à Paris, vous êtes sur la jetée d'un petit port de pêche, vous êtes sur l'Estacade.

Or, après une impression de surprise, une impression

d'inquiétude vous arrête. Cette lanterne au bout de ce bâton, vraiment, n'éclaire pas assez; ces planches sont par trop disjointes; ce garde-fou manque d'élévation; et puis, au-dessous de vous, entre vos jambes, ce petit bruit inquiétant de l'eau, ce glou-



Pont de l'Archevêché

glou de noyade, dans les ténèbres... On aurait à moindre cause la chair de poule. C'est cette solitude, surtout, qui est inquiétante; un rôdeur bien musclé vous enverrait pardessus bord avant que vous ayez poussé un cri... Justement voici quelqu'un... ou plutôt ils sont deux... deux apaches, non un homme et une femme... ils sont même trois, un garde municipal de la caserne des Célestins avec sa femme

qui porte leur enfant... Vous respirez ! La vie est belle ! Cette nuit d'été est superbe !

Là-bas, loin, de l'autre côté du fleuve, sur le port aux Vins, de grandes taches sombres, rectangu-



Pont Saint-Louis

laires, révèlent encore des agglomérations de tonneaux ; à l'arrière-plan s'amassent les verdures de la Halle aux Vins et du Jardin des Plantes ; la nappe miroitante de la Seine fait la liaison entre ce fond presque indistinct et les objets qui

sont à la portée immédiate de votre œil, le ponton des bateaux-mouches et les petits arbustes de la berge aux silhouettes en têtes-de-loup. Vers la rive droite, au contraire, le tableau se compose d'une façon désordonnée et intensément pittoresque. Le milieu en est occupé par l'arche du pont Sully dont le tablier de fer retentit, d'instant en instant, au passage du tramway de la porte Rapp ; au delà de ce pont, le quai des Célestins, surplombé par le dôme de l'église Saint-Paul et les premières maisons du boulevard Henri-IV, tout cela ponctué de lumières jaunes. Sous l'arche du pont, une échappée sur le port Saint-Paul, et poussant leurs rangs jusqu'aux madriers de l'Estacade à travers lesquels le courant s'amuse et perd sa force, des péniches, des remorqueurs de tous systèmes, avec leurs fanaux rouges, verts, blancs, comme des trous dans la toile...

Mais si, à une autre heure de la journée, par le pont d'Austerlitz, au lieu de longer le quartier de l'Arsenal, vous vous transportez sur la rive gauche, vous avez à suivre tout le quai Saint-Bernard dont la perspective rectiligne manque d'imprévu. En revanche, vous pouvez jouir, à travers la grille, de quelques-unes des distractions qu'offre le Jardin des Plantes. Une partie de la ménagerie est visible du quai. J'aperçois l'*hycæna crocuta,* ou hyène mouchetée d'Abyssinie, à la frimousse effroyable, et dont l'échine oblique donne à sa démarche je ne sais quoi de traînant à

la fois et de rapide, véritable allure de cauchemar. J'aperçois le *pacochœrus africanus*, monstrueux sanglier dont la hure, encombrée de cornes et de défenses, est d'une invention diabolique. J'aperçois des ânes roux que les enfants gavent de pain, et, dans un enclos solidement grillagé, un petit cheval à la robe beige, que sa pancarte dénomme *jument domestique*. Enfin, les calopsittes d'Australie, pareils, sur leurs perchoirs, à des manchons sur des porte-manteaux.

La misère de ce Jardin des Plantes fait mal au cœur.

Quant aux soins de propreté administratifs, la Halle aux Vins ne paraît guère mieux partagée. Un « gabelou », à tête de pandore, barre l'entrée de ses larges épaules; avec la grille rouillée, aux pommes de pin dédorées, qui forme l'enceinte de la Halle, il contribue à en rendre l'accès peu tentateur, à lui donner des airs sinistres de lieu de détention. Au surplus, l'intérieur n'est qu'une réplique de Bercy, sans l'animation du grand entrepôt. Les magasins sont réduits ici aux proportions de baraques et de guérites.

Les vendeurs de gâteaux, de guides et de plans de Paris sont nombreux sur le quai Saint-Bernard, à cause des étrangers, des provinciaux et des enfants qu'attire le Jardin des Plantes. Mais quelle clientèle vise donc ce marchand de chansons charmantes et surannées, dont les bariolages naïfs mettent une note si gaie près de la triste porte n° 1 *dite de Graves : Monsieur et Madame Denis, La Bergère et son Chat, Cadet-Roussel?*

Il y a aussi *La Marseillaise, chant national des Français,* et *Le Chant du Départ.* Qui me dira quelle est la clientèle de ce commerçant?

SALUONS, au coin du pont Sully, le premier bouquiniste!

QUAI de la Tournelle, une rampe inclinée conduit, sur un pavé en carapaces de tortues, les tombereaux à la berge.

Tout un système montagneux s'étend du pont Sully au pont de la Tournelle, un système montagneux pour pygmées, et qui se transforme d'une heure à l'autre, sous la pelle des travailleurs du port. Quatre tombereaux, attelés, chacun, de deux chevaux à pompons de laine rouge, sont remplis simultanément par quatre hommes acharnés sur le même monceau de sable; la brèche ouverte dans son flanc s'agrandit à vue d'œil; un éboulement va se produire. Mais les quatre hommes, presque à la même seconde, jettent leur dernière pelletée, leurs bras retombent, se relèvent pour essuyer la sueur des fronts, retombent encore, pour s'immobiliser cette fois. Sous les chemises entr'ouvertes, les poitrines brunes respirent à coups précipités, cependant que l'air sèche le masque de poussière gluante où les visages sont moulés.

Déjà, le premier attelage s'est ébranlé; il monte la rampe



Quai de Bourbon

à grand renfort de cris et de coups de fouet; au milieu de la pente, une défaillance des chevaux, un fléchissement de leurs muscles, une hésitation des roues sur un pavé plus gros... Les courageux animaux ont-ils senti le danger? Une sorte de désespoir les prend; leurs jarrets se tendent dans un effort suprême; les sabots de derrière piquent le sol d'une pointe plus aiguë. Suspendu au mors du cheval de tête, le charretier, s'avançant à reculons, hisse littéralement bêtes et véhicule. C'est enfin le haut de la côte. Les chevaux s'arrêtent et soufflent; l'homme les flatte de la main, resserre une boucle de harnachement, puis, son fouet au cou, en attendant que l'aient rejoint les trois voitures qui suivent, il va plonger une main distraite dans la boîte du plus proche bouquiniste et, tranquillement, se met à lire les *Lettres persanes*.

La colline suivante, avant d'être emportée par les tombereaux, est passée au crible; elle est dédoublée en sable fin et en gravier. Les grands tamis triangulaires vibrent et résonnent au heurt des paquets de cailloux que les pelles projettent.

Plus loin, un massif de pierres meulières ressemble à un tas de grosses pralines destinées au gosier de quelque Pantagruel. Et puis, l'on passe sous la voûte du pont de la Tournelle, et l'on a devant soi le chevet de Notre-Dame.

Il est incontestable que la majesté de l'édifice tient, autant qu'à ses proportions et à l'harmonie de ses lignes, au

décor qui l'accompagne. Bien qu'enlaidie par l'affreux petit bâtiment de la Morgue, cette pointe orientale de la Cité se présente d'impressionnante façon. Tant d'air et d'eau s'équilibre à merveille avec tant de pierres assemblées, et l'ordonnateur de l'ensemble, je veux dire le génie collectif de cinquante générations, n'a



Pont Marie

même pas oublié l'exacte quantité de verdure qu'il fallait pour que fussent corrigées la tristesse et l'austérité de trop abondantes grisailles. Détachée du sol par le rideau d'arbres qui va du quai aux Fleurs au pont de l'Archevêché, Notre-Dame de Paris plane dans l'air libre comme un immense appareil aérien. Lorsque le vent souffle, lorsque les vapeurs du crépuscule ajoutent leur magie à celle des nuages en mouvement, le promeneur contemplatif croit la voir lentement bouger...

Sa bicyclette auprès de lui, un paysagiste, accroupi parmi des tonneaux, met en place, sur un carton, l'incomparable paysage. Une grue hors de service s'incline au bord du quai. Des échafaudages, en forme de balcons, sont suspendus aux arches du pont de la Tournelle, et des oriflammes jaunes flottent au-dessous, signal pour les bateaux. Un *Bain pour hommes* teint d'un vert d'oseille toute la surface d'eau où se répète sa façade percée de microscopiques fenêtres. De temps à autre, l'escalier rapide qui aboutit au pont jette sur la berge un voyageur qui gagne le ponton d'embarquement; la passerelle en est repliée, dans l'attente des grandes crues de printemps. Un agent de la brigade fluviale, en vareuse de molleton bleu à lisérés rouges, passe, le bâton au côté. La cloche d'un bateau-mouche tinte par intervalles.

Au bas de la rampe qui, dans un sens inverse à celle du pont Sully, remonte vers le quai, les employés de l'octroi cultivent des salades. Une belle vigne vierge habille la

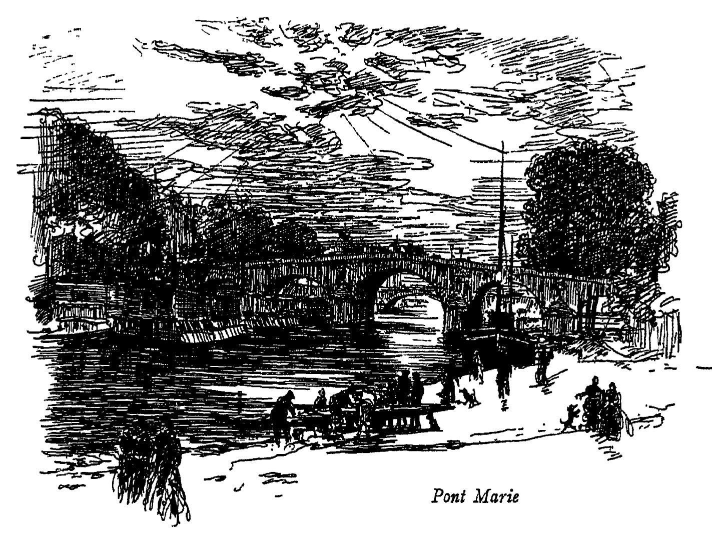
baraque voisine, resserre quelconque d'une compagnie de navigation. « Les bateaux qui se cajolent sur corde portée à terre ne devront pas virer entre cette limite et le pont de la Tournelle », dit un *Avis à la Marine* affiché sur le mur du poste de police.

Spectacle aussi vieux que la civilisation : des débardeurs, le torse nu, les chairs pleines et enfarinées comme de la pâte à gâteau, déchargeant d'un chaland des sacs de plâtre. Ils les portent sur la tête un à un. Leurs bras se balancent à peine. La démarche de ces hommes a une impassibilité hiératique qui fait penser à des figures égyptiennes. Pendant qu'ils vont et viennent sur leurs planches étroites, un homme, mieux payé sans doute, car il a une casquette, une chemise et se fatigue évidemment moins, dispose les sacs, les cale, en fait un solide rempart, et les coups qu'il leur donne du plat de son énorme main rendent des bruits de traversin dans des nuages de poussière.

Le bras de Seine qu'encaissent au nord les quais des Célestins et de l'Hôtel-de-Ville, au sud ceux d'Anjou et de Bourbon, entre l'île Saint-Louis et le Marais, est certainement ce que le parcours du fleuve à travers la ville réalise de plus aimable. D'où qu'on l'observe, du pont Sully au pont Louis-Philippe, la perspective de l'eau se compose à ravir.

Le motif principal de cette vue, théâtrale à la manière

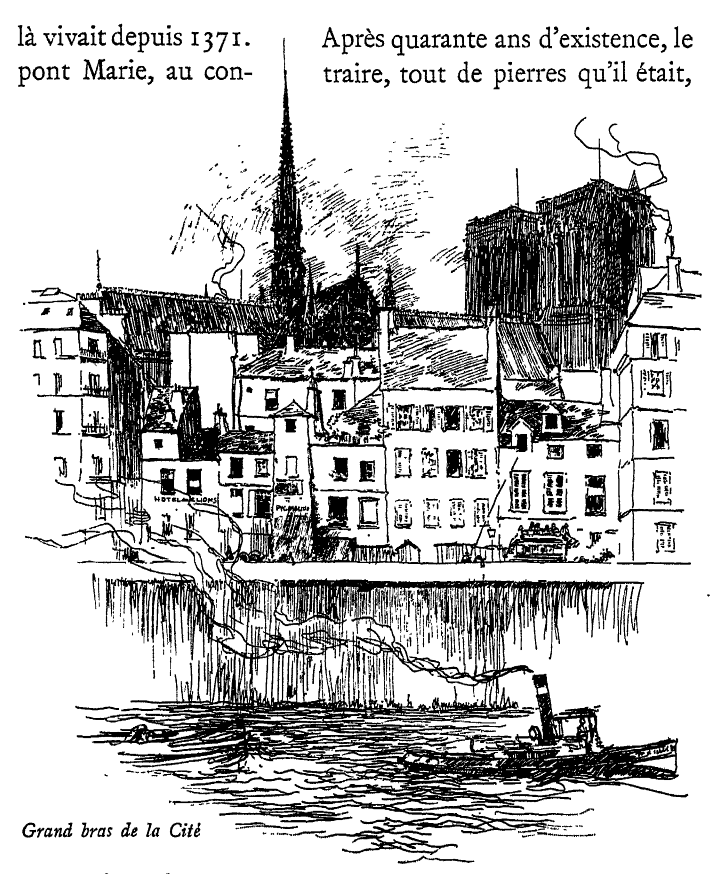
d'une lithographie romantique, est formé par le pont Marie, dont le dos d'âne, fortement accentué, les piliers monumentaux, les pierres patinées par trois cents ans de plein air, lui confèrent un peu de ce charme sauvage que nous avons



Pont Marie

accoutumé d'admirer dans les reliques de l'architecture féodale. Mais le pont Marie n'est contemporain que de Louis XIII. Il remplaça, vers 1618, un certain *Pont de Fust d'emprès Saint-Bernard aux Barrés*, qui, à l'inconvénient d'être d'une appellation très compliquée, joignait l'avantage d'être en bois. Les ponts de bois meurent très vieux. Celui-

là vivait depuis 1371. Après quarante ans d'existence, le pont Marie, au contraire, tout de pierres qu'il était,



Grand bras de la Cité

voyait deux de ses arches emportées par une crue et, avec

ces deux arches, vingt-deux maisons bâties dessus, et, avec les vingt-deux maisons, deux études de notaire, et, avec les deux études de notaire, l'un des notaires et tous ses dossiers. C'est depuis cette époque que les notaires n'habitent plus sur les ponts. On rebâtit donc les deux arches. Et que croyez-vous qu'on fit ensuite? Que l'on évacua et démolit les vingt-huit constructions dont les autres arches étaient garnies? Non point. C'est sur les arches neuves, partant les plus solides, qu'il fut interdit de bâtir. Le reste demeura en l'état où il se trouvait avant la fatale crue. On continua d'y loger... Et l'on fit bien, puisque rien ne s'écroula plus avant 1789. Tant de choses s'écroulèrent alors que la disparition des dernières maisons du pont Marie passa complètement inaperçue.

Le quai des Célestins présente le même caractère d'archaïsme malpropre que le quartier Saint-Paul dont il est la limite méridionale. Hôtels meublés et débits de vins y sont sordides à l'envi. Mais, vu de la rive opposée et voilé à demi par les platanes, le quai des Célestins, avec l'arête hachée de ses toits, le guingois de ses façades et leurs couleurs assourdies, caresse agréablement l'œil des artistes. De même en est-il pour le quai de l'Hôtel-de-Ville.

A la hauteur de l'hôtel de la Vieuville, ancienne dépendance de l'hôtel Saint-Paul dont le nom a été donné, illégitimement, à l'hôtel Fieubet, une chaussée descend en

courbe gracieuse sur la berge; c'est, contemplé du haut de cette pente, que le panorama de cette partie du fleuve est le plus attachant.

Les feuillages l'encadrent de leurs guirlandes. Tout au bas du tableau, un cheval trempe jusqu'au ventre dans un coin d'eau aménagé pour servir d'abreuvoir et de baignade. Des caniches s'y ébattent avec des gavroches, qui s'amusent à faire des ricochets. Des hommes dorment, étendus dans le gravier. Des femmes cousent, assises sur des pliants. Quelques arroseuses sont remisées sous le pavillon de l'octroi.

En bordure du quai d'Anjou, je dénombre d'abord deux bateaux-lavoirs, puis deux remorqueurs parfaitement identiques, tout neufs, splendides, avec les filets blancs de leurs coques et les anneaux blancs peints sur leurs cheminées noires; leurs noms brillent à la proue en lettres métalliques; puis deux autres remorqueurs, parfaitement identiques aussi, mais bien vieux, rouillés, ternes, sans éclat, leurs cheminées rabattues; puis deux pontons absolument semblables, du même gris, vermoulus l'un et l'autre; puis un bateau-lavoir tout pareil aux deux premiers. Dans le vide des arches du pont Marie, les arches du pont Louis-Philippe apparaissent. A l'extrême droite, une grue meut son grand bras d'un geste circulaire, continuel. En face, les constructions de l'île Saint-Louis forment une masse sombre d'un seul tenant. Et quand le soleil, se dégageant des nues,



Pont d'Arcole

allume au milieu du fleuve une éblouissante flaque de feu, l'île tout entière s'évanouit presque dans le rayonnement de la lumière. On ne la distingue plus que derrière une brume dorée.

Charmant, d'ailleurs, ce sentier pavé qui suit la Seine, en contre-bas du quai d'Anjou et du quai de Bourbon. C'est un coin chéri des pêcheurs à la ligne. Le courant est nul. Des herbes croupissent à fleur d'eau. La tranquillité du lieu est irréprochable. Parfois, un remous fait grincer la quille d'un esquif. Le pas d'un promeneur résonne sur le trottoir du quai : aucun autre bruit, sinon l'éternel murmure de la ville.

Mais, après le pont Marie, les pêcheurs sont plus rares. En revanche, les laveuses pullulent.

Car une ligne ininterrompue de lavoirs forme ici une petite cité lacustre, très vivante. Une rumeur de travail sort de leurs parois ajourées. Leurs cheminées fluettes crachent la vapeur à gros tourbillons. Plusieurs de ces établissements flottants se parent avec coquetterie de lauriers, de vases décoratifs, de fusains ou de fleurs grimpantes. Leurs parties centrales, qui servent de logements aux directeurs, prennent facilement des airs de villas, avec leurs barrières vertes, leurs perrons minuscules et leurs rideaux de clématites.

EFFET de neige sur le Marché aux pommes.

Paris, ce matin, est comme emmailloté de velours

blanc. Après la nuit noire, la nuit blanche. Simple différence de couleur. Il n'y a plus de fiacres, il n'y a plus de tramways. Paris s'est endormi hier soir, comme à l'habitude, et voici qu'il ne se réveille pas. Il est immobilisé par les bandelettes que le vent d'est a déroulées tout le long des rues.

Je me suis arrêté sur le pont Louis-Philippe. Le pont Louis-Philippe est un pont que j'aime beaucoup. La vue y est splendide vers les quatre points cardinaux, sauf vers le nord peut-être, car la rue du pont Louis-Philippe n'est point particulièrement remarquable. Mais au sud le regard se porte jusqu'au Panthéon ; à l'ouest, jusqu'à la Conciergerie ; à l'est, il embrasse le quai d'Anjou avec le pont Marie. J'aime beaucoup le pont Louis-Philippe. Je préfère même le pont Louis-Philippe au pont Marie, car celui-ci me donne le spectacle du pont Louis-Philippe dont la physionomie est assez vulgaire, tandis que celui-là m'offre la vue du Pont-Marie qui est le plus pittoresque et le plus vieux des ponts de Paris...

L'eau est d'un vert opaque et noir et sa surface, presque mate, ne réfléchit rien. Le ciel, gris et cotonneux, très bas, donne une sensation d'asphyxie, comme si son épaisseur ouatée avait absorbé l'air et comme si c'était lui qui, étouffant tous les bruits, provoquait cet extraordinaire silence. Du reste, on ne sait pas bien où il commence, ce ciel, et où il finit. Des lignes entières de toits se confondent avec lui et cela donne l'impression curieuse d'une ville rapetissée, des-

cendue, enfouie dans le sol d'une hauteur de plusieurs mètres.

La pointe du quai de Bourbon, avec sa petite esplanade semblable à l'angle du chemin de ronde d'un vieux rempart, disparaît sous la neige. Il en est tellement tombé que, dans les arbres, elle

Pont au Change

forme des masses suspendues en équilibre d'une branche à l'autre et qui, de temps en temps, tombent, pulvérisées aussitôt.

Qu'est-ce qui nous éclaire, en somme ? C'est peut-être le soleil, derrière le ciel compact ; c'est peut-être aussi toute cette neige dont on ne parvient pas à savoir si elle irradie ou reflète...

Je me suis donc arrêté sur le pont Louis-Philippe. Pour ne pas gêner la circulation, j'ai quitté le petit sentier qu'a déblayé sommairement la voirie, et, plongeant des deux pieds dans la neige, repoussant du bras la neige du parapet, les mains et les oreilles glacées, je me suis accoudé, ainsi qu'à mon balcon par les beaux soirs d'automne. Mais je sens que cette position ne sera pas tenable longtemps. C'est dommage. Toutes les toiles de la salle Caillebotte réunies ne valent pas ce coup d'œil-ci.

Le Marché aux pommes ! Il est anéanti. Ses dix chalands ne sont plus que des huttes d'Esquimaux. Des soulèvements de neige marquent, sur la berge, l'emplacement des paniers. L'eau elle-même a dû reculer devant cet envahissement, ce simoun de sable blanc, ce cataclysme de crème fouettée...

TANT de charbon et d'ordures répandus, tant d'hommes et de femmes déguenillés, inoccupés ou dormant parmi les détritus, tant de chemises mal lavées et séchant, épinglées à des ficelles, font un retrait vermineux du port de Montebello.

Par de larges ouvertures, creusées dans la muraille du quai, des sifflements infernaux jaillissent, poussés par les

locomotives de la ligne d'Orléans, dont le trajet souterrain longe ici la Seine.

Noircis de houille, des tombereaux dételés élèvent vers le ciel des brancards que l'on croirait calcinés.

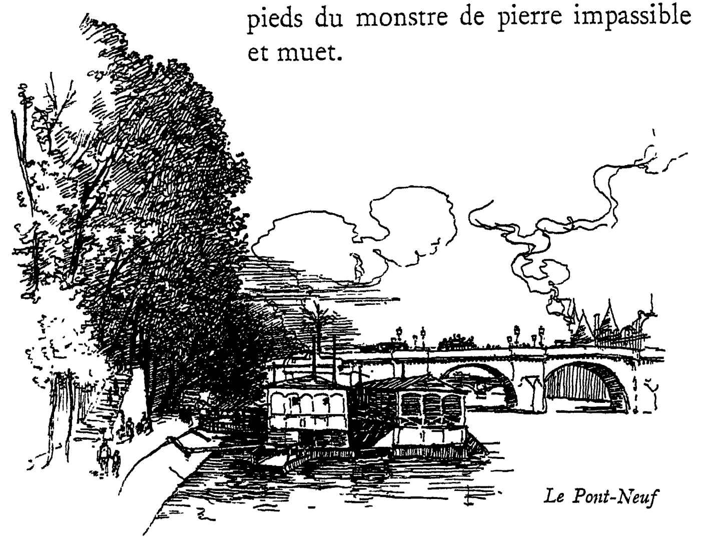
Bascule publique. Bureau d'octroi.

Deux débardeurs, absolument noirs, chassent un pauvre gosse qui s'occupait fiévreusement à remplir un sac de papiers dérobés à un monceau d'immondices. Ces immondices leur appartiennent, sans doute. L'enfant, épouvanté, détale. Les deux hommes rient. Dans leurs figures de suie, leurs dents d'ivoire sont effrayantes. Ils s'assoient et causent. Ils comparent l'émersion respective des péniches, dont la hauteur de coque, au-dessus de l'eau, leur représente, peut-être, une quantité de fatigue ou d'argent, un nombre approximatif de paniers à décharger...

Aux bateaux de charbon, succèdent les bateaux de bois. Une petite écurie est aménagée au milieu de chacun d'eux, entre des entassements de bûches, où l'on aperçoit, en se baissant, le ventre blanc et la queue sans cesse agitée d'un âne que ses oreilles doivent fort incommoder, vu le peu d'élévation du plafond. Des noms belges sont inscrits près du gouvernail. Des mioches, dont les tignasses blondes et les yeux pâles ne sont point de ces pays-ci, vous observent avec une douceur et une curiosité de petites bêtes sauvages. Et puis, intimidés, ils détournent la tête, lèvent le nez vers Notre-Dame qui est là tout près, visible tout entière, avec

la gigantesque rosace de son transept et sa flèche, splendide d'inutilité et d'audace.

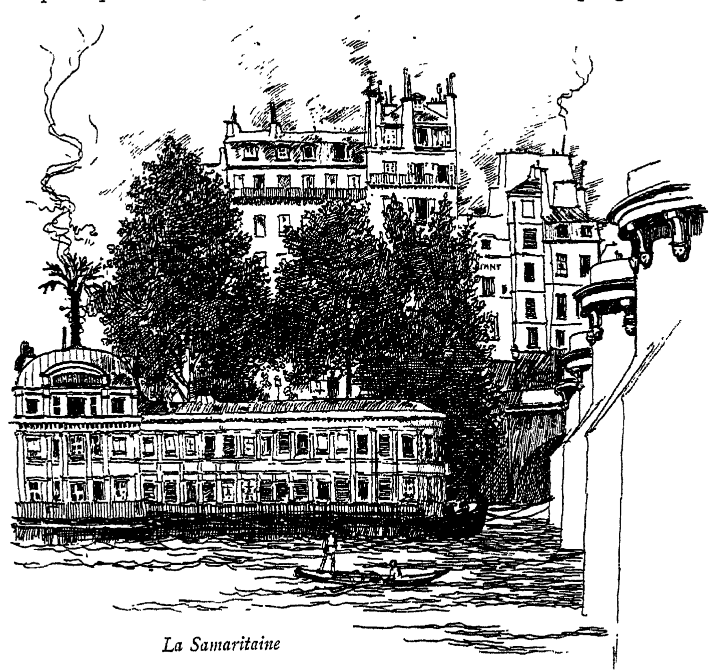
Sur le pont au Double, un tramway électrique passe, et c'est un contraste étrange que cet insecte si bruyant aux pieds du monstre de pierre impassible et muet.



Le Pont-Neuf

Il y a toujours, à n'importe quelle heure de la journée, cent personnes que les travaux du Métropolitain, entrepris en amont du pont Saint-Michel, intéressent par-dessus tout. J'ai été, pendant quelques instants, le cent-unième spectateur. Aussitôt, un jeune Italien est venu me tirer par la manche; il portait un panier au bras; ce panier contenait

tous les chefs-d'œuvre de la sculpture. Pour dix sous, j'acquis une *Victoire de Samothrace* dont, instantanément, je ne sus plus que faire. Je la rendis à l'adolescent chevelu qui garda



La Samaritaine

les cinquante centimes et s'en fut, tout attristé de me voir mépriser sa marchandise.

Ces constructions sur pilotis, qu'a nécessitées l'établisse-

ment du tunnel par où le Métropolitain passera du sous-sol de la Cité au sous-sol de la Rive gauche (1), auront été le plus drôle et le moins gênant des bouleversements apportés à la modification de Paris par le percement du vaste réseau souterrain. Imaginez un édifice de bois qui se serait écroulé et qui ne serait plus qu'un informe amas de madriers, un gigantesque jeu de jonchets. A travers cet embroussaillement, une mare verdâtre s'est formée des eaux de pluie, sur un fond de ciment et de pierres. Des herbes poussent parmi les traverses et l'on voit, de place en place, bouger des taches bleues qui sont les culottes des ouvriers. Mais l'on ne parvient pas à distinguer ce à quoi ils s'occupent. On n'est même pas sûr qu'ils s'occupent à rien. Est-ce cette énigme que s'obstinent à vouloir résoudre les badauds du pont Saint-Michel ?

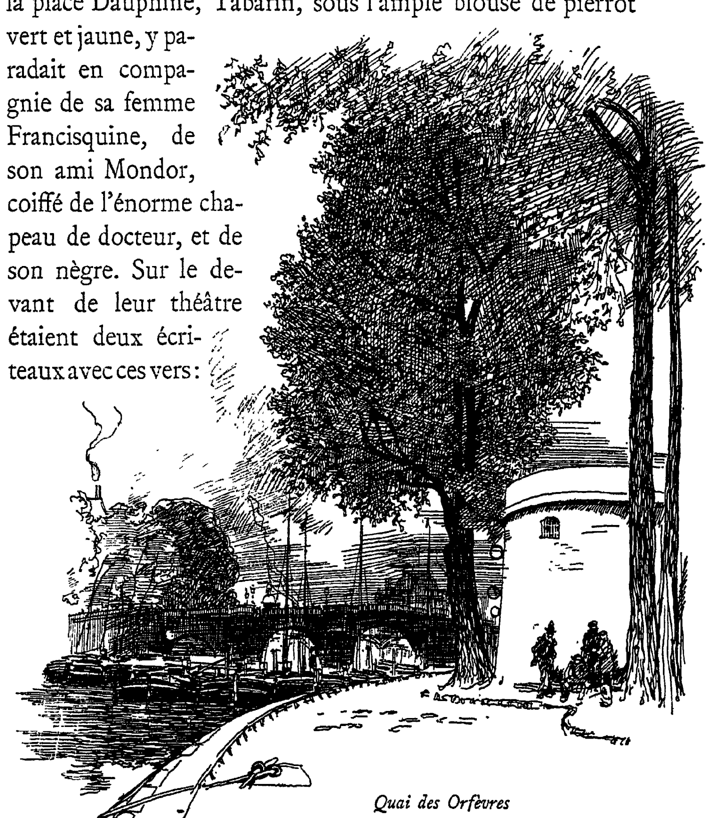
ANCÊTRE des quais de Paris, le quai des Grands-Augustins n'est pas dépourvu de cette majesté sévère qui est, pour nos rues, le seul privilège de l'âge. C'est à Philippe-le-Bel qu'il doit son existence et aux religieux Grands-Augustins son nom. On l'appelait, au XIV[e] siècle, *rue de Seine par où l'on va aux Augustins*. On ne distinguait pas encore une rue d'un quai. Le quai était d'une invention trop récente.

(1) Lignes écrites en Juin 1909.

Éditeurs, libraires, marchands d'estampes, d'antiquités et d'instruments d'optique, font du quai des Grands-Augustins le type et le modèle des quais de la rive gauche. Du pont Saint-Michel au Pont-Neuf, sa chaussée s'affaisse puis se relève suivant une courbe pleine de noblesse. Aux étalages de livres et de gravures qui décorent le rez-de-chaussée de ses maisons, font vis-à-vis les bouquinistes dont le trottoir doit, aux marches qui le surélèvent, une apparence aristocratique et, disons le mot, intellectuelle. En face, les vieilles bâtisses du quai des Orfèvres, que leur exposition en plein midi a décorées d'une patine chaude, sont à l'unisson.

L'ancêtre des quais aboutit à l'ancêtre des ponts : le Pont-Neuf. Son histoire est copieuse, pleine d'imprévu. Comment ne pas sourire, par exemple, en apprenant qu'il faillit s'appeler *Pont des Pleurs,* en raison de la mort tragique de Quélus et de Maugiron, mignons du roi Henri III ? Comment ne pas regretter les vingt boutiques en demi-lune où parfumeuses, dentellières, mercières, ravaudeuses et regrattiers s'égosillaient à qui mieux mieux et raccrochaient les passants ? Mercier a pu dire du Pont-Neuf de son époque qu'il était « ce que le cœur est pour le corps humain, le centre de la circulation » et cela, dans une certaine mesure, n'a pas cessé aujourd'hui d'être vrai : par son transit de piétons et de voitures, autant que par son âge et ses proportions, le Pont-Neuf est le premier des ponts de Paris. Sous Louis XIV, Tabarin y dressait ses tréteaux :

« A côté des petits marchands, sur le Pont-Neuf, près de la place Dauphine, Tabarin, sous l'ample blouse de pierrot vert et jaune, y paradait en compagnie de sa femme Francisquine, de son ami Mondor, coiffé de l'énorme chapeau de docteur, et de son nègre. Sur le devant de leur théâtre étaient deux écriteaux avec ces vers :



Quai des Orfèvres

Le monde n'est que tromperie
Ou du moins, charlatanerie.
Nous agitons notre cerveau
Comme Tabarin son chapeau.
Chacun joue son personnage ;
Tel se pense plus que lui sage
Qui est plus que lui charlatan.
Messieurs, Dieu vous donne bon an !

« ... A côté de Tabarin était le théâtre Desiderio Descombes... Près de la rue Guénégaud se trouvait le théâtre où Brioche faisait voir ses marionnettes et son singe Fagotin, ce pauvre animal qui fut tué en duel par le pourfendeur Cyrano de Bergerac. » (PESSARD.)

Aujourd'hui... Aujourd'hui, Tabarin est monté à Montmartre. Descombes et Brioche sont morts. Quant à Cyrano de Bergerac, vous savez ce qu'il est devenu.

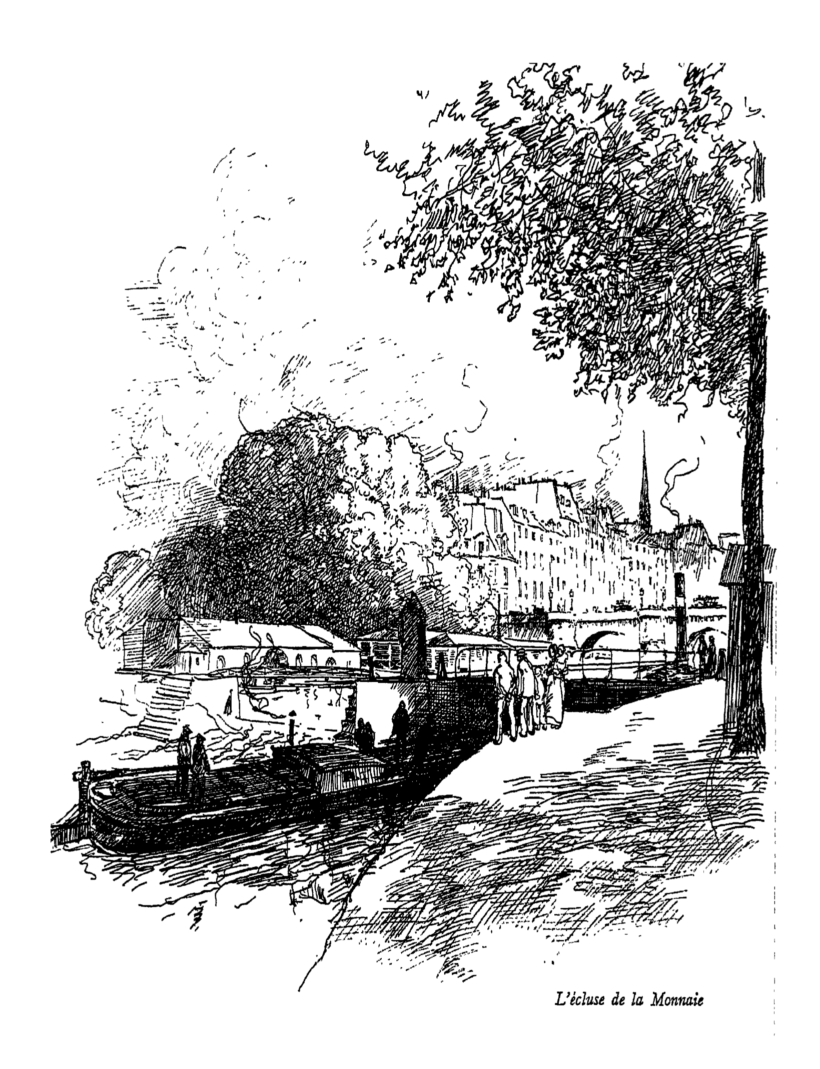
Mais le Pont-Neuf n'a pas bougé.

RÉJOUISSONS-NOUS en. Il est trapu sans lourdeur, vénérable sans anachronisme, et de dimensions vastes sans outrance. Il est sympathique. Il est un pont et il est autre chose qu'un pont, il est presque une rue et mieux qu'une rue : il est le Pont-Neuf ; il est un *monument* de Paris, un monument essentiel de Paris. On se représente Paris privé de la tour Saint-Jacques, privé de Saint-Germain-l'Auxerrois. On n'imagine point Paris sans le Pont-Neuf. Et l'on n'imagine point le Pont-Neuf sans la statue d'Henri IV. Dans

l'esprit du peuple et dans son cœur, leurs destinées sont inséparables. L'édit de Nantes a moins fait pour la réputation du Vert-Galant que « la poule au pot tous les dimanches », la « couleur de son cheval blanc » et sa statue sur le Pont-Neuf!

Copieuse aussi, l'histoire de cette statue. Les noms de Ferdinand de Toscane, de son successeur Côme II, de Jean de Bologne, de Marie de Médicis, de Louis XIII, s'y mêlaient déjà avant qu'elle fit naufrage sur les côtes de Normandie, en 1614. La Révolution ne pouvait faire pour elle moins que la détruire et en fabriquer des canons. La Restauration ne pouvait faire moins que la remplacer.

FORCE paysagistes des deux sexes, accroupis sur des sièges de fortune, font de l'écluse de la Monnaie une école de peinture en plein air. Ainsi s'explique la présence de tant de *Pont-Neuf*, à l'huile, à l'eau et au burin, dans les vitrines de la rue Laffitte. De fait, c'est, vu de là, qu'il déploie le mieux toute sa grâce vigoureuse. A l'heure où le soleil, aux trois quarts de sa course, s'abaisse vers la colline du Trocadéro, un apaisement savoureux vous vient, après la fatigue du jour, à descendre l'un des escaliers du quai Conti et à vous asseoir, la tête vide de pensées, au pied d'un tilleul, face à la pointe de la Cité. Inconsciemment et peu à peu, une rêverie s'élève en vous, comme le fredon d'une voix étrangère et lointaine qui se confond d'abord avec la rumeur de la vie environnante, le grondement des



L'écluse de la Monnaie

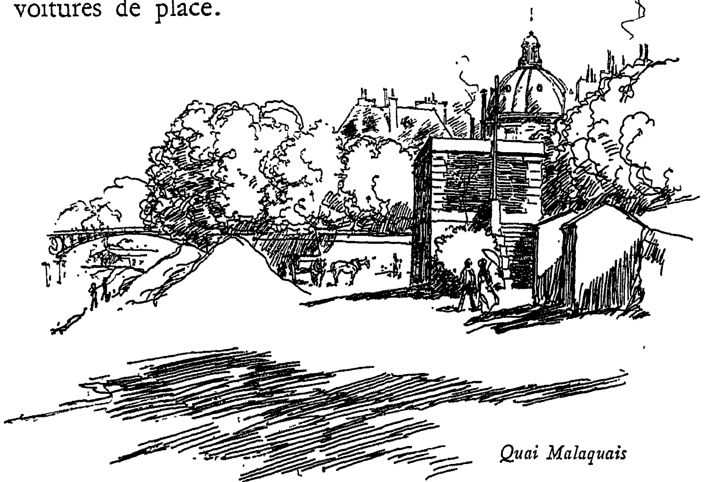
voitures sur le pavé du pont. Et puis vous distinguez que cette voix est bien à vous, qu'elle est la voix de votre être profond, la voix de votre âme parisienne et française. Elle chante des choses confuses, oubliées, et que votre scepticisme s'étonne de retrouver vivantes, vieilles idées générales tombées en désuétude mais que notre organisme moral n'élimine jamais. Ce square du Vert-Galant, cette statue du roi Henri, cet historique terre-plein où s'engagèrent les volontaires de 1792, cette place Dauphine où habitèrent M. Josse, l'orfèvre, et Madame Roland, ce quai des Orfèvres où fut composée la *Satire Ménippée* et près duquel naquirent et Boileau et Voltaire, cette flèche, enfin, de la Sainte-Chapelle, expirant en pointe vers le ciel comme un cri aigu de foi catholique et chevaleresque, quoi de plus propre à faire vibrer cette sensibilité complexe qui est la nôtre, à nous Français du XXe siècle, incompréhensibles si souvent à nous-mêmes ? Quelles hautes leçons de générosité, quels préceptes d'ardent éclectisme ne dégage pas la pointe de la Cité, vue aux lueurs du couchant, dans l'atmosphère bruissante et dorée d'un crépuscule parisien ?

BOUQUINISTES et bouquins.

Un coin d'une intimité presque familiale, malgré l'animation toute proche de la rue Dauphine et du Pont-Neuf, le quai Conti à l'embouchure de la rue Guénégaud. L'ombre qu'y projette l'hôtel de la Monnaie y entretient une perpé-

tuelle fraîcheur ; ajoutez à cela des feuillages touffus et un courant d'air permanent, vous aurez une très acceptable station de villégiature.

Villégiature pour revendeurs de livres et station pour voitures de place.

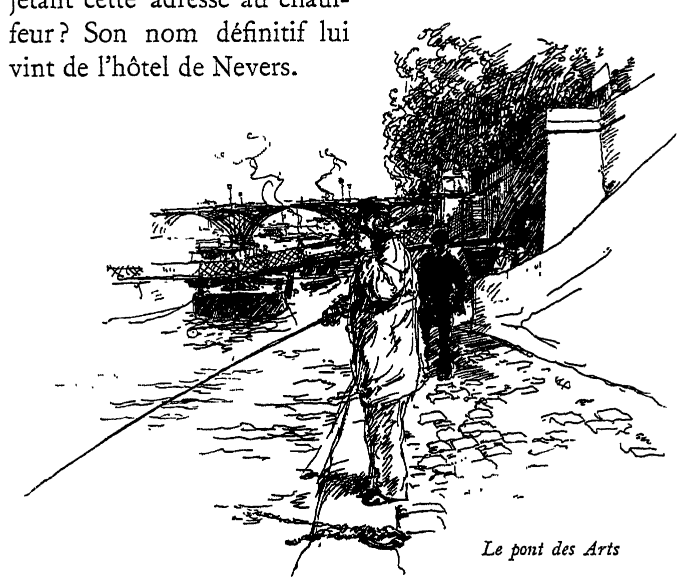


Quai Malaquais

Un kiosque de police est là, avec ses affiches de publicité diurne et nocturne, son « flic » armé de calepins et de crayons, ses cochers aux chapeaux blancs ou noirs, aux redingotes jaunes, aux gilets rouges, ses fiacres aux petits chevaux fourbus... Tout cela dans l'ombre de l'hôtel de la Monnaie. Plus loin, le soleil dessine un vaste carré jaune au milieu duquel médite la statue de Condorcet. Plus loin

le profil austère de l'Institut, ses pots-à-feu, ses chapiteaux corinthiens se découpent en grisaille.

En 1571, la rue de Nevers s'appelait tout bonnement : *ruelle par laquelle on entre et sort du quai et jardin de l'Hôtel Saint-Denis*. Vous voyez-vous arrêtant un taxi-auto et jetant cette adresse au chauffeur? Son nom définitif lui vint de l'hôtel de Nevers.



Le pont des Arts

Et maintenant, à la tour de Nesles !

Elle n'existe plus, hélas! que sous la forme d'une plaque de marbre fixée à l'un des murs du Palais Mazarin. Fan-

tômes de Marguerite de Bourgogne et de Jeanne de Bretagne, vous n'avez plus rien à faire ici...

Bouquinistes et bouquins, disais-je.

Quelques remarques d'ordre général s'imposent, dès l'abord.

Les livres neufs se répartissent en un nombre de variétés qu'il ne serait pas impossible de préciser. Pour être généreux, admettons qu'elles atteignent la centaine. Mais les vieux livres, les bouquins, en existe-t-il deux semblables. Ah ! l'infinie diversité de leurs visages, à ces pauvres bouquins du quai ? Ah ! les multiples destinées que racontent leur couverture, quand ils ont encore une couverture, leur titre, quand ils ont encore un titre ?

Comme les hommes, les livres ont donc une vie personnelle, mais elle ne commence qu'après la boutique du libraire.

Remarque deuxième : tous les bouquinistes ne vendent pas de bouquins. Certains font commerce de médailles, de jetons, de monnaies, de pierres fines, de cristaux, de minerais, de coraux, de coquillages, de bibelots de toutes sortes, de statuettes, de silex, de glaives romains.

En outre, leur type est fort variable, variable aussi leur sexe. Le bouquiniste traditionnel est un vieillard coiffé d'une calotte, vêtu d'une blouse, barbu, muni d'une pipe et d'une paire de lunettes. Or, j'ai vu une jeune bouquiniste accorte, à qui son galant, installé à la terrasse du *Restaurant de la*

Marine, au coin de la rue Guénégaud, faisait des signes d'appel non équivoques, et qui, plantant là bouquins et clients, l'allait rejoindre et choquait gentiment son verre contre le sien.

Les boîtes se suivent, mais, elles non plus, ne se ressemblent pas. Je veux dire qu'elles diffèrent quant à l'arrangement. Quelques-unes sont de véritables vitrines pour livres rares, où il est permis de regarder mais défendu de toucher : *Le Compère Mathieu, Le Livre des Fumeurs et des Priseurs,* les *Illustrium Poetarum Flores.* D'autres sont des auges véritables où fermente l'infâme mixture des livres universitaires, grammaires, lexiques, manuels, histoires et géographies.

Les bouquinistes vendent aussi des gravures, des lithographies, des photographies, beaucoup de photographies et principalement des photographies de Gambetta.

Quant à l'écrivain dont les œuvres se rencontrent le plus fréquemment dans le fouillis des boîtes à bouquins, l'auteur dont la suprématie intellectuelle est, ici, la moins discutable, ce n'est pas Voltaire, ce n'est pas Chateaubriand, ce n'est pas Hugo, ce n'est pas Ponson du Terrail, c'est Laharpe ! Laharpe, poète et critique littéraire français, né à Paris, auteur d'un *Cours de Littérature,* excellent surtout pour le XVIIe siècle, dit Larousse. Qui détrônera Laharpe ? Avons-nous aujourd'hui un critique littéraire capable de ravir à Laharpe sa prépondérance ? Personne ne dit mot. Il n'y a plus de critiques littéraires. Laharpe vivra éternellement...

Si, des bouquins et des bouquinistes, nous portons notre attention sur les « bouquineurs », nous les divisons, incontinent, en deux classes : les vieux et les jeunes.

Parmi les vieux, je distingue, avant tout autre, Sylvestre Bonnard, reconnaissable à son tuyau-de-poêle fané, à ses cheveux blancs, longs et rares, à son visage jauni dans la fréquentation des bibliothèques, à sa cravate noire genre Monsieur Thiers, à sa redingote, à ses guêtres. Je remarque, après lui, l'ancien professeur de lycée, misérable coureur de cachet dont la serviette verdie contient un croûton de pain ; le vénérable prêtre des environs de Saint-Sulpice ou de Saint-François-Xavier qui, d'un doigt expert, sait écarter un volume de Diderot pour découvrir un exemplaire des *Variations des Églises protestantes ;* et bien d'autres vieux encore, qu'il est impossible de cataloguer. Mais de vieilles femmes, peu ou point. En revanche, beaucoup de jeunes filles : des *misses* à binocles, des russes à cheveux huileux dont les croupes carrées sont serrées dans des jupes plates, et des filles moins jeunes, des femmes esthètes, à bandeaux, mal nourries, qui cherchent inlassablement depuis six mois, depuis un an, tel numéro d'une revue franco-finlandaise ; des ouvrières en morte-saison ; des potaches qui, sous le prétexte d'acheter un *thesaurus* d'occasion, glissent un regard entre les pages de l'*Hygiène du Mariage ;* des étudiants, des rapins... Sans compter tous ceux qui, ne passant sur les quais que par hasard, ne remuent les bouquins que

par curiosité, et que l'odeur triste, cette odeur sèche du papier poudreux à laquelle on ne s'habitue pas du premier coup, dégoûte bientôt.

Un grand amour des livres est indispensable à qui veut



Quai Conti

se distraire en bouquinant. Un goût, même vif, pour la littérature ne suffit pas. Il est nécessaire d'aimer les livres pour eux-mêmes. Sinon, de tant de paperasses inutiles et laides, une torpeur funèbre vous monte au cerveau, et vous vous faites à vous-même l'effet d'une hyène grattant la terre des tombeaux. Vous fuyez; vous levez avec bonheur la tête

vers le soleil et le ciel bleu ; vous escaladez le pont des Arts et regardez défiler les bateaux. Celui, au contraire, qui aime les livres pour eux-mêmes, oubliera que la vie est courte à contempler les tomes alignés d'une *Histoire des Voyages*, sur les dos desquels sont gaufrés de petits vaisseaux en or, et son esprit s'embarquera sur l'océan du rêve, en compagnie des plus célèbres navigateurs ; mais il reviendra à la réalité pour observer les allées

Quai des Saints-Pères

et venues d'une fourmi, égarée parmi le *Système financier de la France,* d'Audiffret. Pris d'une inspiration, il empoignera soudain un volume, n'importe lequel, dans le tas; il l'ouvrira à une page quelconque : toutes les trouvailles sont possibles dans un livre vieux de deux cents ans. Que de poésie en une fleur séchée entre la page 138 et la page 139 du *Cabinet des Fées!* Mais les trouvailles sont rares... Alors, on referme le bouquin; on considère sa reliure, on fait jouer sa charnière de cuir, on s'extasie sur les marbrures des tranches; on demande le prix : cinquante sous!... Pour un franc, il est à vous.

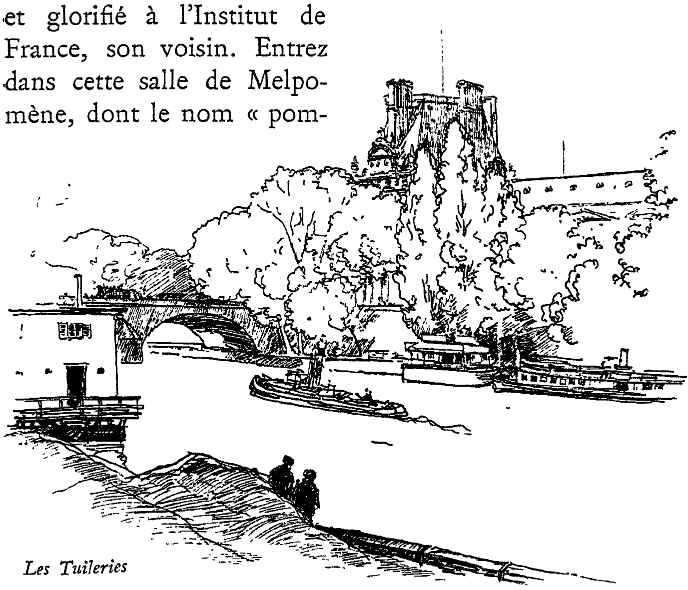
Ce qui cause toujours une surprise, mêlée à un sentiment vague d'humiliation et de révolte, c'est d'apercevoir, tout à coup, l'une de ses œuvres à soi. D'elle-même votre main se jette dessus, l'ouvre avec je ne sais quelle fièvre... Rien! Pas une indication qui vous permette de reconstituer les étapes parcourues par votre pauvre livre avant d'aboutir là! De la dédicace, soigneusement grattée, il ne reste que la signature. Quel ami peu délicat...? Un critique, plutôt... Mélancolie! Vous relisez une page ou deux; pas mal, tout de même, cette machine-là! Allons, celui qui a méconnu si grossièrement la valeur de votre ouvrage ne peut être qu'un parfait ignorant. Or, voici que vous vous apercevez que les pages ne sont même pas coupées... Mélancolie, mélancolie! Alors, vous vous décidez : — Combien? demandez-vous. — Cinquante centimes! Vous ne marchandez

pas. Vous seriez plutôt disposé à protester contre un prix si dérisoire.

VOLTAIRE, drapé dans une cape à l'espagnole, à moins que ce ne soit dans une robe de chambre, adresse son plus « hideux sourire » aux promeneurs du quai Malaquais. On souhaiterait, puisqu'une statue de Voltaire fut élevée quai Malaquais, qu'une statue de Malaquais ornât le quai Voltaire. Par malheur, ce serait prendre le Pirée pour un homme. Une étymologie ingénieuse attribue à *Malaquais* la signification de *mauvais quai*. Soit. Ce lieu-ci fut jadis le Marais de la Grenouillère, et, marais il fut, marais il est resté, du moins pendant la mauvaise saison. D'octobre à juin, le socle de Voltaire se dresse au milieu des plus abominables fondrières, et, même en été, le tuyau des arroseurs assume d'y entretenir ces belles flaques d'eau qui font la joie des enfants, sur les côtes normandes, à marée basse.

Antiquaires, libraires, marchands de couleurs, d'estampes et de photographies se pressent de la rue de Seine à la rue du Bac, réduisant à la portion congrue deux ou trois mastroquets. Le commerce des curiosités, des instruments de peinture et des reproductions artistiques, joint à la présence de l'École des Beaux-Arts, dont le vestibule, par où l'on accède à la salle de Melpomène, s'éclaire en longueur sur le quai Malaquais, prête à ce coin de Paris une tournure esthétique que l'on ne retrouve nulle part, même sur le vieux

Montmartre, et qui est très caractéristique de la rive gauche, ainsi que l'art académique professé à l'École des Beaux-Arts et glorifié à l'Institut de France, son voisin. Entrez dans cette salle de Melpomène, dont le nom « pom-



Les Tuileries

pier » ne laisse pas d'être du plus savoureux comique; entrez-y quand y sont exposés les ouvrages de concours pour le prix de Rome. Dès le vestibule, vous vous trouverez en présence d'une dizaine de bas-reliefs, dont les identités de format et de couleur, les similitudes de composition, les ana-

logies de détail, l'unanime insanité, font croire tout d'abord à une grosse farce de rapins, et que les concurrents, se copiant les uns les autres, poussant jusqu'à la charge les formules mortifères dont ils sont contraints de s'inspirer, ont décidé de porter le coup fatal à l'enseignement administratif. Il n'en est rien ; tout cela est sérieux. Le public qui vous entoure est grave, comme gagné par la désolation ambiante. Le danger couru par Hélène, que Vénus vient de ravir aux coups d'Énée, attriste évidemment tous ces jeunes gens chevelus, cravatés à la diable, culottés large, coiffés de chapeaux Rembrandt. Ils ne rient point : ils causent à voix basse, adossés aux murailles. Vous vous approchez d'un groupe afin de surprendre un mot, un bout de phrase et vous entendez : « Elle devait venir hier, je l'ai attendue jusqu'à sept heures. Elle n'est pas venue. Je crois que c'est une v... ! » Et sur les dix bas-reliefs tout pareils, dix Énée brandissent du même geste la même lance qu'écartent dix Vénus également nues et froides. « Je crois que c'est une v... ! », répète l'éphèbe au pantalon de charpentier.

Ah ! beauté de la vie dans la rue ! Beauté des nuages de mousseline sur le ciel chatoyant ! Beauté des arbres verts et des pierres grises ! Beauté des femmes rieuses ! Beauté du mouvement et du bruit, des pauvres chevaux trottant, des chiens flairant, des pigeons volant, des cochers jurant, des omnibus grondant, des autos cornant ! Beauté du



Le pont Royal

Louvre dont les riches toitures s'échafaudent dans l'espace ! Vie et beauté universelles, splendeur de Paris, salut !

Un steamer anglais fume dans le port Saint-Nicolas et le profil du pont des Saints-Pères, tout chargé de voitures et de piétons, est coupé à chaque minute par la silhouette d'une grue à vapeur dont le col raide se balance, infatigable, ainsi que la baguette d'un colossal métronome.

GAÎTÉ des matinées dominicales où, dans la caressante fraîcheur de juin, Parisiens et Parisiennes vont prendre le bateau au pont Royal pour Bellevue et Meudon ! Des acacias, des marronniers ombragent l'embarcadère. Comme un chien sa chaîne, le ponton, pris d'une envie de partir lui aussi, secoue la passerelle, et plus d'une voyageuse, en y mettant le pied, a sur le visage l'ombre rapide d'une petite angoisse. Le mal de mer !... Mais non, vraiment, ce serait trop bête ! Et l'on se dépêche de rire. Une fleuriste, une pâtissière, un camelot de dix ans qui vend des éventails en papier, vous happent au bas de l'escalier qui descend du quai. Mais les touristes sont gens de précaution ; ce n'est pas à la légère qu'ils ont décidé de faire la traversée ; ils emportent tout ce qu'il leur faut. Filets à provisions dans les poignées desquels les maris enfilent leur canne et qu'ils portent sur le dos, ou que les épouses traînent battant leurs jupes, tandis que le père tient le gosse à pleins bras ; filets à provisions dont les mailles complaisantes plaquent sur la

rotondité des litres et des quignons de pain ; filets à provisions qui vous dissimulez de votre mieux sous les banquettes, mais que les coups de pied n'épargnent pas toujours ; filets à provisions, serviteurs modestes, dévoués et infatigables, quel poète mettra en vers vos litanies et célébrera congrûment les services rendus par vous aux citadins ? Vous êtes la providence des employés de bureau et des modistes, et des couturières aussi, et de tout le brave peuple de Paris.

Je demande qu'on élève une statue, dans les bois de Meudon, de Clamart ou de Chaville, à l'inventeur du filet à provisions. En voilà une qui ne sera pas volée !

Pourtant, des passagers ont les mains libres, et tout de suite une différenciation s'impose entre ceux-là et les autres chargés de victuailles. Ces derniers montrent de la pondération, une allégresse mieux contenue ; certainement, ils n'en sont pas à leur première navigation ; le bateau, le déjeuner sur l'herbe, la sieste en bras de chemise ou sans corset ne leur réservent que des joies prévues ; ils sont les habitués de la partie de campagne ; ils savent la place qu'il faut choisir sur le pont pour n'être gênés par le soleil à aucun moment du parcours, et ils s'y précipitent sans courtoisie ; ils causent peu, l'homme

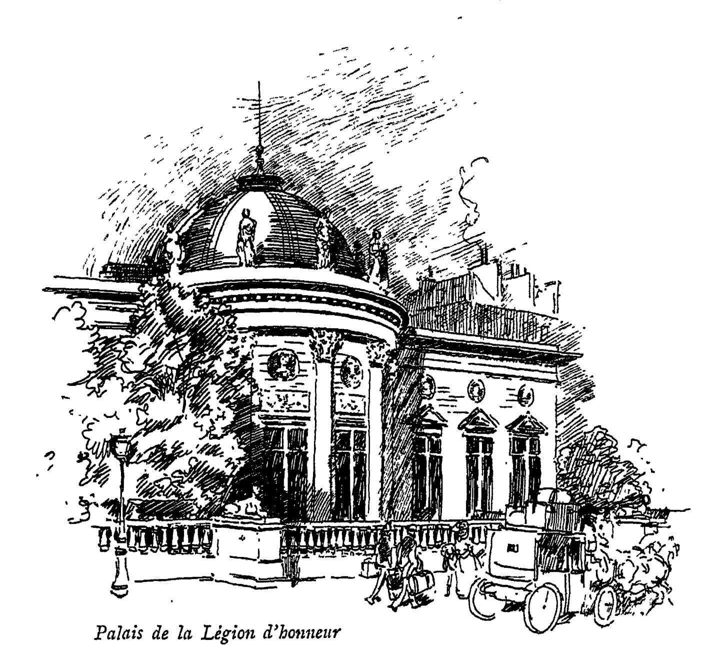
lit son journal, la femme examine les chapeaux de ses voisines, l'enfant pose des questions qui restent sans réponses, cependant que le vin tiédit dans les bouteilles, que le poulet froid cherche une issue par où s'échapper et que le fromage exhale, narquois, son parfum. C'est une scène de famille; c'est presque une scène d'intérieur. Seuls, les ménages légitimement et normalement constitués ont ce privilège de déplacer avec eux leur coutumière atmosphère, toute saturée d'électricité familiale. Les ménages de l'autre sorte, ceux dont on a l'habitude de dire qu'ils sont *faux* ou qu'ils ne sont pas des ménages du tout, les ménages d'un an, d'un mois, d'une semaine, les ménages de rencontre, les ménages de hasard, les ménages intermittents, les ménages qui ne sont, en somme, que des couples, s'adaptent bien mieux à l'ambiance, participent plus facilement à la vie collective des voyageurs d'un même bateau, et c'est à cette aisance avec laquelle ils s'extériorisent qu'on les reconnaît. Eux ont les mains libres de toute canne à pêche, de tout panier, de tout filet, de tout siège portatif, et leurs mains profitent de cette liberté pour s'aller nicher autour d'une taille, sur une épaule, dans le creux d'une aisselle. Ni enfants, ni chiens, ni poulets froids, ni fromages. Ils mangeront dans un petit « bouchon » dont des camarades leur ont parlé, au bord d'un chemin, près de la lisière du bois, d'où l'on a sur Paris une vue superbe, et qu'ils ne découvriront sans doute pas. Mais je vous demande ce que cela peut faire !

Un vieux loup de mer, à la casquette ornée d'une ancre symbolique et hyperbolique, ferme l'accès du pont aux retardataires déçus. *All right!* Quelque chose se met à vivre à l'intérieur du bateau. Nous partons! Et cela s'effectue si gentiment que tous les yeux ont un sourire. Le piston de la machine fait un bruit chaudronneux de parade foraine. Cette élasticité, ce moelleux des couches liquides! Tout le monde est délicieusement à son aise et l'on regrette déjà que la promenade ne promette pas d'être plus longue. Une brise vous coule dans les cheveux, dans le cou, le long des joues et des oreilles. Les hommes enlèvent leurs chapeaux. Les femmes tendent le visage. Nous avons, presque tout de suite, passé le pont Royal.

Une Anglaise, assise à une excellente place où le soleil ne peut la gêner et d'où elle embrasse à la fois les deux rives du fleuve, tire son petit livre à reliure rouge, et, parmi tous ces Français blagueurs ou ahuris, elle est aussitôt la seule personne à savoir que le pont Royal fut d'abord dénommé pont Rouge, à cause de sa couleur, qu'il fut détruit par les glaces en 1684 et reconstruit l'année suivante. Il est aujourd'hui d'une belle couleur blanche, flamboyante sous le soleil, et il fait le gros dos à l'instar du pont Marie, son compère.

D'un côté, le Pavillon de Flore, cette magnifique pièce d'orfèvrerie architecturale; de l'autre, la Caisse des dépôts et consignations dont il est difficile de rien dire. D'un côté

le quai des Tuileries et la Terrasse, avec ses balustres et ses jeux de tennis; de l'autre le quai d'Orsay et la gare avec ses deux cadrans d'une énormité burlesque, ses fiacres, ses



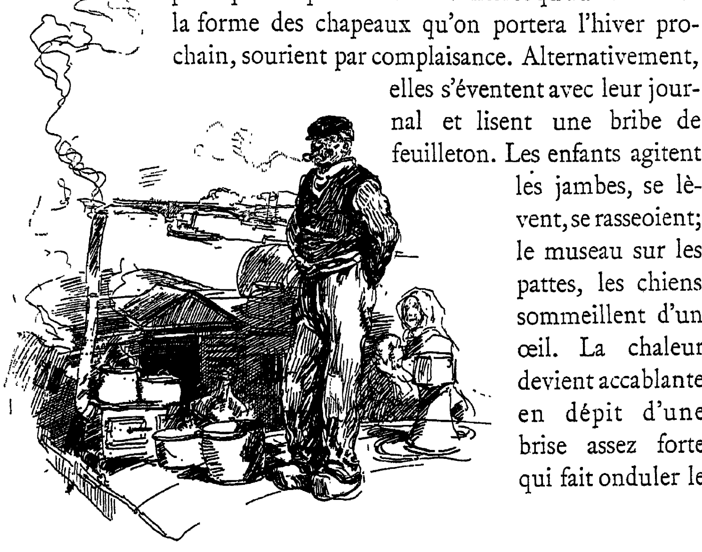
Palais de la Légion d'honneur

omnibus chargés de bagages et le palais d'Orsay qui la flanque à gauche très lourdement. Mais voici la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, bijou précieux,

piqué d'un drapeau tricolore qui a tiré l'œil de notre Anglaise, laquelle compulse de nouveau son guide. Ancien hôtel de Salm, ancienne résidence de Madame de Staël, le palais de la Grande Chancellerie fut, ainsi qu'il convenait, endommagé par la Commune. Les légionnaires se cotisèrent et le réparèrent. Sa rotonde, ses bas-reliefs, ses niches hémisphériques, ses chapiteaux corinthiens, ses hautes fenêtres à frontons, ses sphinx accroupis, tous les détails de son ensemble lui confèrent une grâce délicate et princière, efféminée un peu. La rue de Solférino et les abords de la gare le dégagent à souhait. Le quai d'Orsay se transforme ensuite en une avenue sombre, humide, mais qui fût demeurée aristocratique si nos architectes à la mode de San-Francisco n'y avaient mis bon ordre. Que les immondes champignons de pierres et d'ardoises qu'ils ont dressés là, en plein ciel parisien, retombent sur leurs têtes et sur celles de leurs enfants !

Nous atteignons le pont de la Concorde. Joli nom, n'est-ce pas ? Un peu emphatique pourtant, mais gonflé d'une ironie qu'accuse le voisinage du palais où nos représentants légifèrent. Cette ironie, l'Anglaise ne la sent pas ; elle sait que le pont de la Concorde, commencé sous Louis XVI, fut achevé sous la Révolution, et que, sur la place qui porte son nom et à laquelle il relie la rive gauche, un excellent serrurier qui, pour son malheur, celui des siens

et de quelques autres, était en même temps roi de France, eut la tête coupée ; elle ne s'émeut pas ; elle continue à porter ses yeux froids et curieux d'étrangère, des pages de son guide aux monuments dont elle y lit, à mesure, l'énumération : Palais-Bourbon, palais du Président de la Chambre, palais du Ministre des Affaires étrangères. Les passagers parisiens, gouailleurs comme à l'habitude, objectivent moins et ils ne manquent pas de prêter aux plaisanteries que les monuments leur suggèrent la couleur de leurs opinions politiques. Les femmes, à qui les affaires publiques inspirent le même intérêt qu'aux hommes la forme des chapeaux qu'on portera l'hiver prochain, sourient par complaisance. Alternativement, elles s'éventent avec leur journal et lisent une bribe de feuilleton. Les enfants agitent les jambes, se lèvent, se rasseoient; le museau sur les pattes, les chiens sommeillent d'un œil. La chaleur devient accablante en dépit d'une brise assez forte qui fait onduler le



coutil de la tente. La machine bat toujours du tambour. De l'entrepont, un chant s'élève, voix de jouvenceaux hurlant en chœur : *Halte-là! halte-là! halte-là! Les montagnards, les montagnards!* Un coup de cloche tranche, tout net, la mélodie. « Pont de la Concorde! » crie le conducteur. Le roulement de tambour s'arrête.

Un câble amarre le bateau au ponton. De nouveaux passagers font irruption : mêmes enfants portés à bras par des mères transpirantes, mêmes maris aux gilets déboutonnés, aux mains chargées de paniers, de sièges et de parasols. Plus un centimètre carré n'est libre sur les banquettes; tout ce monde reste debout et roule des prunelles navrées. « Tant pis pour eux! pensent ceux qui sont installés commodément. Que ne vont-ils s'embarquer comme nous au pont Royal. » Et pas un homme n'a fait à une femme le galant sacrifice de sa place. Le même égoïsme régna jadis sur le radeau de la Méduse.

On repart. On croise d'autres bateaux qui remontent. Les vagues rendent un bruit frais et soyeux. Le soleil allume quatre feux de gloire au haut des quatre pylônes du pont Alexandre-III.

DÉSHONORÉ depuis l'exposition de 1900 par des serres dont les gens de goût ne surent jamais s'ils devaient rire ou pleurer, le Cours-la-Reine est en voie de retrouver son élégance d'autrefois. Les jardiniers de la Ville y dessinent

des pelouses et des parterres qui promettent d'être dignes d'un tel emplacement. Quel plaisir ne sera-ce pas d'y venir goûter, par les matins printaniers, la fraîcheur de l'eau, dans l'ombre des catalpas et l'amère odeur des géraniums? Les



Vers Grenelle

cavaliers, galopant sur la contre-allée font des taches mouvantes, rouges, bleues, noires ou brunes, sous les marronniers verts. Les autos envoient des éclats fugaces de cuivre et de vernis. Les portes des hôtels particuliers qui regardent le fleuve, s'entr'ouvrent pour laisser passer des coupés aux har-

nais, aux livrées impeccables. Tableau d'une aristocratie toute moderne, luxueuse et sportive.

Sur la rive gauche, l'Esplanade des Invalides découvre une étendue de ciel immense. Soudé à elle et à la monumentale avenue Nicolas-II, le pont Alexandre-III développe amplement ses nervures métalliques. C'est ce quartier de Paris que la troisième République a choisi pour le marquer de son sceau, y laisser sa trace, y perpétuer son *style*. Ce style, pouvons-nous le juger avec assez de recul ? Pouvons-nous seulement décider s'il existe ou non ? Il existe, oui, mais ce qu'il vaut relativement à ses prédécesseurs à qui il doit trop, bien malin qui le dira sans risquer d'être démenti avant

cinquante ans. La seule certitude d'aujourd'hui, c'est qu'il réussit dans le *joli* et qu'il échoua dans le *grandiose*.

Et le bateau-mouche poursuit sa marche qu'accompagne la sourde mélopée du piston, tandis que les statues de bronze, de pierre et d'or, du pont Alexandre-III s'éloignent et décroissent. Le pont des Invalides, celui de l'Alma, la passerelle Debilly l'engloutissent et le recrachent tour à tour. Les berges offrent une monotone succession de grues, de ponts transbordeurs, de pierres de taille, de meulières. De la tranchée qui suit les ports du Gros-Caillou et des Cygnes, la fumée du chemin de fer des Invalides s'envole en cumulus d'une blancheur opaque. L'eau, incendiée de lumière, semble chargée de matière explosive et l'on dirait que ses petites vagues, courtes, pointues, aveuglantes, vont éclater et projeter du feu.

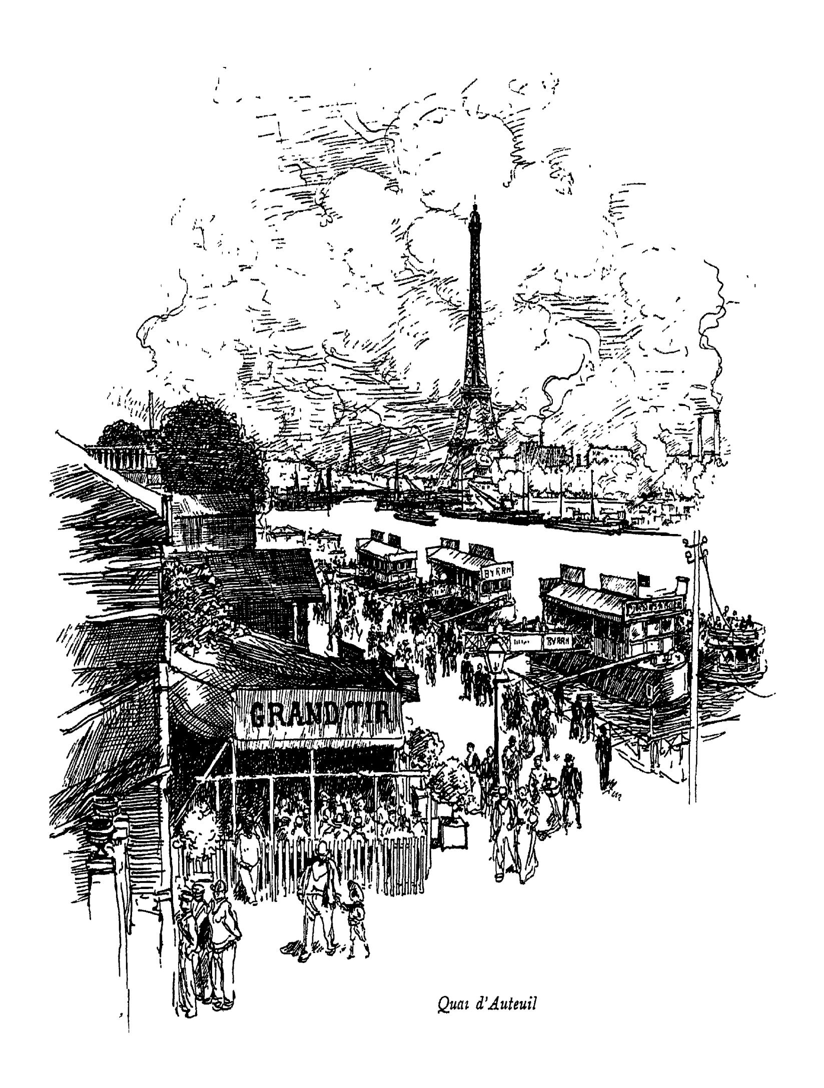
Cependant les cous des passagers se tendent dans une même direction. L'Anglaise se lève, dépose sur la banquette son petit livre et son sac à main et gagne l'escalier qui conduit à l'arrière. De là elle pourra mieux voir la Tour Eiffel.

A travers les fibres du pilier ouest, un ascenseur monte, pareil à un insecte prisonnier qui chercherait une issue vers le haut de sa cage. Des têtes humaines, grosses comme des grains de plomb, se meuvent tout le long de la première plate-forme. Mais le soleil darde d'aplomb et empêche de

contempler longuement les étages supérieurs, le clocheton extrême où flottent mollement les trois couleurs du drapeau français. L'Anglaise vient se rasseoir, se retourne vers le Trocadéro, qui, avec sa rotonde centrale, ses ailes en demi-lune, ses tours jumelles et les statues d'animaux qui flanquent sa cascade, tient à la fois de la gare, de l'usine et du casino. Il n'y a pas à Paris, un monument plus laid que celui-là.

Nouvel arrêt du bateau. Nouveau chargement de voyageurs. Le pont et l'entrepont, cette fois, sont au complet. La brise est tombée. L'air est brûlant. La sueur ruisselle sur les visages. Les hommes arrachent leurs faux-cols. Les femmes entr'ouvrent le haut de leurs corsages. La rumeur des conversations diminue. On se regarde avec des yeux hébétés. Et Meudon, Bellevue, Saint-Cloud, sont encore loin !

Voici le Métropolitain qui, franchissant la Seine sur un léger viaduc, s'enfonce dans le flanc de la colline où s'agglomèrent les maisons de Passy, toutes blanches, toutes neuves, hérissées de minarets et rappelant un peu l'aspect d'une ville orientale inclinée au bord de la mer. La mer, ici, c'est Grenelle et Vaugirard. Voici la gare et le port de Grenelle, l'île des Cygnes avec son allée unique, ses petits arbres sur deux rangs, ses pêcheurs à la ligne, le pont de Grenelle et la statue de la Liberté. Le paysage s'attriste. Les cheminées d'usine recommencent à jalonner l'horizon et ce serait, répétée à l'autre bout de Paris, la détresse bruyante d'Ivry et de Maisons-Alfort, si les coteaux de Clamart et de Chaville



Quai d'Auteuil

n'arrondissaient là-bas, au delà de Billancourt, au delà d'Issy-les-Moulineaux, leurs croupes vêtues de vapeurs bleuâtres...

Une herse qui fermerait l'accès de Paris, à l'ouest, c'est un peu le viaduc du Point-du-Jour. Une herse de pierre, aux barreaux inébranlables, mais à travers lesquels l'eau s'écoule, mais sur lesquels courent ces grosses chenilles que sont les trains, et ces guêpes bourdonnantes que sont les autos, et ces fourmis que sont les hommes. Vu de tout près, cela évoque aussi les arcades d'un cloître. La perspective linéaire de la double galerie aux cintres rétrécis est d'un effet curieux, coupée qu'elle est, à intervalles de plus en plus rapprochés, par les lignes d'or que tire le soleil entre les piliers. On pense à une épure d'architecte.

Pauvres fritures du Point-du-Jour! Elles sont, pour le moins, aussi démodées que celles de Charenton. Le restaurant du *Grand Neptune*, le *Grand Tir*, le *Concert des Bateaux*, paraissent, seuls, tenir tête à l'adversité. Les phonographes font pourtant de leur mieux pour séduire le « populo », les bonnes endimanchées, les troupiers venus des bastions voisins. Il y a des pancartes qui disent : *Ici, on peut apporter son manger*. Et, si, avec son *manger*, on apporte son *boire*, avouez que les restaurateurs du Point-du-Jour sont bien à plaindre!

Que de pontons pour embarquer et débarquer si peu de monde! Du bateau qui fait ici sa dernière escale dans Paris, personne n'est descendu. A peine quelques têtes se sont-elles

retournées vers la rive pour jeter aux guinguettes solitaires un regard indifférent. Oh ! la cascade de mépris qui rebondit, de degré en degré, du haut au bas de l'échelle sociale ! Oh ! la pitié de ceux qui peuvent s'offrir une « ballade à Auteuil » pour ceux qui doivent se contenter des Buttes-Chaumont et du parc Montsouris ! Oh ! la pitié pour ceux qui doivent se contenter d'une « ballade à Auteuil », de ceux qui peuvent s'offrir le voyage de Suresnes ! Oh ! pour ceux qui doivent se contenter du voyage de Suresnes, la pitié de ceux qui voguent vers Saint-Germain !



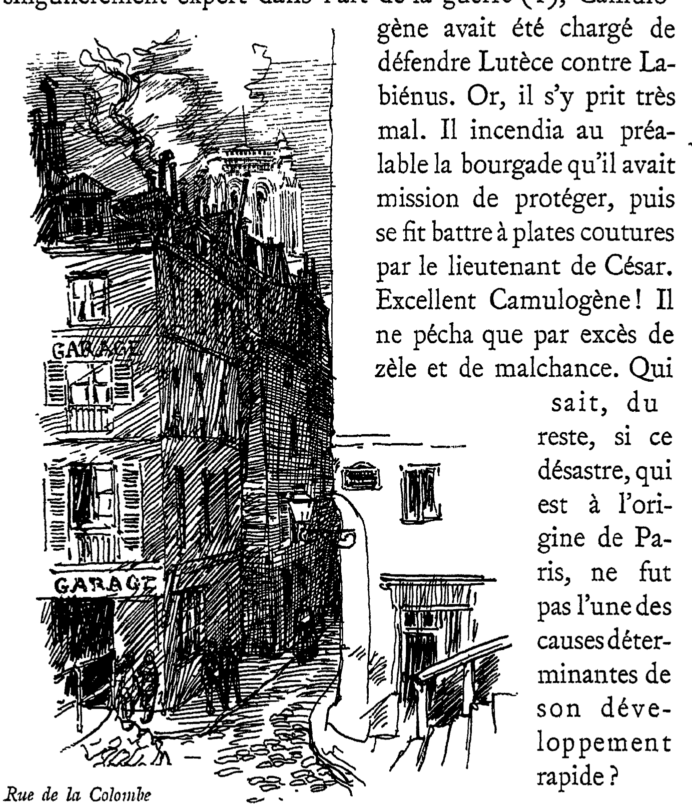


Tours Notre-Dame

LA CITÉ ET L'ILE SAINT-LOUIS

QUELQU'UN qui n'en voudrait pas croire ses yeux, s'il ressuscitait, c'est Camulogène. Parisiens, mes frères, avez-vous déjà pensé à la tête que ferait Camulogène, s'il lui était permis de revenir parmi nous ? Non, n'est-ce pas, car vous ignorez qui fut Camulogène, et son nom lui-même n'est pas familier à vos oreilles. Vieux Gaulois aulerque,

singulièrement expert dans l'art de la guerre (1), Camulogène avait été chargé de défendre Lutèce contre Labiénus. Or, il s'y prit très mal. Il incendia au préalable la bourgade qu'il avait mission de protéger, puis se fit battre à plates coutures par le lieutenant de César. Excellent Camulogène! Il ne pécha que par excès de zèle et de malchance. Qui sait, du reste, si ce désastre, qui est à l'origine de Paris, ne fut pas l'une des causes déterminantes de son développement rapide?



Rue de la Colombe

(1). Cf. *L'Enfance de Paris,* par M. Marcel Poëte.

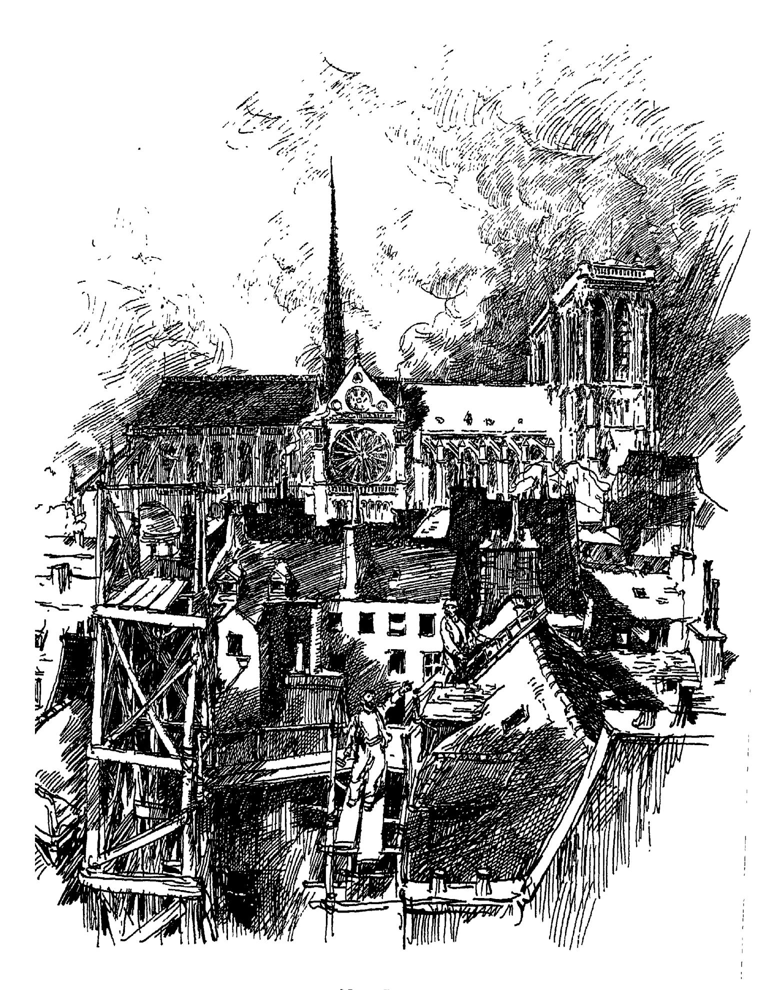
Une cathédrale, un hôpital, un tribunal de commerce, un palais de justice, une préfecture de police, deux casernes, justifient amplement le nom symbolique d'île de la *Cité* que porte l'ancienne île de Lutèce, ancienne île des Corbeaux, ancienne île du Palais. Ces bâtiments publics, pressés sur une superficie relativement restreinte, réduisent à peu de chose la part des habitations particulières. Celles-ci se sont rassemblées en trois groupes assez distants les uns des autres; le premier s'ouvre comme les branches d'un compas, enserrant la place Dauphine et bordant, au nord et au sud, le quai de l'Horloge et le quai des Orfèvres; le second, constitué, à peine, par une douzaine d'immeubles, s'élève aux angles du boulevard du Palais et de la rue de Lutèce, du boulevard du Palais et du quai du Marché-Neuf; le troisième, le plus important, s'est placé, en triangle, dans l'espace que limitent la rue d'Arcole, la rue du Cloître-Notre-Dame et le quai aux Fleurs.

La place Dauphine est l'un des buts de promenade affectionnés des amoureux de Paris, un asile propice à la rêverie. Elle fut créée sous le règne d'Henri IV et tient son appellation du dauphin Louis XIII. Avant la fin du XVIe siècle, deux îlots remplaçaient l'actuelle pointe de la Cité; l'un d'eux se nommait l'île aux Vaches et Jacques de Molay y fut brûlé vif.

Affectant la forme d'un entonnoir dont le tuyau d'écoulement aboutirait au Pont-Neuf, dans l'intervalle de ces deux

maisons qui sont l'un des joyaux de Paris et dont l'une fut habitée par Madame Roland, la place Dauphine, comme la place des Vosges, semble sommeiller et revivre, en songe, sa vie d'autrefois. Sa mélancolie s'accentue quand tombent les feuilles de ses marronniers, autour de ses bancs où personne ne s'assied jamais. Les matins de dimanche à la lumière blonde d'un soleil automnal, aux accents d'une cloche lointaine, elle se transforme, dirait-on, en une cour de béguinage flamand ; de vieilles gens sortent des vieilles demeures ; un prêtre passe... Mais combien fugitives sont toujours, dans le Paris moderne, des sensations de ce genre ! que peu de chose suffit à les détruire ! C'est une voiture qui arrive en ouragan, s'arrête devant la crèmerie pour y déposer une caisse de fromages blancs et s'évade avec fracas par le petit trou de l'entonnoir ; c'est un « autobus » qui passe sur le Pont-Neuf ; c'est un gamin qui s'essaie à chevaucher une motocyclette ; c'est le pas pesant des gardes républicains qui font la relève des sentinelles aux portes du Palais de justice.

Aux fenêtres basses et cintrées des entresols, s'enroulent des liserons, des capucines. Presque tous les rez-de-chaussée sont grillagés, car les orfèvres, qui logeaient ici en grand nombre, avaient tout à craindre des voleurs. Les marchands de vins badigeonnent leurs devantures de couleurs vives : l'un d'eux a laissé à sa boutique l'antique dénomination de caveau ; les autres s'intitulent moins littérairement : *Au rendez-vous des Cochers* ou *de la Marine.*



Notre-Dame

Des orfèvres, il en est demeuré quelques-uns, mais les opticiens sont en plus grand nombre. Le derrière de leurs magasins donne sur la place Dauphine ; l'entrée principale est sur le quai de l'Horloge. Les lorgnons à montures dorées, à verres bleus et rouges, qui leur servent d'enseignes, fixent des regards obstinés vers les tourelles en poivrière de la Conciergerie.

Rue de Harlay, sous le perron qui mène à la galerie des Prisonniers, une porte de bronze est ouverte sur un couloir ténébreux au bout duquel veille un gardien ; des lauriers poussent là dans des caisses ; l'un porte une étiquette déjà vieille avec cette mention : *Laurier vendu.* J'ai cherché en vain ce que cela voulait dire.

La muraille du quai de l'Horloge plonge à pic dans la Seine, et les pêcheurs, avec leurs longues gaules, ressemblent à des combattants d'un autre âge occupés à repousser un invisible assaut. Sont-ce les tours d'Argent, de César et de Saint-Louis qui leur communiquent cette apparence guerrière ? Au pied de la tour Saint-Louis, une affiche blanche annonce une adjudication pour la fourniture des farines aux prisons de Fresnes-lès-Rungis. Des voitures cellulaires stationnent dans la cour du Dépôt.

Sur la place Maub' l'avez-vous vue
Ou bien dans la cour du Dépôt ?

chantait Eugénie Buffet. Où est-elle aujourd'hui celle qui

était alors « la plus chouette du troupeau » ? Ah ! les misérables gigolettes du quai de l'Horloge, leurs pauvres yeux d'oiseaux de nuit que le soleil fait clignoter, leurs corps



esquintés, l'or chimique de leurs perruques, la couperose de leurs joues !

Des heures s'égrènent au carillon de la Tour pointue. Au loin, sur la fontaine du Châtelet, une Victoire prend son essor. Les tramways roulent; les carrioles des Halles s'en vont, balançant des paniers vides ; sous la vieille horloge de Charles V, que restaurèrent Louis XIV et Napoléon III et que répare la troisième République (1), les soldats du corps de garde se distraient à considérer l'animation du pont au

(1) Août 1909.

Change ; jugulaire au menton, les épaulettes et la dragonne étincelantes, le petit sous-lieutenant de service lorgne les passantes jolies ; des fleurs du quai aux Fleurs, il vient des senteurs amoureuses. Les clientes des quartiers riches emportent dans des fiacres leur provision quotidienne. C'est de la joie et de la beauté qui se répand à travers la ville, se mêlant au flot grisâtre de la misère et du travail. C'est Paris !

Dès midi, dans la rue de Lutèce, les autos de ces messieurs de la basoche viennent s'aligner, roue à roue ; la foule des plaideurs envahit la cour du Mai ; on voit voleter les larges manches noires des avocats. Parfois, certains d'entre eux, en toque, robe et rabat, pour aller au Tribunal de Commerce, traversent le boulevard du Palais, et leur déguisement met, dans la gaîté de la rue, une note de funèbre mascarade.

Le soir, la retraite sonne, et, dans la cour de la Sainte-Chapelle, la voix du clairon s'amplifie en vibrations émouvantes.

Un sergent de ville monte la garde à la porte de la Préfecture de Police ; entre ses mains de père de famille, le fusil Gras a des allures débonnaires ; le fusil Lebel, entre celles d'un jeune pompier, devant la porte voisine par où l'on pénètre dans la Caserne de la Cité, est au contraire fringant et belliqueux. Près de là, un vendeur de chaussures fait les cent pas le long de son étalage en agitant un plumeau et monologuant à voix haute. Des étudiants passent et repassent : le Quartier Latin est à cent mètres d'ici, de l'autre côté du pont Saint-Michel.

En bordure de la rue de la Cité, sur l'esplanade ouverte, de l'Hôtel-Dieu au Tribunal de Commerce, a lieu le marché aux oiseaux. Avec des oiseaux on y vend des graines, des cages et maints accessoires d'aviculture ; et des souris blanches et des rats ; et des lapins et des cochons d'Inde ; et des poules et des coqs ; et des dindes et des dindons ; et des canards et des oies ; et des hérissons et des chats. Les plus notables commerçants sont installés sous des abris fixes, sortes de préaux qu'utilise à d'autres jours le marché aux fleurs. Leurs maisons principales sont sur le quai du Louvre. Les autres, qui viennent je ne sais d'où, et que la vente des oiseaux ne nourrit certainement pas, posent à terre l'unique cage où roucoule leur unique tourterelle, s'accroupissent auprès et attendent la pratique. Ici comme partout, il y a beaucoup de spectateurs, il y a moins d'acheteurs. Rien n'est plus drôle que les évolutions d'un rat dans une boîte de vingt centimètres cubes, mais rien n'est d'une utilité plus discutable. Et le moins surprenant n'est pas qu'il puisse se trouver des amateurs qui en fassent emplette. Ils se recrutent parmi le tout petit peuple. Dans l'impossibilité où elles sont de se procurer et de nourrir un trop coûteux loulou, les modistes de Ménilmontant élèvent une souris blanche qui dort, la nuit, sous leur oreiller ; les lingères de Montmartre entretiennent un couple de serins à qui elles donnent un peu de leur cœur. L'amour des bêtes est une des passions les plus répandues à Paris, et elle est peut-être la plus inoffensive.

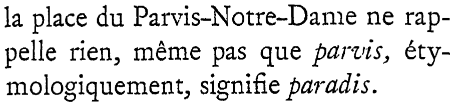
Les pouvoirs publics manquent à leur mission moralisatrice en ne l'encourageant pas.



Quai aux Fleurs

J'IMAGINE que bien des gens ne peuvent passer sur la place du Parvis-Notre-Dame sans ressentir un prurit dans les jambes. Cette belle

surface de bitume invite à la chorégraphie et à tous les exercices pédestres. A d'autres personnes elle rappelle invinciblement Victor Hugo et le fameux vers de Vacquerie où les tours de la cathédrale sont comparées à l'une des lettres de l'alphabet. A une troisième catégorie d'individus, enfin, la place du Parvis-Notre-Dame ne rappelle rien, même pas que *parvis,* étymologiquement, signifie *paradis.*



Deux croquis très différents y sont à prendre : l'entrée à l'Hôtel-Dieu les dimanches et les jeudis après-midi ; l'entrée à Notre-Dame à n'importe quelle heure de n'importe quel jour. La peinture de genre s'est emparée du premier, en a tiré, par centaines, des *sujets* où les sensibilités neuves puisent de rudimentaires émotions. Cette sorte d'art est en défaveur. Mais que de spécimens n'en découvre-t-on pas, aujourd'hui, dans les vieux catalogues illustrés des Salons de 1880 ? La roublardise de ces compositions ne le cède en rien à leur naïveté ; le vieil ouvrier, pauvre mais honnête, qui vient voir sa femme malade, avec un bouquet, des oranges et un bambin de deux ans dans les bras, est de rigueur ; obligatoires aussi la grande sœur et le petit frère, tout de noir habillés. La réalité est moins synthétique, sinon moins poignante.

Le second tableau, celui de l'entrée des Barbares à Notre-

Dame, mériterait de tenter, non pas Rochegrosse, mais Huard.



Dans des chars colossaux, attelés de six chevaux vigoureux et conduits par des cochers d'opérette, ils arrivent, ils arrivent ! Tout à l'heure, ils étaient au Panthéon. Ils ont descendu le boulevard Saint-Michel, franchi le Petit-Pont. Les sabots martèlent l'asphalte, les essieux grincent, les grelots sonnaillent : les voici ! On aperçoit leurs têtes qui se penchent, leurs bras qui gesticulent. La lourde voiture exécute un majestueux virage, s'arrête, ils se précipitent ! Les saints et saintes des trois portails en demeurent stupides.

Hanovriens, Bavarois, Westphaliens et Prussiens ; Anglais d'Angleterre, d'Écosse ou d'Irlande, coiffés de casquettes ou de chapeaux de chasse, vêtus de vert ou de khaki, de vareuses plissées et de culottes courtes, chaussés de brodequins d'alpinistes, portant la lorgnette en bandoulière, le *Bœdeker* ouvert à la bonne page, sans parapluie ni canne, mais l'*imperméable* sur l'épaule, ils se forment en colonne et pénètrent dans le sanctuaire. Les femmes ne sont pas les moins intrépides.



Des bérets informes recouvrent leurs chignons ; leurs nez supportent des lunettes. Le buste à l'aise dans des casaques de gros drap ou des chemisettes molles, la jupe courte et ample, elles jacassent fort et ne doutent pas

que Maurice de Sully ait à leur seule intention décidé de construire Notre-Dame.

Des camelots à l'accent cosmopolite, dont une sacoche bourrée de guides, de plans, de cartes postales, rend la démarche claudicante, s'efforcent à dominer de leurs abois les coassements des visiteurs.

Dans la rue d'Arcole et aussi dans la rue du Cloître-Notre-Dame, les étalages de « souvenirs » abondent : gargouilles de plâtre, vierges gothiques ; et toujours des cartes postales, des guides, des plans... Mais les *Cook* n'ont pas de temps à perdre en achats frivoles. Sur un ordre du cicerone qui vient de consulter sa montre, ils se réinstallent sur les banquettes du haut véhicule et les six chevaux les emportent à l'assaut de l'Hôtel de Ville.

L'ANNÉE 1865 et les suivantes portèrent un rude coup au vieux quartier Notre-Dame. De ce temps date la disparition des rues des Deux-Hermites, du Val-d'Amour, du Haut-Moulin, de la Licorne ou des Oublayeurs, des Trois-Cannettes, de la Regratterie ou du Marché-Pallu, de Perpignan, de la Confrairie-Notre-Dame ou des Deux-Serviteurs. Moyen âge que me veux-tu ? Il nous reste la rue Chanoinesse, la rue de la Colombe, la rue des Chantres, la rue Massillon, la rue des Ursins. Est-ce suffisant ?

Vous pensez bien que mille événements terribles se sont déroulés dans ce truculent quartier. Il ne m'appartient pas

de vous les raconter par le menu. Je me reprocherais pourtant de ne pas vous rappeler qu'à l'angle de la rue des Marmousets (aujourd'hui Chanoinesse) et de celle des Deux-Hermites, demeuraient, sous le même toit, un barbier et un pâtissier dont l'association imprévue avait de merveilleux résultats. Le premier égorgeait ses clients dont le second



Place Dauphine

transformait la chair en pâtés exquis. On en venait acheter de tous les coins de Paris. C'était une renommée. L'histoire ne dit pas comment fut découvert le secret de cette mirobo-

lante cuisine. Mais il paraît que, depuis lors, tous les pâtissiers et coiffeurs du quartier firent de mauvaises affaires.

La rue de la Colombe vit des excès d'un autre genre, en dépit de son nom parfaitement chaste. Elle était un rendez-vous fameux de ribaudes ; les escholiers y menaient joyeuse existence, mangeant ces « belles spatules vervecines perforaminées de pétrosil » dont parle Rabelais, et humant la « purée septembrale ». Dans la rue de la Licorne était l'illustre *Cabaret de la Pomme de Pin.*

Enfin, Fulbert, oncle d'Héloïse, habitait la rue Chanoinesse, et Abélard la rue des Chantres. Vous voyez bien que je n'en finirais pas !

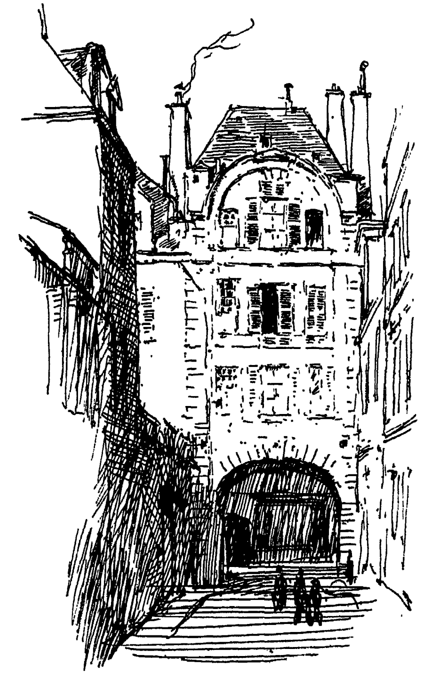
Mais ce charmant quartier est moribond. La rue Chanoinesse s'en va, maison par maison. D'irrespectueux industriels l'ont choisie pour y bâtir des magasins en ciment armé. Du ciment armé dans la rue des Marmozets de la Cité ! Je vous demande un peu !...

S'IL est vrai — mais c'est improbable — que le vaisseau d'argent que portent, sur champ de gueules, les armoiries de la Ville de Paris, soit une allusion à la forme allongée qu'affecte l'île de la Cité, berceau de Paris, et qui la rend vaguement semblable à un navire mouillé au milieu du fleuve, ces armoiries, pour être complètes, devraient figurer, à la remorque du grand voilier, un second esquif de moindre tonnage qui serait l'île Saint-Louis. Placée dans le



Rue des Ursins

sillage de la Cité, comme celle-ci beaucoup plus longue que large et reliée à elle par un seul pont qui, sur les plans, devient aussi mince qu'un câble, c'est bien en effet la comparaison que l'île Saint-Louis suggère invinciblement. Mais, mise à part leur similitude de configuration géographique, la Cité et l'île St-Louis offrent d'essentielles différences.



Rue de Bretonvilliers

L'histoire de l'une a sur celle de l'autre environ seize siècles d'avance. Car l'île Saint-Louis, sous Henri IV, n'avait pas encore un habitant et son isolement était absolu. La vie de l'une fut toujours publique et tint à la vie même de la France. Les puissances ecclésiastique, monarchique et démocratique s'y exaltèrent tour à tour. La vie de l'autre est

restée privée, aristocratique. Il s'ensuit que l'île Saint-Louis constitue un pâté compact de demeures particulières, sans une place et sans un monument, et qu'à défaut de la grande Histoire, l'Anecdote y triomphe.

Telle une petite sous-préfecture, elle n'a, en réalité, qu'une rue, sa Grand'Rue, la rue Saint-Louis-en-l'Ile, d'une rectitude géométrique, coupée exactement en son milieu par la rue des Deux-Ponts, laquelle n'est qu'une voie de passage du pont Marie au pont de la Tournelle, un boyau de communication

Quai de l'Hôtel-de-Ville

entre la rive droite et la rive gauche. Il en est de même pour la rue du Bellay, qui joint le pont Louis-Philippe au pont Saint-Louis. Les autres rues, la rue Boutarel, la rue Le Regrattier, la rue Budé, la rue Pouletier, la rue de Bretonvilliers, sont des impasses acculées à la Seine. Et je les ai nommées toutes.

Une pauvre église, consciente de sa laideur extérieure, s'est nichée dans le giron de l'île et tente de demeurer inaperçue. Son clocher, pourtant modeste, paraît la gêner ; il est d'une hideur funéraire. Le peintre Lebrun est enterré sous les dalles de Saint-Louis-en-l'Ile, et, avec lui, Quinault, le fabricant d'opéras. Ces deux noms, si évocateurs d'un âge pompeux, le sont davantage encore, prononcés sous les voûtes d'un temple où l'art du XVIIe siècle déploie, intacts, ses artifices.

D'ailleurs, l'île Saint-Louis tout entière n'a-t-elle pas échappé à l'évolution qui, d'un lustre à l'autre, ne cesse de transformer Paris précipitamment ? On peut y compter les maisons dont la cinquantaine n'a pas sonné. La rue du Bellay, qui est la benjamine, naquit et fut baptisée sous Napoléon III. La rue Saint-Louis-en-l'Ile offre une double suite, presque ininterrompue, de porches solennels, au-dessus de chacun desquels le premier étage, écrasant l'entresol, campe avec noblesse des croisées hautes de quatre mètres sur des balcons de fer ouvragé. Dans les rues adjacentes, où subsiste le pavé de Balzac, des murailles, respectées

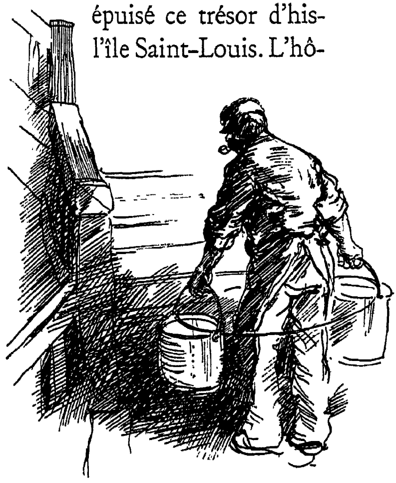
par la publicité moderne, protègent des cours conventuelles, très propres, fleuries d'arbustes en caisses et où d'antiques concierges tricotent. La rue de Bretonvilliers renchérit même sur l'archaïsme général par une arcade qui, vue de la rue Saint-Louis, fait d'elle une sorte de cour intérieure à laquelle manquerait le bâtiment du fond. Ce bâtiment absent est remplacé par une large échappée sur le pont Sully et le quai Saint-Bernard.

Mais l'inestimable hôtel Lambert efface toutes les curiosités architecturales de l'île. Le décor qu'il compose à l'extrémité du quai d'Anjou, avec les arbres centenaires sous lesquels tanguent doucement de vieux bateaux-lavoirs, est, à coup sûr, l'une des plus délicates merveilles créées par la main des hommes. Il me déplairait que cet enthousiasme me fît soupçonner de snobisme. Mais j'adjure les Parisiens de toutes provenances, domiciliés à l'Étoile et à Monceau, de se transporter sur le pont Sully, à l'heure où le couchant, dorant le quai des Célestins, donne un relief plus mordant aux ramures des tilleuls et aux aspérités des sculptures de l'hôtel Lambert enveloppé d'ombre, et qu'ils cherchent dans leurs souvenirs de voyage, et qu'ils disent s'ils ont vu

quelque part, à Venise ou ailleurs, un palais mourant, au bord de l'eau, d'une vétusté plus affinée et plus altière!

A l'auréole de la vieillesse et à celle de la beauté, l'hôtel Lambert n'a pas manqué de joindre celle du malheur. Après avoir abrité le président Lambert de Thorigny, le fermier général Dupin, le marquis du Châtelet-Laumont, le fermier général Delahaye et M. de Montalivet, ministre de Napoléon Ier, il fut dépouillé de toutes ses richesses et devint la proie d'un teinturier. On le transforma ensuite en dépôt des lits militaires. Mais la princesse Czartoryska le releva d'une si lourde chute. Un renouveau de prospérité commença en 1842 pour l'hôtel Lambert, et dure encore.

Nous n'avons pourtant pas épuisé ce trésor d'histoire que sont les quais de l'île Saint-Louis. L'hôtel Lauzun (ou Pimodan) nous sollicite trop pour que nous ne lui accordions pas plus qu'une mention. Vous vous rappelez les premières pages de l'étude sur Baudelaire dont Théophile Gautier a préfacé les *Fleurs du Mal* : « La première fois que nous rencontrâmes Baudelaire, ce fut vers le milieu de 1849, à l'hôtel Pimodan, où nous



occupions, près de Ferdinand Boissard, un appartement fantastique qui communiquait avec le sien par un escalier dérobé, caché dans l'épaisseur du mur, et que devaient hanter les ombres des belles dames aimées jadis de Lauzun... Nous étions dans le grand salon du plus pur style Louis XIV, aux boiseries rehaussées d'or terni, mais d'un ton admirable, à la corniche à encorbellement, où quelque élève de Lesueur ou de Poussin, ayant travaillé à l'hôtel Lambert, avait peint des nymphes poursuivies par des satyres à travers les roseaux, selon le goût mythologique de l'époque. Sur la vaste cheminée de marbre sérancolin, tacheté de blanc et de rouge, se dressait, en guise de pendule, un éléphant doré, harnaché comme l'éléphant de Porus dans la bataille de Lebrun, qui supportait sur son dos une tour de guerre où s'inscrivait un cadran d'émail aux chiffres bleus. Les fauteuils et les canapés étaient anciens et couverts de tapisseries aux couleurs passées, représentant des sujets de chasse, par Oudry et Desportes. C'est dans ce salon qu'avaient lieu les séances du club des *haschischins* (mangeurs de haschisch) dont nous faisions partie et que nous avons décrites ailleurs avec leurs extases, leurs rêves et leurs hallucinations, suivis de si profonds accablements. »

L'histoire de Lauzun et de Mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV, est assez connue pour que cette citation suffise à caractériser, entre tous, l'hôtel de Lauzun ou Pimodan.

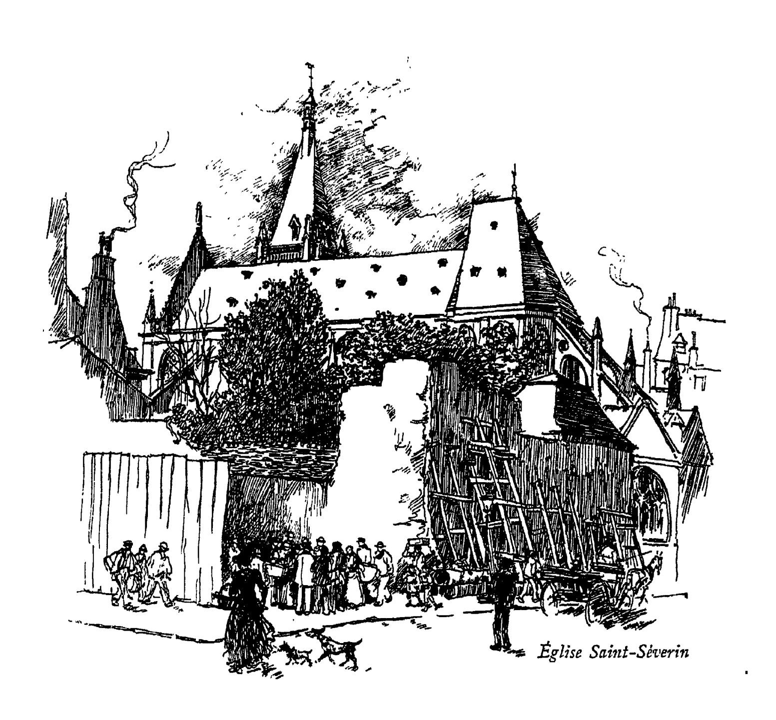
On m'excusera de revenir, avant de quitter l'île Saint-Louis, à la rue Saint-Louis-en-l'Ile. J'ai omis de noter que, malgré l'aristocratie de ses maisons, elle est populeuse et populaire en diable, un paradis pour les commères! Les omnibus et les fiacres l'avaient adoptée pour aller de la rive gauche à la gare de Lyon et réciproquement, mais ils ont modifié leur parcours et prennent à présent par le pont Sully et le boulevard Saint-Germain. Aussi la familiarité des riverains ne connaît-elle plus de retenue. Sans crainte d'être dérangés par le passage trop fréquent des voitures, les petites filles sautent à la corde au milieu de la chaussée, les garçons jouent à la balle, et les portières, les crémières, les boulangères, les mercières et les marchandes de confections, installées devant leurs portes, sur la bordure du trottoir ou sur les marches de l'église, échangent les derniers potins du quartier. On m'a même dit que, tous les dimanches, un malin organise, chez un mastroquet, une tombola à laquelle les habitants peuvent prendre part sans quitter leur fenêtre. Chacun crie le numéro qu'il a choisi et jette deux sous ou un sou : un billet d'un sou donne droit à gagner un poulet; un billet de deux sous, un dindon. Dès que le tirage est effectué, l'entrepreneur de la loterie hurle le chiffre que le sort a favorisé. C'est alors une tempête



de cris, de rires, de bravos, du faîte à la base des vieilles façades Louis XV...

Je me suis laissé dire aussi que l'île Saint-Louis possédait encore des porteurs d'eau. Une « voie d'eau » coûte vingt centimes. Vu le pittoresque et la rareté de la chose, c'est pour rien. Combien d'amoureux du bon vieux temps accepteraient de la payer dix fois plus cher!





Église Saint-Séverin

LE QUARTIER LATIN

SAINT-SÉVERIN — LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE
LE FAUBOURG SAINT-JACQUES
LE LUXEMBOURG — SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

CETTE locution signifie, soit, par opposition à Montmartre, le Boul'Mich' et ses brasseries, de la Seine à l'avenue de l'Observatoire, soit la réunion des divers quartiers où sont établies des écoles d'enseignement

supérieur et auxquels les étudiants fournissent un notable contingent de population. C'est tout le cinquième et tout le sixième arrondissements qui se trouvent désignés dans cette seconde interprétation, et le Quartier Latin devient ainsi le plus vaste de Paris et le plus varié. Nous l'envisagerons à ce point de vue.



Rue Saint-Jacques

Mais pourquoi cette épithète : *latin ?* Quel rapport entre le boulevard Saint-Michel et l'antique Latium ? L'habitude que nous avons de dire *quartier latin*, comme nous disons *quartier Marbeuf* ou *quartier Bréda* sans que ces noms nous évoquent jamais l'ancien gouverneur de la Corse, maréchal de camp, comte de

Marbeuf, ni M. Bréda, propriétaire, ne laisse pour nous au mot *latin* la moindre parcelle de ce que je me permettrai d'appeler son sens intrinsèque. Dans l'Italie centrale, touchant à l'Étrurie et à la Campanie, le Latium s'étendait le long de la mer Tyrrhénienne. Or, Romulus survint avec son frère Rémus, et ils fondèrent Rome, s'il faut en croire Tite-Live. Et les Étrusques et les Sabins fusionnèrent et vinrent habiter Rome, eux aussi. Et Rome prit des proportions considérables. Et les Romains parlaient latin. Et, comme ils avaient le goût des conquêtes, leurs légions se répandirent sur tout l'univers connu. Et la civilisation latine, le parler latin se répandaient en même temps. Si bien qu'un jour une ville latine sortit d'une colline qui s'élevait à mille mètres environ au sud de Lutèce. Deux voies la traversaient du midi au septentrion, qui sont devenues, dans la suite des âges, la rue Saint-Jacques et le boulevard Saint-Michel. Cinq autres rues la partageaient de l'est à l'ouest en tranches parallèles qui s'étageaient sur la montagne Sainte-Geneviève; le boulevard Saint-Germain et la rue des Écoles en sont des souvenirs. Et des édifices de toutes catégories se pressaient de la rue Descartes au Luxembourg et de l'École de médecine à la place Maubert qui, bien entendu, n'existaient pas encore, dont il n'était même pas question. A l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, il y avait un monument public; il y en avait un autre rues Jean-de-Beauvais, Lanneau, Fromentel et impasse Chartière; il y en avait un

autre rue Racine et un autre rue Soufflot; il y en avait un dernier rue Monge. La destination du premier est demeurée obscure : palais impérial, thermes ou maison corporative des bateliers de la Seine? On ne sait pas. Le second fut, à n'en pas douter, un établissement de bains. Le troisième était un théâtre; il occupait l'emplacement du lycée Saint-Louis. Sur le quatrième, mêmes ténèbres que sur le premier : temple ou caserne? Les savants n'affirment rien. Le cinquième, enfin, c'étaient les Arènes.



Jamais, évidemment, le Quartier Latin ne fut davantage le Quartier Latin qu'en ces temps où régnaient Marc-Aurèle, ses prédécesseurs et ses successeurs. Et, ainsi qu'aujourd'hui, il était le plus important de Paris, car il était tout Paris, l'île de Lutèce n'ayant pas, depuis la défaite de Camulogène, repris courage à vivre. Quant à la rive droite, elle n'offrait aux regards qu'un désert inculte et marécageux. Pourtant, au sommet d'une colline, quelques habitations s'étaient groupées et entouraient un temple de Mercure; un brillant avenir était réservé à ce hameau qui devint Montmartre. Les personnes pieuses allaient en pèlerinage, soit au temple de la rue Soufflot, où elles adoraient probablement Jupiter, soit à Montmartre, de même que de braves gens, qui sont nos contemporains, font la noce, tantôt à Montmartre, tantôt au

Quartier Latin. La rivalité de ces deux pôles parisiens a donc une origine religieuse. Elle est aujourd'hui près de s'éteindre; la victoire de Montmartre paraît définitive.

Où en est-elle, au juste, cette décadence du Quartier, qui n'est pas niable puisque les « femmes de noce », qui sont les premières intéressées, sont les premières à s'en plaindre? La jeunesse studieuse, déclare-t-on, ne sait plus s'amuser, et l'on se reporte, avec amertume, à un passé, qui n'est pas si lointain, où la gaîté la plus franche exerçait, de nuit et de jour, son empire dans le quartier des Écoles, où florissaient les « monômes », les cavalcades et autres divertissements traditionnels. On regrette même certaines périodes d'émeute, l'état de siège proclamé, les omnibus renversés, les kiosques flambant comme des torches, les charges de police balayant le Boul'Mich', et les bocks, les soucoupes, les porte-allumettes s'entrecroisant dans les airs. Des magistrats rassis, assis ou debout, pères de famille en de calmes provinces, vous narreront, non sans orgueil, d'homériques faits divers où la mort les frôla de près, et quand leur femme vous aura laissés seuls pour donner des ordres à la bonne au sujet des confitures, ils entreront dans le détail des plus graveleuses histoires dont ils furent les héros reconnus et admirés; car, naturellement, tout cela était au

Quartier de notoriété publique, tout cela se passait presque au grand jour, dans les brasseries, dans les rues. Ah! elle savait s'amuser la jeunesse d'alors! Les billards des cafés facilitaient d'étranges ébats. Et les « cuites » que l'on prenait, Seigneur! Tandis que la jeunesse d'à présent... Tenez, ne nous en parlez pas, de la jeunesse d'à présent!

Rue St-Julien-le-Pauvre

Parlons-en au contraire, quand ce ne serait que pour déplorer son irrémédiable dégénérescence. Le fait est qu'elle ne fait plus de Murger sa lecture favorite. Mais elle a lu l'*Éducation sentimentale* et elle croit être revenue de tout. Les idées ne l'enflamment plus. D'ailleurs, quelles idées avez-vous à lui proposer? En politique, la réalisation du vieil idéal répu-

blicain qui s'effectue lentement n'excite guère que sa curiosité quand ce n'est pas son inquiétude. Nos étudiants d'aujourd'hui sont les fils de ceux qui, après 1870, ont relevé la fortune industrielle du pays. Ils ont trouvé la besogne toute faite, la République solidement établie, les mots *Liberté, Égalité, Fraternité* imprimés sur le papier où ils écrivirent leur version de baccalauréat. La peine qu'ont eue leurs pères pour acquérir des rentes, qui ont payé les frais de leurs études, les a détournés de la lutte commerciale ; ils ont décidé d'être avocats, médecins, ou bien de tâter du journalisme. Ne sera-t-il pas temps, s'ils échouent à leurs examens, de s'en retourner à la maison paternelle ? Et puis, l'Administration est hospitalière. Ainsi calculent beaucoup d'entre eux. D'autres bâtissent leur avenir autrement, plus noblement, si vous voulez, mais sans plus d'enthousiasme. Ils savent, ceux-là, que la bataille de la vie est féroce, et que les meilleures places sont aux plus habiles et aux mieux armés. Des ambitions d'argent les travaillent. Ils fréquentent entre les heures de cours chez des hommes politiques, guettent des postes de secrétaires, se faufilent dans les couloirs du Parlement, et, pour se faire la main, distribuent les palmes académiques à leurs amis d'une mentalité inférieure. Les goûts bourgeois et les conceptions pratiques gouvernent donc les jeunes esprits français. Quant à la folie inhérente à l'âge, elle se satisfait par des exercices sportifs, les cartes, les paris aux courses et de rares bordées à Montmartre ; elle

renonce aux manifestations collectives et bruyantes d'autrefois. Voilà pourquoi le Quartier Latin apparaît si paisible, si ordonné, aux hommes mûrs qui y furent jeunes.

Au surplus, il faut se défier, en une telle matière, des appréciations trop catégoriques. La réalité aime se tenir à distance égale des apparences extrêmes. Jamais le Quartier Latin ne fut absolument ce que l'on dit qu'il était, et de nos jours il n'est pas, de sa surface à ses couches les plus profondes, ce qu'il semble être à des observateurs superficiels ou prévenus. Il importe de considérer avant tout l'extraordinaire diversité des éléments qui le composent, et que cette diversité est relativement récente, et qu'une augmentation numérique s'est produite en proportion, et que la masse des étudiants alourdie par des apports étrangers et douée ainsi d'une vie plus complexe, s'est morcelée en un nombre imposant de castes, de coteries, de cercles n'ayant plus de commun, ensemble, que les salles des écoles où ils se coudoient presque sans se connaître. La vie du Quartier n'y a rien perdu en intensité, loin de là. Ce que les étudiants ne retrouveront pas, c'est cet état d'esprit unanime qui les soulevait jadis comme un seul homme pour défendre des causes de toutes sortes...

Ces éléments étrangers tiennent une grande place. Elle n'est pas disproportionnée à leur quantité. Elle l'est peut-être à leur qualité. Quoi qu'il en soit, ils sont un peu gênants, sans le vouloir et avec la meilleure grâce du monde.



Place Maubert

La coutume n'est pas, lorsqu'on parle du cosmopolitisme de Paris, de songer au boulevard Saint-Michel, et pourtant il n'est certainement pas de quartier où les différents lan-

gages des cinq parties du monde soient plus en honneur que là. Les dialectes latins d'Europe et d'Amérique sont de l'usage le plus courant, et c'est une justification nouvelle du mot *quartier latin*. Italiens, Espagnols, Roumains, Argentins, Brésiliens foisonnent; les Nègres aussi, et les Japonais. Les Slaves non plus ne manquent pas, Russes et Polonais. Tous ces jeunes gens qui ont traversé les monts et les mers pour recevoir à Paris la formation de leur cerveau et de leurs manières, répugnent à garder la chambre. L'hôtel garni est pour eux sans attrait. Ils préfèrent l'air libre des rues aux cours moisies sur lesquelles s'ouvrent leurs fenêtres, et aux meubles Louis-Philippe qui décorent leur *home* passager, les chaises et les tables des terrasses de cafés. C'est tout naturel. De sorte que la vie extérieure du Quartier ne paraît être faite que de leur vie à eux. Cela a quelque chose de désobligeant pour des Français pointilleux, mais qu'y faire? Rien, sinon se réjouir du rayonnement intellectuel de la France.

N'oublions pas les artistes.

Ils furent toujours nombreux au Pays Latin. Ils en sont même les plus stables habitants. Beaucoup d'entre eux y ont vieilli et y sont morts. C'est ici qu'ils ont attendu la Fortune et la Gloire. Elles ne vinrent pas. Les uns s'en sont consolés, les autres non. Et les résignés et les révoltés continuent à déambuler du même pas dédaigneux sur les trottoirs du Boul'Mich', dans les allées du Luxembourg, le long des avenues de Montparnasse.

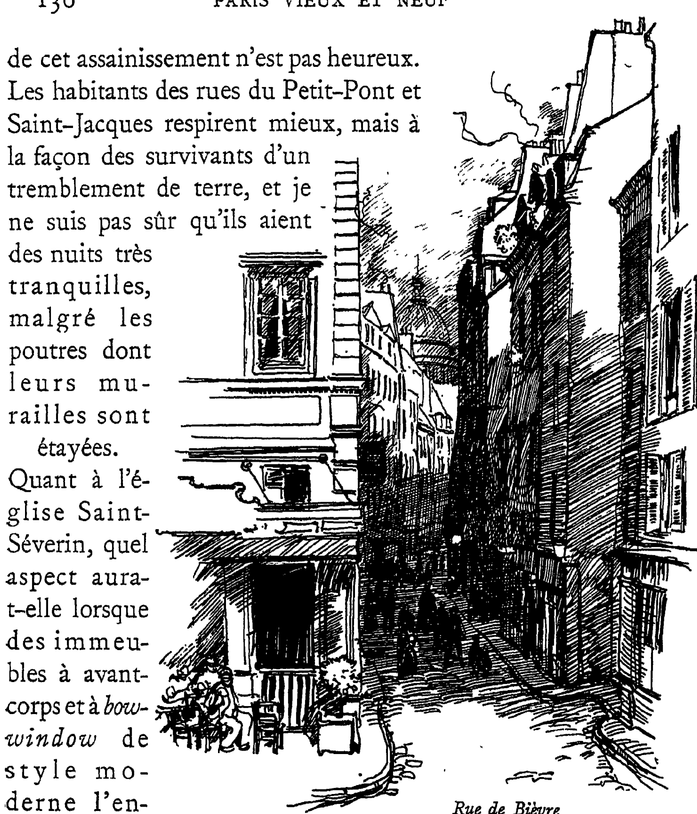
Elle n'est pas morte avec Murger, la bohème des Lettres et des Arts. Mais elle se cache, elle est triste, laide et farouche.

Morceau par morceau, nous l'examinerons, ce Quartier Latin, nous l'analyserons, après en avoir tenté une trop rapide synthèse, et nous ne séparerons plus les individus de leur cadre. Nous parcourrons l'un après l'autre ses deux arrondissements, les uns après les autres leurs huit quartiers, et nous débuterons par celui de Saint-Séverin qui s'offre le premier au promeneur venu des Iles.



On le pourrait appeler le bas Quartier Latin, par antithèse aux régions élevées du Panthéon et du Luxembourg. Il s'étend entre les lignes de la Seine et du boulevard Saint-Germain, de la place Saint-Michel à la place Maubert. Il forme un labyrinthe de ruelles aux maisons extraordinairement dépenaillées. La pioche du progrès y a déjà percé des trouées remarquables : la rue Lagrange, la rue Dante, sans compter, bien entendu, le boulevard Saint-Germain. Récemment, l'ancien Hôtel-Dieu a été rasé, et tout autour du chevet de Saint-Séverin on a culbuté force bicoques. Jusqu'à présent, l'effet esthétique

de cet assainissement n'est pas heureux. Les habitants des rues du Petit-Pont et Saint-Jacques respirent mieux, mais à la façon des survivants d'un tremblement de terre, et je ne suis pas sûr qu'ils aient des nuits très tranquilles, malgré les poutres dont leurs murailles sont étayées.



Rue de Bièvre

Quant à l'église Saint-Séverin, quel aspect aura-t-elle lorsque des immeubles à avant-corps et à *bow-window* de style moderne l'entoureront, si respectueusement qu'ils fassent? Il est déjà possible

de s'en rendre compte. Eh bien, le contraste arrache les yeux.

Vers la place Saint-Michel, la rue Saint-Séverin, la rue Laharpe, la rue de la Huchette, la rue de la Parcheminerie, la rue Zacharie, n'ont pas encore flanché. Elles tiennent bon. Je conseille aux amateurs de s'introduire dans ces lieux surprenants par la rue du Chat-qui-Pêche. La rue du Chat-qui-Pêche n'est pas la plus étroite de Paris, mais elle serait digne de l'être. Elle prend sur le quai Saint-Michel et en une dizaine de mètres atteint la rue de la Huchette qui, autrefois, faisait Mercier se pâmer d'aise : « Il n'y a rien de plus agréable à Paris que la rue de la Huchette, écrivait-il, en raison des boutiques de rôtisseurs et de la fumée succulente qui s'en exhale. On dit que les Limousins y viennent manger leur pain à l'odeur du rôt. A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites, les broches ne désemparent point le foyer le plus ardent : un tourne-broche éternel, qui ressemble à la roue d'Ixion, entretient la torréfaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le Carême ». Vint un Carême après lequel la fournaise ne se ralluma pas, car la rue de la Huchette ne contient plus une seule rôtisserie ; mais j'y ai vu des automobiles d'occasion, et, juste en face d'un cabaret à rideaux rouges et dont les panneaux sont décorés de démons effrayants, un poste de police, son drapeau et son agent de planton sous les yeux indulgents de qui les pensionnaires du cabaret démoniaque raccolaient sans honte les clients.

La rue Zacharie mène à la rue Saint-Séverin.

Bordée de gourbis sans nom, elle rappelle par son étroitesse et la menace continuelle de ses maisons, prêtes, semble-t-il, à s'entrechoquer, ces ruelles arabes que nous imaginons remplies de danses du ventre et de bruits de tambourins. Ici, pourtant, rien de tout cela. Des terrassiers et des maçons attablés chez des bistros; des portes d'hôtels garnis aussi claires que des bouches d'égoût, et de louches personnages en conversation discrète avec des filles. Ni orientalisme, ni gaîté, mais une atmosphère pénétrante de vice et de malpropreté.

Dans la rue Saint-Séverin, dans la rue Laharpe, c'est la même chose, avec moins d'intimité et plus de cynisme. Les tavernes à rideaux hermétiques ne se gênent pas, le soir, pour laisser ouvertes leurs portes : des trognes hideuses de prostituées quinquagénaires surgissent dans des éclairages d'assassinat; des potaches s'arrêtent, hésitent, se laissent tenter. On les entraîne comme au crime. La porte se referme. Ils se trouvent dans une salle basse, tapissée d'un papier à fleurs rouges, et garnie de chaises bancales, de tables poisseuses, de banquettes dont le crin fuit par des plaies béantes. Dans le fond, une caisse et la caissière assise entre deux plantes vertes. Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs? Les femmes commandent des bocks; elles ont soif terriblement, et, comme pour apaiser cette soif, elles promènent sur la bouche et les joues des rhétoriciens pâles de dégoût



Rue Galande

et de désir mêlés leurs lèvres gluantes avec leurs mains d'aïeules. La bonne apporte une bière pisseuse dans des verres à liqueur. On boit. On monte...

Nous sommes ramenés à la rue Saint-Jacques par la rue de la Parcheminerie. L'horreur n'y faiblit pas. Un passage les relie aux charniers de Saint-Séverin. Nulle trace des célèbres tavernes d'antan, l'*Image Sainte-Catherine,* la *Maison au Dieu des Amours*. Toujours les mêmes hôtels borgnes, sinon aveugles tout à fait. Cette rue fut aussi la rue des Écrivains, la rue des Parcheminiers; on y confectionnait des manuscrits pour escholiers et bachelettes.

Du coin de la rue des Prêtres-Saint-Séverin, le portail du sanctuaire cher au pauvre Durtal se montre de trois quarts, avec le recul qui lui manque quand on le contemple de face. Si blasé qu'on soit, il est impossible, ici, de se soustraire à une sorte d'oppression, à un étonnement craintif. Ces gargouilles, ces statues, ces vitraux, ces ogives, disposés en un désordre, une dissymétrie dont l'harmonie éclate; ces murs calés sur des béquilles, et les arbres de ce vieux jardin de curé, tout cela est tellement loin de nous que c'en est surhumain comme un ouvrage de la nature!

La rue Galande, par où nous atteindrons les parages immédiats de la place Maubert, meurt de la mort réservée à tout ce quartier. Certaines cambuses détruites n'ont même pas été rebâties; des trous de cave en marquent l'emplacement, où des chats de gouttières rôdent, tels des chacals

dans le désert. A côté, la caserne moderne avec ses sept étages, ses avancées, ses bariolages, ses sculptures potagères, prend une physionomie absolument idiote et dénuée de sens, en face des séculaires pignons qui, çà et là, subsistent. La rue Galande traverse la rue Dante, modèle du genre, et rejoint la rue Lagrange un peu plus haut que la rue des Trois-Portes. A gauche, c'est la rue des Anglais où les snobs de la Tournée des Grands-Ducs venaient chez le Père Lunette prêter à rire à de pseudo-malandrins.



Marché des Carmes

La place *Maub'*, vous n'en doutez pas, n'est plus ce qu'elle était aux XIIIe et XIVe siècles. Centre du quartier universitaire, et rendez-vous de la plus basse pègre, elle jouissait alors d'une réputation

dont l'auréole crapuleuse qu'elle a gardée de nos jours n'est que le reflet. Les étudiants y fraternisaient avec les escarpes, et c'étaient les jours d'exécution capitale d'invraisemblables « chahuts ». Le commerce des « mégots » et l'embauchage des maçons conserve à la place *Maub'* actuelle une couleur pittoresque, mais les souteneurs et les « pierreuses » n'y sont que tout juste plus nombreux qu'autre part. Son animation vient de ce qu'elle est sur l'itinéraire des Gobelins, de la place d'Italie, d'Ivry et des localités de cette zone, aux portions commerçantes de Paris, et sur celui des quartiers du sud et de l'ouest à la Bastille et aux gares de Lyon et d'Austerlitz, le premier empruntant la rue Monge, le second le boulevard Saint-Germain. Son assemblage est hétéroclite. Constructions neuves de la rue Lagrange et bicoques invalides de la rue du Haut-Pavé, de la rue Maître-Albert, de l'impasse Maubert, de la rue de Bièvre, font un déconcertant contraste que surplombent Notre-Dame, ses tours, sa flèche. Au milieu de cela, Étienne Dolet, sur son socle, a l'air de souffrir un second supplice.

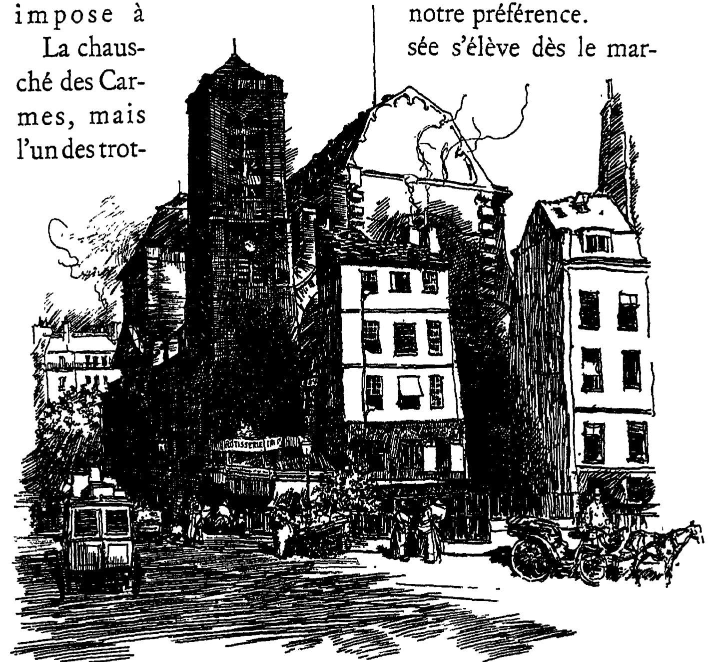
En somme, nous n'avons trouvé, dans ces contrées basses du Quartier Latin, rien qui révèle la vie des étudiants. Hantées par une plèbe pouilleuse, vicieuse et famélique, elles sont une réplique du ghetto Saint-Paul, les Juifs en moins, et les ribaudes en plus. Mais une fois sortis de ce coin putride, une fois montés à mi-pente de la colline Sainte-Geneviève, nous serons en plein centre intellectuel. Ne tardons pas davantage à nous y rendre, gravissons la rue des Carmes.

Elle nous porte rue des Écoles, à deux pas de la Sorbonne, du Collège de France, de l'Association générale des Étudiants et du Musée de Cluny. Dans sa partie qui touche au Boul'Mich', cette rue, garnie de bâtiments universitaires, est caractérisée en outre par des brasseries, des librairies et des squares, où la jeunesse studieuse s'occupe à boire, à lire et à rêver. Nombreux sont aussi les magasins de modes et de confections; là vient se nipper le beau sexe des alentours. A l'autre bout, près de la Halle aux Vins, au delà de la rue et du square Monge, grouille la population alcoolique et braillarde du quartier Saint-Victor; toute la vie faubourienne avec ses bars, ses phonographes, les odeurs fétides de ses épiceries, mélangée à je ne sais quoi qui est particulier au Quartier Latin : revendeurs de meubles dont les boutiques regorgent de fauteuils de bureau, de bibliothèques et de rayons pour les livres, pensions-restaurants où des rapins passent leurs soirées à boire à crédit, encadreurs, marchands de couleurs, marchands de bouquins, etc...

Différentes rues escaladent la colline et nous avons à choisir, soit la rue Jean-de-Beauvais que prolonge la rue de Lanneau, soit la suite de la rue des Carmes, soit la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, soit enfin la rue Monge et la rue du Cardinal-Lemoine. Celles-ci doivent être écartées; elles ne sont pas plaisantes. Bordées de maisons plates et toutes pareilles, aux fenêtres petites et serrées, elles sont habitées par les étudiants en droit principalement, que la

rue Clovis conduit assez vite à leur Faculté. Prenons donc la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, que son nom impose à notre préférence.

La chaussée s'élève dès le marché des Carmes, mais l'un des trot-



Saint-Nicolas-du-Chardonnet

toirs se maintient horizontal au niveau de la place Maubert et forme ainsi une fosse où l'on a accès par deux escaliers à rampes de bois. Au fond se tapissent des bistros, des bureaux

d'hôtels garnis et tout cela est plein de Turcs ! Jaunes de teint, les joues criblées par la petite vérole, coiffés de fez malpropres et vêtus de blouses dégoutantes, les pieds nus dans des savates, ils passent leur temps à rire, à chanter, à se battre, à envoyer des quolibets gutturaux aux curieux qui, penchés sur le garde-fou, les contemplent, comme on contemple les ours au Jardin des Plantes. Du reste, ils ne se cantonnent pas dans cette oubliette ; on en rencontre un peu partout aux environs, et ce n'est pas la moindre bizarrerie de la montagne Sainte-Geneviève que ces calottes rouges errant çà et là, plantées sur des gueules exotiques.

Un fabricant de pendules accapare presque tout le flanc gauche de la rue, là où la pente est la plus raide, avant l'École polytechnique. Le luxe de son étalage détonne sur la pauvreté des autres boutiques où végète un menu commerce affamé. De belles filles, brunes comme la nuit ou rousses comme les blés murs, prennent des poses dans l'encadrement des portes, souriant et clignant de l'œil à de jeunes messieurs en chapeau melon, le cou nu, les mains aux poches, l'air sournois et feignant : toujours la pègre de la *Maub' !* Et toujours des commères assises sur les trottoirs, mais transversalement, à cause de la pente. Et toujours la marmaille hâve et bondissante des quartiers pauvres ou, de la fenêtre, la mère surveille ses « mômes » en récurant ses casseroles. Un bruit grandissant retentit au loin ; il vient de la rue Descartes ; il approche ; des cris de femme ; des

galopades d'enfants; la chaussée soudain déblayée... C'est tout simplement un « tri » qui dévale à toute vitesse, son conducteur cramponné d'une main au guidon, de l'autre pressant sa trompe, les jambes allongées et ballantes, les pédales tournant en liberté, et sur la caisse du véhicule, raidi sur ses pattes, un chien galeux aboyant... L'homme, l'animal et la machine s'engouffrent en bloc dans la descente. Ils atteignent la rue des Écoles, virent à angle droit et du même train. Personne n'a été touché. Les jeux et les conversations reprennent. Et cela se reproduit cinquante fois par jour, sans jamais causer un accident.



La rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, où viennent s'embrancher, de droite et de gauche, la rue Descartes et la rue de l'École-Polytechnique, forme avec celles-ci, devant cette école, un carrefour fort pittoresquement orné d'une sorte de barrière en demi-lune, ayant une borne à chaque extrémité et ne servant à rien qu'à gêner la circulation. Je me trompe : elle est utilisée par les bonnes femmes qui s'y installent pour coudre, et par des marchands des quatre-saisons qui garent, derrière elles, leurs voitures. Bienveillant, un agent de police fait sa partie dans la jacasserie des femmes; il laisse se débrouiller comme elles peuvent les charrettes trop larges engagées dans les rues trop étroites. Les polytechniciens, dont c'est le jour de sortie, s'en vont, par

un, par deux, le képi chiffonné, la pèlerine flottante, l'épée rigide, vers le café où ils ont l'habitude de se réunir pour



Place Marcelin-Berthelot

jouer au poker et au billard. Il est amusant, le portail de

leur vieille École, avec ses sphères, ses lunettes astronomiques, ses instruments scientifiques et industriels sculptés en bas-relief et accompagnant toutes sortes d'attributs guerriers, casques, cuirasses, canons et boulets.

Mais la montée s'atténue; peu à peu nous sommes parvenus au sommet de la colline, et voici que l'église Saint-Étienne-du-Mont se présente à nous de profil, faisant le fond d'une place provinciale que son clocher domine, infiniment drôle avec sa lanterne, son cadran et ses abat-son découpés dans la lumière. L'orifice ténébreux de la rue Laplace lui donne un éloignement factice et de l'effet le plus joli. On s'arrête et l'on admire, comme devant un lumineux dessin placé dans un cadre noirci, écaillé par les ans.

C'est à présent la place du Panthéon, tellement immense et vide que le monument de Soufflot y paraît juste d'assez haute taille.

Le vent... le silence... La petitesse des gens qu'écrasent toutes ces façades glaciales du Lycée Henri-IV, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève et de l'École de Droit... La rue et la tour Clovis... Par rangs de deux, une théorie de collégiens sortis de quelque internat libre et qui s'en vont assister aux cours d'un lycée, se déhanchant à porter à deux mains leur charge de cahiers et de livres... Encore des touristes étrangers ! Ils sont juchés sur les gradins d'une automobile monumentale et leur guide, debout sur le siège, pérore, comme un conférencier véritable.

Un soir d'élections dans le cinquième arrondissement.

Au mois de mai, à huit heures, le ciel est encore clair et le soleil qui s'est couché tout à l'heure dans les feuillages du Luxembourg, a laissé, accroché à la croix du dôme, tout là-haut, là-haut, un éclat de lueur pâle.

Au-dessous, par terre, deux mille hommes qui brament dans l'obscurité presque tout à fait venue.

Et l'on songe à ceci : le cerveau d'un seul individu à conçu cette harmonie majestueuse des pierres, cette colonnade, ce fronton, cette aérienne galerie qui supporte comme par miracle le dôme écrasant, alors que les forces cérébrales additionnées des deux mille citoyens ici présents, ne réussissent à émettre qu'une pensée unique, et quelle pensée : « Vive celui-ci ! » ou « Vive celui-là ! »

Tous les dos sont tournés au Panthéon, tous les visages levés vers la porte de la mairie. Une lumière brille derrière les vitres ; les fenêtres du premier étage aussi sont éclairées. Une ombre est accoudée au balcon : l'un des candidats, paraît-il ; il fume paisiblement une cigarette, pendant que ses concurrents surveillent dans la grande salle le dépouillement du vote des sections. De l'immense clapotement des voix, une injure, parfois, jaillit à son adresse. Il n'a pas l'air d'entendre ; indifférent, il continue à fumer ; on distingue le feu de sa cigarette qui s'éteint par intermittence. Et l'ironique immobilité de cet homme au-dessus de cette foule exaspérée, touche au summum du

comique ou du tragique, sans qu'il soit possible de savoir acextement quoi.



Rue du Cimetière-Saint-Benoît

A mesure que l'heure s'avance, le délire augmente. Les conversations ont cessé. Ce ne sont plus que cris. Les plus



Rue Saint-Étienne-du-Mont

sages se mettent à hurler, comme des chiens. De temps à autre, dans la tombée brusque d'un silence de trois secondes, les violons d'une brasserie de la rue Soufflot placent leur ritournelle.

Les partisans du même candidat se sont rassemblés en un même groupe, petit à petit.

Il y a ainsi, dans la foule, trois ou quatre îlots d'électeurs d'où le tumulte et les vociférations paraissent rayonner sur toute la place. Ici, ce sont les ouvriers de Saint-Victor, les socialistes-révolutionnaires, les syndicalistes, tous les « rouges », reconnaissables non seulement aux souhaits qu'ils expriment, à grands coups de gueule, pour le triomphe de la « Sociale », mais encore à je ne sais quelle violence naïve et neuve que dégagent leurs gestes et leurs voix. De jeunes intellectuels à lorgnons, à figure blême et à cheveux plats, se mêlent à eux et râlent, se consument dans une ardeur fanatique. Ils sont certains que leur homme sera élu, et, s'il reste quelque incertitude sur l'issue du scrutin, il faut que leurs vociférations la détruisent! Ils veulent d'abord être sûrs de vaincre, et puis vaincre. Mais que l'on sache d'abord qu'ils sont assurés de la victoire! « Vive l'anarchie! » braillent les plus imberbes. Là, ce sont les boutiquiers de la rue Monge et de la rue Claude-Bernard, venus en casquette, pour montrer qu'ils ne sont pas fiers et afficher leur républicanisme, mais gonflés de l'importance qu'ils tirent d'être patentés. N'est-ce pas eux qui sont les plus intéressés à la bonne marche des affaires publiques? Les vrais citoyens, les vrais électeurs, les vrais éligibles, c'est eux. Ils crient « Vive la République! A bas la calotte! » Ils ont voté pour le candidat radical, car ils attendent du gouvernement, la paix, la prospérité et la diminution des charges qui étouffent le petit commerce. Et là,

turbulents, nerveux, incapables de tenir en place, ne se sentant jamais ni assez nombreux ni assez bruyants, c'est la phalange amorphe des réactionnaires de toute nuance, étudiants et employés royalistes, nationalistes, bonapartistes, plébiscitaires, qui ne s'entendent que pour hurler « A bas ! » Ils vont et viennent, circulent à travers les groupes, reçoivent et rendent des invectives « Mort aux traitres ! A bas les Juifs ! Vive l'Armée ! » tandis que les autres reprennent en chœur « Vive la Sociale ! » ou « Vive la République ! » Un charivari formidable monte, comme un brouillard de sons, vers les étoiles qui s'allument. Alors, tout à coup, sans qu'on sache ce qui l'a provoquée, une folie frénétique secoue la multitude ; tous les remous n'en font plus qu'un ; les courants s'entrechoquent ; des cannes sont brandies ; des chutes se produisent ; des citoyens jonchent le sol et affirment qu'on les assassine.

Cependant, à l'écart de la bataille, dans l'espace demeuré libre entre l'École de Droit, la Bibliothèque Sainte-Geneviève et le Panthéon, des badauds, hommes, femmes et enfants, des familles de concierges s'amusent follement et ne perdent rien du spectacle. Au contraire, l'attitude désespérée du *Penseur* de Rodin semble plus désespérée. Tant de bêtise, évidemment, va le faire sauter de son socle et se précipiter sur les électeurs à coups de poing.

Des fiacres arrivent, ventre à terre, fendent la cohue et déposent devant la mairie de vagues personnages. On siffle.



Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève

La *Marseillaise* retentit, combattue aussitôt par l'*Internationale*. Les cris de « Vive la République ! » redoublent. Et le bruit se répand qu'Un tel, le socialiste, celui qui a promis la grève, l'arbitrage et la journée de huit heures obligatoires, le candidat des ouvriers de Saint-Victor et des jeunes intellectuels décadents, est élu. On ne sait pas d'où ce bruit est venu, mais personne ne le met en doute. Et la rage et la joie se disputent les cœurs. Le tumulte devient épique.

Rue Rataud

Une échelle paraît, un peu potence, un peu guillotine. Elle est admirable,

cette échelle qui se balance par-dessus les têtes ; elle rappelle des gravures d'histoire, des assauts du peuple furieux, des exécutions. Quelqu'un l'applique à l'une des colonnes qui renflent la façade de la mairie, quelqu'un y monte et déploie une affiche, la colle, l'étale soigneusement...



Il y a ballottage.

Alors, après quelques minutes de flottement, tout le monde est content, tout le monde l'avait prévu, tout le monde est sûr de voir, dans quinze jours, son parti l'emporter ; tout le monde le proclame, du moins, si, dans quelques esprits, le doute et l'amertume s'insinuent.

L'homme qui fumait au balcon n'a pas quitté son poste. Il fume toujours et regarde les manifestants s'écouler peu à peu. Une bande descend la rue Soufflot pour gagner le Boul'Mich' et boire des bocks bien mérités. « Conspuez Machin ! » chantent-ils. D'autres s'en vont vers les vieux quartiers de la Montagne. Ils ne chantent pas ; ils se contentent de gesticuler en marchant très vite et en poussant des vivats ; les familles de concierges se rangent pour les voir passer. Ils s'engagent dans la rue Valette. Un troisième peloton, rythmant son pas aux accents de l'*Internationale,* disparaît par la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, où, dès les premiers bistros, il se désagrège. Quelle presse autour des « zincs », surtout chez le père Zanzi ! Le père Zanzi est

un doctrinaire du socialisme ; sa parole est écoutée ; il n'en est pas prodigue et c'est de sa part une sorte de coquetterie que ce silence mystérieux qu'il sait opportunément garder. Il se renseigne, il écrit sur l'ardoise le chiffre des voix obtenues par chaque candidat, s'assied, prend sa tête dans ses mains et réfléchit. On attend l'oracle ; on cause à voix basse, et l'on est fier de former un petit cercle d'initiés, dans cette boutique empuantie de tabac et d'absinthe. Les clients du père Zanzi sont tous des habitués et se connaissent : typographes, plombiers, réfugiés russes et polonais, bohèmes imprécis. Enfin l'étrange mastroquet, à figure glabre de vieil acteur comique, relève le front et doucement, onctueusement, sacerdotalement, il fixe la tactique à suivre, pendant que sa femme, dans la cuisine, lave les assiettes. Les étrangers, attablés devant des bols de café au lait où ils trempent leur pain, tendent l'oreille et prennent une leçon de vie politique.

Mais un hercule, en costume de terrassier, pousse la porte, entre, et avec un grand geste : « Vive la Révolution ! » — « Ta bouche ! » ordonne le vieux bistro.

Les versants nord et sud de la montagne Sainte-Geneviève communiquent par la rue Descartes, laquelle, en se prolongeant, devient la rue Mouffetard.

« La rue Mouffetard a conservé une physionomie très curieuse et très ancienne, dit M. Gustave Pessard. Remplie de boutiques, c'est une des rues les mieux approvisionnées de Paris ; on y compte plus de soixante marchands de vins, traiteurs, rôtisseurs, restaurateurs et pâtissiers ; quinze épiciers et fruitiers ; laiteries, boucheries ordinaires et hippophagiques, charcuteries, triperies, etc... On y trouve tout et tout y est condensé dans un espace relativement très restreint. C'est d'ailleurs ce qui convient aux habitants très nombreux de cette vieille et intéressante rue de l'ancien quartier St-Marceau. »

Rue Saint-Médard

D'où vient ce mot *Mouffetard,* à la sonorité canaille et étouffée ? Il vient de loin. Au temps des Romains, on désignait sous le nom de *Mons Cetarius* ou

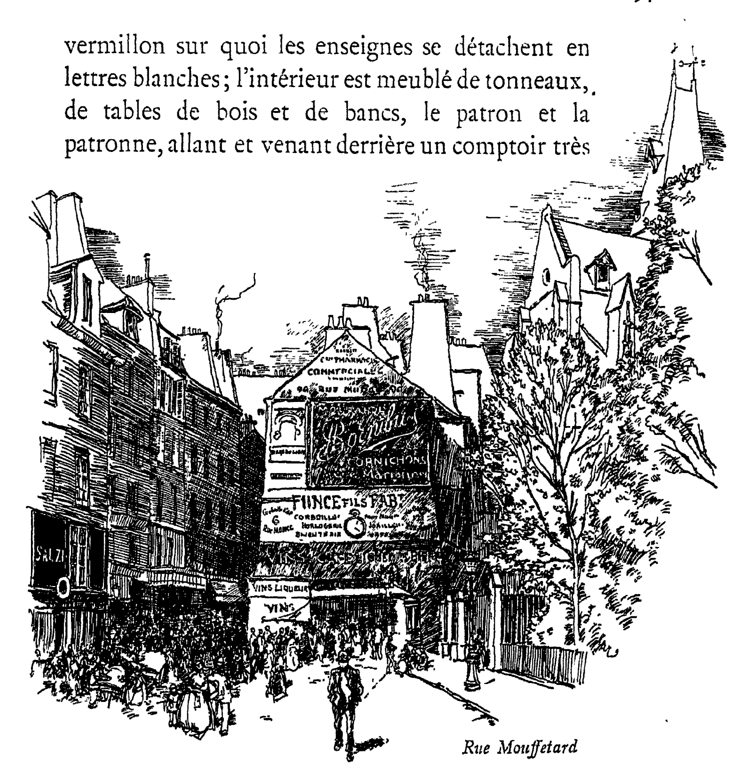
Cetardus, un territoire qui était un lieu de sépulture traversé par le chemin d'où naquit la rue Mouffetard. *Mons cetardus* se mua successivement en *Moncétard, Moufétard, Mouffetard.*

Elle a ceci de particulier, la rue Mouffetard, qu'à quel jour ou quelle heure qu'on y soit, on s'y croit au dimanche, tant on y voit de gens inoccupés ou flâneurs. La place de la Contrescarpe, où convergent les rues Blainville et Descartes, les rues Lacépède et Mouffetard et la rue du Cardinal-Lemoine, est fréquentée, du matin au soir, par des prolétaires en proie au désœuvrement. D'aplomb sur leurs jambes, la pipe aux lèvres, les mains dans les poches, ils philosophent le plus paisiblement du monde, crachent, se mouchent dans leurs doigts, et, quand l'idée leur en vient, se transportent chez leur marchand de vins coutumier, histoire de s'humecter un peu le gosier, car le scaferlati altère. D'autres fois, ils déambulent avec gravité au beau milieu de la rue Mouffetard; leurs groupes s'entrecroisent, échangent des poignées de mains, des prises de tabac, des bourrades cordiales, des plaisanteries consacrées par un long usage. Et l'on n'omet point de saluer les dames : « Bonjour, la p'tite mère! Bonjour, m'ame Plantu. Et la santé, ça colle toujours? » Les doigts masculins palpent les bras féminins : « A bas les pattes, vieux saligaud! Je le dirai à mon mari! » — « Vot' mari? Où donc qu'il est? Nous l'attendons pour boire un verre! »

On en boit, des verres, dans la rue Mouffetard, on en boit!

La rue Mouffetard appartient tout entière aux piétons. A cause de son encombrement continuel et de sa pente trop forte, les voitures évitent d'y passer. La rue Mouffetard est, plutôt qu'une rue, une foire permanente. Chaque jour, avant l'heure du déjeuner, le fourmillement des ménagères y est fort plaisant. Elles vont de la boucherie, où une longue bande de calicot annonce une *baisse de prix sur le veau,* à la boutique de M. Désert, marchand d'abats, à la *Prolétarienne du 5e,* société coopérative de consommation, où à *La Narbonnaise* (société vinicole de production. Répartition des bénéfices en argent tous les mois). Le *Familistère parisien* a aussi la vogue ; il promet des petits pois et des haricots verts à 0 fr. 50 la grande boîte avec prime. Quant à la *Nouvelle Coopérative,* son étalage n'est rien moins qu'alléchant : pour 200 bons, vous avez droit à une jolie montre de dame en acier bruni, pour 300 bons à une pendule style « chalet suisse », pour 20 bons à six mouchoirs, pour 120 bons à une cafetière artistiquement décorée d'iris mauves. N'oublions pas les magasins de *Fournitures en solde pour tailleurs* (achat de rognures de drap et morceaux). Et le *Bar-cave Mouffetard* où se débite un stupéfiant rhum de la Jamaïque à 2 francs le litre ! Et tous les bars et toutes les caves, caves de Bourgogne, caves de la Gironde, caves mâconnaises, spécialités de bon chablis, de marc, de cidre mousseux, de vin gris de Lorraine ! Les devantures de ces assommoirs sont uniformément badigeonnées de bleu de Prusse ou de rouge

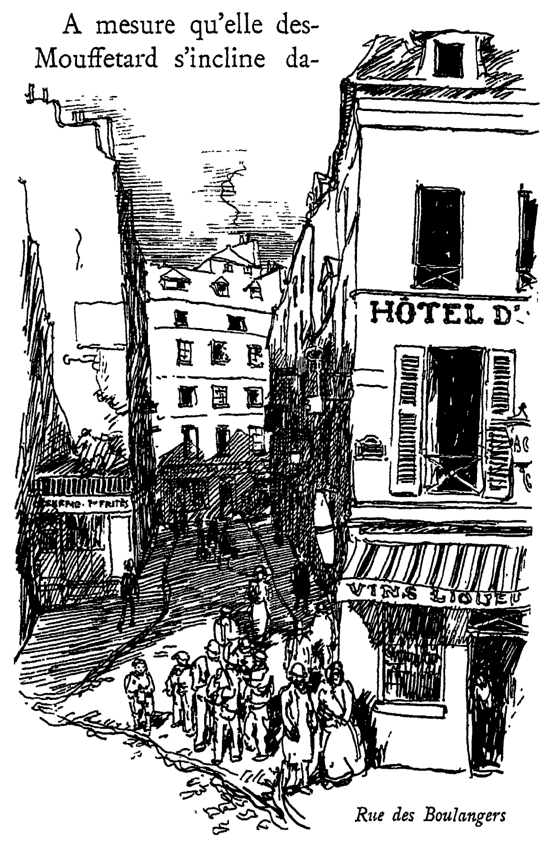
vermillon sur quoi les enseignes se détachent en lettres blanches; l'intérieur est meublé de tonneaux, de tables de bois et de bancs, le patron et la patronne, allant et venant derrière un comptoir très



Rue Mouffetard

bas qui tient lieu de « zinc ». Les consommateurs boivent debout au comptoir ou assis à une table, selon leur humeur et le temps dont ils disposent.

A mesure qu'elle descend, la rue Mouffetard s'incline davantage et devient plus populeuse. C'est que de la rue de l'Arbalète à la rue Censier se tient un marché que les gens du quartier ont dénommé *marché pouilleux;* il s'y vend d'incroyables choses. Le prix d'une paire de bas est de cinq centimes, et elle est fort proprement reprisée; rien ne pourrait faire croire qu'elle a été cueillie dans un tas d'ordures. Les



Rue des Boulangers

Galeries Mouffetard annoncent l'ouverture d'un nouveau rayon et une prochaine mise en vente extraordinaire de vêtements de travail pour hommes; devant la porte, une voiture à bras est arrêtée, pleine d'espadrilles.

Mais en même temps qu'elle atteint l'église Saint-Médard, la rue Mouffetard s'amplifie, s'aère, et l'on remarque, en face du square, la *Société française d'hygiène, subventionnée par l'État* (bains-douches, 0 fr. 25, savon compris). Après quoi la rue Mouffetard n'est plus. Elle est parvenue au creux de l'ancienne vallée de la Bièvre dont l'avenue des Gobelins, large et droite, gravit le versant opposé.

Nos romanciers ont l'habitude de loger leurs vieux savants dans le quartier du Jardin des Plantes. C'est un endroit fort bien choisi, et si, dans la réalité, les vieux savants n'habitent pas tous le quartier du Jardin des Plantes, ils ont grand tort. Ils ont grand tort d'abord parce qu'ils s'y trouveraient en illustre compagnie, dans la société de Buffon, de Cuvier, de Lacépède, de Linné, et puis parce que ce quartier, abstraction faite du passé, leur convient à merveille. Les allées du jardin zoologique sont propices à la méditation. Dans les rues peu passagères, un silence provincial ne cesse de régner, qui favorise les travaux du cabinet ou du laboratoire. La plupart des maisons sont d'une vétusté en harmonie avec le caractère de vieillards pour qui les joies de la vie moderne ne comptent plus. Enfin,

elles renferment presque toutes d'admirables jardins et chacun sait que la vue de la verdure est un repos pour l'œil du philosophe.

Mais je crois que nos romanciers n'inventent rien quand ils logent leurs vieux savants dans le quartier du Jardin des Plantes. Ce quartier n'en est pas rempli, à proprement parler, parce que les vieux savants, en dépit de l'instruction obligatoire, ne constituent pas encore, dans la société française, une majorité; mais il en compte quelques-uns et j'en ai vu. Leur dos voûté, leurs longs cheveux blancs, leur parapluie, leur redingote et la rosette de leur boutonnière les rendent facilement reconnaissables.

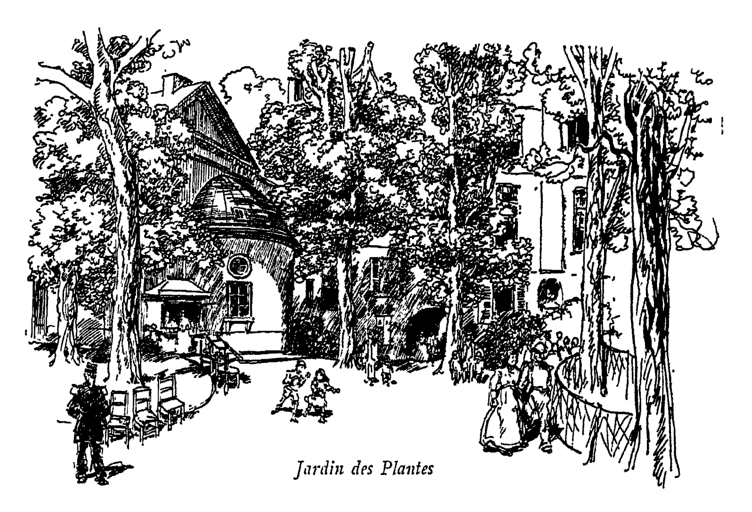
C'est aussi, à cause de la Salpêtrière et de la Pitié, un quartier de médecins.

C'est aussi, à cause de la Bièvre, un quartier de peaussiers et de corroyeurs.

Mais c'est surtout un quartier de bourgeois, et cela à cause de rien, parce que c'est ainsi et que les bourgeois ont bien le droit d'habiter où ils veulent. D'ailleurs les vieux savants et les médecins — qui sont de vieux savants quand ils sont vieux et quand ils sont savants — sont des bourgeois. Bourgeoisie, bourgeoisie, tout n'est que bourgeoisie, aurait pu dire Jules Laforgue. Et, à propos de Laforgue, il me semble que les poètes doivent avoir, eux aussi, de la sympathie pour le quartier du Jardin des Plantes. Mais, au fait, nous tous qui ne sommes ni savants, ni méde-

cins, ni peaussiers, ni corroyeurs, ni poètes, nous avons de la sympathie pour le Jardin des Plantes! Alors!

Alors, je m'arrête, car je ne sais plus très bien où j'en suis. Je me laisse entraîner à des digressions et les digressions ne me valent rien.

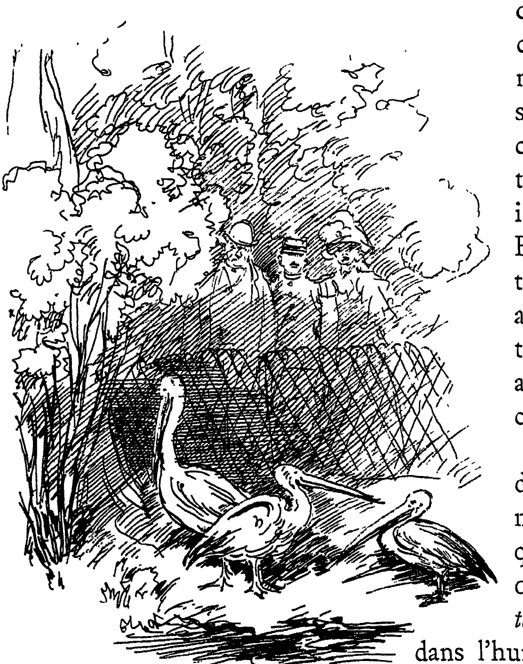


Jardin des Plantes

PUISQUE nous avons poussé notre promenade jusqu'au bas de la rue Mouffetard, nous allons suivre la rue Censier, après nous être reposés quelques instants dans le square Saint-Médard. Des gueux mangent sur les bancs; ils mastiquent avec application leur bout de fromage et leur bout de pain, indifférents au conseil que leur adresse saint Jean

l'Évangéliste, gravé sur le mur neuf d'une annexe de l'antique église : *Cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos*. Voilà qui est facile à dire !

La rue Censier coupe la rue Monge après laquelle elle prend une très pittoresque tournure faite de hauts et de bas, de rampes, d'escaliers, etc. Elle n'est bordée, sur l'un de ses côtés, que de tanneries, car, invisible, la Bièvre la côtoie, et nous arrivons bientôt à la Halle aux Cuirs. Est-ce l'effet d'une association d'idées ? Les maisons de ce quartier puant ont l'air cuit, *tanné*, macéré dans l'humidité empoisonnée de l'atmosphère.



Les porches ouverts laissent entrevoir d'immondes amoncellements de peaux, et cela est d'une horreur indéfinissable, cela tient à la fois de l'usine, de la boucherie et du cimetière. De temps à autre, on aperçoit, sous un hall où la lumière du jour elle-même paraît pourrie, une passerelle sous laquelle la Bièvre coule en se cachant. Des hommes remuent des sacs bruns; ils ont les manches retroussées, des pantalons infects, des sabots gluants. Et leur industrie n'est pas très bruyante; ils opèrent dans un silence triste et comme honteux.

La rue de Buffon, qui s'ajuste, bout à bout, à la rue Censier, nous ramènerait à la place Valhubert et au pont d'Austerlitz. Nous laisserons donc derrière nous ce quartier industriel où circulent la rue Poliveau, la rue du Fer-à-Moulin, la rue Santeuil, la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, et qui n'a, avec le véritable Quartier Latin, que des rapports de voisinage. Il abonde en carrosseries et en tanneries. L'Amphithéâtre d'Anatomie et la Boulangerie des Hôpitaux sont loin de l'égayer. Nous nous en évaderons par la rue de la Clef, nous bifurquerons dans la rue Daubenton qui fut, au XIIIe siècle, la rue de Riche-Bourg, en raison de la beauté d'un petit bourg qu'elle traversait. Le petit bourg a été démoli, mais sa beauté survit dans de charmants jardinets clos de murs et des maisons respectables par l'âge. Des jeunes filles avec leurs mères, de vieilles dames avec leurs bonnes trottinent comme pour s'en aller à vêpres. La province, vous dis-je, la pure province!

Néanmoins, voici l'hôpital de la Pitié, dont on n'a certainement pas idée à Brives-la-Gaillarde ! Quel hôpital ! Quelle pitié !

Construite en 1612 (vous avez bien lu : 1612. En plein siècle de l'hygiène, Paris, la Ville-Lumière doit à l'initiative de Louis XIII l'un de ces établissements d'assistance) — construite en 1612, la Pitié, alors *Hôpital général de la Grande et de la Petite Pitié tant que de refuge,* reçut d'abord des mendiants valides, puis des enfants malheureux, puis des filles débauchées. Puis, à la fin du XVIIIe siècle, on n'y soigna plus que les humeurs froides, la teigne et la gale des petits garçons, et la Pitié devint l'*Hôpital des Orphelins du Faubourg Saint-Victor*, la *Maison des Élèves de la Patrie.*

De la place du Puits-de-l'Ermite qui s'y enclave en angle droit, on jouit d'une vue édifiante sur cet hôpital en décomposition, cet hôpital-cadavre, cet hôpital-tombeau où les vers se sont mis. Les murailles suent la misère et la mort. Des fenêtres, aux chambranles tellement vermoulus, rongés, noircis, qu'elles semblent avoir été léchées par les flammes d'un incendie, ne s'ouvrent que sur du noir, et en longeant la rue Quatrefages vous en entendez s'exhaler des plaintes, des toux, des crachements de malades qui vous donnent un frisson dans le dos. Fuyez sans lever la tête ! Un fantôme blanchâtre vient d'apparaître à une lucarne... Bouchez-vous les oreilles ! Il appelle au secours avec un bruit de chaînes... Enfer et damnation ! Incurie administrative et assistance publique !

Or, la Pitié va disparaître. Et il a été décidé ceci : de nombreuses photographies en seront prises et l'on exposera au Musée Carnavalet « les boiseries de l'autel et des consoles



Rue Malebranche et rue Saint-Jacques

de la chapelle, de très beaux vêtements sacerdotaux trouvés dans la sacristie, les vitraux, *la plaque d'inscription du nom de l'Hôpital*, l'ancienne plaque indicatrice de la rue du Battoir, et enfin le dais et le culot d'une niche avec armoi-



Rue Saint-Jacques

ries, faisant l'angle des rues Lacépède et du Battoir et qui est des plus intéressantes. » Allons, tant mieux !

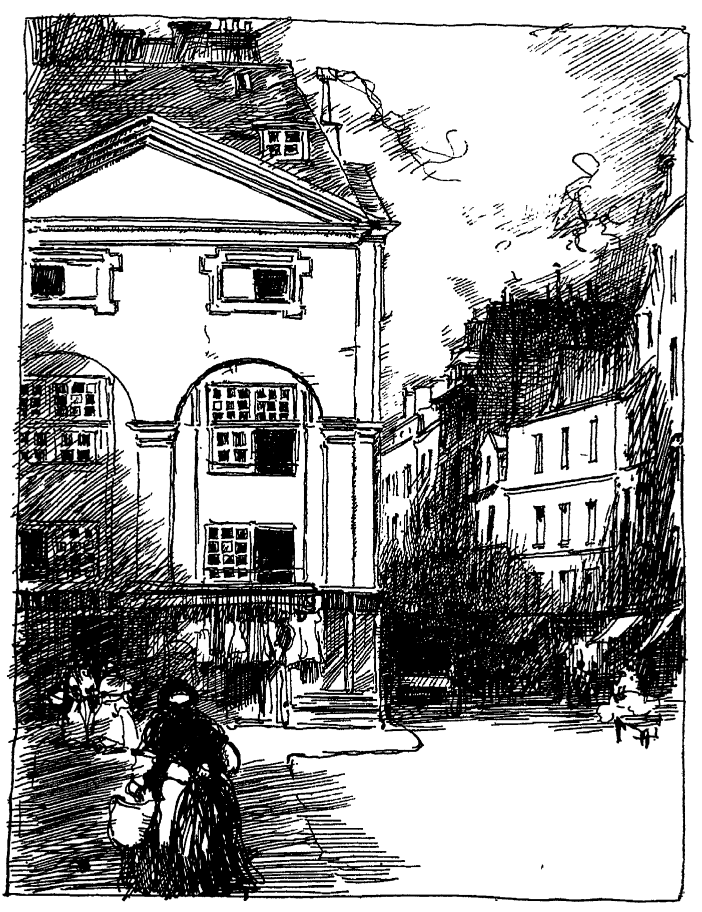
Jeune et jolie, et assez déshabillée, une femme qu'un hibou, un serpent et un crocodile empaillés attestent clairement être une sorcière, assiste de haut aux colloques des conducteurs et cochers d'omnibus de la ligne Square des Batignolles-Jardin des Plantes. Cette femme a mission de perpétuer la gloire et les mérites de Georges Cuvier. La rue Cuvier qui sépare la Halle aux Vins et le Jardin des Plantes, la rue Linné, la rue Lacépède et la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, venues de quatre points opposés, se rencontrent en un carrefour où nous reprenons pied dans la vie parisienne. Il est en effet le rendez-vous de tous les étrangers et de tous les provinciaux accourus des régions centrales de la ville pour visiter le Jardin des Plantes. A l'heure où celui-ci ferme ses portes, c'est un cortège de races les plus diverses du globe qui franchit lentement la grille, s'arrête, hésitant sur la direction à suivre, se désagrège ensuite pour envahir les omnibus, les voitures de touristes, les fiacres, ou se rendre à pied aux Arènes de Lutèce toutes proches. Des troupiers à l'allure errante, des nourrices aux chatoyantes soieries piquent de-ci et de-là des notes de nuances vives et j'oserai dire dominicales. Les blouses des infirmières de la Pitié y mêlent des taches blanches. Les verdures du Labyrinthe complètent la variété du coloris.

Comparativement à la Pitié, les Arènes donnent une impression presque moderne. On s'imagine pénétrer dans un chantier en temps de grève, dans une usine abandonnée.

La restauration fut excessive. Il y a là, en outre, la statue d'un certain Gabriel de Mortillet, ornée de têtes de singes, qui est d'une niaiserie abrutissante.

Un dernier pan de la montagne Sainte-Geneviève nous reste à parcourir : celui que nous avons laissé à notre droite en descendant la rue Mouffetard. Remontons donc la rue Monge jusqu'à la place Monge et suivons la rue Ortolan qui longe la caserne des gardes républicains : elle aboutit à la rue Mouffetard. On ne peut revoir la rue Mouffetard sans quelque plaisir. A cet endroit, les murailles rébarbatives de la caserne lui donnent de l'austérité. La fontaine qui fait l'angle de la rue du Pot-de-Fer a été construite en 1671. Elle n'en est pas plus jolie.

Comme tant d'autres, la rue du Pot-de-Fer reçut son nom d'une enseigne qu'on y voyait au XVIe siècle. Elle ne possède, avant d'atteindre la rue Tournefort, rien de remarquable qu'une botte découpée dans la tôle et agrémentée d'une banderole avec ces mots : *A l'Exactitude ;* un écriteau, fixé au-dessous, nous avertit que le *concierge fait les réparations de chaussures en tous genres.* En tant que curiosité archéologique, c'est plutôt pauvre. Mais, au coin de la rue Tournefort, une bâtisse monastique accuse tout de suite le caractère de ce quartier qui fut, s'il ne l'est plus, conventuel essentiellement. Au 18, était naguère le fameux pensionnat de Sainte-Aure où fut élevée la Dubarry. Le couvent des Dames de la



Rue Saint-Jacques

Miséricorde, le couvent des Bénédictines, l'Oratoire Saint-Marcel, étaient aussi rue Tournefort. Au 24, le battant entr'ouvert d'une porte charretière découvre une courette moussue, un vieux puits à la margelle polie, un jardin où j'aperçois, folâtrant dans les hautes herbes, une fillette dont la perruque rousse semble une monstrueuse fleur d'or. Cette porte, cette cour, ce puits et ce jardin, appartenaient en 1777 à l'hôtel Baylère de Chambellan. Aujourd'hui, une bande de toile, accrochée au mur extérieur, porte ces mots mélancoliques : *A vendre, terrain d'une superficie de 834 mètres, 24 mètres de façade. Maison à louer en totalité ou en partie, avec immenses caves et dépendances.* Les jours du vieux puits sont comptés.



Et la rue Tournefort glisse sur le flanc de la colline jusqu'à la rue Lhomond, laquelle poursuit sa course inclinée vers la rue de l'Arbalète. Des constructions de fer et de briques rendront bientôt méconnaissable la petite place où se joignent à la rue Lhomond et à la rue Tournefort les rues Vauquelin et de l'Abbé-de-l'Épée, et où un réparateur de vélocipèdes s'est installé dans un local à l'enseigne des *Annales lorraines.* Des jeunes gens éperonnés et bottés, cravache en main, défilent sous la conduite d'un jeune prêtre

et gagnent un manège voisin. Nous n'irons pas plus loin; nous rebrousserons chemin dans la direction d'où ils viennent et qui est celle de l'école Sainte-Geneviève, rue Lhomond, ancienne rue des Postes.

Quelles étaient ces Postes ?

Certains tiennent pour une altération du mot *Pots,* à cause du *Clos des Poteries* et des vendanges qui s'y faisaient. « Un clos des Métairies, dit Lefeuve, a dû faire pendant, de l'autre côté de la rue, aux vignes des Poteries, qui ont certainement confiné à celles du clos Saint-Étienne-des-Grès, et il se fabriquait par là des poteries du temps des Romains. On dit bien que les vendanges du vignoble rapportaient le tiers-pot au seigneur, et que, par altération, la rue des Poteries est devenue la rue des Postes. Mais, à l'époque où s'est produit le changement, n'y regardait-on pas de plus près ? Les écuries des messageries et postes ont pu se tenir sur ce versant de la montagne Sainte-Geneviève alors que le transport public des lettres et des voyageurs constituait un monopole pour l'université de Paris : le privilège n'en fut réuni qu'en 1719 aux messageries et postes royales, dans le fermage desquelles un vingt-huitième s'attribuait, par compensation, à l'université. D'ailleurs, l'expansion de Paris sur cette pente, que la troisième enceinte laissait en dehors de la ville, ou bien l'état de siège, avait dû motiver l'établissement de postes armés près de l'Estrapade, qui se fut sans doute gardée moins bien toute seule. Cet instrument de correction

militaire se dressait à l'entrée de la rue. » Donc *pots*, ou *postes* au féminin, ou bien *postes* au



L'ancien Carmel

masculin. *Lhomond*, d'ailleurs, tranche cet angoissant débat.



Rue Méchain

RISQUANT de nous déboîter les vertèbres cervicales, nous scrutons d'un œil désespéré le bas-relief qui couronne le portail, presque tragique de hauteur et de simplicité, du séminaire du Saint-Esprit, lorsqu'un prêtre vient droit à nous et s'exprime en ces termes.

« Je vois avec plaisir que vous vous intéressez à cette sculpture. Apprenez qu'elle représente le baptême des Indiens par saint François-Xavier. Ah! messieurs, vous ne voyez là que le vestige d'une décoration bien plus importante, que la République nous obligea de détruire, à cause qu'elle représentait des emblèmes monarchiques. La façade de notre chapelle en était couverte et c'était d'un effet splendide. Mais que fut devenue la République si des fleurs de lis avaient persisté ici? »

Ce prêtre a une figure de brave homme, de gros yeux en saillie, le nez fin et pointu, la bouche marquée d'une sorte de tristesse joviale. Il ne porte point de rabat, mais un petit col « romain », échancré par devant et d'une blancheur éclatante. Nous déplorons d'un hochement de tête la tyrannie républicaine. Il reprend :

« Notre séminaire fut construit en deux reprises. Commencé en 1730, il fut achevé en 1787. La chapelle et la façade sont de la seconde époque. L'aile qui borde l'impasse des Vignes est de la première. Elle fut bâtie en pierres de Conflans, lesquelles pierres étaient alors les meilleures qu'on employât pour la maçonnerie. Mais la chapelle est de Chalgrin. Quant à l'escalier principal, il est de Soufflot. Voulez-vous le voir? Il en vaut la peine. »

Un coup de sonnette, un déclic, le panneau massif de la porte s'ébranle et nous sommes dans un vestibule qu'une cloison de bois partage en deux, masquant aux regards du

dehors une cour dont la pleine clarté passe par une grande baie vitrée. Le portier ouvre le carreau de son guichet. Notre guide lui murmure quelques mots et nous pénétrons derrière la cloison. Des plans de Paris y sont collés. Nous enfilons un corridor et nous voici au pied du fameux escalier construit par Soufflot. Il est, en effet, magnifique. Sa spirale accomplit quatre larges révolutions et atteint une hauteur de six étages. La lumière le baigne à profusion.

« Cet escalier est unique à Paris », nous assure l'excellent missionnaire dont la figure de brave homme rayonne d'une joie continue.

Des robes noires, silencieuses, descendent et montent la spirale.

Par terre, autour de nous, des valises et des malles entassées. Dans l'intervalle de deux fenêtres, une statue. Au premier coude de l'escalier, un Christ en croix, grandeur nature, colorié, vraiment laid, que notre brave prêtre admire et déclare être « de l'époque ».

« Tous ces murs, sous la Commune, furent criblés de balles. Les insurgés s'étaient barricadés ici très fortement. Mais venez voir maintenant nos souvenirs de la guerre. »

Il nous entraîne dans la cour. La paix y est prodigieuse. On n'entend que le frémissement du lierre dont toutes les murailles sont tapissées. Dans le fond, c'est un jardin.

« Il est rempli de tombes. Des soldats prussiens y sont enterrés. »

Le nez dans leurs bréviaires, deux prêtres font les cent pas.

« Notre règle, nous explique encore le missionnaire, nous impose le silence en dehors des heures de récréation. Mais retournez-vous et remarquez au-dessus de cette porte cette Vierge aux mains étendues et ces couronnes formées d'éclats d'obus. Pendant le siège et la Commune, nos Pères avaient mis en elle toute leur confiance, et ils n'ont pas été déçus, puisqu'ils ont pu demeurer ici durant les plus mauvais jours. L'inscription latine que vous pouvez lire est un témoignage de leur reconnaissance. On accède dans la chapelle par cette petite porte. Je vous conseille de la visiter. Quant à moi, mes confessions m'appellent. Je suis au regret de vous quitter. Au plaisir de vous revoir, Messieurs. »

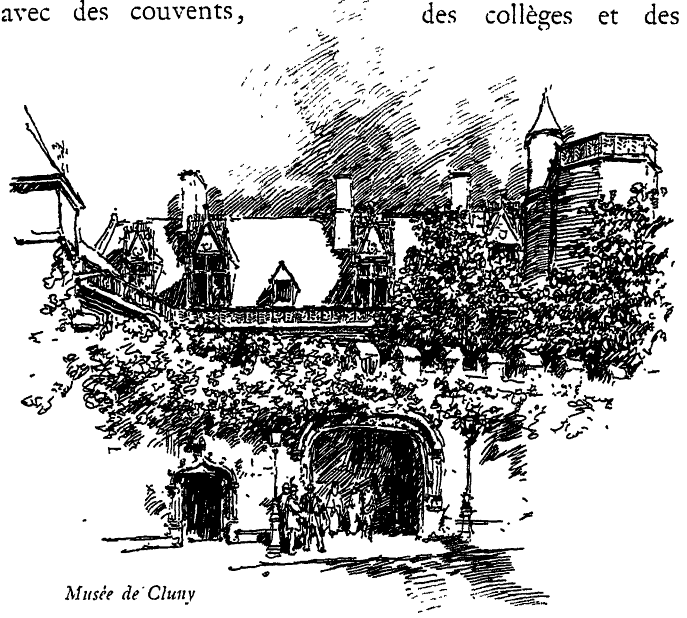
Il nous serre la main et s'esquive. Nous restons seuls dans la vaste cour monacale, un peu déconcertés par la rapidité de l'incident. Les deux prêtres continuent à lire leur bréviaire, le vent à friser les feuilles, et les moindres froissements du lierre et du gravier ont ce nous ne savons quoi de ouaté et de mat qui est spécial aux bruits des couvents. Ce calme détend les nerfs mais il étouffe les poumons inhabitués à y respirer.

Cependant, pour obéir au conseil de notre aimable introducteur, nous allons tourner le bouton de la petite porte encadrée de verdure, nous nous glissons dans la chapelle. Elle est d'un goût cossu, mais, autant que la pénombre nous permet d'en juger, ne renferme aucune pièce rare. Elle n'aurait point suffi à illustrer l'architecte à qui nous devons l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.

Dans la partie réservée au public, qu'une grille sépare du chœur, sous la tribune, quelques pénitentes prient, avec des toux discrètes et des grincements de chaises.

Nous nous décidons à ne pas troubler plus longtemps de notre présence profane ce séjour aimé des âmes pures... Nous partons... Et c'est, de nouveau, la cour, le lierre, la haute bâtisse en pierres de Conflans, les deux prêtres absorbés dans leurs bréviaires, le jardin où reposent les soldats prussiens, l'escalier de Soufflot, les valises, les malles, les plans de Paris, le guichet du portier, la lourde porte qui se referme, la rue Lhomond.

La rue Lhomond, la rue Amyot, la rue Laromiguière, ancienne rue des Poules, où picorent encore des poules, la rue des Irlandais, la rue d'Ulm, la rue de l'Estrapade, enserrent dans les mailles de leur réseau, avec des couvents, des collèges et des



Musée de Cluny

séminaires, des magasins de brochure et de reliure, des imprimeries, des ateliers de photogravure, des maisons de santé, des refuges. Typos en blouses noires, brocheuses en blouses

bleues, religieuses à cornettes blanches, jésuites en houppelandes, infirmières anglaises en bonnet et pèlerine, tels sont les types de l'endroit, auxquels il faut ajouter les étudiants et les étudiantes slaves qui, par troupes de dix et de quinze,



Le puits de Cluny

habitent pêle-mêle, dans une promiscuité qu'on n'ose même pas imaginer, d'insalubres mansardes. Par ici, les boutiques

sont rares. La vie dévote et intellectuelle paraît l'emporter sur toutes les nécessités sociales. Le commerce alimentaire ne reconquiert ses droits que rue des Fossés-Saint-Jacques, mais il les reconquiert vigoureusement. Rue Saint-Jacques, même, il en abuse!

La rue Saint-Jacques, partie du quartier Saint-Séverin, a franchi le boulevard Saint-Germain près du théâtre Cluny, et gravit la colline Sainte-Geneviève d'une seule traite entre la nouvelle Sorbonne, le Collège de France, le lycée Louis-le-Grand et l'École de Droit. Elle est, dans cette portion de son parcours, intégralement universitaire. Mais, une fois dépassé la rue Soufflot, elle quitte toute rigidité pédagogique pour redevenir une bonne vieille rue du vieux Paris, où les marchands d'huîtres obstruent les trottoirs de leurs paniers, où le pied du passant butte sur des pots de lait, où, à la devanture du tripier, des viscères sanguinolents sont suspendus, où des herbes salutaires sèchent à la porte de l'herboriste. Boire et manger, le négoce de la rue Saint-Jacques ne vise pas à satisfaire d'autres besoins. Elle ravitaille la rue Soufflot fertile en librairies juridiques, la rue Malebranche où sont établis une école d'architecture et des cours libres de jurisprudence, la rue Le Goff, bourgeoise et abondante en familles de professeurs, la rue Royer-Collard, étroite et montueuse, où des lucarnes de grenier ont conservé les tiges d'anciennes poulies; elle ravitaille même la rue Gay-Lussac à qui les épiceries et les crémeries ne font pourtant pas défaut.

Le couvent des Visitandines n'est plus. Ses murs, peu folâtres, survécurent longtemps à l'intersection des rues Saint-Jacques et Gay-Lussac. Sur la fin, le monastère, déserté par les Dames de Saint-Michel, ses dernières locataires, était devenu effrayant, à force de tristesse et de solitude. On le rasa, et un terrain gigantesque, plat comme un champ de manœuvre, se révéla, que l'on s'empressa de découper pour y percer des rues, y bâtir des maisons. Le bruit de cette opération parvint jusqu'en la principauté de Monaco où le prince Albert caressait le projet de doter Paris d'un Institut océanographique. Le prince Albert estima qu'il n'y avait plus à balancer et M. Nénot fut prié d'entamer les négociations. Il les conduisit à bien. Il dressa des plans. Les travaux commencèrent, et aujourd'hui, le palais de l'Institut océanographique, presque terminé, se dresse au coin de la rue Gay-Lussac et de la rue Saint-Jacques. Il est du plus pur style monégasque. Les promeneurs, non encore familiarisés avec lui, s'arrêtent, l'inspectent et paraissent l'interroger, comme autant d'Œdipe devant le Sphynx. « A quoi servira, se demandent-ils, cette tour fortifiée, garnie de créneaux et de machicoulis ? Et que signifient cet écusson soutenu par deux moines, et ces hippocampes ? Tout cela est bien mystérieux. » Et c'est bien laid.

La rue Saint-Jacques poursuit sa route, si j'ose m'exprimer ainsi, et nous amène au pied d'une autre tour, celle-ci pacifique, abritant les cloches de Saint-Jacques-



Jardins de Cluny

du-Haut-Pas et pourvue de quatre cadrans : l'un marque midi vingt, un autre trois heures moins dix, un autre sept heures et demie, le dernier ne marque rien, faute d'aiguilles.

La rue Saint-Jacques se resserre et se contorsionne. Nous laissons à droite l'Institut des Sourds-Muets, à gauche la rue des Feuillantines où se sont tues les « mille voix argentines » chères à Victor Hugo. (Au fait, les nécessités de la rime y furent peut-être pour quelque chose). Le jardin chanté dans les *Orientales* n'a pas disparu tout entier, mais ce que l'on en voit à travers une grille rouillée, gardée par deux lions en plâtre, n'inspire que la pitié. La saleté et la ruine y sont extrêmes.

282 rue Saint-Jacques. Ce qui reste de l'ancien Carmel ! « Le 30 juin qui suivit le jour de son entrée, Louise de La Vallière reçut l'habit bénit par l'archevêque de Paris, puis, se retirant avec les religieuses, elle dépouilla pour jamais ses vêtements de duchesse, prit le cilice, l'habit de laine grossière, chaussa ses pieds nus des alpargates, sorte de chaussons de cordes sans talons, et revint se prosterner devant l'autel ; elle n'était plus que sœur Louise de la Miséricorde.

« Pendant trente-sept ans, Louise vécut là ; enfin, un jour de juin, de ce beau mois où elle avait fait son entrée à la cour, où, à Fontainebleau, elle avait inspiré et subi cette passion si longtemps expiée par elle, elle trépassa. » (EDMOND BEAUREPAIRE.)

282 rue Saint-Jacques !

Comme nous nous attardons sous le porche à contempler la cour dont les alpargates de l'ex-maîtresse de Louis XIV foulèrent les pavés et où deux musiciens, un piston et un alto de cuivre font rage à la grande joie de trois gosses efflanqués, un beuglement épouvantable nous retentit dans le dos : c'est une magnifique berline automobile, de soixante chevaux au moins, qui nous prie poliment de lui faire place. Nous nous effaçons et machinalement jetons un regard à l'intérieur du somptueux véhicule. Il ne contient ni Mademoiselle de Scudéry, ni la duchesse de Longueville, ni Mademoiselle de Guise, ni Mademoiselle, fille d'Henriette d'Orléans, ni Madame, ni Monsieur, frère du roi... ni personne. Les musiciens, interrompus dans leur duo, s'en vont, et nous nous apprêtons à les suivre lorsqu'un écriteau : *Atelier d'artiste à louer,* nous suggère de pénétrer dans l'ancien Carmel.

La concierge, aimable et grisonnante personne, nous avertit que le local est fort vieux et mal commode. Nous lui répliquons qu'il n'importe, que la vieillesse, au contraire, est pour nous pleine d'attrait. « Vous ne dites pas cela toujours, bien sûr », nous répond-elle, malicieuse, et, fermant à clef sa loge, elle prend les devants. Nous traversons la cour dans toute sa longueur. L'automobile y tient une grande place ; le chauffeur, en bras de chemise, frotte vigoureusement la carrosserie. Un atelier de gravure, une fabrique

d'acétylène. Une voûte au plafond lépreux et, sous cette voûte, un escalier dont les marches fuyantes, tantôt de briques, tantôt de bois, tantôt de briques et bois, se superposent en désordre. Vous les avez descendues, ces marches, sainte sœur Louise de la Miséricorde, vous les avez balayées! Une porte basse, une porte de cachot, nous arrête au premier palier. « C'est ici », dit la concierge. Elle écoute d'abord, puis elle frappe. Un jappement de chien se déchaîne derrière l'huis, suivi d'un juron, et, au bout d'un instant, une tête d'homme apparaît, une figure moustachue, hirsute, mais moins farouche qu'effarée.

« M. Iouli, dit la pipelette, c'est pour visiter votre atelier. »

Il sourit, son visage s'éclaire et il susurre, avec un fort accent espagnol :

« Excusez-moi. Je ne pensais plus... Entrez, messieurs. »

Nous entrons, fort intrigués.

Ce qui nous frappe, dès l'abord, c'est la fenêtre. Elle est d'une belle hauteur et partagée en petits carreaux carrés, ainsi qu'on les aimait sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Elle éclaire la pièce aussi bien que pourrait le faire une baie de style moderne. Le feuillage mousseux d'un acacia s'y encadre et projette au travers comme une nappe de clarté verte. Des reflets bougent sur les murs blancs où des toiles sont accrochées, portraits mélancoliques de femmes du peuple, maternités misérables et plaintives, enfants sordides errant dans des paysages de fortifications et de banlieues ;

tout cela traité avec une sorte d'émotion sourde, par touches plates, dans des tons neutres et plombagineux. Sur le chevalet, au milieu de la pièce, un carton est cloué où se devine, indiquée au fusain, l'attitude d'une femme nue qui tire ses bas. Et comme, instinctivement, nous cherchons le modèle, nous découvrons, dans une encoignure, un grabat sur lequel une forme humaine est enroulée dans une couverture; on n'aperçoit qu'une chevelure blonde, un front, et deux yeux bleus qui regardent fixement. Le chien s'est tu. L'artiste



Rue Hautefeuille

s'est allé poster dans l'embrasure de la fenêtre. Il n'a pour tout vêtement qu'une chemise et un pantalon.

Le carrelage est couvert de papiers, de bouts de cigarettes, de pastels écrasés.

La cheminée supporte un moulage de Donatello. Elle est en beau marbre, mais écornée, et le relief de la plaque est anéanti sous la rouille.

Par terre, le long des murs, des cartons en masse, pleins de croquis au crayon et au pinceau qui débordent et sur quelques-uns desquels la trace d'une semelle boueuse est imprimée.

De la poussière partout!

La bohème!

HISTORIQUEMENT, l'on situe au numéro 284 de la rue Saint-Jacques l'ancienne entrée du Carmel. Mais, de ce côté-ci, il est impossible d'explorer autre chose qu'une resserre puante, pratiquée entre deux piliers doriques et bondée d'ordures infâmes et diverses. Un savetier nous renseigne. Nous sommes dans l'ancien passage des Carmélites. Il communiquait naguère avec la rue Pierre-Nicole.

Nous allons partir, mais le savetier nous rattrape.

— Je suis, nous dit-il, Ernest Moreau, le sauveur de la purée.

— Parfait! Voici cinquante centimes pour en boire une! Adieu!

— Attendez donc ! Vous n'avez pas lu mon enseigne.

Triomphant, il nous met sous les yeux une pancarte qu'il a décrochée du mur et où nous lisons : *C'est ici, 284 rue Saint-Jacques, le palais d'Ernest Moreau, le sauveur de la purée. Ribouis, 10 c.; chaussettes russes, 5 c.; chaussettes françaises, 20 c., etc., etc. Ernest demande des actionnaires pour sa carrière de veau aux petits pois.*

— Comment trouvez-vous ça ? Est-ce assez tapé ? Mais j'en avais une autre, beaucoup plus drôle ; les sergots m'ont demandé de l'enlever. Elle est là, dans ma baraque, près de mon sabre de 1870. Car je suis un vieux patriote, moi, Ernest Moreau. Mauvaise tête et bon cœur. Tous les troubades du Val-de-Grâce sont mes enfants. Ma fille est leur cantinière...

A votre insu, l'esprit du brave peuple de Paris parle par votre bouche, ô Ernest Moreau, ô sauveur de la purée !

En face du Val-de-Grâce, la rue Saint-Jacques s'élargit et s'arrondit en demi-cercle pour dégager la cour d'honneur et la façade de la chapelle que construisit François Mansart. La majesté du grand siècle s'est perpétuée dans ces pierres, ces colonnes, ces frontons, ces pilastres, ce dôme

que trois siècles ont embellis sans y toucher. Des fantassins à épaulettes blanches, des élèves-majors, sanglés en leurs dolmans à parements de velours amarante, des infirmiers civils, des religieuses, des malades en capote et bonnet de police, s'entrecroisent derrière la grille et forment, dans



Boulevard Saint-Michel

ce décor de pur style Louis XIV, un tableau militaire et monastique à la fois, qui n'est pas dépourvu d'une certaine bizarrerie anachronique. Mais nous constatons encore ici un effet de cette fatalité qui, près des plus augustes souvenirs

du passé, s'applique à faire surgir les plus criards témoignages de l'activité moderne. Des immeubles nouveau style, les seuls, ou à peu près, que nous ayons vus rue Saint-Jacques, étalent leurs blancheurs insolentes juste devant le Val-de-Grâce. On a beau se piquer d'éclectisme,



Au Luxembourg

on ne peut que déplorer cette coïncidence qui navre l'œil.

Aussitôt après, la rue Saint-Jacques reprend son chapelet de boutiquailles pour finir au boulevard de Port-Royal. Le faubourg Saint-Jacques vient à la suite.

Il est délicieux, le couvent des religieuses de Port-Royal, occupé aujourd'hui par l'hôpital de la Maternité, il a l'air

d'un patriarcal manoir, égayé de parterres, et, le charme de sa vieillesse quiète et fleurie agissant, on ne songe pas trop à s'inquiéter des observances de l'hygiène.

Au bout de longues murailles affublées d'affiches, c'est l'hôpital Cochin. Son entrée sur le faubourg n'est qu'un décombre, mais des pavillons neufs montrent leurs tuiles dans la rue Méchain.

La population n'est pas très dense en ce coin de Paris. De la rue de la Santé à l'Observatoire, la prison, les hôpitaux, les couvents accumulent du silence. Nous nous égarons. Nous ne sommes plus au Quartier Latin. Holà ! Suivez-moi, je vous emmène à Bullier !

BULLIER fournit au moraliste la matière de profondes réflexions sur la jeunesse et l'évolution de ses goûts. Mais rien n'est dangereux comme de généraliser. La jeunesse ! C'est bientôt dit. Si vous parlez de la jeunesse des écoles, je vous accorderai qu'elle n'aime plus danser. Si vous parlez de la jeunesse des ateliers et des magasins, je vous avertirai qu'elle se divise en deux clans : celui de ceux qui font du sport et celui de ceux qui vont, chaque samedi et chaque dimanche, au Moulin de la Galette et à Bullier. En outre, cette distinction entre les *sportifs* et les *danseurs* ne peut s'appliquer qu'au sexe fort. Le nombre des femmes qui s'adonnent à la bicyclette demeure relativement infime. Vous n'obtiendrez jamais qu'une fille d'Ève ne raffole point

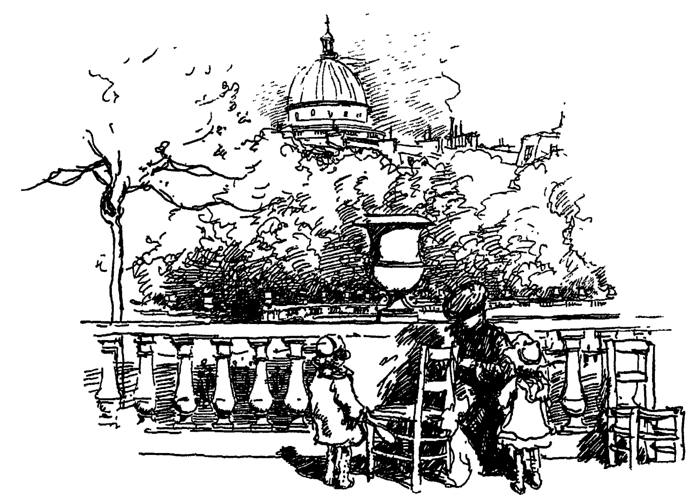
de la valse et du quadrille; les exercices chorégraphiques sont pour elle d'une nécessité pour ainsi dire physiologique.

Donc, nos étudiants désertent Bullier et pour maintes raisons dont je crois avoir indiqué la principale : Montmartre. Cependant, cette désertion n'est pas générale. Vous retrouverez, le jeudi soir, dans les bosquets du légendaire établissement, beaucoup de têtes rencontrées sur le Boul'-Mich'! Évidemment, les temps ne sont plus où Murger, Vitu et Banville avaient, dans un coin, leur table réservée; ils sont morts, nul n'y peut rien. Mais d'autres les remplacent peut-être, que guette une égale renommée. Quant aux femmes, mon Dieu, oui, la Rigolboche, Angélina, Eugénie Malakoff, Marguerite de Bourgogne, Chichinette et Pauline ont quitté la circulation, mais, fichtre! il y en a d'autres, et d'aussi jolies.

Bullier fut d'abord *La Chartreuse*. La Chartreuse fut montée pour concurrencer la Grande-Chaumière. On y dansait sous une tente copiée sur celle de l'empereur du Maroc, au bruit des sacs d'écus, des coups de pistolet et des capsules fulminantes. Mais la Grande-Chaumière résistait, et la Chartreuse périclitait, et le père Bullier attendait que son heure fût venue. Quand l'heure du père Bullier eut sonné, le père Bullier racheta la Chartreuse et monta la Closerie des Lilas. Le succès fut instantané. Après la guerre, la Closerie des Lilas porta le nom de son fondateur. Elle l'a gardé.

Elle s'étend à l'extrémité du boulevard Saint-Michel, le

long de l'ouverture du tunnel où gronde le chemin de fer de Sceaux. Des trèfles lumineux décorent sa façade que surmonte un affreux bas-relief colorié. Après avoir déposé au vestiaire cannes et parapluies, on pénètre, par le moyen d'un



Le Luxembourg

escalier, dans une immense salle à piliers mauresques, ceinte de tribunes sur deux de ses côtés et s'ouvrant, à droite, sur un jardin. Des jeunes gens et des filles déambulent ou boivent assis à de petites tables, sur les tribunes et dans le jardin. Aux premières mesures de l'orchestre, les couples s'en-

lacent, les spectateurs font cercle autour d'eux, et, quand le morceau a pris fin, toutes les « grues » se mettent à hurler en même temps. Ce n'est pas plus drôle que cela.

A minuit, tout est terminé et la foule, surveillée par les gardes municipaux et les sergents de ville, remonte l'escalier vers la sortie. Durant quelques instants, elle forme un attroupement devant la porte. Il est encore trop tôt pour s'aller coucher. Où achèvera-t-on la nuit ? Les filles qui ont levé un cavalier sérieux opinent pour rentrer tout de suite, car un « tiens » vaut mieux que deux « tu l'auras » et les feux qu'elles ont allumés peuvent s'éteindre avant qu'il soit deux heures du matin. Mais la tentation d'un bock bien frais est souvent plus forte que les promesses d'une volupté professionnelle. Les uns gagnent donc la terrasse d'un café voisin qui assuma de rajeunir le nom et la vogue de la Closerie des Lilas ; il n'est séparé de Bullier que par la largeur de l'esplanade où le maréchal Ney et Francis Garnier, coulés en bronze, découpent leurs noirs fantômes. Les autres, à petits pas, redescendent le boulevard Saint-Michel, et, tandis que passent et repassent les tramways aux vitres illuminées, les voix jeunes entonnent, sous les platanes, les dernières « scies » du café-concert. Bras dessus, bras dessous, les couples zigzaguent, se séparent, se rassemblent, ondulent et farandolent. Les plus légers montent à califourchon sur

les épaules des plus robustes. Les femmes qu'on chatouille, piaillent, s'échappent, se blottissent sous les portes, tournent autour des réverbères et, la jupe serrée dans les jambes, esquissent des gifles, des ruades, frappent de l'ombrelle les chapeaux, pour se livrer finalement à merci et rendre dans une morsure le baiser qu'on leur inflige...

Mais les vrais amoureux, cherchant l'isolement et l'obscurité, se réfugient dans les rues calmes qui rayonnent du Luxembourg. Les grilles en sont closes. Les statues blanches rêvent sous les arbres. L'une des fenêtres du Sénat brille au loin... Et le poète, dont la tête est pleine d'amour, d'alcool et de tabac, croit voir évoluer sur les pelouses des chœurs de nymphes légères...

Va dormir, poète, il est temps !

JARDIN chéri des artistes, le Luxembourg ne fut pas ingrat envers eux : il paie leur amour en hospitalité posthume. Leconte de Lisle, Murger, Banville, Gabriel Vicaire, Sainte-Beuve, poètes ; George Sand, romancière; Eugène Delacroix, Jean-Antoine Watteau, peintres ; Frédéric Chopin, musicien, s'abritent en effigie sous ses ombrages, et j'ai peur d'en oublier. A cette abondance de marbres commémora-

tifs, le Luxembourg a gagné une mélancolie de nécropole. Le moment est venu d'adopter pour l'érection des monuments un autre jardin, s'il en reste. La statuomanie contemporaine risque d'attrister celui-ci outre mesure.

Tel qu'il est encore aujourd'hui, le Luxembourg exhale un parfum capiteux dont l'essence est toute florentine. Mais son bassin, ses terrasses à balustres, le concile de ses femmes de marbre, rigides en leurs collerettes et leurs manteaux, la façade de son palais surchargée de pierres en relief à l'exemple du palais Pitti, sont d'un italianisme agréablement francisé et ne dépaysent pas notre sensibilité.

Que de poètes y formèrent leur jeune âme à sentir la Beauté ! Et serait-ce un jeu si puéril que de rechercher s'il n'y eut pas, dans le mouvement poétique des vingt dernières années du XIX[e] siècle, une influence, ou mieux une *alimentation* fournie par le Luxembourg ! Un certain abus des « parcs », dont parnassiens et symbolistes se rendirent coupables, a-t-il une autre origine ?

Il était un coin, au Luxembourg, où poétereaux et rapins se tenaient de préférence. C'était entre la Fontaine de Médicis et l'École des Mines, aux alentours du kiosque de musique et d'un préau que l'on a mis là pour qu'il serve de refuge en cas de pluie. Ces jeunes gens excentriques, ayant hérité des romantiques, leurs ancêtres, un dégoût extrême du bourgeois, se coiffaient de chapeaux à bords larges, s'étranglaient dans des cravates compliquées, se cuirassaient

de gilets flamboyants et, dédaigneux, incompris, précocement désabusés, secouaient au vent les poussières de leur chevelure. Des muses les accompagnaient, plates de leurs bandeaux à leurs pieds, et tout ce petit monde se jouait à lui-même la comédie de la vie d'artiste. On débinait, on potinait, on poitrinait (les hommes seulement, hélas!) on avait des mœurs inquiétantes (les femmes aussi!), on méprisait beaucoup Victor Hugo et le nommé Bouguereau « prenait quelque chose pour son rhume ». On restait là jusqu'au soir afin d'assister au divin coucher de soleil, et aussi parce qu'on n'avait rien d'autre à faire. Dans les ventres creux de plusieurs, le tambour de la retraite résonnait d'une manière lugubre. Enfin les gardes vous chassaient, il fallait déguerpir, et l'on se retrouvait sur le boulevard Saint-Michel en proie à l'incertitude du dîner!

C'étaient des temps héroïques!

A présent, le Luxembourg se démode dans la jeune littérature. Écrivains et artistes en herbe sont devenus de petits personnages fort gourmés, vêtus et rasés à l'américaine. Des mères de famille font de la broderie où, il y a quelque dix ans, une « femme honnête » n'aurait pas osé s'asseoir, aux alentours du kiosque de musique et d'un préau que l'on a mis là pour qu'il serve de refuge en cas de pluie...

Mais, aux concerts militaires du dimanche, une véritable ruée de « bourgeois » consomme l'avilissement du jardin des poètes. La horde des citadins, avide de se faire verser un

peu d'héroïsme au cœur, campe en triomphatrice sur tout le pourtour des terrasses florentines, prend possession de la fontaine Médicis, et se déverse, à flots pressés, par les escaliers de marbre, dans le cirque de parterres et de gazons, bordé de balustrades et de vases fleuris, au centre duquel le jet d'eau se déploie comme un drapeau d'argent. Les plus paisibles retraits sont envahis. Les joueurs de croquet, de tennis et de paume doivent abandonner leurs cantons. Par contre, les manèges d'enfants, les théâtres de marionnettes font rage. Une kermesse bourgeoise bruit et se démène, sans se départir pourtant de ce bon ton qui est l'apanage des classes moyennes, sur les lieux où Marie de Médicis, Louis d'Orléans et la princesse Élisabeth promenèrent successivement leurs royales langueurs.

Sortis du Luxembourg par l'une des portes de la rue de Vaugirard, nous sommes maintenant sous les galeries de l'Odéon, au cœur du pays latin. Il y a quelques années, la station des omnibus Batignolles-Clichy-Odéon synthétisait toute la rive gauche. Elle sommeillait dans une torpeur sédative. De temps en temps, un omnibus partait; de temps en temps, un autre omnibus arrivait, et il y en avait toujours au repos quatre ou cinq que l'on ne voyait jamais ni arriver ni partir. Un joli crottin roux feutrait le pavé de bois, assourdissait les bruits, accentuait l'intimité des choses. Cochers et conducteurs ne quittaient pas le cabaret à l'enseigne du *Petit*



La Fontaine Médicis

Suisse, fondé rue Corneille en 1780. Les contrôleurs discutaient théâtre et littérature. Et sur l'impériale de la « première voiture à partir » les voyageurs patients ressemblaient aux poupées d'un jeu de massacre.

On a transformé tout cela. Le moteur automobile a détruit cette discrète harmonie. Le cabaret du *Petit Suisse* a lui-même changé de place et les cochers n'y vont plus boire le vin blanc, car il n'y a plus de cochers. De farouches individus à casquettes de cuir, bottés comme des égoutiers, les remplacent, qui portent, au lieu du charmant pet-en-l'air à revers postillon, de graisseuses vestes de toile. Il n'y a plus de cochers, il n'y a plus de chevaux, il n'y a plus de crottin, il n'y a plus d'omnibus. Il n'y a plus que d'informes machines sans cesse trépidantes, mugissantes et dont les flancs pissent de l'alcool dénaturé !

Néanmoins, sous les galeries, c'est toujours le même cabinet de lecture en plein vent. Cette tradition-là ne s'est pas perdue. La faune du Quartier Latin continue à s'offrir ici dans toute sa diversité.

A la liste des places parisiennes où, comme place Vendôme, place des Victoires, place des Vosges, place Dauphine, s'est conservé l'authentique caractère de leur époque, il est nécessaire d'ajouter la place de l'Odéon, marquée de l'estampille officielle du XVIIIe siècle finissant. Elle s'appela d'abord place du Théâtre-Français, et la rue de l'Odéon, naturellement, était rue du Théâtre-Français. Camille Desmoulins

demeurait au numéro 1, lequel tenait alors à la place, et Lucile habitait 22 rue de Condé. Les fenêtres de Camille Desmoulins donnaient sur la rue Crébillon et la rue Crébillon aboutissait — elle y aboutit encore — à la rue de Condé. De tenant en aboutissant, ils s'aimèrent, se marièrent, furent arrêtés ensemble et guillotinés à quelques jours d'intervalle. Ce qui ne serait pas arrivé si la rue Crébillon avait eu une orientation différente.

La rue Monsieur-le-Prince dessine l'arête d'un soulèvement de terrain, contrefort occidental de la colline Sainte-Geneviève, et dont l'extrémité de la rue de Vaugirard marque le sommet. Cette petite butte est fort mal famée. Elle abonde en lupanars, ce qui, d'ailleurs, n'entache nullement la réputation des rues avoisinantes : rue de Médicis, rue Corneille, rue Racine, rue Casimir-Delavigne.

Du carrefour de l'Odéon, nous atteignons directement le quartier Saint-Sulpice par la rue Saint-Sulpice. Cent mètres à parcourir, la rue de Tournon à traverser, et nous y sommes.

C'EST derrière l'église, une ancestrale maison d'objets de piété. La bâtisse est vieille et disparate, et, dans son ensemble, rappelle ces rochers creux où le jour pénètre mal par des trous inégaux et arbitraires. Des statues, des gravures, des émaux d'une laideur de bon ton, discrète et sobre, sont exposés dans les vitrines sur des fonds de velours gre-

nat méticuleusement brossés. Ici, l'Enfant Jésus de Prague se révèle en un écrin aux capitons de satin blanc; là, un *Repos en Égypte* de M. Luc-Olivier Merson s'encadre de chêne et d'or, et des Jeanne d'Arc, des saint Antoine de Padoue, des Notre-Dame des Victoires, en bronze et en vieil argent, brandissent des étendards, respirent des lis, marchent sur des nuages. On entrevoit sous les plafonds enfumés la cornette blanche d'une religieuse, le chapeau à glands de soie d'un évêque, la capote à brides violettes d'une douairière et les robes noires des vendeuses qui s'empressent derrière leurs comptoirs, ouvrent des

Rue Ferou


Rue Saint-Sulpice

boîtes et des albums, avancent des chaises avec une sorte de ferveur pieuse. Or, un misérable cul-de-jatte, au cou duquel une boîte est accrochée par un cordon crasseux, s'est hissé de la

chaussée sur le trottoir, puis du trottoir sur le seuil de la porte, et le voici qui frappe à la vitre et qui fait des signes d'appel. Une jeune fille vient lui ouvrir, souriante. Mais il n'entre pas. Avec des gestes précis, il explique ce qu'il désire. L'employée a compris; elle s'en va, pendant que l'infirme roule une cigarette, et revient au bout d'un instant, chargée de cartons qu'elle ouvre et dépose à terre. Le cul-de-jatte prend une mine grave, caresse d'une main son menton aux poils durs, de l'autre tourne et retourne les paquets d'images que l'on propose à son choix. Décidément, rien ne lui plaît. Ce magasin est vraiment mal assorti. Ce sont toujours les mêmes modèles qu'on lui soumet. Si cela continue, il ira se fournir ailleurs. Sa clientèle est tellement difficile à satisfaire! Elle veut du nouveau et toujours du nouveau. Enfin, cette fois-ci encore, il prendra ces quatre douzaines de « Sacré-Cœur », ces deux douzaines d' « Immaculée-Conception » et ce paquet mélangé de « Jeanne d'Arc », de « saint Joseph » et de sujets eucharistiques. Inutile de le lui ficeler, mais il veut une facture et son escompte habituel. Il paie comptant. Voici un billet de cinquante francs. Vite, la monnaie! C'est l'heure de la vente, le « salut » vient de sonner. Il faut qu'il se dépêche d'aller reprendre sa place sous le porche de l'église.

Et, son emplette terminée, sa monnaie comptée et serrée dans sa bourse, sa facture vérifiée et pliée dans son porte-feuille, sa marchandise disposée sur son éventaire, le cul-de-

jatte soulève sa casquette et exécute un démarrage foudroyant. Une demi-minute après, il est à son poste, entre l'aveugle à lunettes bleues et la vieille Euphrasie dont l'ulcère suppure...

IL a un caractère tout particulier, le commerce de la rue Saint-Sulpice, et l'état peu florissant où l'a mis la loi de Séparation ne contribue pas médiocrement à le singulariser. Exception faite de quelques antiquaires que l'on retrouve dans la plupart des quartiers aisés de la rive gauche, et des indispensables magasins d'alimentation, il est voué entièrement aux fournitures ecclésiastiques. Le bottier expose dans son étalage toutes les variétés de la chaussure sacerdotale, depuis le soulier verni à boucle d'argent jusqu'à la sandale du franciscain, en passant par le *snow-boot* que le curé de campagne chausse, par les nuits de neige, pour porter le saint viatique aux agonisants. Le chapelier se distingue des autres chapeliers par la forme même de ses étiquettes découpées en étoiles et piquées, comme des cocardes, dans le feutre ras des couvre-chefs bon marché, réservés aux vicaires de quatrième et cinquième classes ; les prix de ces coiffures ne dépassent point ceux des « melons » laïcs, mais aucun tarif ne nous renseigne sur la valeur des chapeaux au poil riche dont se parent les têtes vénérables des chanoines, de ces barettes dont le pompon chatoie d'une façon mutine sur le crâne poli des archiprêtres, de ces calottes de soie qui épou-

sent amoureusement la nudité des tonsures frileuses, de ces rabats de faille et de perles que caresse le triple menton des doyens. Aucune indication non plus sur le prix des chapeaux de cardinaux ; ceux-ci ne sont pas, bien sûr, d'une vente très courante ; aussi celui que le chapelier de la rue Saint-Sulpice a placé dans sa montre est-il d'un rouge fort atténué par l'injure du temps. Mais la boutique est munie de deux vitrines et la seconde est consacrée à une exposition de la chapellerie civile. Exposition rétrospective, s'il en fut. A nous, les « girondins » conoïdaux dont se couvrent les fronts carrés des « frères » cuisiniers, portiers, lingers, infirmiers ; les gibus style Jules Grévy adoptés par les moines ligueurs pour conspirer avec plus de mystère contre les institutions républicaines, et ces chapeaux mous sans forme ni couleur qu'arborent, à leurs jours de sortie, les cuistres de collège massifs et rougeauds !

Le marchand de cierges ne vend pas que des cierges. Sinon, il ressemblerait trop à un charcutier qui ne vendrait que du saindoux. Il nous offre, en d'élégantes petites boîtes à dentelles de papier, des bougies de toutes nuances, des veilleuses, des « rats-de-cave », de l'encens, des hosties, des lampes de sanctuaire et des éteignoirs.

Une chasublerie, tombée dans la débine, se livre au trafic des cartes postales.

Non moins significatifs sont les étalages des librairies. L'autorité de l'*Index* s'y fait impérieusement sentir, au grand

profit de la *Bibliothèque de la jeune fille* et des *Figures de pères et mères chrétiens.*

Le tailleur du clergé (tissus pour communautés) s'est plu, non sans adresse, à aménager son magasin comme une sacristie. Décoré extérieurement de boiseries et de vitraux, il ne divulgue pas les secrets à lui confiés par la coquetterie ou la pudeur des jeunes abbés et des vieilles nonnes. Un costume complet d'évêque en tenue de chœur, réduit à la taille d'une poupée, se pavane sur un mannequin, près de la porte, et suffit à cataloguer la boutique.

Je répète que le commerce de la rue Saint-Sulpice donne une impression de poussiéreuse et vile décadence. Ces négociants n'ont pas voulu mourir en beauté; j'ai mentionné une chasublerie qui s'est abaissée jusqu'à la carte postale. Plus ou moins gravement, toutes les boutiques des alentours en sont là : le chapelier des cardinaux a ouvert un rayon de casquettes de foot-ball, et elles ont beau tenir de la calotte d'enfant de chœur, elles n'en sont pas moins des casquettes de foot-ball. Grâce à l'Amérique du Sud,

les premières maisons, dont la notoriété est mondiale, peuvent encore observer le *decorum,* comme disent les pédants de séminaire, mais n'en est-il point, même parmi celles-ci, qui, dans leurs combles ou leurs sous-sols, fabriquent, avec des chapes et des bannières, de la costumerie théâtrale... pour vivre ?

La Séparation des Églises et de l'État doit être rendue responsable d'une telle déconfiture. Mais vous ne me ferez jamais croire que l' « autobus » n'y est pas aussi pour quelque chose. Aggloméré autour de l'église Saint-Sulpice, le commerce pieux s'exerçait naguère dans une tranquillité cafarde qui lui seyait admirablement, et l'on n'aurait pas admis qu'il eût pu choisir une autre résidence que ce quartier indemne de tout modernisme. La seule ligne Panthéon-Courcelles était faite pour lui, comme il était fait pour la seule ligne Panthéon-Courcelles. Combien affolées durent être un jour les « mères supérieures » qui, tous les ans, viennent du fond de la province à Paris, pour procéder à des achats indispensables et renouveler le matériel de leur communauté, lorsqu'elles virent passer, dans la rue Saint-Sulpice, la Bête de l'Apocalypse ? Elles se sont bien juré de ne plus remettre les pieds dans une ville et un quartier où de pareilles rencontres étaient possibles...

Mais, me répliquerez-vous, elles ne revinrent pas surtout parce qu'une loi les obligea soit à s'habiller comme tout le monde, rue de la Paix, soit à quitter la France...

Je ne vous suivrai pas sur ce terrain glissant. Je ne lâche pas mon « autobus ».

J'avoue que son allure est effrayante et qu'il rabote la chaussée avec une furie qui déconcerte. La boue rejaillit sur les glaces des devantures ; les statues chancellent sur les étagères ; les chandeliers, les châsses, les ostensoirs s'entre-choquent et produisent des sonorités de batteries de cuisine. Parfois, deux, trois, quatre « autobus » défilent ensemble. Alors les dévotes s'aplatissent contre les murs, avec des signes de croix et des oraisons jaculatoires...

Il est pourtant, dans le quartier Saint-Sulpice — comme dans tous les quartiers, n'est-il pas vrai ? — des rues que la locomotion mécanique n'a pas déflorées. Si vous voulez, nous traverserons la place où la célèbre fontaine de Visconti évoque, par sa structure, un immense tabernacle, et nous irons visiter la rue Férou. Ici, rien à redouter des voitures : il n'en passe pas ou du moins guère plus qu'une ou deux par jour, et, dans ce cas, ce sont de ces fiacres antédiluviens, affectés au service des gares et dont l'allure est tout à fait rêveuse et philosophique : ils viennent déposer ou prendre des voyageurs à l'*Hôtel Fénelon*. La clientèle de cet établissement est composée exclusivement d'ecclésiastiques. Le vestibule d'entrée est éclairé par un vitrail où figure la Vierge et l'Enfant Jésus ; l'herbe croît entre les pavés de la cour. Au-dessus de la sonnette, une plaque d'émail est fixée qui porte cet avertissement : *Messieurs les voyageurs avec bagages sont*

priés de sonner. Et cependant la porte est ouverte à deux battants. Messieurs les voyageurs avec bagages sont priés de sonner quand même.

La rue Férou est agréable à regarder de la rue de Vaugi-



Rue Visconti

rard où elle vient finir. Les maisons n'y ont pas seulement le charme d'être vieilles; par surcroît, elles sont propres, et leur alignement s'entrecoupe de cours, de feuillages et de terrasses.

Quand les cloches de Saint-Sulpice sonnent la grand'-

messe et que les Parisiens endimanchés, le missel au poing, processionnent en pelotons familiaux, les garçons marchant en tête, suivis des filles qui se tiennent par la main, avec le père et la mère en arrière-garde, la rue Férou rappelle, trait pour trait, la ruelle Notre-Dame à Chartres, ou à Beauvais, si ce n'est pas à Noyon ! L'illusion était encore plus complète, avant le départ des Sulpiciens que l'on voyait sortir en file du séminaire, la barrette sur la tête et vêtus du surplis, pour aller, en voisins, assister aux offices, ainsi que cela se passe à Soissons ou à Sées...

PRÉOCCUPÉ de ménager vos jambes et d'économiser votre temps, un guide, conscient des devoirs de sa profession, dirigerait votre excursion de Saint-Sulpice à Saint-Germain-des-Prés par le plus court chemin qui est la rue Bonaparte. Mais puisque rien ne nous presse, vous et moi, nous nous transporterons par la pensée — il n'y a point meilleure façon de voyager ! — nous nous transporterons place Saint-Michel. Au début de notre promenade au Quartier Latin, nous avons, pour explorer les alentours de Saint-Séverin, laissé à notre droite le vieux quartier Saint-André. Revenons-y donc. Le percement de la rue Danton l'a éventré largement, mais il en reste assez pour que nous ne regrettions rien.

Nous nous en irons, flânant au hasard selon notre habitude. La rue Suger nous accueille la première. Elle est suintante et contractée. Deux charrettes à bras y provoquent

un encombrement inextricable. L'air est saturé d'odeurs d'encre. Un éditeur et un fabricant de cartonnages classiques occupent l'ancien collège de Boissy, plus tard hôtel Château-Gaillard. Un relieur-doreur a pris possession de l'hôtel du Président de la cour des Monnaies. Un dépôt d'encre s'est installé à l'hôtel de Moissy dont Henri d'Orléans fut propriétaire. Une clicherie, une fabrique de stéréotypie et de galvanoplastie, un comptoir d'histoire naturelle se partagent les autres demeures et complètent la physionomie de la rue Suger, presque tout entière consacrée à l'industrie du livre. Une vie active fait battre, au tic-tac des machines à brocher, les flancs recuits des murailles.

Rue de l'Éperon. Boutique d'emballeur et coups de marteau. Bureau de poste et ronflements de fourgons automobiles. Maisons d'éducation. Instruments de chirurgie, sondes et bougies, appareils en caoutchouc. Lycée Fénelon sur l'emplacement de la maison qu'habita Racine et où mourut Théodore de Banville.

Rue Saint-André-des-Arts. Un redoublement d'animation. Au rez-de-chaussée d'une belle maison Louis XV, une plomberie, une boucherie, une clinique... Un lourd camion s'avance, puis, brusquement, devant une tapissière qui vient à sa rencontre, recule, recule, recule si bien qu'il casse net le fût d'un réverbère. Avec un bruit d'obus à mitraille, la lanterne, sans tuer personne, s'abat, éclate sur le seuil d'une maison meublée. Instantanément, toutes les fenêtres

s'ouvrent, garnies de têtes, on se précipite, les deux attelages sont bloqués par la foule. Alors, les cris commencent, les cochers descendent, en gesticulant, de leurs sièges. Du haut d'un sixième étage, une fille les interpelle, gouailleuse, et brandit son bras nu.

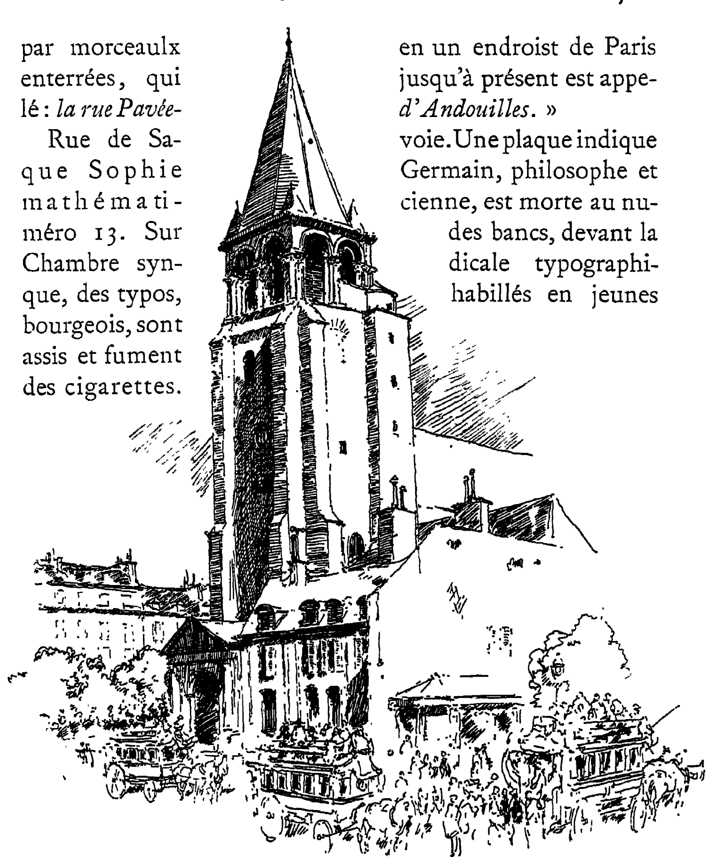
Rue Gît-le-Cœur. Des gens qui courent pour voir, pour savoir...

Rue de l'Hirondelle. Une sorte de remise profonde où d'énormes tonneaux sont superposés; d'autres fûts, plus petits, posés debout sur le sol et disséminés avec des tabourets. Aux parois de la remise, des bols accrochés en festons, des cartes postales dans des cadres. Partout, les mêmes mots, comme un refrain : cidres, eaux-de-vie de cidre, poirés. Cet établissement rustique occupe une partie des anciens bâtiments du Collège d'Autun, fondé au XIVe siècle. Exception faite des *Caves Normandes,* toute la rue de l'Hirondelle appartient à un fabricant de verrerie d'éclairage. Que d'abat-jour ! La rue se termine par un escalier et une voûte dans laquelle s'encadre la place Saint-Michel, la Cité, Notre-Dame...

Rue Séguier, jadis rue Pavée-d'Andouilles, où furent enterrées les andouilles que Gargantua reçut, en présent, de la princesse Niphleseth et qu'il envoya au grand roi de Paris : « Au changement de l'air, aussi par faute de moustarde (beaume national et restaurant d'andouilles) moururent presque toutes. Par l'octroi et vouloir du grand roi feurent

par morceaulx enterrées, qui en un endroist de Paris jusqu'à présent est appelé : *la rue Pavée-d'Andouilles.* »

Rue de Sa- voie. Une plaque indique que Sophie Germain, philosophe et mathémati- cienne, est morte au numéro 13. Sur des bancs, devant la Chambre syndicale typographique, des typos, habillés en jeunes bourgeois, sont assis et fument des cigarettes.



Saint-Germain-des-Prés

Rue des Grands-Augustins, où est né Littré. Le fameux hôtel d'Hercule n'est plus qu'une ruine, hantée par des ouvriers en sangles et passementeries.



Passage du Pont-Neuf

Rue du Pont-de-Lodi... Rien.

Rue Dauphine... Tout!

Mais, principalement, des marchands de pommes de terre frites.

La rue Dauphine est sœur de la rue du Temple; comme celle-ci, elle présente le plus paradoxal mélange d'archaïsme et de pétulance : pétulance de la foule, archaïsme des maisons. L'histoire rapporte, à propos de la rue Dauphine, un mot du bon roi Henri aux religieux Au-

gustins qu'il expropriait de leur potager : « Ventre-saint-gris, mes pères, les maisons que vous bâtirez sur la nouvelle rue vaudront bien mieux que vos choux. »

Il faut voir, du haut des fenêtres qui regardent la Seine, l'infiltration des voitures dans la rue Dauphine, à l'heure où la circulation est la plus intense sur le Pont-Neuf, cette invasion en colonne compacte, de la rive gauche, par les charrettes des Halles, les fiacres, les omnibus, les automobiles, les voitures de livraison, se heurtant, se poussant, se dépassant, ayant l'air, à cause de la courbe du pont, de monter, d'impatience, les uns sur les autres. Lorsque s'en mêle, avec la pluie, l'obscurité du crépuscule, c'est une scène de panique. On imagine, de l'autre côté du fleuve, l'approche d'un ennemi vainqueur, qui chasse devant lui une population épouvantée. Les piétons courent; des chevaux glissent; des cochers hurlent; les fouets claquent, et le tablier de pierre du Pont-Neuf rend un sourd grondement de canonnade. Au-dessus de la rive droite l'horizon s'embrase. Peu à peu les points de feu se multiplient sur tout le paysage. Les parapluies mouillés brillent comme des boucliers métalliques. Les devantures embrasées des boutiques paraissent autant d'incendies partiels qui vont grandir, grandir, monter, manger les maisons jusqu'aux toits.

Redescendu dans la rue, on s'aperçoit que tout cela n'a rien de tragique, mais on n'a pas le loisir d'observer, on doit

céder au courant. Les habitués de la flânerie parisienne connaissent bien cette griserie légère, ce plaisir capiteux qu'il y a à suivre la foule diligente, à se laisser emporter par son mouvement puissant et agile. Rue Dauphine, l'omnibus de Ménilmontant et celui du quai de Valmy qui roulaient tout à l'heure l'un rue des Archives, l'autre rue du Temple, unifient leur parcours jusqu'au carrefour de Buci ; le grésillement de leurs vitres, le cliquetis de leurs ferrailles, le grincement de leurs freins et la cadence à contre-temps du trot de leurs percherons, forment le motif fondamental de cette symphonie barbare que les pieds, les roues et les sabots jouent sur l'asphalte. Lorsqu'ils rasent de tout près le trottoir, il est rare que le frêle piéton ne reçoive pas sur la figure la caresse du fouet, et il doit s'estimer heureux d'esquiver le heurt de la caisse ou du palonnier. Aussitôt après, il donnera de l'épaule dans un rouleau de linoléum, dans un écheveau de franges d'ameublement, suspendus sous leur auvent par un fabricant d'articles en caoutchouc et un vendeur de fournitures pour tapissiers ; il accrochera son pantalon à la pédale d'une bicyclette qu'un marchand de bibelots d'occasion, de bijouterie, d'armes, d'appareils photographiques, attache à sa devanture par un cadenas ; il sera empoigné au bras par une femme qui, debout, tête nue, à l'orifice d'un couloir, lui fera signe de la suivre et qu'il ne le regrettera pas ; il bousculera inopinément une jeune ouvrière abîmée dans l'admiration d'une estampe populaire où un monsieur et une

dame, en tenue de soirée, s'enlacent sur un canapé... Ce sera ensuite les commis du bazar qui rentreront leurs comptoirs et qui l'obligeront à un détour ; l'employée de la mercerie qui, décrochant ses jupons, ses camisoles, ses voilettes, lui assénera un coup de sa longue perche. Dans la rue Mazet, les passants agglutinés autour de trois musiciens, le forceront à traverser le carrefour de Buci et peut-être sera-t-il immobilisé quelques minutes sur le refuge par les courants contraires issus de la rue de l'Ancienne-Comédie, de la rue Saint-André-des-Arts, de la rue Dauphine, de la rue Mazarine, de la rue de Buci...


Rue Visconti

Cour du Commerce. De la brocante. Une ruelle où des poules cherchent leur pâture parmi les ordures d'une fruiterie. Deux rangées de masures décrépites où vivent des serruriers, des chaudronniers. Un écriteau de bois, avec des lettres tracées à l'encre par une main malhabile : *Dans le passage, il est*

défendu 1° aux enfants d'y séjourner et jouer 2° aux musiciens et ambulants d'y séjourner. Tyrannie fut-elle jamais plus odieuse que celle qui interdit aux enfants de *séjourner* dans la cour du Commerce ?



Cour de Rohan

Et pourtant cette cour du Commerce St-André-des-Arts abrita Danton, Marat y fut assassiné, et c'est là qu'eurent lieu, sur des moutons, les premières expérimentations de la guillotine !

De la cour du Commerce, on s'introduit dans une

seconde cour, celle-ci anonyme, puis dans une troisième, qui est la cour de Rohan et que la rue du Jardinet relie à la rue de l'Éperon. Il subsiste dans la cour de Rohan un fragment de l'enceinte de Philippe-Auguste et des constructions contemporaines de Henri II.

Avec ses vitres opaques et ses persiennes condamnées, cette maison de la rue Grégoire-de-Tours, où l'on nous a dit que nous retrouverions les caves de l'ancienne Comédie-Française, est d'une ignominie vraiment exceptionnelle. Armés de courage, nous pressons le bec-de-cane et entrons de plain-pied dans un salon rouge, décoré de glaces et de peluche. Aussitôt une sonnerie retentit dans les profondeurs de l'établissement, un garçon se présente, en tablier bleu, les bras ruisselants. Notre guide l'avertit que nous voulons « descendre ». Il nous inspecte, puis, satisfait sans doute de son examen : « Ne vous dérangez pas! » crie-t-il à une mystérieuse personne que nous n'avons pas vue, dissimulée peut-être derrière les draperies. En file indienne, le garçon tenant la tête et s'essuyant les mains à son tablier, nous nous introduisons dans un couloir privé de lumière, fermé à ses deux bouts par des portes à tambour. Une fois poussé la seconde porte, un escalier s'ouvre, et le réflecteur d'une lampe à pétrole nous jette au visage sa flamme d'acier. On ne nous a point trompés : cet escalier en colimaçon, où une corde luisante de crasse sert de rampe et dont les parois

nues raient de traînées poudreuses nos vêtements qui les frôlent, est d'un autre siècle. Nous descendons ainsi en tournant à une profondeur de huit ou dix mètres. L'obscurité redevient absolue. Nous nous appelons, nous nous comptons, nous nous tâtons. D'ailleurs, le bruit pacifique d'un piano bannit de nos âmes toute inquiétude. Une portière se soulève et nous sommes arrivés.

C'est bien une vraie cave, un authentique souterrain puissamment voûté, maçonné de pierres friables et poreuses. De la fraîcheur, mais aucune humidité : un excellent séjour pour d'excellents vins. Comme dans l'escalier, une seule lampe ; elle est appendue à la muraille du fond, au-dessus du piano qui s'est tu. Ayant viré sur son tabouret, le musicien, un jeune homme dont la ressemblance avec Beethoven est stupéfiante, nous regarde par-dessus ses lunettes en grattant sa tignasse, furieux, probablement, d'avoir été interrompu dans son improvisation. Il y a, tout le long des murs, des banquettes et des tables, et, assises sur les banquettes, accoudées sur les tables, des femmes...

Nous prenons place... Et, justement, notre guide a reconnu le musicien, pour l'avoir rencontré déjà chez un ami commun, anarchiste dangereux... Présentations... Offre d'une consommation au pianiste qui accepte, mais pour nous faire plaisir... En plus des trois francs qu'il touche journellement pour égayer ce repaire, il a droit à deux bocks... Le matin, il dort, l'après-midi, il donne des leçons à des jeunes filles de



Vieil escalier rue Mazarine

la bourgeoisie parmi lesquelles il nous confesse, non sans orgueil, « faire des béguins », à cause de sa tête!... A ce moment, l'une des femmes, qui avait l'air de dormir, se

redresse et lui crie, de l'autre extrémité de la salle : « Totor, joue-nous la *Valse bleue !* » Totor fait mine de n'avoir pas entendu ; il nous explique : « Je suis un type dans le genre de Hugo : je m'appelle Victor... » Mais la femme tient à sa *Valse bleue*. Elle se lève, elle s'approche. Elle n'est vêtue que d'un peignoir rouge, abondamment taché de sirops. C'est une grande brune, à peine épaissie, superbe d'animalité : « Totor, veux-tu jouer, ou j'appelle le patron ! » Totor a blêmi, la honte d'obéir, devant nous, à cette prostituée, fait trembler ses doigts contre son verre. Pourtant, il quitte son siège, et comme pour masquer sa déchéance épouvantable derrière une phrase où reparaît l'artiste qu'il prétend être malgré tout, il nous dit en essayant de sourire et en nous désignant, dans une encoignure, une sorte de niche profonde dont l'ouverture est protégée par un grillage : « Avez-vous vu le puits ? Il est du XVIIe, lui aussi... »



BIENTÔT, la rue de Buci sera libre, toute neuve. Elle aura suivi l'exemple de la rue du Four, que nous avons vue rejeter sa gangue de vieillesse. Le « vieux Paris » est en train de subir là une défaite d'autant plus douloureuse que la rue de Buci est riche de souvenirs et qu'ils sont en grand danger

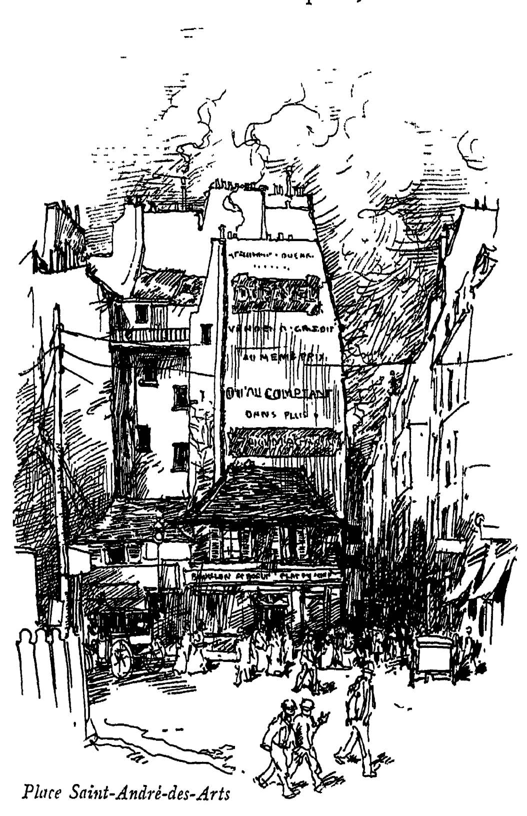
d'être perdus. Jusqu'au milieu du XIV[e] siècle, elle s'appela *rue qui rend du Pilori à la porte de Buci.* « Le pilori de Saint-Germain-des-Prés, nous raconte Lefeuve, fonctionnait en vertu d'une charte accordée, par Philippe le Hardi, à cette abbaye » et l'érudit auteur de l'*Histoire de Paris rue par rue, maison par maison,* ajoute cette réflection pleine de sens : « Si de pareils instruments de diffamation ne se relèvent plus, on en rend grâce à de nouveaux sentiments d'humanité ; mais le pilori est remplacé, avec aggravation de peine pour beaucoup de patients, par les comptes rendus judiciaires. »

Livrée par Périnet Leclerc aux Bourguignons, en 1418, la porte de Buci fut murée, en expiation de cette traîtrise. François I[er] la réhabilita et Louis XIV la démolit.

C'est rue de Buci, dans l'enceinte du Jeu de paume de la Croix-Blanche, que la troupe de l'Illustre-Théâtre, recrutée parmi de jeunes amateurs et dirigée par Molière, tenta la fortune et la gloire, avec ardeur mais en vain. En 1663, elle était contrainte de quitter Paris pour faire des tournées en province où la vie devait lui être moins dure.

C'est aussi rue de Buci que Landelle tenait son cabaret, Landelle « qui servait des dîners de 3 à 24 livres par tête, et chez lequel se rencontraient des grands seigneurs avec des beaux esprits, tels que Gresset, Crébillon fils et Collé.

La rue de Buci se distingue aujourd'hui par la quantité de ses traiteurs et de ses fripiers, marchands ou loueurs d'habits. J'ai toujours cherché et cherche encore à quelle cause attribuer l'amour de ceux-ci pour les cors de chasse. Car vous ne passerez pas devant la boutique d'un fripier sans y voir béer le pavillon d'une trompe cynégétique, non loin de laquelle, rougeoie, ordinairement, une veste de piqueur. Rue de Buci, un de ces



Place Saint-André-des-Arts

revendeurs de défroques a même pris pour enseigne : *Au Cor de chasse,* et l'instrument sonore se balance au-dessus du trottoir, cependant qu'un muscadin, en frac, la bouche en cœur et le jarret tendu, s'étale sur le mur, parmi d'affriolantes annonces.



Place Saint-André-des-Arts

Chez les mastroquets, durant tout l'après-midi, des camelots marmiteux s'intoxiquent. Leur troupe remplit la rue Grégoire-de-Tours où des voitures leur livrent les journaux du soir qu'ils proclameront par toute la rive gauche. La rue Grégoire-de-Tours est une succursale de la rue du Croissant.

VIEILLE, paisible, et docte rive gauche, nous ne goûterons nulle part aussi bien que rue de Seine l'attrait qui t'est propre, les chaînes escarpées de tes pignons, les façades augustes de tes maisons que le mercantilisme moderne n'a point dégradées, tes cours où des perrons cérémonieux laissent leurs pierres se fendiller et verdir, tes porches aux mascarons grimaçants, tes librairies qui ne sont pas les librairies de la rive droite, qui sont encore les librairies d'un temps où l'on avait gardé le loisir et le goût de la lecture. Leurs portes sont étroites ; une lumière circonspecte se glisse à travers les rayons de l'étalage; au fond de la boutique brûle une lyre à gaz. Confortablement assis dans un fauteuil de cuir, le client fidèle fait avec le patron sa conversation quotidienne, pendant que les passants, sur le trottoir, fouillent dans les cartons offerts à leur curiosité et pleins de dessins, de gravures, de planches. Les marchands de tableaux et d'estampes de la rue de Seine diffèrent aussi totalement des marchands de la rue Laffitte; de même que leurs voisins, les libraires, ne s'intéressent qu'aux bouquins rares et désuets, ils affectionnent de préférence la peinture naïve et attendrissante de l'époque romantique, les portraits de famille dans des cadres ovales, le général avec ses lèvres rases, ses « graines d'épinard » et son hausse-col, la rêveuse jeune femme avec ses boucles tombantes, et les lithographies patriotiques où l'on voit un briscard choquer son verre contre celui d'un vieux curé. Les légendes de Daumier arrêtent

encore les promeneurs de la rue de Seine qui ne méprisent pas non plus Raffet, ni les caricatures anglaises du Directoire. Dire que la rue de Seine va de l'Institut au Sénat, du palais Mazarin au palais du Luxembourg, n'est-ce pas exprimer assez qu'elle est une rue de tout repos, une rue sage où la vieillesse la plus ataxique peut se risquer ?

Au coin de la rue Visconti, un ancien cabaret et sa grille traditionnelle : là, Saint-Amant sacrifiait à Bacchus. Au milieu de la même rue, une construction en retrait, plus récente certainement que toutes celles qui l'entourent : là, Balzac s'endetta pour toute sa vie...

Rue Bonaparte. Des photographies ! Trop, beaucoup trop de photographies ! Et des trottoirs larges comme la main, et des omnibus, des fiacres, une cavalcade continue.

Rue Jacob, des librairies techniques, scientifiques, géographiques, étrangères.

Rue Cardinale, rue de l'Échaudé, rue Bourbon-le-Château, passage de la Petite-Boucherie, dédale de « turnes » déliquescentes...

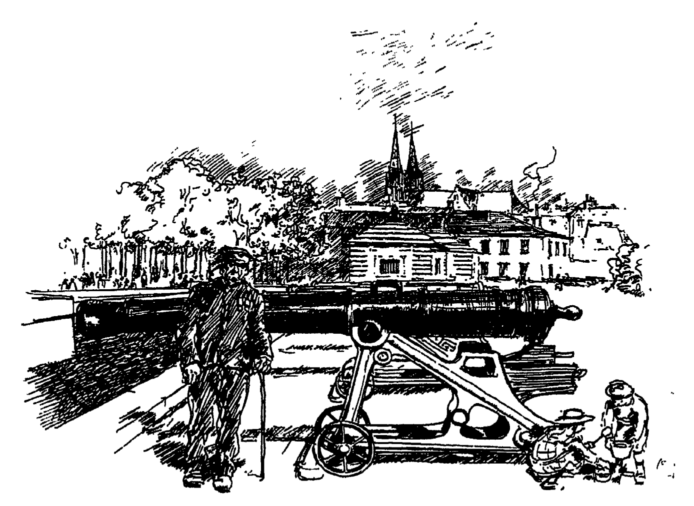
Rue de l'Abbaye, qui fut, le croirait-on ? la rue de la Paix ! Le palais abbatial, ses pierres noires et ses briques d'un rouge foncé, velouté, cardinalice, en souvenir diriez-

vous, de Charles de Bourbon, abbé de Saint-Germain-des-Prés et cardinal...

L'église, sa tour à la fois élancée et trapue, le square, la place, la rue de Rennes, les tramways électriques, les tramways à vapeur, la gare Montparnasse à l'horizon...



Rue Suger



Les Invalides

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

Aussi surannée qu'elle soit, nous avons cru que cette dénomination pouvait être encore employée sans trop de ridicule. Le faubourg Saint-Germain a cessé de participer à la vie parisienne, voire à la vie française; il est devenu superflu, sinon impossible, de l'étudier au point de vue social et au point de vue des mœurs; il n'existe plus que topographiquement. Mais son nom correspond encore à des images précises; on se représente des rues désertes, des porches solennels, des noms aristocratiques inscrits sur

des frontons, et, dans une certaine mesure, ces images sont restées vraies. Cependant, le faubourg Saint-Germain ne s'offre plus à nous dans cet état que par lambeaux, et, s'ils sont disséminés sur une assez grande étendue pour maintenir au septième arrondissement et même à des portions limitrophes du sixième, un caractère homogène justifiant le titre de ce chapitre, ce virus ou ce sérum qu'il est convenu d'appeler progrès, ne s'en est pas moins infusé vigoureusement dans les artères principales, dans la rue du Bac, dans la rue de Sèvres ; il ne s'en est pas moins créé à lui-même un vaisseau spacieux qui est le boulevard Raspail. En tout cas, le Marais ayant gardé son nom, rien ne s'oppose à ce que le faubourg Saint-Germain, quelles que soient les altérations qu'il a subies et subira, garde le sien.



Du carrefour de la Croix-Rouge au boulevard Montparnasse, la rue de Sèvres bouillonne. Elle fut peut-être aristocratique et monastique, elle ne l'est plus. Elle est très roturière et commerçante. Et de vieille et drôle que nous l'avons connue, la voici qui se fait moderne frénéti-

quement. Nous pleurerons longtemps l'Abbaye-au-Bois.

La rue du Dragon, partie du même carrefour de la Croix-Rouge, le relie au boulevard Saint-Germain. La cour du Dragon est un site bizarre, aimé des chaudronniers, des forgerons, des serruriers, des rétameurs, ainsi du reste que la rue du Sabot, la rue Bernard-Palissy...

Dans l'axe de la rue du Dragon, la rue du Cherche-Midi file parallèlement à la rue de Sèvres. Elle a gardé de son passé une noblesse qui contraste avec le débraillé de sa voisine. De même en va-t-il pour la rue de Grenelle qui fut l'une des voies maîtresses du faubourg Saint-Germain. On l'appelait communément rue de Grenelle-Saint-Germain. Précédemment, elle fut le chemin de *Garnelle,* le chemin aux Vaches, le grand chemin de Grenelle, et aussi, parce que l'on exécutait à Grenelle, le chemin de la Justice.

La rue des Saints-Pères, se détachant de la rue de Sèvres, coupe celle de Grenelle et le boulevard Saint-Germain, sépare la rue Jacob de la rue de l'Université, forme butoir au bout de la rue de Lille et s'achève en servant de limite commune aux quais Voltaire et Malaquais. Elle est l'accès le plus central de la rive gauche, par le pont du Carrousel, et la ligne brisée qu'elle fait avec celui-ci est l'un des endroits de Paris où la circulation est le plus périlleuse. C'est grand dommage. Il n'est pas un lieu où la flânerie exerce sur l'amateur de bibelots, plus d'attirance. De la Seine au boulevard Saint-Germain, la rue des Saints-Pères n'est qu'un

magasin d'antiquités : guéridons, secrétaires et chiffonniers aux longues pattes courbes ou droites, aux décors de houlettes et de tambourins; cartels à rocailles; chenets dont il semble que le cuivre ait pris, au contact de tant et tant de feux, un éclat brûlant; lustres aux larmoyantes breloques de cristal; porcelaines de Saxe que l'on croquerait comme des sucreries; porcelaines de Chine où des dragons et des cigognes bleues se débattent, parmi des fleurs bleues, dans un ciel de lait; coupes, aiguières et cafetières d'argent; christs d'ivoire détachés de leurs bois et couchés sur des drapés de velours; dentelles, tapisseries, soieries aux nuances délicieusement mortes; meubles anciens dont l'or et la laque se sont, au cours des ans, pour ainsi dire évaporés; et les commodes Louis XV aux flancs renflés et chargés de ciselures; les pendules Empire où un amour conduit un char dont l'une des roues est le cadran, où une Bellone annonce l'heure sur son bouclier, où l'aigle impérial tient dans son bec un globe; les marbres et les bronzes, les chandeliers et les candélabres, les armoires normandes, les bahuts bretons, les buffets Renaissance, les stalles gothiques, les armures, les épées, les casques damasquinés, et, dans les vitrines, ces riens charmants, cette poussière de l'art que sont les tabatières, les bonbonnières, les manches d'ombrelles, les camées, les pierres gravées, les bourses de perles ou de satin, tout cela, d'un bout de la rue des Saints-Pères à l'autre, s'entasse dans la demi-obscurité des boutiques, au grand jour des étalages et

sur le trottoir même, comme si le marché général des curiosités s'y tenait en permanence. Pourtant, ici et là, d'autres commerces s'intercalent, sans détonner sur l'ensemble : ce sont des librairies spéciales d'art décoratif où les néophytes du bibelotage se fournissent de manuels qui leur apprennent comment devenir

L'Esplanade

connaisseur, comment discerner les styles, qui leur dévoilent les arcanes du luminaire, de la dentelle, de la tapisserie, du costume ; c'est un fabricant de poteries d'étain qui s'est spécialisé dans les jouets mécaniques et les soldats de plomb et qui parvient à retenir les personnes les plus graves devant

ses chasses à courre, ses peaux-rouges, ses jardins zoologiques, ses casernes, ses gares, ses hippodromes, ses cipayes, ses carabiniers de Charles X, ses cuirassés, ses torpilleurs, ses sous-marins, ses aéroplanes ; c'est une maison de meubles pour bureaux, de bibliothèques tournantes, de casiers à toutes fins ; c'est une chocolaterie aménagée à la mode du Consulat, époque de sa fondation ; c'est un naturaliste et sa ménagerie empaillée, ses oursons se bat-



Rue de Varenne

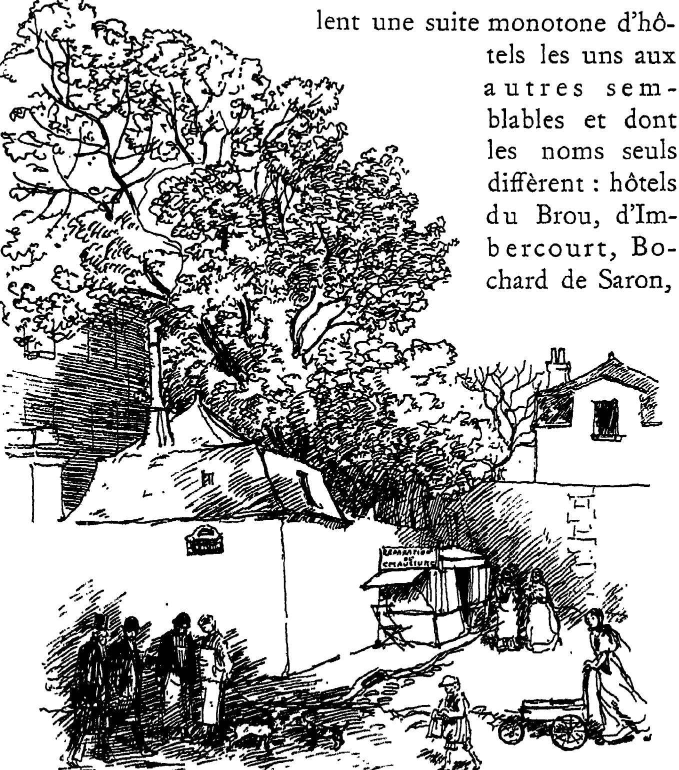
tant en duel, l'épée à la patte, sous les ailes éployées d'un vampire, ses chouettes, ses oiseaux de paradis, ses serpents, ses échassiers, ses rongeurs, et sa clinique pour petits animaux, rendez-vous de toutes les vieilles filles de la rive gauche...

Le faubourg Saint-Germain a sa maison de thé. Si la pluie vous surprend un soir dans les parages de Saint-Thomas-d'Aquin, vous la trouverez facilement. La façade en est étroite, mais haute superbement. A peine avez-vous mis le pied sur la première marche du seuil, que la porte, voilée de brise-bise, s'ouvre devant vous, et un maître d'hôtel, digne et compassé, s'incline, les talons joints, referme la porte, vous suit à pas muets pour recevoir vos cannes, parapluies, pardessus ou fourrures, et s'informer de vos désirs. Les murs sont tendus d'une soie Louis XIV, dont le rouge aveuglant contribue, avec la solitude du salon, les pilastres blanc et or, les glaces, l'éclat du parquet et les manières de grande maison qu'affecte le domestique, à vous mettre dans une gêne cruelle. Êtes-vous client ou invité? Vous ne savez plus, et, pour un peu, vous vous excuseriez du dérangement... Mais le valet, au plastron de chemise éblouissant, déploie une grande courtoisie pour vous mettre à votre aise; il n'a pas la morgue méprisante des larbins ordinaires, et après quelques instants, vous ne songez plus qu'à rire de son frac aux pans flottants, de son pantalon en tire-bouchon, de

son visage lui-même démodé, majestueux et dolent. Dans un service à filets verts et or, il vous sert le thé, le citron, les toasts, puis, discrètement, va se planter derrière une colonne, l'œil fixé sur la porte. A peine osez-vous troubler le silence rétabli. Vous causez à voix basse. Vous regrettez que l'éclairage aux bougies ne remplace pas l'électricité dans cette salle dont il n'est pas suffisant de dire qu'elle est digne du palais de Versailles...

Mais le maître d'hôtel s'est précipité... Entrent quatre petits jeunes gens de coupe uniforme, gantés, à bottines vernies, pantalons dernier cri, cravates sombres piquées de fleurs de lis. Ils se découvrent et s'installent aux quatre angles d'une petite table. Ce sont évidemment des habitués. Sans avoir pris leurs ordres, le garçon leur apporte du chocolat, des gâteaux. Ils mangent d'abord, presque muets, et ce n'est qu'une fois bu et mangé un tiers de leur tasse et des petits fours, qu'ils entament une conversation générale. Elle roule sur de tout petits faits, des histoires intimes mais d'une décevante propreté, des potins de cercle et de paroisse complètement dénués de saveur. Ils parlent du bout des dents, avec un détachement visible. On devine que ce qu'ils disent ne les intéressent pas le moins du monde, que cette réunion à quatre, dans cet aristocratique établissement, est l'une des obligations de leur vie mondaine et qu'ils s'en acquitteront jusqu'au bout, consciencieusement...

Sectionnées à angles droits par la rue des Saints-Pères, la rue de Beaune et la rue du Bac, les rues de l'Université, de Verneuil et de Lille déroulent une suite monotone d'hôtels les uns aux autres semblables et dont les noms seuls diffèrent : hôtels du Brou, d'Imbercourt, Bochard de Saron,



Impasse Oudinot

de Mortemart, de Bragelonne, de Livry, de Soyecourt, de Broglie, de Stainville, de Plouville, de Dreux-Brezé, de Morveau, de Bouville, de Blair, de Lionne, d'Aiguillon, de Montesquieu, d'Avejean, de Belzunce, de Réal, de Tessé, de Créqüi, de Brancas-Lauraguais, Choiseul-Praslin, de Lannion, etc., etc., etc. Ces habitations pompeuses abritent à présent des ambassades, des services de la Marine et de la Guerre, la *Revue des Deux-Mondes,* une académie d'équitation, l'École des langues orientales, des maisons d'édition, que sais-je encore? La vie de ce quartier est végétative; on y voit une quantité respectable de tapissiers, des bottiers, des selliers, des hôtels garnis, mais

Rue Rousselet

aucune animation, et la paix y serait profonde sans le grondement incessant de la rue du Bac, dont les échos se prolongent par-dessus les vieux toits, les vieux murs, les vieux arbres des vieux jardins.

Un bac, établi en 1550 sur le quai des Théatins et que le pont Royal ne devait remplacer qu'un demi-siècle plus tard, laissa son nom au chemin qui y conduisait, qui monta en grade et qui devint une rue. Chateaubriand et Pailleron — deux gloires littéraires assez inégales, disons-le — moururent dans la rue du Bac à une cinquantaine d'années et à une cinquantaine de maisons d'intervalle. Pailleron habitait au-dessus du fameux café d'Orsay qui était si beau sous l'Empire et auquel succéda la Caisse des dépôts et consignations. D'une des fenêtres de ce café, George Sand harangua les masses, le 15 mai 1848, entre sa poire et son fromage. Mais, s'il faut en croire certains chroniqueurs, la chère que l'on y faisait n'était pas de premier ordre.

Le pont Royal déverse dans la rue du Bac non moins de voitures et de piétons que le pont du Carrousel dans la rue des Saints-Pères. La proximité immédiate de la gare d'Orléans donne même la supériorité, en cette matière, à la rue du Bac et au pont Royal, mais l'on songe plus à s'en amuser qu'à s'en plaindre, les étalages n'offrant ici à la curiosité aucune pâture digne d'être longuement et tranquillement dégustée. Les boutiques de la rue du Bac ont néanmoins je ne sais trop quoi qui est bien à elles. Elles sont, en général,

petites et animées, vieillotes et fréquentées par une clientèle exclusivement bourgeoise qui n'est pas qu'une clientèle de quartier : on vient de tous les points de Paris acheter rue du Bac des confiseries, des comestibles d'Italie, des fourrures, des machines à coudre et à broder, des tapis d'Orient, des porcelaines. L'activité commerciale de la rue du Bac est intense. Que de couturières ! Leurs modèles sont exposés dans la vitrine sur des mannequins décapités et manchots. Que de modistes ! Leurs dernières créations, plantées sur des « champignons » à longues tiges, font ressembler leurs étalages à des étalages de fleuristes. Que de mercières ! Que de lingères ! Des jarretières en faisceaux s'agitent au vent comme des lanières de fouets multicolores ; des jupons de satin et de dentelle pendent, flasques, mouchetés de boue, aux crochets des éventaires. Le graveur héraldiste affiche fièrement les noms titrés, blasonnés et couronnés qu'il eut l'honneur d'imprimer sur des cartes de visite, des billets de faire part, des papiers à lettres. De distance en distance, une maison de construction plus récente s'aligne en arrière des autres, et, dans l'excavation ainsi produite, des échoppes se casent de travers, où se vend toute une menue camelote indispensable, des épingles à chapeaux, des voilettes, des boutons, des peignes. Ailleurs, sur une longueur de cinquante mètres, les boutiques disparaissent tout à coup et la façade d'un hôtel particulier ou d'un couvent, leurs portes sculptées, leurs



Cour du Dragon

fenêtres grillées, se substituent à elles, pour s'éclipser à leur tour un peu plus loin.

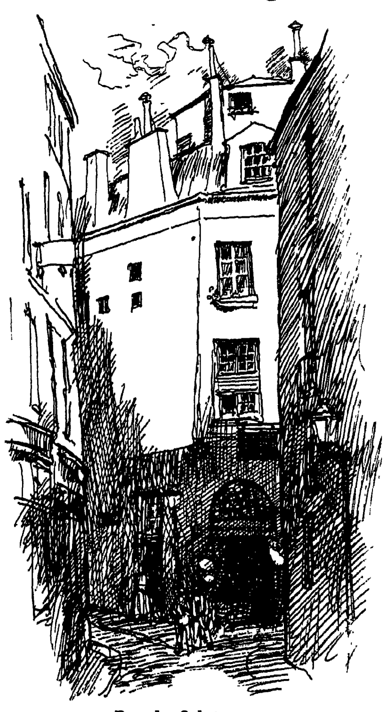
Dès qu'on a traversé le boulevard Saint-Germain et atteint la partie de la rue du Bac la plus éloignée de la Seine, on s'aperçoit aussitôt que, dans le nombre des passants, la proportion des femmes croît d'une façon anormale. Celles qui marchent dans la direction de la rue de Sèvres ont une allure vive, fiévreuse ; elles ne portent que l'en-cas ou le réticule d'usage. Celles qui vont en sens contraire sont chargées de paquets, de boîtes, de cartons, et paraissent exténuées. Ce phénomène n'est point très mystérieux ; il s'explique par la présence de la colossale halle aux chiffons qui s'élève à l'intersection de la rue du Bac et de la rue de Sèvres, de la rue du Bac et de la rue de Babylone. Certains lundis, le spectacle qu'offre ce coin de Paris sort du domaine de la vraisemblance et serait digne d'une étude spéciale pour laquelle la place me manque. En sera-t-il jamais plus digne qu'à l'époque où j'écris ces lignes ? On vient de percer le boulevard Raspail de la rue de Sèvres à la rue de Rennes ; on vient de démolir l'Abbaye-au-Bois, et c'est comme si la colère du Ciel s'était appesantie sur ce carrefour où s'intercale, en coin, le square des Ménages. Ici, une crevasse lézarde la chaussée ; là, du pavage en pierre boursoufle le pavage en bois ; les rails du tramway d'Auteuil paraissent suspendus dans le vide ; les omnibus de la gare du Nord stationnent pêle-mêle avec des tombereaux, et les dames qui

attendent leur tour d'y monter, subissent la peu galante promiscuité des terrassiers, des charretiers aux pelles et aux pioches menaçantes. Des pans de maisons condamnées sont encore debout. Le profil austère de la chapelle du Gésu domine un mur mitoyen où des papiers peints restent collés et sur lequel les conduites des cheminées tracent de grands rubans noirâtres. En face, un immeuble extravagant achève la poussée de ses clochetons ; et toute la journée, un treuil, hissant les matériaux sans relâche, chante sa plainte térébrante...



TOUT cela, j'en conviens, n'est pas la vie du faubourg Saint-Germain, mais qu'y puis-je et qu'y pouvez-vous ? La vie du noble Faubourg, si elle n'est pas complètement éteinte, se cadenasse dans un petit nombre d'hôtels, le long des rues que nous avons parcourues tout à l'heure et de quelques autres telles que la rue Vaneau, la rue Monsieur, la rue Barbet-de-Jouy, la rue de Varennes, la rue Saint-Dominique, la rue de Bellechasse. Quant aux couvents, ils sont

vides. Plusieurs étaient célèbres : l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, dans l'ancienne habitation du général Rapp, le Sacré-Cœur à l'hôtel Biron, les Oiseaux à l'hôtel de Lau d'Allemans, les Bénédictines ou Dames de la Retraite, rue Monsieur. Les ministères aussi sont nombreux : l'Agriculture, le Commerce, les Postes et Télégraphes, l'Instruction publique, les Travaux publics, le Travail, la Guerre. Et la Chambre des Députés, donc ! Et les ambassades et consulats d'Autriche-Hongrie, de Bavière, d'Italie, de Russie, d'Allemagne !

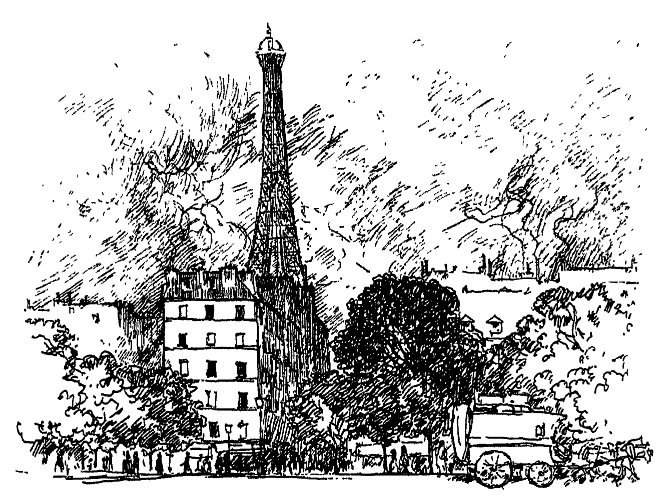


Rue du Sabot

Sur sa frontière ouest, le faubourg Saint-Germain s'est modernisé de bon cœur, il est juste de lui en tenir compte. La rue de Constantine, en bordure de l'Esplanade des Invalides, le boulevard des Invalides, l'ave-

nue de Tourville, l'avenue de Villars, l'avenue de Breteuil se sont enrichis, depuis vingt ans, de coquettes demeures où le souci de l'esthétique ne le cède pas trop à celui du confort. Ils appartiennent aux deux paroisses de Sainte-Clotilde et de Saint-François-Xavier, lesquelles comptent parmi les plus riches de Paris. C'est un quartier spacieux, hygiénique et non dépourvu de noblesse. Il communique par la place Vauban avec celui de l'École Militaire et par la rue de Grenelle, la rue Saint-Dominique et l'Esplanade, avec celui du Gros-Caillou.





La Tour Eiffel

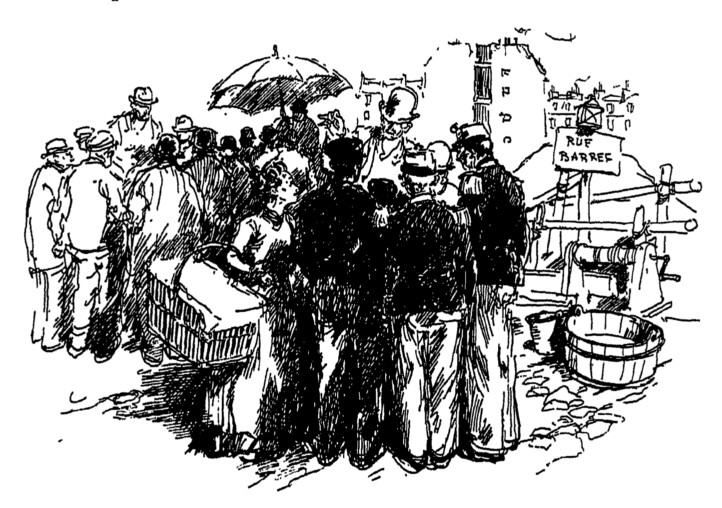
L'ÉCOLE MILITAIRE ET GRENELLE

PAR les humides matinées d'hiver, rien n'est mélancolique comme l'Esplanade des Invalides, avec ses ormes nus et grelottants, ses grandes surfaces de gravier parsemées de flaques d'eau, le macadam boueux de ses chaussées, ses passants frileux s'enfuyant à pas pressés sur les bandes diagonales de bitume, et ses éternelles baraques provisoires qui lui donnent l'aspect d'un camp tombé en abandon. Au milieu des quinconces, des soldats ont formé les faisceaux. Le blanc sale de leurs treillis répète, en taches

mouvantes, la nuance spleenétique du ciel. Durant qu'ils font la pause, fumant, mangeant et jouant, d'autres manœuvrent dans le secteur voisin; tantôt ils forment comme des massifs humains, immobiles, crayeux, rayés de noir à des hauteurs égales par le cuir des jambières, des cartouchières, des havre sacs; tantôt ils s'égrènent en ligne droite, pantins automatiques enfilés sur un cordon invisible qui va, qui vient, se replie, s'allonge, se dédouble, oblique soudain d'un quart de cercle, se brise ainsi qu'un collier dont les perles s'écoulent pour se rassembler, comme par l'effet d'une pente, en un même point de ralliement. Les caporaux, devant le front de leurs escouades, luttent de la voix contre le vent qui étouffe leurs commandements presque dans leurs bouches. Les hommes entendent mal et obéissent de travers. Les jurons des gradés les font sourire. La manœuvre se ralentit, les repos sont plus fréquents, jusqu'à ce qu'un officier s'approche et réveille les ardeurs qui s'endorment.

Dans l'air lourd, le dôme des Invalides, gigantesque casque à pointe, semble s'appesantir sur le tympan où un Louis XIV équestre parade entre la Justice et la Prudence. Les canons et les pierriers de la batterie triomphale tendent le cou comme pour mordre. Leurs ciselures font penser à des écailles. Les mortiers baillent à se décrocher la mâchoire. La silhouette d'un invalide qui s'en va, son mouchoir à carreaux déployé, pourrait passer pour celle d'un employé de chemin de fer.

A la grille, un factionnaire, jugulaire au menton, salue les officiers du bureau de la Place, interroge les « civils » qui veulent pénétrer, les éconduit, les renseigne, et des touristes déçus, engoncés dans leur pardessus de voyage, la casquette sur les oreilles, restent quelques minutes à lire l'écriteau où il est spécifié que le tombeau de l'Empereur ne s'ouvre qu'à midi.



Avoir été Napoléon et n'être plus qu'un objet de curiosité cosmopolite, comme les singes du Jardin des Plantes où les grues de Montmartre ! Ne vaudrait-il pas mieux n'être absolument plus rien ?

Fort complexe en sa banalité, le quartier du Gros-Caillou est rebelle à tout classement. Il est populaire, il est bourgeois, il est aristocratique, sans que cette mixture sociale le rende intéressant. A côté de rues boutiquières, comme les rues de Grenelle et Saint-Dominique dont nous retrouvons les derniers tronçons de l'Esplanade au Champ-de-Mars, il possède la rue de l'Université qui ne se signale que par des ruines et des bâtisses neuves, la rue Jean-Nicot où il y a le marché, le lavoir, et leur habituel grouillement de commères, l'avenue Bosquet balayée par un tramway électrique, et des ruelles plébéiennes, baveuses, répulsives, la rue Duvivier, la rue Amélie, la rue du Champ-de-Mars, la rue de la Comète...

Fade est l'avenue de La Motte-Picquet, mais fade jusqu'à l'écœurement! Des képis à galons d'or et d'argent, des képis sans galons, des casques avec ou sans plumets, des tuniques bleues et noires, des bottes, des molletières, des capotes à épaulettes rouges ou blanches, des pantalons rouges, des pantalons rouges, des pantalons rouges à n'en plus finir! Et puis, non seulement les officiers corsetés, garrottés dans leurs dolmans, mais les abominables réservistes, les territoriaux malitornes, leurs ceinturons ternis, leurs képis incolores, leurs bedaines charcutières,



leurs derrières rond-de-cuiresques distendant les martingales! Oh! l'avenue de La Motte-Picquet! Et son commerce évanescent de librairies combien militaires, de boulangeries mal approvisionnées, de teintureries où des dolmans, achetés chez le fripier pour servir à la réclame, sont rongés par la poussière pendant des mois! Son cirque, que l'on mit des années à construire, faute d'argent, et qui, passant de mains en mains, échut à un entrepreneur de cinématographes! Ses brasseries pour officiers, dont les dix ou douze absinthes quotidiennes de quatre ou cinq capitaines d'habillement sont, avec le grand coup de feu annuel du concours agricole, l'unique ressource!

Mais on a démoli la Galerie des Machines, hélas! Il ne faut plus compter sur le secours des animaux gras.

Et les estaminets à soldats! Le matin, les ordonnances, tout en promenant le petit fox de leur maître, viennent y lamper un champoreau. Après la soupe de dix heures, ce sont les scribes des bureaux de la Place, du Recrutement ou de l'École de guerre, qui sirotent des alcools variés. Mais après la soupe de cinq heures et la lâchée des hommes du service actif, lignards, cuirassiers et artilleurs, toutes les tables sont envahies et l'on en doit installer jusqu'au milieu du double trottoir de l'ave-



nue. La bière alors ruisselle, et les chopes sont vidées avec enthousiasme en l'honneur de la « classe » et de la « fuite » prochaines. Dans certaines tavernes aux rideaux hermétiquement tirés, les choses se passent dans l'intimité; les capotes se déboutonnent, les ceinturons sont accrochés au portemanteaux, et le beau sexe, représenté par des filles gélatineuses, se mêle aux ébats de la troupe. Quelle noce, mon colon!



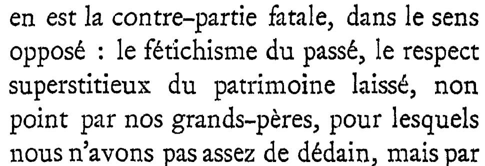
Aussitôt la nuit faite, les Marie-mange-mon-prêt fourmillent à tous les coins de rue, et les jeunes amis, qu'elles entretiennent dans le « civil », ne se cachent plus. Il y a peu de quartiers, à Paris, où cette pègre spéciale soit moins discrète qu'à l'École Militaire. Rares ne sont pas les soirées où des querelles de marlous se vident à coups de revolver. D'ailleurs, en semaine, une fois l'appel de neuf heures sonné dans les casernes, ces messieurs ont le champ libre; les bars et les

trottoirs leur appartiennent et les honnêtes citoyens n'ont plus qu'à rester chez eux.

Aux ténèbres, les larges voies qui s'entrecroisent dans l'angle formé par l'avenue de Breteuil et le boulevard Garibaldi, l'avenue de Saxe, l'avenue Duquesne, l'avenue de Ségur, l'avenue de Lowendal, la place Fontenoy, sont alarmantes. Leurs interminables murs, leurs terrains vagues, leurs bâtiments aux fenêtres noires, casernes, écuries et manèges, découpent de grandes ombres contre lesquelles sont impuissants les blêmes manchons des réverbères. Le silence n'est troublé que par la marche sourde des patrouilles, les coups de timbre des tramways lointains...

On abat la Galerie des Machines. C'est un spectacle véritablement grandiose. Mais qu'il est donc attristant ! La Galerie des Machines était, avec la Tour Eiffel, le chef-d'œuvre de la métallurgie moderne. Elle était une chose belle, non seulement en soi, aux yeux de l'artiste épris des lignes nerveuses et puissantes, mais encore aux yeux du philosophe et du sociologue, parce qu'elle était représentative de ce qu'il y a de plus personnel dans le génie de notre époque. Elle signifiait l'asservissement du fer aux volontés de l'homme, et son adaptation aux nécessités d'épanouissement de la vie collective. Elle était belle et elle était utile. Elle était notre cathédrale. Mais non moins significative, certes, est sa destruction. Notre siècle témoigne bien par

elle de son instabilité morale et de son inquiétude, de sa fièvre, de ce qu'il y a de précaire, de sommaire, de provisoire, à la base de tout ce qu'il instaure. L'effrayante rapidité des améliorations matérielles de l'existence nous a habitués à ne plus créer en vue de l'avenir. Nous savons bien qu'il n'aura que faire de notre héritage, et, par une sorte d'anticipation sur la marche de nos idées et le perfectionnement de nos œuvres, nous méprisons celles-ci et celles-là avant même qu'elles aient produit leur plein effet. Or, à cette tendance de notre esprit, se marie une impulsion qui en est la contre-partie fatale, dans le sens opposé : le fétichisme du passé, le respect superstitieux du patrimoine laissé, non point par nos grands-pères, pour lesquels nous n'avons pas assez de dédain, mais par nos aïeux d'au delà du dernier siècle. Je sais bien que les abus de cette autre tournure de notre esprit ne risquent pas souvent d'être néfastes. Mais, en l'occurence, ils le furent. Pour dégager un portique corinthien et un dôme quadrangulaire dont la seule valeur leur vient d'avoir été construits par Gabriel en 1755, nous avons jeté bas la



Galerie des Machines, nef incomparable, mesurant cinquante mètres en hauteur, cent cinquante en largeur, et quatre cents en longueur. C'est infiniment regrettable.

Le pire est que le résultat cherché n'est même pas obtenu. Vue du pont d'Iéna, écrasée entre les pattes monstrueuses de la Tour Eiffel, l'École Militaire paraît une bien piètre chose!



GRENELLE commence réellement à l'avenue de Suffren et ce n'est pas ce que l'on appelle au théâtre un début très réussi. Si l'avenue de Suffren n'est pas la plus déshéritée des avenues parisiennes, elle est à coup sûr ce que Grenelle contient de plus galeux. Depuis l'Exposition de 1900, on y laisse pourrir des charognes architecturales qu'il n'est possible d'approcher qu'en se bouchant le nez. A l'orée de la rue Dupleix principalement, le tableau est indescriptible. Des marchands de cidre, de gaufres, de nougats, des loueurs de bicyclettes, des

cardeurs de matelas, gîtent dans des huttes vaguement marocaines ou algériennes, aux couleurs jadis éclatantes, maintenant déteintes, cadavéreuses, blettes, couleurs de noyés étrangement mûrs. On a raccommodé les carreaux cassés avec des journaux; on a cloué, vaille que vaille, des enseignes neuves sur les vieilles, mais on n'a pas donné un coup de pinceau, on n'a pas remplacé une planche, et les cintres mauresques, les créneaux, les minarets de plâtre et de carton, achèvent de tomber lentement en décomposition, sans qu'un incendie providentiel et antiseptique vienne abréger leur fin.

Au-dessus de cette désolation, la Grande Roue, qui le soir, dans le ciel, a l'air d'un signe lumineux, présage les suprêmes catastrophes ! Des affiches de café-concert... Oh ! la bêtise morne des affiches de café-concert dans le quartier de l'École Militaire!... Les dimanches de l'avenue de Suffren, la déambulation des fantassins aux mains gourdes et aux pieds lourds, aux oreilles larges, aux petits yeux de paysans ahuris; les cuirassiers qui, avec leurs longues enjambées et leurs bottes, semblent toujours marcher dans le fumier, les artilleurs et leurs casques à plumets, leurs tuniques trop courtes découvrant des fonds de pantalon trop vastes; les tringlots-ordonnances, farauds et débrouillards, traînant des boniches...

Et c'est encore, au bout de l'avenue de Suffren, l'avenue de La Motte-Picquet, d'immenses brasseries à orchestres ou

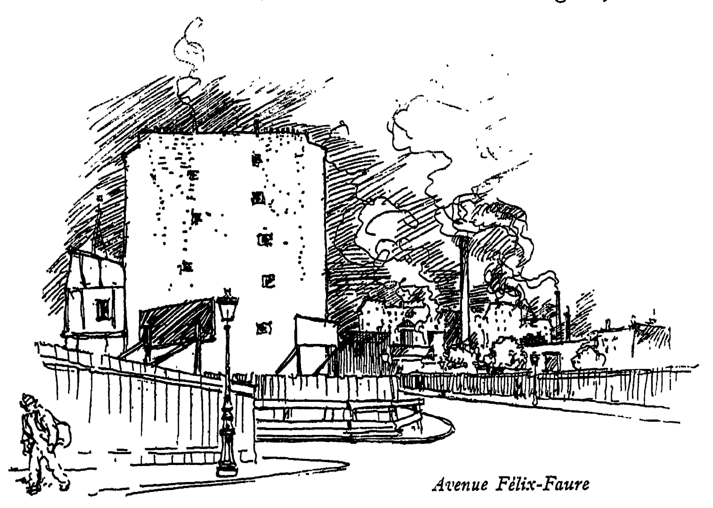
le « populo » de Grenelle se gargarise de bière à quatre sous le bock et de musique sentimentale, des magasins de brocante... La brocante, dans le plein jour d'une large avenue, la brocante étalée sur la moitié du trottoir, la brocante ensoleillée, radieuse, il n'y a rien, je crois, qui vous retourne le cœur comme cela !

QUE dire du pays plat et médiocre qu'est Grenelle, de cette plaine sans histoire, dont la carte elle-même dénonce l'insignifiance ? Des rues d'égale longueur et parallèles, perpendiculaires à d'autres rues mêmement linéaires, découpent des rectangles plus vides et plus larges à mesure que l'enceinte de Paris se fait plus proche. A peine ici ou là, la tache claire d'une place, les hachures d'une école ou d'une caserne rompent-elles l'uniformité géométrique du plan. Une steppe récemment lotie, voilà ce qu'est Grenelle, dirait-on.

La réalité est un peu différente. La vie de Grenelle, moins compacte que celle des autres faubourgs parisiens, ne s'en distingue pourtant pas essentiellement. Grenelle a son théâtre, ses « beuglants », Grenelle a ses assommoirs plus nombreux que les feuilles de la forêt, que les grains de sable au bord de la mer. Grenelle a ses rues grouillantes, ses avenues pouilleuses, ses impasses fétides, ses terrains vagues, et ses soirées houleuses du samedi, ses dimanches coquets, ses fêtes dansantes...

La rue du Commerce, par exemple, n'est pas indigne du nom qu'elle porte. Elle concentre les magasins les plus importants du quartier. C'est là que les gens de Grenelle se pourvoient de vêtements, de meubles, de tous les objets de luxe et de nécessité, et c'est là aussi que s'approvisionnent d'aliments le boulevard de Grenelle, la rue Fondary, la rue du Théâtre, la rue des Entrepreneurs. Les garçons bouchers, tapant dans leurs mains, racolent familièrement la clientèle; les commis des maisons d'habillement secouent leurs martinets et crient dans l'oreille des passants : « Entrée libre! Voyez et choisissez! Pardessus à 19 fr. 95, pantalons à 6 fr. 25, complets à 22 francs défiant toute concurrence! On entre! On fait son choix! » Les complets, les pantalons, les pardessus, pliés les uns sur les autres, forment d'épais matelas, surchargés d'étiquettes où s'étalent les prix en chiffres énormes. Les étalages d'articles de ménage sont pleins de gaîté et d'imprévu; le soleil se mire dans les casseroles, dans les bassines, dans la verrerie; le vent joue dans les plumeaux et dans les stores, et les manches à balais s'entre-choquent avec un bruit de branches mortes. Les herboristeries prennent des ampleurs de bazar, occupant plusieurs employés vêtus de longues blouses comme les garçons épiciers. Les épiceries, on ne les compte pas, les boulangeries non plus, ni les triperies. La boustifaille règne en souveraine absolue. Mais l'idéal tient sa petite place : il y a des magasins d'objets d'art; des chromos, dans des cadres ruti-

lants, rappellent les galanteries de la Régence, les prouesses militaires du premier Empire, l'héroïque vaillance des vaincus de Bazeilles, de Gravelotte, de Reischoffen; en zinc ou en terre cuite, de jeunes femmes, vêtues de gaze, font la



Avenue Félix-Faure

chasse aux papillons, des bergères paissent leurs moutons, des Judith brandissent des têtes d'Holopherne. Les bijouteries ne manquent pas non plus; on y voit des réveil-matin de tous les styles.

Au carrefour de l'avenue Émile-Zola, des rues du Commerce, Fondary et Frémicourt, les grandes banques ont

ouvert des succursales ; c'est là qu'est le centre de Grenelle. Des brasseries annoncent des *poules au gibier*. Un drapeau flotte au faîte d'un immeuble encore inachevé devant les palissades duquel des agents et des gardes, revolver au côté, attendent sans impatience l'attaque de grévistes possibles. Voici la place du Commerce, son square, son kiosque de musique. Voici l'église Saint-Jean-Baptiste, dont la première pierre fut posée par la duchesse d'Angoulême et dont l'architecture bizarre paraît renouvelée des ruines d'Angkor. La rue du Commerce y vient finir.

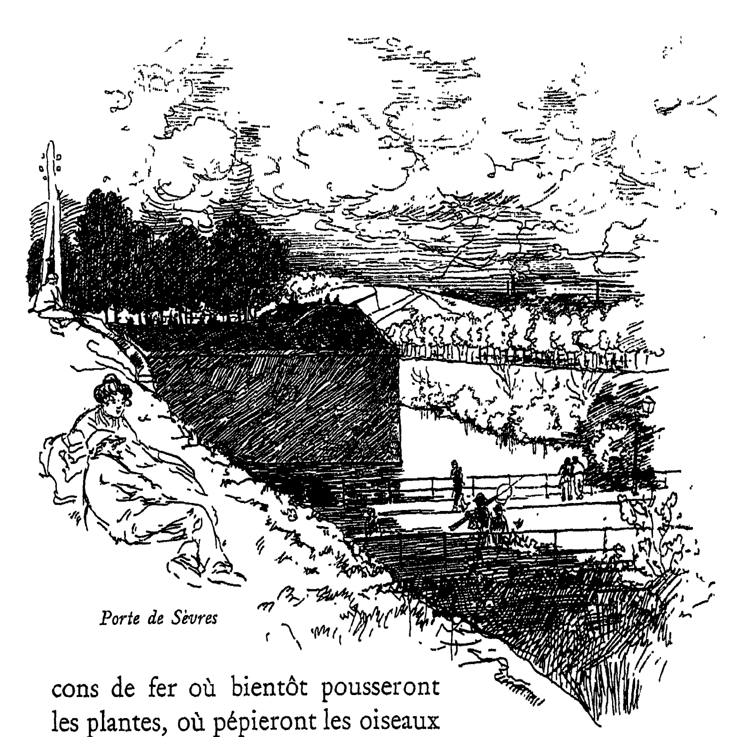
La rue des Entrepreneurs, qui commence non loin de là, à gauche, s'enfuit, rectiligne, vers la droite.

Rue Saint-Charles, ainsi dénommée en l'honneur de Charles X. Nous sommes à Javel, au pays de l'hypochlorate de potasse. Ici, la tristesse des choses est flagrante et c'est une tristesse inharmonieuse et revêche ; chantiers, terrains à vendre ou à louer, impasses... Mais après la rue de Javel, la rue Saint-Charles devient presque une avenue : elle a des arbres, des trottoirs spacieux. Cependant, l'ensemble des maisons se maintient lugubrement hétérogène ; les unes sont des immeubles neufs, baroques et prétentieux, avec des corniches en guimauve ; d'autres pêchent, au contraire, par excès de simplicité et leurs fenêtres semblent percées à l'emporte-pièce dans des feuilles de carton ; d'autres n'ont qu'un étage, n'ont parfois même qu'un rez-de-chaussée, sont badigeonnées de vert, de rose, de brun ; certaines sont

toutes noires et abritent des marchands de couronnes mortuaires.

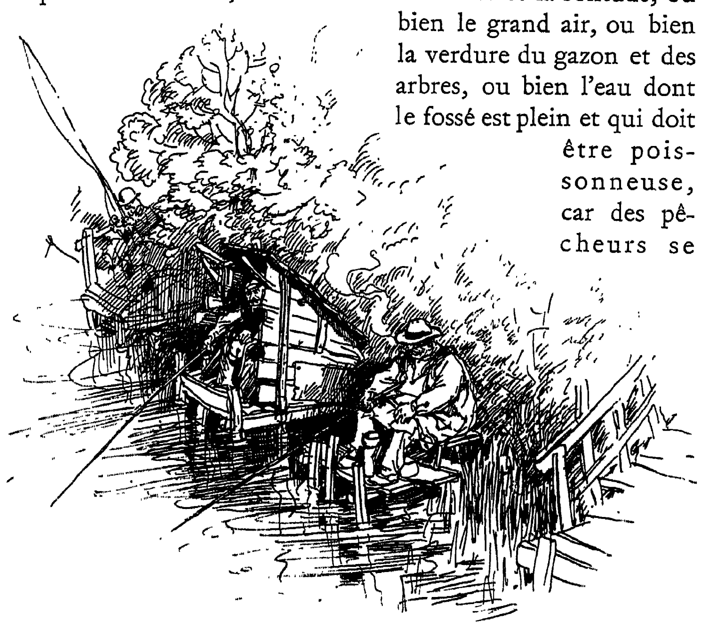
Rue de la Convention. Potences de « trolley ». Files de tombereaux. Tramways... Et encore la rue Saint-Charles ! Le drapeau et la guérite du receveur municipal. Une boutique peinte en bleu avec cette enseigne : *Conférences gratuites,* et un tableau fixant les heures des conférences réservées aux hommes, aux femmes, aux jeunes filles, aux enfants. Le rond-point Saint-Charles, des loueurs de chevaux et de voitures, des odeurs d'écurie, la tête de ligne du petit omnibus violet de la gare Saint-Lazare... Et toujours la rue Saint-Charles, mais solitaire désormais, avenue de banlieue, et propre, garnie de villas, bordée par un cimetière aux belles pelouses. Puis, les villas elles-mêmes disparaissent, les murs sont plus bas, et, par-dessus, on aperçoit des jardins potagers, des carrés de légumes, des cloches, des châssis qui brillent au soleil, et les maraîchers penchés vers la terre, en sabots et chapeaux de paille... Sommes-nous si loin ? Mais, non, les hauts immeubles blancs recommencent, que l'on devine vides et sonores, encore inhabités, toutes leurs fenêtres nues. Plusieurs montrent leur envers, les garde-manger de leurs cuisines, leurs petits bal-




Porte de Sèvres

cons de fer où bientôt pousseront les plantes, où pépieront les oiseaux chers aux ménages ouvriers... Le talus du chemin de fer de Ceinture ferme la rue Saint-Charles. Il faut le côtoyer sur une centaine de mètres pour atteindre la station de Grenelle et le pont où s'emboîte l'extrémité de l'avenue Félix-Faure. De l'autre côté, ce sont les fortifications, la porte de Sèvres dont la grille est fermée, gardée par un employé de l'octroi et un soldat.

Sur la crête du glacis, des silhouettes se détachent. Une vingtaine d'individus sont assis là ; il y en a qui dorment, qui lisent; il y en a qui causent, il y en a qui rêvent; quelques-uns ont couché leur bicyclette près d'eux; quelques-uns ont amené leurs femmes... La plupart sont de tout jeunes gens. Qu'est-ce qui les attire et les retient ainsi, des après-midi entiers, sur les « fortifs » ? Est-ce la solitude, ou bien le grand air, ou bien la verdure du gazon et des arbres, ou bien l'eau dont le fossé est plein et qui doit être poissonneuse, car des pêcheurs se



sont réservé des emplacements tout le long de la contrescarpe, ou bien, plus probablement, la vue du champ de manœuvre d'Issy qui ressemble, parsemé qu'il est de flaques, à une baie maritime où les flots, tout à l'heure, vont revenir? N'importe, ce groupe d'hommes et de femmes, en face de cette immensité de sable, est singulier.

Des cheminées d'usine embarrassent l'horizon. Tout au loin les coteaux de Meudon s'estompent dans une grisaille vaporeuse. Plus près, vers la Seine, deux hangars de ballons dirigeables dressent leurs carcasses oblongues, non loin d'autres hangars plus petits, utilisés sans doute par des aviateurs. Et c'est un panorama d'une mélancolie baroque, inédite et comme anticipée, un panorama des temps prochains...





Bords de la Bièvre

LA BIÈVRE

Nous sommes revenus, de cette périphérie reculée, dans des contrées plus centrales par la rue Lecourbe qui fut le grand chemin de Bretagne et qui n'est autre chose que la rue de Sèvres, placée, dans sa partie extrême, sous le vocable du général comte Lecourbe. Elle sépare Grenelle de Vaugirard. Mais, par son air bourgeois, soigné, presque cossu, elle est plus de Vaugirard que de Grenelle. Peu à peu, elle s'anime et gagne de l'importance, se jalonne de potences à « trolley », laisse les petites mai-

sons particulières pour les maisons à six étages, à lanternes, à vérandas et à avant-corps. De la rue Cambronne au boulevard Garibaldi, elle est une très grande rue, remuante et bruyante. Puis elle passe sous la voie du Métropolitain et reprend son vieux nom de rue de Sèvres.

Nous tournons à droite, nous montons la pente douce du boulevard Pasteur et parvenons au boulevard de Vaugirard qui nous transporte place du Maine, derrière la gare Montparnasse. Il est à Paris peu de quartiers plus insapides que celui-ci.

Mais, après le pont de la gare, le boulevard Edgar-Quinet gravit la butte Montparnasse, et, comme il est occupé par un marché en plein vent, nous y retrouvons la crapuleuse saveur des agglomérations populaires. A son point culminant, la rue d'Odessa, la rue du Montparnasse, la rue Delambre, forment les trois dents d'une fourche dont la rue de la Gaîté serait le manche.

La rue de la Gaîté, dite rue de la Joie, si elle a démérité de son renom ancien, n'est pourtant pas inférieure à sa réputation actuelle, et cette réputation est grande. Les crêpes de la rue de la Gaîté font courir la jeunesse des faubourgs du Sud, et la Gaîté-Montparnasse, Bobino-Music-Hall, le théâtre Montparnasse, pompent, les soirs de samedi et de dimanche, toute l'avenue du Maine, la rue de Vanves, la rue de l'Ouest, la rue Vercingétorix, la rue Daguerre. Aux heures et aux jours ordinaires, la rue de la

Gaîté garde des airs de fête. Les artisans du livre, qui sont une majorité parmi les travailleurs de la rive gauche, y fusionnent avec un peuple fainéant de pierreuses et de gouapes, avec des « cabots » de mélodrame, des chansonniers humanitaires, dans les bouillons-restaurants et dans les bars. Et les tramways de Vanves et de Malakoff, ainsi que des machines à déblayer la chaussée, font impitoyablement la navette sur la rainure du caniveau sonore.

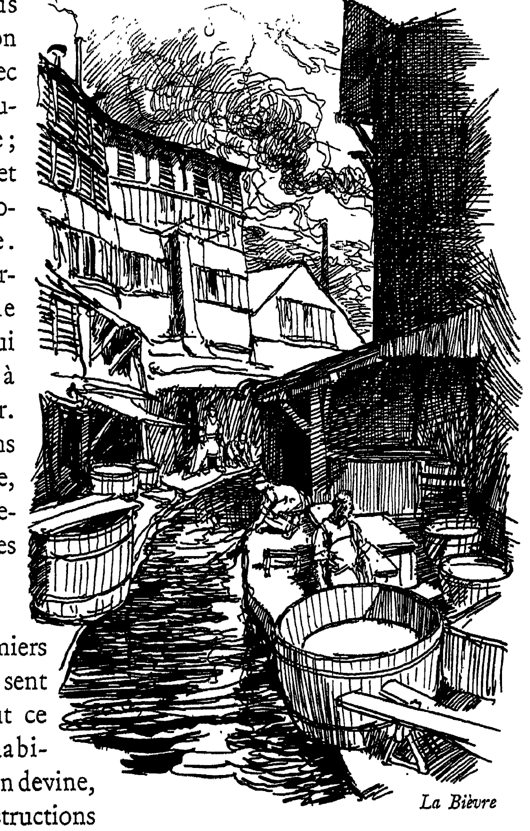
La triste rue Froidevaux, où des ateliers d'artistes et des boutiques de bric-à-brac font vis-à-vis à l'enceinte du cimetière Montparnasse, s'infléchit dans son milieu avant d'aboutir à la place Denfert-Rochereau. Là, le lion de Belfort raidit son col puissant; il brave l'ennemi venu de la porte d'Orléans; il défend les approches du boulevard Raspail et de la rue Denfert. Autour de lui, les pavés, mal surveillés par l'administration de la voirie, paraissent se soulever d'eux-mêmes, tout prêts pour les barricades. Les deux pavillons de l'ancienne barrière d'Enfer opposent leurs colonnes et leurs frises grecques aux frondaisons de deux squares. Et la gare de Sceaux déploie, entre le boulevard Saint-Jacques et l'avenue du Parc-Montsouris, ses constructions grisâtres, ses hangars, ses trains funèbres.

Par le boulevard Arago, nous revenons sur les confins du Quartier Latin, dans le faubourg Saint-Jacques, aux couvents et hospices si nombreux. Que désolants sont, sous un ciel gris d'automne, ces ramures dépouillées, ces

vastes trottoirs où la bise chasse des feuilles mortes, ces allées herbeuses du jardin de l'Observatoire, solitaire à l'abri de ses grilles rouillées! Beaucoup d'ateliers encore; les rideaux des vitrages, entrebâillés, laissent voir des plâtres, des cadres, des châssis, des cuivres sur des bahuts, des panoplies sur des tentures. Ailleurs, de grandes étendues de terrains, où des jeunes filles jouent au tennis, éloignent hors de vue des villas et

L'île aux Singes

des usines. Plus loin, c'est la prison de la Santé, avec ses murs de nougat inentamable ; l'hôpital Broca et son entrée de domaine agricole. Enfin, nous apercevons l'avenue des Gobelins qui s'annonçait déjà par une rumeur. Mais nous n'irons pas jusqu'à elle, nous ne dépasserons pas la rue des Marmousets.



La Bièvre

Dès les premiers pas, on s'y sent très loin de tout ce qui est la vie habituelle de Paris. On devine, derrière ces constructions un peu couvents, un peu usines, un peu casernes, et pati-

nées par deux ou trois siècles de marinage dans les émanations de la Bièvre, tout un quartier désert et pestiféré, condamné à une sorte de blocus éternel. Une angoisse vous étreint littéralement, et l'on fait provision de courage comme pour une descente dans les sept cercles de l'Enfer...

Et d'abord, dans la rue des Gobelins, voici la maison de la Reine-Blanche, pittoresque construction à tourelle qui n'a rien de commun avec la mère de saint Louis. Mais l'histoire rapporte que, sous ce toit aigu, dominé à présent par la cheminée d'une tannerie, les jacobins révolutionnaires se réunissaient pour commenter leurs journaux et boire. Dans la cour, un jardinet chétif, entouré de planches, des oies, des canards, nous donnent une dernière vision de vie fraîche et naïve, avant les suprêmes horreurs qui nous attendent...

L'attente n'est pas longue : au bas de la rue des Gobelins, un escalier étroit et court et, tout de suite, c'est elle ! La Bièvre ! Du café au lait très sombre, moussant sur les bords, avec des bulles de gaz crevant continuellement à sa surface et des marbrures irisées où joue la lumière du ciel, comme si des viandes grasses avaient été cuites, au préalable, dans le récipient du café au lait...

Nous sommes dans la ruelle des Gobelins. Sa largeur est partagée en trois : une berge faite de gros pavés et où l'on ne peut accéder que de l'intérieur des tanneries, la Bièvre et le petit quai où nous nous tenons penchés sur le garde-

fou, attirés par le mystère écœurant, l'ignoble drame chimique qui se joue au fond du liquide. Le bâtiment qui est en face de nous n'a pas une vitre intacte. On jurerait qu'une explosion lui a ravagé les entrailles en emportant des morceaux de sa carcasse, des lambeaux de sa vieille enveloppe de pierre. Un terrain non construit lui est attenant, d'où s'élève le plumet frissonnant et malingre d'un vernis du Japon.

De notre côté, il n'y a qu'un mur couvert d'inscriptions au couteau, de cœurs transpercés, de noms et de sobriquets iroquois.

Au fond, la Bièvre sort de son tunnel. Car elle a été couverte sur une grande moitié de la ruelle des Gobelins. La chaussée nouvelle s'y exhausse en manière de galerie, surplombant la chaussée ancienne qui se trouve, à son tour, en contre-bas.

Nous sommes absolument seuls... Or, d'une poterne, à laquelle nous n'avions pas pris garde, jaillissent soudain deux êtres vivants, de l'espèce humaine probablement, mais ce n'est pas sûr. L'un porte,



Passage Moret

sous une toison rouie, des naseaux de bull-dog, des yeux de porc et un bec-de-lièvre; il a les épaules pointues et le buste en forme de caisse; une jupe d'étoffe écossaise couvre son bassin étriqué ; ses pieds sales sont nus dans des chaussons. L'autre, environ trois fois plus petit, accroché à son bras, ne touche le sol que de l'extrémité de ses pattes recourbées; sa tête est une boule où quelques poils jaunes sont collés. Et la grande sœur s'en va ainsi, tirant par la main son petit frère; elle remplit un broc à une fontaine, et les deux monstres s'éclipsent par la poterne d'où ils étaient sortis. Nous nous y glissons à leur suite.

Ah ! cette odeur ! Allons-nous pouvoir y tenir?

C'est ici, paraît-il, le passage Moret. Mais comment dépeindre cela? Les couleurs, les bruits, les odeurs, font un tout qu'il serait nécessaire d'exprimer d'un seul mot, et ce mot n'existe pas; un seul mot, croyons-nous, pourrait rendre cette chose unique, et ce mot n'est dans aucune langue !

Essayons cependant, raisonnons comme pour déchiffrer une énigme, trouver la clef d'une ténébreuse histoire. D'abord, est-ce que ce n'a pas un air espagnol ? Voilà des balcons de bois vus à Séville; ces haillons en guirlande sont de Fontarabie. Mais cette *loggia* est italienne, et ces escaliers extérieurs sont suisses ou basques... On s'y perd... Nous avons vu, dans des villes industrielles, des séchoirs analogues à ceux-ci; les usines d'apprêts y font sécher les tissus.

Mais, ici, à travers les lames des persiennes, ce n'est pas le large balancement du ventilateur qu'on entrevoit, ce sont des peaux suspendues par files superposées et serrées, pressées les unes contre les autres en bataillons compacts, ayant conservé des formes vaguement animales, et ressemblant, ainsi découpées et aplaties, à de grands poissons de mer boucanés... Dans les impasses des faubourgs, dans les pays de chiffonniers, à Saint-Ouen, à Nanterre, il y a de ces taudis ouvriers, mais ils n'ont nulle part un aspect aussi ruiné, aussi foudroyé. Ces terriers du passage Moret, sans mentir, sont effrayants. L'un d'eux est à louer; on distingue l'humidité verdâtre des murs, les plaies purulentes du plâtre. L'œil plonge dans les rez-de-chaussée où des literies s'étalent, où des mioches, des chats, des chiens, grouillent parmi l'urine répandue. Et quel n'est pas notre ébahissement de reconnaître sur une cheminée, à côté d'une assiette où des restes de déjeuner fraternisent avec un peigne et un savon, les reproductions photographiques de l'*Ésope,* du *Socrate* et d'un *Christ,* de Vélasquez ! La locataire du lieu a surpris nos regards, elle ouvre sa fenêtre; c'est une femme sans âge, au visage encore jeune; ses cheveux gris tombent sur ses épaules; elle nous offre des cadres anciens, un fauteuil Renaissance, un petit guéridon Empire « Pas cher ! Entrez, messieurs ! » Tout comme à Venise ! Nous fuyons, par peur des puces...

Dans une remise, nous notons une barque. Pourquoi pas une gondole ?



Passage Moret

Mais l'odeur ! Elle nous entre, dirions-nous, non seulement dans le nez, mais dans les yeux et dans les oreilles ; elle nous pénètre les pores de la peau ; elle nous envahit la bouche, nous descend dans le gosier, nous retourne l'estomac. Encore une fois, allons-nous pouvoir y tenir ? Ou allons-nous devoir nous sauver, le mouchoir aux lèvres ?

Et de quoi est-elle faite, cette odeur ? Il y a là-dedans autre chose que des relents de tanneries ; ça fleure la vidange et l'amphithéâtre d'hôpital ! C'est macabre et scatologique ! Et c'est à croire que toutes ces fumées qui montent au-dessus de nos têtes proviennent de foyers où l'on brûle des excréments avec des cadavres.

D'ailleurs, dans l'air empesté, un vautour étend ses ailes. Il est empaillé, accroché au mur et plus qu'aux trois quarts déplumé. Mais serait-il impossible qu'il fût venu se faire tuer dans l'île aux Singes, attiré par ces émanations de charnier ? En tout cas, il est ici tout à fait à sa place, on n'est pas surpris de le voir, on l'attendait...

L'odeur redouble, devient plus aigre, lancinante comme une douleur névralgique. Et une neige, une pluie blanche de raclures de peaux se met à tomber. Le vent nous en fouette le visage, la colle à nos vêtements. Autour de nous, tout en est poudré à frimas. L'horreur de cette giboulée infecte est enfin sur le point de nous faire revenir sur nos pas, lorsque, levant la tête, nous restons soudain cloués... Essayez de vous figurer le tableau que feraient vingt mille

hommes pendus haut et court à un gibet grand comme une cathédrale, et nus, déjà jaunes, déjà violets, déjà verts. Essayez de vous représenter cette chose. Puis, par l'esprit, réduisez-en les proportions jusqu'à ce que la longueur de chaque pendu ne dépasse pas celle d'une peau de lapin, et vous aurez peut-être une idée du spectacle qu'offre le passage Moret à l'endroit où il se casse brusquement, pour s'en aller rejoindre la rue des Cordelières. Que le gibet soit un séchoir et que les pendus, hauts comme des peaux de lapins, deviennent vraies peaux de lapins, et c'est la réalité crue, sans métaphore. Vingt mille dépouilles, retournées à l'envers comme des gants, sèchent en plein air, à même le vent que vous respirez. A leur état plus ou moins avancé de rabougrissement et de putréfaction, il est facile de reconnaître les premières et les dernières venues. Mais nous ne nous attardons pas à ce jeu qui nous oblige à recevoir dans les yeux l'ignominieuse neige tombant toujours.

Le second bras de la Bièvre est tout proche ; le tablier de bois d'une passerelle nous en avertit. Un madrier vermoulu forme trottoir. Nous nous y hissons, nous nous cramponnons aux planches de la palissade. Eh bien, la saleté du premier bras, celui qui coule au bas de la ruelle des Gobelins et qui fait penser à du café au lait chauffé dans une poêle à frire encore grasse, n'était rien. Celui-ci, des porcs en auraient peur...

Le long de la berge, des tanneries s'échelonnent, avec

leurs cheminées qui crachent un brouillard de mort, leurs vitres cassées, leurs persiennes entre les lames desquelles apparaissent des intérieurs d'abattoirs. Des baquets gisent au bord du courant, recouverts comme d'une peluche par la douce pluie des raclures. Du reste, cette peluche, elle est partout; elle atténue, elle noie toutes les anfractuosités et toutes les arêtes, elle veloute les lignes et les nuances, elle étend une moisissure grise sur le paysage qui paraît avoir séjourné durant des années, tout entier, dans une cave. Mais la Bièvre, d'où croire qu'elle a pu extraire son pus? De quel abcès mystérieux, crevé secrètement dans des intestins titanesques et inépuisables? De quelle tumeur, de quel fibrome, de quel cancer souterrain? Quel géant, dyspeptique et bilieux, a rendu là le contenu à demi digéré de son estomac?

Des machines halètent; des hommes, empaquetés de pied en cap dans des armures de cuir, passent, pliant sous des fardeaux gluants et poilus; un cheval traîne, accroché par deux traits à son collier, un baril de tannin qui rebondit avec un bruit sourd sur les pavés de la ruelle. Un accordéon nasille quelque part, dans un cabaret...

REVENUS à la ruelle des Gobelins, nous la suivons en hâte, pressés d'oublier le mauvais rêve que nous venons de faire dans le passage Moret. Bientôt nous parvenons à la façade postérieure de la Manufacture, bâtiment



Ruelle des Gobelins

revêche, aux ouvertures grillagées, au flanc duquel s'encastre l'abside d'une petite chapelle. Il prend jour vers un vaste horizon, car, sur cette rive de la Bièvre, des jardins ont succédé aux tanneries, et la vallée de la rivière est comme remplie du bouillonnement de leur verdure. Ils sont, nous dit-on, réservés aux dessinateurs et tapissiers. Leur état de friche laisse croire que ces artistes ne pèchent pas par excès de goûts aratoires. Et les indigènes de la rue Croulebarbe profitent sans mesure de la permission tacite qui leur est accordée de jeter leurs ordures, par-dessus les barrières, dans les jardins des Gobelins.

La rue Croulebarbe a été élargie, nivelée, policée, habillée de trottoirs amples et de murs neufs. Nous la quittons pour nous aventurer dans la ruelle des Reculettes. Son premier tronçon est un chemin de terre, montant et jalonné d'antiques pierres à bâtir et qui simulerait, à s'y méprendre, l'entrée d'une carrière, si, au fond, les murs de briques et les vitrages bleus de l'École Estienne n'interdisaient toute illusion champêtre. Le second tronçon, qui fait angle avec le premier et avec le troisième, est séparé de celui-là par une très vieille porte de bois, à deux battants, et sur laquelle se lit cette inscription : *Impasse. Respect à la loi et aux propriétés*. Un ruisseau de teinture noire serpente. Deux quinquets à huile, aux deux bouts de la ruelle, décuplent l'anachronisme. Enfin, le troisième tronçon aboutit à la rue Abel-Hovelacque. Il n'est pas le moins

amusant des trois avec ses figuiers et son restaurant en miniature dont le toit descend si bas que l'on peut, en passant, plonger la main dans la gouttière.

BOULEVARD Auguste-Blanqui, la Folie Le Prêtre s'émiette en gardant, au plus profond de son infortune, de la délicatesse et de la dignité. Amputée d'une aile et souffrant de la plaie mal cicatrisée, elle s'obstine à vivre, elle résiste pierre à pierre à l'assaut des éléments. Tordue, rouillée, dérisoire, une grille entoure les buissons qui furent autrefois son jardin. Pauvre jardin ! Il était au niveau de la Bièvre qui coulait tout près et lui donnait de la fraîcheur. On l'a remblayé à outrance pour l'élever jusqu'au boulevard, de sorte que le perron de la villa, à moitié enseveli sous ce dépotoir embroussaillé, ressemble à l'orifice d'une caverne. Des statues mythologiques s'abritent encore au creux des niches; à l'une il manque la tête, à l'autre un bras; des bavures de pluie maculent leurs corps gracieux. Les colonnes fléchissent; les linteaux des fenêtres et des portes n'en peuvent plus; les contrevents disloqués tirent sur leurs gonds.

Un gardien bourru que nous avons dû quérir dans les environs, introduit dans la serrure une clef qui, d'abord, refuse de tourner. Il la secoue, le bois gémit et demande grâce, si vieux, si vieux, qu'il est tout pareil à du liège. Le pène grince enfin. Un vestibule carrelé nous accueille,

décoré plutôt à la mode du premier Empire et de la Restauration qu'à celle de l'époque où Le Prêtre de Neufbourg fit construire sa « folie ». Mais la blanchisseuse qui, sous Napoléon III, savonnait ici le linge des hôpitaux, y a laissé sans doute aussi des traces de son passage. Nous n'approfondirons donc pas ; nous l'accepterons, la pauvre villa déchue et mourante, telle qu'elle est, et puisse notre pieuse visite distraire un peu de son malheur l'âme du beau passé rieur, emprisonnée dans ses lambris !

Après le vestibule s'offre un petit salon d'attente, nu et poudreux. Le marbre de la cheminée a été arraché, vendu. Les contrevents sont fermés, mais par les ouvertures de leurs lames brisées, la



La Butte-aux-Cailles

clarté du dehors entre avec le frémissement des feuillages d'automne et c'est indiciblement mélancolique... Le gardien qui se fait peu à peu plus aimable, ouvre une porte à volets et nous dit : « Voici la salle à manger. » Ah! misère! Nous imaginons la charmante pièce à pans coupés qu'était naguère ce que nous avons sous les yeux et que nous ne savons comment nommer. Le plafond, ce sont les nuages du ciel; les murs, trois pans lézardés, creusés de niches où poussent des plantes sauvages, renflés de colonnes aux chapiteaux descellés, percés de fenêtres béantes par où nous apercevons les maisons de la rue Corvisart, tout le quartier de l'ancien « champ de l'alouette ». Quant au plancher, ce n'est plus que chardons et qu'orties... La porte se referme sur ce sépulcre à ciel ouvert, où des contemporains de Louis le Bien-Aimé firent tant d'exquis soupers, où Napoléon conviait son ami Corvisart à des déjeuners de chasse arrosés de vins généreux... Et nous pénétrons dans le grand salon. Un parfum d'oliban, parfum de choses anciennes et prisonnières, parfum de grenier, parfum de bois et de pierres vétustes, flotte sous le plafond carré, sans rosace et taché d'humidité. Mais les boiseries sont sauves et leurs surfaces, d'un gris si joli et si tendre, se répètent dans trois glaces bleues aux cadres Louis XVI. Il y a encore, dans un coin, une console avec sa tablette de marbre et ses pieds droits cannelés; elle supporte des moulures de plâtre tombées de la corniche et qu'une main soigneuse a ramassées. Les

lames du parquet, rassemblées par rectangles, ont formé, en se disjoignant, comme de larges dalles où nos pieds butent. Nous allons, hésitants, troublés, incapables d'ordonner les sensations qui nous assaillent, des portes, couronnées encore de leurs bas-reliefs, aux glaces où la lumière blafarde se réfléchit comme dans une eau stagnante mais pure, aux croisées dont les espagnolettes ne fonctionnent plus... Nous resterions là jusqu'à la nuit. Il faut que le gardien nous prévienne discrètement qu'un travail urgent le rappelle chez lui. Que ne peut-il nous laisser seuls ici?

Un bel escalier, à rampe de fer forgé, conduit au premier étage. Nous n'y jetons qu'un coup d'œil; d'affreux papiers peints déshonorent toutes les pièces qu'il est encore possible de visiter. Dans les autres, la charpente menace.

Et par l'allée pavée qui aboutit à la porte charretière, sur le boulevard Auguste-Blanqui, nous retraversons le jardin, nous rentrons dans la vie moderne. Le métropolitain tonne sur son viaduc. Au delà, le ravin de la Bièvre se prolonge dans un décor de constructions neuves et d'usines, dominé à gauche par la Butte-aux-Cailles, ses maisonnettes souffreteuses, ses poulaillers...

Rue des Cinq-Diamants, rue banale et malpropre, cuirs et peaux, articles pour chaussures, basses-cours et cabanes à lapins. Rue de la Butte-aux-Cailles, rue Buot, l'église Sainte-Anne, cette laide église à clochers byzantins que l'on aperçoit de si loin, à l'ouest et à l'est. La rue Charles-Fourier

la rue des Peupliers, les fortifications, la fin de Paris...

Mais nous nous sommes promis de revoir une dernière fois la Bièvre. Nous franchissons la poterne des Peupliers, et un sentier, tracé dans l'herbe au pied de l'escarpe, nous conduit à une sorte d'énorme soupirail que ferme une sorte de herse. La Bièvre s'introduit dans Paris par ce trou dont les barreaux de fer arrêtent les détritus potagers qu'elle charrie. Elle est d'une nuance assez nettement carminée. Des baraques de chiffonniers la surplombent aussi loin que notre œil peut la suivre. L'hospice de Bicêtre, tout là-bas, paraît immense, dans le crépuscule. Les lumières de Gentilly s'allument. Un âne brait.



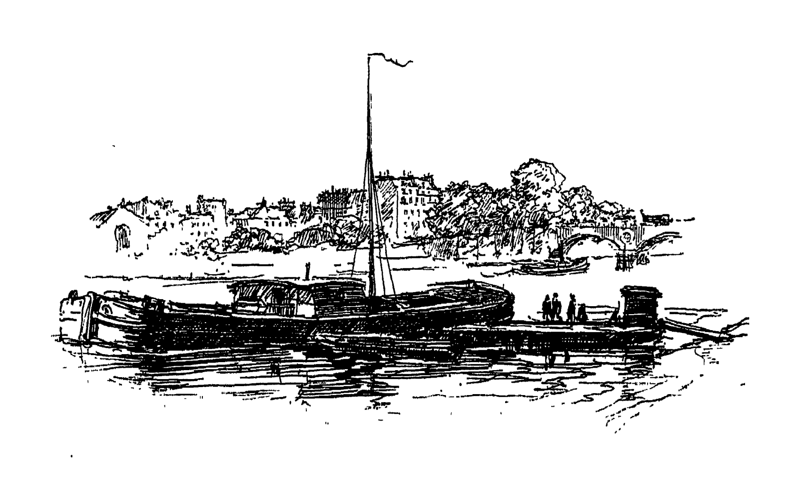


TABLE DES MATIÈRES





TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

Pages



IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES
DE
“LA SEMEUSE”
POUR
EUGÈNE REY
LIBRAIRE-ÉDITEUR
PARIS